

The image shows a piece of marbled paper with a complex, swirling pattern of colors including red, blue, yellow, and white. The pattern is dense and repetitive, creating a textured, almost three-dimensional effect. A small, rectangular, off-white paper label is pasted onto the marbled surface, containing the handwritten number 'N. 128.' in dark ink. The label is positioned slightly to the left of the center. The overall appearance is that of an antique book's endpaper or a decorative page from a historical manuscript.

N. 128.

FA  
WFZ

William Fox  
Oct: 5<sup>th</sup> 1720

915.93(079.3)"1688"

RES/7976

W·BLAKE.

n<sup>o</sup> 114

91-8  

---

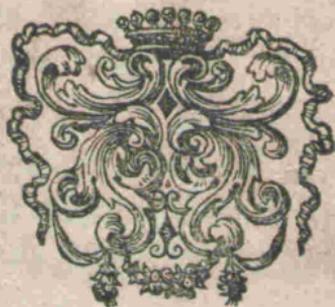
478

more

over the sea  
gull  
W. W.

SECON D  
VOYAGE  
DU  
PERE TACHARD  
ET  
Des Jesuites envoyez par le Roy  
AU ROYAUME  
DE SIAM.

*Contenant diverses remarques d'Histoire  
de Physique, de Geographie, &  
d'Astronomie.*



*Suivant la Copie imprimée a Paris,  
Par ordre exprés de sa Majesté.*

---

A MIDDELBOURG,  
Chez GILLES HORTHEMELS,  
Pere & Fils, 1689.

R. 40657

VAOLYRAOQ

HELL TACHA

THE

ALL



MAFETE

partis de

et de

et de

A U R O Y,



S I R E,

*Voicy le second Voyage que j'ay fait à Siam par ordre de V O T R E M A J E S T E , & dont je luy viens rendre compte. On est si plein en ce pais-là de vôtre Nom & de vos Vertus , que le sage Prince qui y régne a crû ne pouvoir rien faire de plus glorieux pour luy , ny de plus avantageux pour sa Nation , que de rechercher vôtre alliance , & d'acquérir vôtre amitié.*

## E P I S T R E.

VOTRE MAJESTÉ a témoigné par la maniere genereuse dont elle a répondu aux avances de ce Monarque l'estime particuliere qu'elle en fait ; & j'ose dire que quand il n'en seroit pas aussi digne qu'il l'est par ses qualitez personnelles , il la meritoit par son zele pour tout ce qui regarde vôtre gloire , & l'interest de vôtre Couronne. Celuy que VOTRE MAJESTÉ fait paroître pour le salut de ce Prince , & pour l'instruction de ses peuples est digne de cette pieté , qui vous releve encore plus hautement par dessus tous les Rois du monde , que l'éclat de tant de Victoires. La benediction qu'il a plû à Dieu de donner à toutes vos entreprises malgré les efforts de vos envieux , me fait esperer que celle-cy ne sera pas moins heureuse que les autres , & que la Posterité comptera parmi les Conquestes de LOUIS LE GRAND, les Rois de Siam & de la Chine soumis à la Croix de Jesus-Christ,

Ces

## E P I S T R E.

Ces Conquestes, *SIRE*, que *VO-*  
*TRE MAJESTE'* fait pour ac-  
 croistre le Royaume de Dieu; interes-  
 sent le Ciel à conserver les vôtres con-  
 tre tant d'ennemis liguez. Vous avez  
 la consolation de n'en avoir point, qui  
 n'ayent pris de ceux de l'Eglise les ar-  
 mes dont ils vous attaquent; tant vos  
 interests & ceux de la Religion sont in-  
 séparables.

C'est l'avantage des personnes de  
 nôtre profession, que de servir Dieu en  
 servant leur Roy, & d'être seures de ne  
 pouvoir rendre de plus agréables ser-  
 vices à leur Roy, que par ceux mêmes  
 qu'elles rendent à Dieu. Avec Vous on  
 n'est point embarrassé de rendre à Cesar  
 ce qui appartient à Cesar, & à Dieu  
 ce qui appartient à Dieu, puisque par  
 un exemple de pieté Chrétienne aussi  
 singulier qu'il vous est glorieux, au-  
 jour d'huy en France Dieu & Cesar  
 n'ont plus que le même interest.

C'est, *SIRE*, ce qui redouble l'ar-  
 deur de ceux de nôtre Compagnie que  
*VO-*

## E P I S T R E.

*VOTRE MAJESTE'* envoye aux Indes, pour exécuter les Ordres qu'elle leur donne, par lesquels elle fait bien voir, qu'elle n'a en vüe que la gloire du Seigneur, la propagation de la Foy, l'exaltation de l'Eglise Catholique. Nous tâcherons de seconder des intentions si pures & si saintes, & nous ferons gloire d'y employer jusqu'à nostre sang & nostre vie. Nous partons tous dans ce sentiment: mais je me flatte que *VOTRE MAJESTE'* me fait la justice d'être persuadée, que personne ne l'a plus avant dans le cœur, & n'est avec un plus vray dévouement, & un plus profond respect que moy,

DE VOTRE MAJESTE',

S I R E,

Le tres-humble, tres-obéissant,  
tres-fidelle serviteur & sujet,

GUY TACHARD,

De la Compagnie de JESUS.

S E

SECON D  
 VOYAGE  
 D U  
 PERE TACHARD  
 AU ROYAUME  
 D E  
 S I A M.

LIVRE PREMIER.

*Voyage de Brest au Cap de Bonne  
 Esperance.*

**L**E principal motif qui m'avoit <sup>Jesuites</sup> obligé de revenir la premiere fois <sup>envoiez</sup> en France, comme je l'ay dit <sup>à Siam.</sup> dans la Relation que je donnai alors au Public, étoit pour demander au Roy de la part du Roy de Siam douze Jesuites Mathematiciens. Les Ambassadeurs Siamois étoient expressément chargez de prier le Pere de la Chaize, de s'interessier auprès de sa Majesté, & de se joindre à eux pour obtenir cette grace si souhaitée du Roy leur Maître, & que ce Prince regardoit comme un grand avantage pour ses peuples.

A

Dés

Dés la premiere vifite que le Pere de la Chaize rendit aux Ambassadeurs, ils luy parlerent des instructions qu'ils avoient de leur Roy sur ce point ; & comme ils n'étoient pas informez du gouvernement de nôtre Compagnie, ils lui dirent en propres termes, que les Jefuites dépendant de luy, & que le Roy leur Maître en demandant douze, ils avoient ordre de ce Prince de s'adresser d'abord à luy, pour les choisir, & de le prier ensuite de joindre ses follicitations aux leurs pour demander à fa Majesté, qu'elle voulût bien permettre à ces Peres de sortir du Royaume.

Le Pere de la Chaize prit volontiers la commission d'en parler au Roy ; & il ne luy fut pas difficile d'obtenir cette grace d'un Monarque si zélé pour la Religion. Sa Majesté n'attendit pas que les Ambassadeurs luy en parlaffent. Dés la premiere audience qu'elle me donna, où j'eus l'honneur de luy expliquer plus à fond les bonnes intentions du Roy de Siam pour la Religion & pour cet Etat, elle ordonna au Pere de la Chaize d'écrire de sa part aux Provinciaux des cinq Provinces que nous avons en France, de luy choisir des fujets capables de remplir les desseins de ce Prince, & de bien executer les siens. Le Pere de la Chaize n'eut pas plutôt écrit, qu'on s'offrit en foule de toutes parts ; & l'on peut dire que les emplois les plus éclatans & les plus relevez n'ont jamais eû plus de prétendans, & fait tant de jaloux que celuy-là. De tout ce grand nombre on en choisit quatorze, dont la vertu & les talens parurent propres à  
cette

cette entreprise. Il y en eut quatre de la Province de France, qui furent les Peres le Royer, de Beze, Thionville, & Dolu; quatre autres de la Province de Guyenne, les Peres Richard, Coluffon, Boucher, & Comilh. Deux de Thouloufe, qui furent les Peres d'Espagnac, & de Saint-Martin; deux de Champagne, les Peres le Blanc, & du Chaz. Le Pere Rochette & le Pere de la Breuille furent pris de la Province de Lyon.

Dés que ce choix fut fait, on fit venir à Paris cette heureuse troupe d'Elûs, afin que par le commerce qu'ils auroient avec Messieurs de l'Academie des Sciences, ils se rendissent plus capables de faire de bonnes observations. En effet dès qu'ils furent arrivez, ils trouverent dans ces sçavans hommes beaucoup de zèle à les aider, & beaucoup de lumieres, dont je puis dire que ces Peres ont fait un bon usage. Les conversations qu'ils eurent avec eux leur servirent extremement pour les observations Mathematiques, pour la connoissance de l'Anatomie & des Simples, pour apprendre à peindre les plantes & les animaux. Pour la Navigation, & pour diverses autres remarques qu'ils avoient à faire dans les Pays étrangers.

Il n'y eut personne dans cette sçavante Academie, qui ne s'empressat de leur fournir tous les Memoires, dont ils jugeoient qu'ils pourroient avoir quelque besoin dans l'execution de leurs projets. Les instrumens leur furent fournis par la liberalité du Roy; deux quarts de Cercle, deux pendules d'Observation,

## 4 SECOND VOYAGE

tion, un anneau Astronomique, une machine Paralactique, divers demi-Cercles, & beaucoup d'autres moindres instrumens, dont j'ometts le détail.

Le temps de partir étant venu, & la saison même paroissant déjà un peu avancée, les Ambassadeurs demanderent au Roy leur audience de congé. S'ils furent satisfaits des bontez que le Roy leur avoit témoignées, sa Majesté le fut aussi de leur bonne conduite, & on dit même qu'elle prit plaisir au compliment du Chef de l'Ambassade, & qu'elle assura que depuis long-tems elle n'en avoit gueres entendu de plus agreable, ny de mieux tourné. Cette louange si glorieuse d'un Monarque dont le jugement régle les sentimens de la Cour la plus spirituelle du monde, fit qu'on imprima toutes les harangues qu'avoit fait cet Ambassadeur à toutes les personnes de la famille Royale. Comme elles ont été imprimées dans les Mercurus de ce tems-là, je ne les repeterai point icy.

Il  
s  
pren  
nent  
con  
gé  
du  
Roi.

Le Roy ayant aussi voulu voir les Jesuites que l'on envoyoit à Siam, & leur donner luy-même ses ordres, le Père de la Chaize les y mena. Sa Majesté eut la bonté de nous faire entrer dans sa chambre, où elle étoit avec Monseigneur & Monsieur, & après que je luy eus rendu grâces de cette faveur, dont nous étions tout confus, le Roy prenant cet air agreable dont il sçait si bien temperer la grandeur & la majesté : „ J'ay été bien aise, nous „ dit-il, mes Pères, de vous voir ensemble „ avant vôtre départ. Je sçai qu'on vous a „ choisi

„ choisi parmy plus de cent cinquante autres,  
 „ auxquels vous avez obtenu par vos sollicita-  
 „ tions d'être préferéz. L'entreprise que vous  
 „ faites est difficile, & vous y trouverez plus  
 „ d'obstacles que vous ne vous imaginez. Car  
 „ n'est-il pas vray, me dit-il, en s'adressant à  
 „ moy, mon Père, que c'est un voyage pénible ?  
 „ Vous l'avez fait : personne n'en peut par-  
 „ ler plus sçavamment & plus sûrement que  
 „ vous. Je pris la liberté de répondre que si  
 „ l'entreprise étoit difficile, les motifs qui nous  
 „ y portoient, nous l'adouciroient aussi beau-  
 „ coup. „ Ouy, j'en suis seur, repliqua le Roy,  
 „ quelque difficile qu'elle soit, les motifs qui  
 „ vous y engagent sont trop pressans pour ne  
 „ vous y pas soutenir, puisque vous y allez  
 „ pour la gloire de Dieu, & pour l'honneur  
 „ de la France. Allez, mes Pères, remplissez  
 „ bien les espérances que nous avons de vous,  
 „ je vous souhaite un heureux voyage, & me  
 „ recommande à vos prieres.

Le Roy nous ayant congediez avec ces  
 marques de bonté, nous en donna encore une  
 autre dans la Lettre qu'il écrivit au Roy de  
 Siam en nôtre faveur. Comme cette Lettre  
 a été la premiere source des graces que nous  
 avons reçues de sa Majesté Siamoise, j'ay crû  
 devoir la mettre icy, & faire part à mes Le-  
 ctéurs d'un témoignage si précieux de l'af-  
 fection de nôtre grand Monarque. La voicy  
 telle que je l'ay leuë dans l'original à Siam.

Lettre au  
 Roi de  
 Siam.

*A Tres-Haut, Tres-Excellent, Tres-  
Puissant & Tres-Magnanime*

P R I N C E

LE ROY DE SIAM.

**T**RES-HAUT, TRES-EXCELLENT,  
TRES-UISSANT ET TRES-MAG-  
NANIME PRINCE, nôtre tres-cher &  
bon Ami, Dieu veuille augmenter vôtre  
grandeur avec une fin tres-heureuse. L'arri-  
vée de vos Ambassadeurs à nôtre Cour nous  
a été d'autant plus agreable; qu'outre les  
preuves certaines que nous donne une si célé-  
bre Ambassade du desir sincere qu'a vôtre  
Majesté d'établir avec nous une étroite ami-  
tié, & une correspondance parfaite; rien ne  
pouvoit aussi nous confirmer davantage la  
haute estime que nous faisons de la sagesse, &  
du juste discernement de vôtre Majesté, que  
le digne choix qu'elle a fait de Ministres si  
prudens, & si capables de bien exécuter ses  
ordres. Nous leur devons la justice de dire  
qu'ils s'en sont acquitez à nôtre entiere satis-  
faction; & qu'ils nous ont parfaitement per-  
suadé de vôtre affection royale, & de la con-  
fiance que nous y devons prendre dans tout ce  
qui peut regarder les intérêts & avantages de  
nôtre Couronne.

C'est aussi pour affermir d'autant plus cet-  
te bonne union, & renouveler souvent à  
vôtre Majesté les assurances de nôtre estime,  
& ami-

& amitié, que nous avons jetté les yeux sur les sieurs de la Loubere & Ceberet, pour en qualité de nos Envoyez extraordinaires se rendre auprès de vôtre Majesté, luy témoigner combien nous souhaitons sincèrement sa prospérité & ses avantages, y concourir même de nôtre part en la maniere qu'elle croira être la plus convenable au bien de ses affaires, & nous faire sçavoir ce qu'elle pourra desirer de nôtre amitié, pour détourner ses ennemis d'effectuer les mauvais desseins qu'ils pourroient avoir contre vos Etats.

Comme nous ne doutons pas que vôtre Majesté n'ajoute une entiere croyance à ce qu'ils luy diront de nôtre part; il ne nous reste qu'à l'assurer, que nous avons été très-satisfaits des beaux presens que ses Ambassadeurs nous ont apporté de sa part. Nous les avons reçûs comme des preuves indubitables de la sincérité de vos intentions pour le maintien d'une bonne correspondance avec nous; & nous nous promettons aussi qu'elle agreera ceux que nous luy envoyons par lesdits sieurs de la Loubere, & Ceberet comme des gages certains de nôtre affection, & de la véritable estime que nous avons pour vôtre Majesté. Nous nous sentons encore obligez de luy témoigner que nous avons d'autant plus agreable la demande qu'elle nous a fait faire par ses Ambassadeurs, & par le Père de la Chaize nôtre Confesseur de douze Pères Jésuites Mathématiciens François, pour les établir dans les deux Villes

## 8 SECOND VOYAGE

Royales de Siam, & de Louvo, qu'ayant toujours éprouvé le zèle, la sagesse, & la capacité de ces Religieux, nous esperons que les services qu'ils rendront à vôtre Majesté & à ses Sujets, contribuëront encore beaucoup à affermir de plus en plus nôtre alliance Royale, & à unir les deux nations par le soin qu'ils auront de leur inspirer le même esprit, & les mêmes connoissances. Nous les recommandons aussi à vôtre Majesté comme des personnes qui nous sont cheres, & pour lesquelles nous avons une considération particuliere. Sur ce nous prions Dieu qu'il veuille augmenter vôtre grandeur avec fin tres-heureuse. Ecrit à Versailles le vingtième jour de Janvier 1687. *Vôtre tres-cher & bon Amy.* Signé, LOUIS. Et plus bas COLBERT.

Après qu'on eut pris congé du Roy, & que nous eûmes reçu les Patentes, par lesquelles sa Majesté envoyoit à Siam les douze nouveaux Jesuites, comme les premiers qui étoient partis deux ans auparavant avec moy, en qualité de ses Mathematiciens destinez par son ordre à faire des observations propres à perfectionner les Sciences; après cela dis-je, nous nous rendîmes à Brest, où tandis que l'on travailloit à l'équipement des Vaisseaux, nous nous occupâmes à prendre le plan de la Ville & du Port. Nous n'en eûmes que trop le temps. Les Ambassadeurs Siamois, les deux Envoyez du Roy, un Corps considerable de Troupes, que sa Majesté

jesté envoyoit au Roy de Siam selon la demande qu'il en avoit faite, & les importants projets de ces deux Monarques pour le bien de la Religion & l'établissement d'un bon commerce ne furent pas si-tôt assemblez. Par dessus cela les balots furent très long-tems à venir. Ils vinrent enfin les uns par mer par la voye du Havre-de-grace, les autres par terre par des Rouliers. Les derniers furent les plûtoſt venus : Mais soit qu'ils fussent mal embalez, soit que les charettes eussent versé, soit qu'on ne les eût pas choyez en les déchargeant, ils arriverent en si mauvais état, qu'il n'y avoit presque rien d'entier, sur tout les miroirs, les pendules, les ouvrages d'ambre & de corail furent extrêmement endommagez. Ceux qui vinrent par mer, ne furent pas exemts d'accidens. On trouva en les déballant à Siam beaucoup de tables de marbre cassées, beaucoup de glaces brisées en morceaux, des pieces d'étoffes, & des tapisseries toutes gâtées ; en quoy Messieurs de la Compagnie perdirent près de quarante mille livres.

Parmy les presens des particuliers, il nous en vint un du Père de la Chaize pour le Roy de Siam, qui luy avoit envoyé un Crucifix d'or sur une croix de Tambac. Ce present, qui étoit une nouvelle machine de Romer, fut un des plus agreables qu'on fit à ce Prince, & la Lettre que le Père luy écrivoit, luy plût encore beaucoup plus. Le Public la trouvera sans doute digne de sa curiosité, la voicy fidèlement copiée de l'original que j'ay leu.

## 16 SECOND VOYAGE

SIRE,

Lettre du  
P. de la  
Chaize au  
Roy de  
Siam.

J'ay satisfait avec bien du respect & de la joye aux desirs de vôtre Majesté, en procurant l'envoy de douze Peres Mathematiciens de nôtre Compagnie considerables par leur vertu & par leur doctrine, pour aller occuper les deux maisons avec les Eglises & les observatoires qu'elle daigne leur donner dans ses deux Villes Royales de Siam & de Louvo. J'ay pris sur cela les ordres du Roy mon Maître, qui a consenti au départ de ces Peres d'autant plus volontiers, qu'il ne pouvoit envoyer à vôtre Majesté des gages plus chers, ni plus seurs de son amitié Royale. Il a renvoyé le Pere Tachard à leur tête, afin qu'étant mieux informé sur cela des intentions de vôtre Majesté, il puisse aussi lui rendre un meilleur compte de l'exactitude & du soin avec lequel on a tâché d'y correspondre. Si j'osois, SIRE, mêler mes tres-humbles recommandations à celles du plus grand Roy du monde, je prierois vôtre Majesté de donner à ces Peres, qui sont mes freres, & que je chéris plus que moy-même, les marques de bonté & de protection, que leur mérite ne peut manquer de leur attirer par tout où ils feroat connus.

J'ay reçu, SIRE, avec toute la respectueuse reconnoissance que je devois le présent du Crucifix d'or, dont vôtre Majesté m'a honoré, & il demeurera toujours dans cette premiere & principale maison de nô-

tre

tré Compagnie en France exposé aux yeux de tous mes freres , afin qu'ils en soient tous ex-citez du zele d'aller rendre leurs services tres-humbles à Vôtre Majesté , & de porter à ses Sujets la science du salut , & la connoissance du vray Dieu , qui seul mérite d'être adoré de tout l'Univers. Je les suivray de cœur, & j'uniray tous mes vœux à ceux qu'ils feront sans cesse pour la gloire solide de Vôtre Majesté , & pour les prosperitez de son règne.

J'ay pris la liberté , SIRE , de les charger de quelques petits presens , tels qu'un homme de ma profession peut les faire à un grand Roy. J'espere que la curiosité du travail ne luy déplaira pas , & je prie le Roy du Ciel, qui a réglé par sa sagesse profonde pour l'instruction des hommes les mouvemens des Cieux & des astres , les conjonctions des Planettes , les éclipses du soleil & de la lune , que ces machines representent par une invention nouvelle , de mettre dans l'esprit sublime de Vôtre Majesté par les Ouvrages les plus éclatans de la main du seul Dieu que nous adorons , la connoissance & l'amour de celui qui est Auteur de ces merveilles , & à qui les Rois doivent encore plus de veneration & de soumission que le reste des hommes.

Je dois au reste , SIRE , ce témoignage à vos Ambassadeurs , & sur tout à celui qui est Chef de l'ambassade , qu'ils se font comportez en toutes rencontres avec une prudence & une sagesse extrême , & qu'ils ont trouvé moyen en soutenant l'honneur de leur cara-

## 12 SECOND VOYAGE

Étère, & la gloire de Vôtre Majesté, de satisfaire tout le monde, & de plaire sur tout à nôtre grand Roy, & à toute son auguste Maison. Je crois qu'ils se loueront des soins que j'ay pris de leur obtenir du Roy mon Maître toutes les marques de considération pour Vôtre Majesté, qu'ils pouvoient desirer; de sorte que je puis dire que jamais Ambassadeurs n'ont été traitez en France avec plus d'honneur & de distinction. Je prie le Roy des Rois, qui tient le cœur des Souverains entre ses mains, de lier de telle sorte celuy de Vôtre Majesté avec celuy du Roy mon Maître, que n'ayant l'un & l'autre que les mêmes sentimens pour cet Etre suprême, vous conspiriez tous deux à le faire également adorer par toutes les nations de l'Orient & de l'Occident. Comme rien ne contribuë tant à élever le nom du Roy mon Maître au haut point de gloire où il est aujourd'huy, que ce zele qu'il a pour le pur culte du vray Dieu; rien aussi ne donnera plus de reputation au règne de vôtre Majesté, ny plus de bonheur à toutes ses entreprises. Ce sont les souhaits que m'engagent de faire pour elle la reconnoissance infinie que j'auray toute ma vie de ses bontez Royales, & l'ardeur tres-respectueuse, & tres-vive, avec laquelle je suis,

S I R E,

De Vôtre Majesté,

*Le tres-humble & tres-  
obeissant Serviteur,*

DE LA CHAIZE.

Pen-

Pendant que nous recevions nos balots, <sup>Equipa</sup> & le reste des commissions, qui nous venoient tous les jours de Paris, Monsieur Descluseaux Intendant de Brest faisoit incessamment travailler à équiper les bâtimens qui nous devoient porter aux Indes. Nous n'en devions avoir d'abord que trois, mais Monsieur le Marquis de Seignelay ayant par un effet de ce zèle si éclatant pour les interets de la Religion & de l'Etat représenté à Sa Majesté, que l'importance de l'affaire de Siam méritoit qu'on fit quelque chose de plus, il en fit ajoûter deux autres; & ce nombre n'étant pas encore suffisant, on y en joignit un sixième, ce Ministre n'épargnant rien pour une entreprise si utile à la gloire de Dieu & à celle du Roy.

Tout étant prest, on s'embarqua en cet ordre. Le premier Vaisseau nommé le Gaillard de cinquante-deux pieces de canon, & de cent cinquante hommes d'équipage, étoit monté par Monsieur de Vaudricourt, qui commandoit toute l'escadre, ayant sous luy Monsieur de Saint-Clair Capitaine de Fregate legere, Monsieur de la Leve Lieutenant, Messieurs de Chammoreau, de Joncou & de Lonbus pour ses Enseignes. M. Desfarges, que le Roy avoit si sagement choisi pour être Général des Troupes qu'il envoyoit au Royaume de Siam, s'embarqua sur ce premier Vaisseau avec Messieurs ses enfans, Messieurs de la Salle Commissaire des Troupes & de la Marine, Beauchamp Major de la première Place, le Brun Trésorier, du Lari

Enseigne & Commandant des Bombardiers. Les Ambassadeurs de Siam y entreurent aussi, & avec Monsieur l'Abbé de Lyonne nommé Evêque de Rosalie, & Vicaire Apostolique de sa Sainteté les Pères de Beze, le Blanc, Comilh & moy, qui nous tinmes fort honorez d'être plus immédiatement que les autres sous la conduite de ce Prelat.

Le second de nos vaisseaux s'appelloit l'Oyseau, celui qui avoit déjà fait le voyage. Il étoit monté de quarante-six pieces de canon, & commandé par Monsieur Duquêne, qui avoit sous luy Messieurs Descartes, & de Bonneuil Lieutenans. Messieurs de Tivas & de Freteville. Messieurs de la Loubere & Ceberet Envoyez de sa Majesté au Roy de Siam, M. du Bruan Lieutenant Général sous M. Desfarges, & avec eux les Pères Richaud, le Royer, d'Espagnac, & Dolu prirent leur place dans ce second Vaisseau.

Le troisième étoit une flute nommée la Loire, de vingt-quatre pieces de canon, commandée par M. de Joyeux, qui avoit M. de Bresmes pour Lieutenant, & M. de Questily pour Enseigne; les Pères du Chaz, Thionville, & Colussion y furent placez.

Le quatrième étoit une autre flute nommée la Normande commandée par M. de Courcelles, ayant sous luy M. du Terre, & M. de Machefoliere. Ce bâtiment eut le bonheur de porter trois zélez Missionnaires dont M. Morlot étoit le chef.

Le cinquième fut le Dromadaire, flute beaucoup plus grande que les autres, com-  
man-

mandée par M. d'Andennes, qui avoit sous luy Messieurs de Marcilly & Beauchamp.

On y destina les Péres Rochette, de la Breuille, Saint Martin, & Bouchet. Je ne dis rien de la Maligne qui ne vint que pour foulager l'équipage, & qui ne nous accompagna que jusqu'au Cap.

Chacun étant ainsi placé, & le vent paroissant favorable, nous levâmes l'ancre un Samedi premier de Mars sur les sept heures du matin, l'an 1687. Quoy qu'on jugeât bien que ce vent ne devoit pas être de longue durée, on ne laissa pas de mettre à la voile, afin de se tirer de la rade, & se mettre en lieu où les vents se pussent mieux faire sentir qu'auprès des terres. Nôtre diligence nous fut peu utile : car à peine eûmes-nous fait six lieuës, que le vent cessa tout à coup, & nous fûmes contraints de mouiller auprès de la pointe de saint Mathieu. Nos Vaisseaux demeurèrent en ce poste le reste du jour jusqu'au lendemain environ six heures du matin. Nous n'avions pas voulu nous servir du vent du Nord, qui s'étoit élevé le soir que nous avions mouillé, parce qu'il étoit déjà tard, & qu'il est dangereux de sortir dans l'obscurité des côtes de Bretagne, qui sont pleines de rochers & de brifants : mais le lendemain il nous fut de grand usage. Sur les quatre heures M. de Vaudricourt fit tirer un coup de canon, pour avertir les Vaisseaux de lever l'ancre, & à la petite pointe du jour nous remîmes tous à la voile.

Comme le vent étoit fort favorable, nous eû-

## 16 SECOND VOYAGE

eûmes bien-tôt perdu la terre de veûë , & quoy que les jours suivans le vent devint variable , & soufflât souvent de divers côtez , nous sceûmes si bien nous en servir , que nous allâmes toujourns vite.

De si heureux commencemens nous firent renaître l'esperance , que la saison avancée , la pesanteur de nos flutes , la charge excessive de nos Vaisseaux nous avoit déjà fait perdre , d'arriver certe année là aux Indes. Nous rendîmes graces à la Providence d'une protection si visible , & pour en meriter la continuation , nous nous appliquâmes de tout nôtre pouvoir tout ce que nous étions d'Ecclesiastiques dispersez dans les cinq Vaisseaux à y bien faire servir Dieu.

Exercices de pieté des Voyageurs.

Les bonnes dispositions que nous trouvâmes dans la plus grande partie de ceux que nous avions l'honneur d'accompagner , & en particulier l'exemple que donnerent ceux qui tenoient les premiers rangs parmi eux , seconderent heureusement nos bonnes intentions , & rendirent nos travaux fructueux. En peu de temps on vit un grand ordre , non seulement parmi les Officiers , mais même parmi les Soldats , qui passa jusqu'aux Matelots. Il étoit rare d'entendre ni jurer , ni dire des paroles libres ; & si quelqu'un plus libertin osa se licentier là-dessus , on en témoigna tant d'horreur , & on en fit si bonne justice , qu'on retint les autres dans le devoir. On ne joua pas même excessivement , quoy que le jeu soit le divertissement le plus ordinaire des Vaisseaux : au contraire la pieté , le respect

pour

pour les choses saintes, la priere & la lecture des bons livres devinrent les exercices ordinaires de la plûpart de nos Officiers, de nos Soldats, & des gens de marine. Dans chaque Vaisseau on prêchoit toutes les Fêtes & tous les Dimanches, & en quelques-uns deux fois la semaine, & l'on faisoit par tout tous les jours une instruction plus familière aux Soldats & aux Matelots. Le bonheur de la premiere navigation, dans laquelle l'on s'étoit mis sous la protection de la sainte Vierge & de saint François Xavier, fit qu'on renouvela en celle cy la coûtume de dire tous les soirs les Litanies de Nôtre-Dame, & une priere de l'Apôtre des Indes, pour en obtenir un pareil succès. Après les Litanies de la sainte Vierge on recitoit le Chapelet, & cette pratique fut si generale, qu'elle devint un exercice d'obligation, les Soldats & les Matelots se faisant scrupule d'y manquer en quelques endroits.

On faisoit en quelques Vaisseaux tous les soirs à haute voix les actes de l'examen, & tant s'en faut que ces exercices de pieté parussent lasser ceux qui les pratiquoient, qu'ils s'assembloient encore souvent au pied du grand-mast, pour y entendre raconter une histoire de devotion, qu'on accompagnoit de reflexions propres à faire l'effet qu'on en pretendoit.

Tous les matins dans tous les Vaisseaux on celebrait le sacrifice de la Messe, où l'on assistoit avec un grand respect, & qui étoit toujours suivi d'une priere pour le Roy & pour le bon succès du voyage. A

A ces occupations de nôtre ministere nous avons toujours joint l'étude, & nous pouvons dire que nous y avons vaqué avec la même regularité, & employé autant de temps, que nous eussions fait dans nos maisons les plus éloignées du commerce du monde. Nous en avons rendu le fruit public : car nous établimes des conférences où l'on apprenoit les élémens d'Euclide, la Geometrie, la navigation, & quelque chose même des fortifications. C'est ainsi que dans tous nos Vaisseaux nous tachâmes de charmer l'ennuy d'une longue navigation, & encore plus d'en bannir l'oïveté, qui est la source de tous les desordres. Reprenons le cours de nôtre voyage.

Tempête  
après a-  
voir dou-  
blé le  
Cap de  
Finister-  
re.

Nous passâmes le Cap de Finisterre, sans nous appercevoir des orages & de l'agitation qui y est ordinaire ; & ceux qui n'avoient jamais été sur la mer, se felicitoient déjà eux-mêmes de se trouver exemts des grandes incommoditez que cause la navigation dans ces endroits-là : mais leur joye ne fut pas de longue durée. Peu de temps après le vent fraîchit, & les Vaisseaux commencerent à rouler avec beaucoup de violence : l'agitation devint si forte, qu'on fut obligé de fermer toutes les voiles à la reserve de la mizéne. Alors les maux de tête & de cœur furent violens dans tous les Vaisseaux, il y en avoit peu de ceux que l'intérest ou la curiosité avoit fait embarquer, qui ne se repentissent de l'avoir fait. L'esprit de l'Apostolat soutenoit ceux qui par de plus nobles motifs avoient entrepris le voyage, & regardoient ces incom-

mo-

moditez, comme les premières épreuves, dont Dieu se servoit pour affermir leur courage contre de plus grands obstacles. Il n'y eut personne qui n'avoüât que la douleur que causent ces maux surpasse ce qu'on s'en imagine, quand on n'en a pas l'expérience. Ces maux néanmoins sont de ceux dont on n'a pas trop de pitié, ceux qui sont déjà amarinés, c'est à dire accoutumés à la mer, ne s'en étonnant pas beaucoup, & les regardant comme des remèdes qui redonnent la santé.

Nous n'en fûmes pas quittes pour des maux de cœur : quelques uns de nos Vaisseaux pensèrent périr. L'Oyseau chargé outre mesure, se trouva quelque tems entre deux flots, qui le heurterent à droit & à gauche, & l'agiterent si violemment, que ne pouvant plus être gouverné, les plus habiles Manœuvriers se crurent absolument perdus, & ç'en étoit effectivement fait, si comme il arrive d'ordinaire les vagues eussent donné une seconde attaque. Le Dromadaire ne courut pas tant de risque, quoy qu'il souffrit aussi beaucoup : mais la Loire après avoir perdu sa grande voile emportée par le vent, pensa perdre encore son grand mast, qui éclata, & qui causa par-là beaucoup de désordre & d'apprehension. Il fallut toute l'habileté, & toute l'expérience de Monsieur de Joyeux Capitaine dans ce bâtiment, pour remédier à cet accident. La Flute fut obligée de céder à la fureur de l'orage, & faire vent arrière pour remettre une voile ; manœuvre fâcheuse à la vérité, parce qu'elle separa ce Vaisseau

seau des autres , mais necessaire en cette occasion ; ce qui n'empêcha pas que ce bâtiment n'arrivât au Cap de Bonne-Esperance deux jours avant le reste de l'Escadre.

Courans  
portant à  
l'Est.

Les Pilotes avoient dressé leur route pour passer à la veuë de Madere , qu'ils vouloient laisser à main gauche : mais soit que la longitude de cette Isle soit mal marquée sur les cartes Marines, ou que les Courans par ces parages portent vers l'Est , comme je l'ay remarqué quelque autre fois , nous la laissâmes à droit le quinzième de Mars , & nous ne la reconnûmes que d'assez loin. Nous aperçûmes le même jour à six heures du matin Porto Santo à huit lieuës de nous. Ce fut la plus Septentrionale de toutes les Canaries , & la premiere terre que nous rencontrâmes après être sortis de Brest. Elle est marquée sur les cartes Hollandoises à vingt-trois degrez dix minures de latitude Nord , & à un degré de longitude : ce qui se rapporte assez à l'estime de nos Pilotes , & à la hauteur du Soleil , que nous prîmes ce jour-là aussi exactement qu'on le peut faire sur mer , & avec les seuls instrumens dont on se peut servir en navigeant. Le vent étoit alors au Nord , & favorable à nôtre route : mais comme il étoit foible , nous ne pûmes doubler cette Isle que la nuit. Les jours suivans les vents changerent souvent entre l'Ouëst & le Sud , ce qui nous fit faire de petites journées , c'est-à-dire , vingt ou vingt-une lieuës en vingt-quatre heures.

Cette inconstance du tems dura jusqu'au dix-

dixhuit, que le vent se fixa vers le Nord, & le Nord-est. L'on découvrit ce jour-là l'Isle des Sauvages du côté de l'Ouest à trois ou quatre lieues. Elle est marquée sur les cartes les plus fidelles au trentième degré deux minutes de latitude, & à vingt degrez de longitude. Cette situation fut verifiée de nouveau.

Le vingtième du même mois, on vit le Pic <sup>Pic de Teneriffe.</sup> de Teneriffe à seize grandes lieues de nous.

On a crû long-tems cette montagne la plus haute du Monde : mais assurement elle n'est pas à beaucoup près si élevée, que les montagnes que j'ay veües en allant à Sainte-Marthe dans la terre ferme de l'Amérique. Les Espagnols les appellent *Sierras-nievas* : c'est-à-dire, Montagnes couvertes de neiges : car quoy qu'elles soient sous la Zone torride, & que lorsque je les vis, le Soleil vint de passer dessus, elles étoient toutes couvertes de neige, & on y en voit toute l'année. Nous passâmes le même jour à trois lieues de l'Isle de fer, où les Geographes placent ordinairement le premier Meridien. On délibéra si on passeroit aux Isles du Cap vert. Le dessein étoit, comme je viens de le dire, de reconnoître l'Isle de Madere, & de la laisser à main gauche, ainsi que nous avions fait le voyage précédent. Les courans & les vents contraires nous emporterent insensiblement vers les côtes d'Afrique, & nous obligèrent de passer entre les Isles dont nous venons de parler. Ce passage est d'autant plus fâcheux, qu'on court risque d'y demeurer long-tems. Si on y étoit surpris d'un coup de vent, on au-  
roit

roit bien de la peine à se tirer des roches & des bas-fonds qui s'y trouvent à cause de la proximité des terres. Ce fut environ ce tems-là, que nous apperçûmes un Navire, qui s'approcha assez près de nous pour nous reconnoître : mais dés qu'il nous eut veu en si grand nombre, & en état de le prendre s'il quittoit l'avantage du vent, comme il eût fait en venant sur nous, il se retira le plûtost qu'il put : nous crûmes que c'étoit un Corsaire.

Nous craignons que le calme durât longtems, & ne rompit les mesures de nôtre voyage en retardant nôtre arrivée au Cap de bonne Esperance ; & à cette crainte se joignit celle de manquer d'eau & de vivres. Le grand nombre de passagers qui en consommoient beaucoup chaque jour, le retardement que nous causoient les Flutes, l'incertitude où l'on étoit, si les Hollandois du Cap nous permettroient de faire librement de l'eau, & de prendre des rafraîchissemens à la vûe d'une si grosse escadre : ces considérations, dis-je, qui paroissoient assez bien fondées, firent naître à quelques-uns la pensée d'aller se rafraîchir à Saint Jago, qui est une Isle du Cap vert de la dépendance des Portugais. Mais Monsieur de Vaudricourt après avoir bien pesé ces raisons, ne les jugea pas suffisantes pour s'aller engager entre ces Isles, soutenant qu'on y perdrait un tems considerable & précieux, & qu'on se mettroit en danger par-là de ne pas doubler l'Amerique, d'où dépendoit le succès du voyage. Ainsi il conclut que sans différer davantage, on poursui-  
vroit

vroit la route commencée, après avoir commandé aux Capitaines des Vaisseaux de ménager leur eau, & leurs vivres le plus qu'il seroit possible.

Le calme ne dura pas long-temps : nous <sup>vents</sup> passâmes auprès de l'Isle de la Palme si recom-alisez. mandable à tous les Jesuites par le massacre que les Calvinistes y firent, il y a environ cent ans, de quarante de nos Missionnaires en haine de la Foy Catholique, que ces Pères alloient prêcher au Brésil. Nous y trouvâmes les vents alisez, à la faveur desquels nous passâmes le tropique du Cancre le vingt-deuxième de Mars. Ces vents prennent toujours de l'Est au Nord dans la partie septentrionale, & au contraire de l'Est au Sud dans la partie meridionale : phénomène surprenant à la vérité, & qui embarrasse beaucoup les Philosophes du tems, qui ont bien de la peine à en donner une raison plausible, & capable de contenter un esprit raisonnable. Nous en parlâmes quelques-fois. Les uns disoient que ces vents alisez n'étoient autres que les vents qui viennent de l'ouest & du nord avec beaucoup d'impetuosité, lesquels renvoyez par les terres de l'Europe vers l'ouest & le sud, à mesure qu'ils approchent des climats un peu chauds se rarefient, & s'affoiblissent insensiblement. Au contraire dans la partie meridionale les vents d'ouest & de sud soufflant avec la même violence contre les terres d'Afrique, en sont repoussez vers l'ouest & le nord, & en s'approchant des chaleurs de la ligne diminuent peu à peu, & se perdent  
tout-

tout-à-fait vers la ligne ; & c'est pour cela qu'à cinq ou six degrez au deçà & au de-là il n'y a presque jamais de vent réglé, & qu'on n'avance que par des tourbillons & des tempêtes, qui s'élevent subitement, & qui se dissipent d'abord. Les autres l'expliquoient d'une maniere bien differente : ils prétendoient que les ardentés chaleurs de la ligne attiroient ces vents des deux poles, où les exhalaisons & les vapeurs, qui sont la matière des vents, étant plus fortes & plus fréquentes, en causent de plus violens & de plus durables, & que ces vents ensuite, ou plutôt ces exhalaisons sont attirées vers la zone, & affoiblies par l'extrême chaleur qu'on y sent.

Quoy qu'il en soit de la cause Physique de ces vents alisez, ils sont extrêmement agreables & commodes ; où ils soufflent, la mer est tranquille & les Vaisseaux font quelquefois cinquante ou soixante lieuës par jour sans le moindre mouvement. On diroit qu'on voyage dans un bateau sur une riviere unie, & que le vent ne sert qu'à tempérer, & à rafraichir doucement l'air. Les poissons volans voltigent en troupe autour des Vaisseaux, & s'élancent en l'air, pour éviter la poursuite des Bonites, qui est un autre plus grand poisson. L'équipage passe son temps à la pêche des Bonites, des Dorades, des Requins, des Albacors ou Albucors, & des Tortuës. Comme nous avons déjà parlé de ces innocens plaisirs de la navigation dans le premier voyage, nous n'en parlerons pas icy.

Après avoir soüy d'un temps favorable tout

le reste de ce mois, le premier jour d'Avril le calme nous prit à neuf degrez quatre minutes de latitude Nord, & à 357. degrez 40. minutes de longitude, qui dura fort long temps. Nous ne fimes que treize lieuës ce jour-là : le lendemain nous en fimes un peu davantage, mais le troisieme du même mois la route ne fut que de neuf lieuës.

Pendant ces trois jours-là & les suivans, c'est à dire depuis le premier jour d'Avril jusqu'au sixieme du même mois, on remarqua divers lits de marée, c'est à dire des courants divers <sup>Courans divers.</sup> qui portoient au Sud, & les Pilotes s'en servirent pour nous faire faire beaucoup plus de chemin, que nous n'en eussions fait avec les vents foibles, ou pour mieux dire avec les calmes que nous avions. On sentit des courants contraires qui portoient vers le Nord quand on fut au de-là de la ligne, que nous passames le dix-septieme du même mois pendant la nuit; de sorte que le lendemain on fit la ceremonie dont j'ay parlé dans mon premier voyage, à laquelle les Matelots ont donné le nom de Baptême.

Le chagrin où l'on étoit d'être si souvent & si long-tems arrêtez par les calmes & les courants contraires, étoit redoublé par l'incommodité de la chaleur, qui devint extraordinaire. Néanmoins après bien des fatigues & beaucoup d'incommoditez, nous gagnames enfin environ cent lieuës au delà de la ligne vers le midy le vingt-troisieme du même mois. Alors nous commençames à respirer, sentant diminuer les ardeurs extrêmes que nous avions

souffertes depuis le premier jour du même mois. Car en ce tems là le vent de Sud-est commença à nous faire sentir un climat plus temperé. Il ne remedia néanmoins qu'à une partie de nos maux ; parce que ce vent nous étant peu favorable pour faire nôtre route, les Flutes qui nous suivoient, eurent bien de la peine à se soutenir, & il falloit tous les matins changer de route, & arriver pour ne les pas perdre de vûë.

Je ne repeterai point icy les remarques dont on a parlé dans le livre qu'on a donné au Public, il suffit d'avertir que nos secondes observations sur les pompes, trompes, & dragons d'eau, sur les Iris de la lune, & les autres phénomènes ont été confirmées par celles que nous avons fait de nouveau. Je ne rapporterai précisément que les observations nouvelles, ou celles qui seront contraires aux anciennes, pour faire voir qu'on ne cherche que la verité, & qu'on n'aura jamais de peine à se retracter, quand on verra qu'on s'est trompé.

Diffi-  
cultez de  
passer la  
la ligne.

On parle en France avec tant d'exageration des chaleurs de la ligne, que la crainte d'y succomber empêche bien des gens d'entreprendre ce voyage. Le Père de Beze eut la curiosité de sçavoir la verité de ce qu'on luy avoit dit là-dessus, & de ce qu'il en avoit leu dans quelques Auteurs, qui pour rendre leurs relations plus merveilleuses, outrent souvent beaucoup les choses qu'ils rapportent. Voicy ce que ce Père en écrivit dans une Lettre qu'il envoya du Cap de bonne esperance à un de ses amis.

Nous

Nous avons demeuré quinze jours aux environs de la ligne, & on ne l'a passée qu'avec beaucoup de peine & d'incommoditez, à cause des calmes & des courants contraires. Les chaleurs y étoient grandes, mais tolerables. J'avois un thermometre ouvert par le bas, que j'avois mis à Brest sur le 60. degré pour le temperé, & qui lorsque nous nous embarquâmes, étoit au 70. Il a baissé parmi les chaleurs de la ligne jusqu'aux dix-septième. Le Pere Vanrhin, qui avoit eû la bonté de m'en faire present, & qui en avoit un autre semblable, aura pû faire les mêmes observations pendant le plus fort de l'Eté; par où l'on connoitra aisément de combien la chaleur de la ligne excède la plus grande de France.

On a remarqué cette fois avec une nouvelle exactitude les constellations du Sud; & si les Pères qui sont passez à la Chine nous eussent laissé leurs observations, & la carte de cette partie du Ciel qu'ils avoient déjà fort avancée, on en eût envoyé une beaucoup plus exacte que toutes celles qu'on a veuë jusqu'à present. Je ne dirai que ce que le Pere Comilh, qui en a fait une étude particuliere, en rapporte dans une Lettre qu'il écrit du Cap le vingt troisieme May de la même année.

J'ay pris avec la machine parallaëctique la déclinaison, & l'ascension droite de plusieurs étoiles vers le pole du Sud, que nous ne pourrons observer à Siam. Comme toutes ces étoiles sont très-mal marquées, ou ne le sont point du tout dans les Globes & dans les Cartes du Ciel qui ont paru jusqu'à present, j'ay

resolu d'en faire une que j'ay déjà commencée, qui sera, si je ne me trompe, beaucoup plus exacte que toutes les autres. Je vous l'enverrai de Siam, après que nos Pères l'auront examinée & approuvée. Ayez la bonté de voir le Père Coronelli, pour sçavoir de luy, s'il ne pourroit pas reformer son Globe celeste sur nos remarques. J'ose vous dire, que je fais fort peu de cas de connoître les étoiles dans la situation où elles ont été placées par tous les Ouranographes précédens à l'égard de la partie méridionale du Sud, qui ne cede pas assurément par le nombre, ni par la beauté de ses étoiles à la Septentrionale. Il faut reformer le grand nuage, & encore plus le petit. La Croisade, l'Abeille, le Triangle, le Centaure, le Cameleon, la Gruë, la voye Lactée sont mal marquées, ou l'on y a omis des étoiles. Pour le navire Argo, la moitié des plus belles étoiles qui le composent ne sont pas seulement marquées dans les cartes Celestes. Outre tous ces défauts, il y a encore beaucoup d'étoiles qu'on voit de France, qui n'ont pas été mises tout-à-fait à leur place, parce qu'on les voit toujours dans un trop grand éloignement, & trop proche de l'horizon.

Le Père Richard, qui n'étoit pas dans le même Vaisseau que le Père Comilh, a tâché de mieux placer quatre ou cinq constellations, dont voicy les figures qu'il promet de rectifier encore plus exactement dans la suite à la faveur des instrumens, & par des observations réitérées.

Monsieur Cassini nous avoit avertis avant

Eclipse  
de soleil.

nô-

notre départ qu'il y auroit une éclipse de Soleil, l'onzième May, & qu'elle seroit même totale aux Isles du Cap vert, & en Guinée. On ne s'étoit point mis en peine de la calculer durant le voyage, parce que nous esperions être en ce tems-là à la hauteur du Cap de bonne Esperance, où nous ne croyions pas que cette éclipse fût sensible, à cause que la latitude de la Lune nous paroissoit y devoir être trop australe. Cependant les Ambassadeurs Siamois en ayant ouï dire quelque chose, comme ils sont curieux de ces sortes de Phénomènes jusqu'à la superstition, ils nous demanderent au commencement du mois, s'ils ne pouroient pas voir cette éclipse avec nos instrumens. Nous leur fîmes entendre, qu'on ne croyoit pas qu'elle fût visible dans l'endroit où nous serions : mais il fallut pour les contenter leur en expliquer les raisons, qui ne les satisfirent pas tout-à-fait parce qu'ils ne les comprenoient pas assez; & comme nous leur dîmes que nous ne nous étions pas même mis en état d'en sçavoir la grandeur au juste, ils nous prièrent de la calculer pour l'amour d'eux. Le Père Comilh se chargea de ce soin, quoy qu'il fût presque toujours incommodé durant le voyage, & il donna durant cinq ou six jours toute l'application que demande cette sorte de calcul très-difficile. Son travail luy devint d'autant plus agreable, que contre ce qu'il avoit presumé, il trouva par son opération que le corps du soleil paroîtroit en effet éclipse notablement à la hauteur à peu près de vingt-trois degrez Sud,

& à 358. degrez de longitude, où il jugea que nous pourrions être environ ce temps-là.

Le jour étant venu, le Père exposa sur un carton le type, dans lequel on voyoit le soleil qui passoit peu à peu derriere la lune, & qui exprimoit exactement tout ce qu'on devoit voir pendant l'éclipse dans le Ciel, ce qui causa un fort grand plaisir aux Ambassadeurs Siamois, & leur fit concevoir une haute estime de nôtre Astronomie. Ils disoient qu'il falloit que le soleil eût eu conférence avec le Père, & luy eût dit ce qu'il feroit, tant il avoit été exact à le prédire dans toutes les moindres circonstances. Ils avoient attendu long-temps sur le pont, s'informant à tous momens de l'heure & de la minute marquée dans le calcul. Nous avions monté de petites pendules à minutes sur l'observation du midy, que les Pilotes avoient faite le jour précédent: mais comme ce temps-là n'est pas exact, nous n'avons pas voulu le marquer. On essaya d'observer l'éclipse avec des lunettes de deux ou trois pieds: mais l'agitation du Vaisseau nous faisoit tant de peine, qu'on fut obligé de les quitter tout-à-fait, & se contenter de quelques verres rouges ou fumez, dont on se servit durant tout le reste de l'éclipse.

Comme les Vaisseaux dans les longues routes s'approchent de temps en temps pour se demander des nouvelles, on fit avertir les Pères qui étoient dans les autres Navires, lorsqu'ils s'approcherent de nous, qu'on verroit l'éclipse dont Monsieur Cassini nous avoit par-

parlé. Cette nouvelle obligea le Père Richard, qui eut bien de la peine à y ajouter foy d'abord, d'examiner la verité dans le peu de jours qui luy restoient jusqu'au 7. de May. Il y apporta tant d'attention, qu'il fut convaincu par luy-même de ce qu'il n'avoit pas voulu croire. En effet le propre jour qu'on vit cette éclipse, une heure avant qu'elle parût, il nous fit crier qu'on la verroit. J'ay crû devoir rapporter ce qu'il en dit luy-même dans son journal.

L'éclipse du soleil nous parut l'onzième de May, lorsque nous étions à peu près à la hauteur de 23. degrez Sud, & au 357. degré de longitude, en comptant le premier meridien depuis l'Isle de fer. Le commencement fut à huit heures du matin, & quelques 58. minutes. Le milieu fut à dix heures, & la fin sur les onze heures. Le corps du soleil parut couvert de 5. doigts, & quoy que la latitude de la lune fût alors effectivement australe, l'apparente étoit boréale: ainsi la lune nous éclipsea la partie du soleil la plus basse, c'est à dire la plus proche de l'horizon. Je voulus me servir d'une Lunette de deux pieds avec un carton blanc, faisant un angle droit avec la longueur de la Lunette prolongée pour y recevoir l'image de l'éclipse, mais le mouvement continuel du Navire ne me permit pas de prendre autrement qu'à l'œil la quantité susdite de l'éclipse. Voilà ce que j'ay crû devoir dire touchant cette observation, laquelle, outre qu'elle satisfit la curiosité des Ambassadeurs Siamois, & qu'elle pût leur

être utile à les desabuser des fables grossieres dont ils font entêtez sur ce point, servit encore à confirmer les Pilotes dans l'estime qu'ils faisoient de leur longitude, qui se trouva véritable, & fort juste par nôtre arrivée au Cap de bonne espérance.

*Maladies.* Le même jour que nous observâmes cette éclipse, nous passâmes le tropique du Capricorne avec un petit vent d'Est, qui prenoit un peu du Sud. L'inconstance & l'incommodité de la saison, la corruption de l'eau & des vivres, & sur tout la longueur de la navigation firent tant d'impression sur les équipages déjà fort affoiblis par les chaleurs excessives qu'ils avoient souffertes, que la plupart en tomberent malades. Les Soldats furent bien plus maltraitez que les Matelots, par ce que ceux-cy font endurcis de longue main aux fatigues de la mer, & accoûtumez dès leur enfance aux changemens des climats, au lieu que les autres ne font ordinairement que de petites campagnes sur les côtes voisines de l'Europe, où ils prennent souvent des rafraîchissemens.

La maladie fut si générale, que vers le 30. degrez de latitude meridionale à peine avions-nous la moitié des équipages en état de faire la manoeuvre. La fièvre, le scorbut & la colique, dont presque personne n'étoit exempt, en firent mourir un grand nombre; particulièrement dans le Dromadaire. Car quoy que dans les autres Vaisseaux il y eût aussi beaucoup de malades, néanmoins parce qu'il n'y avoit ni tant d'embaras, ni tant de monde à

proportion que dans celuy-là, il y mourut peu de gens, sur tout dans les deux Vaisseaux de guerre le Gaillard & l'Oiseau. Dans le Gaillard on ne perdit pas plus de trois ou quatre Soldats, encore s'étoient-ils embarquez malades : L'Oiseau n'en perdit gueres davantage.

La Providence présenta aux Ecclesiastiques de l'escadre dans cette conjoncture des occasions d'exercer leur zèle qu'ils embrasserent avec beaucoup de ferveur ; & cette ferveur ne parut nulle part plus grande, qu'ou il y eut plus de malades. Dans la Normande où étoit Monsieur Morlot avec deux autres Missionnaires qui n'étoient pas encore Prêtres, j'ay sçu des Officiers, que ces trois Ecclesiastiques s'employèrent au service des malades avec une application, & une pieté tres-exemplaire & tres-édifiante. Dans le Dromadaire, où je viens de dire que le nombre des malades avoit été le plus grand, il semble qu'on travailla aussi avec plus de fruit & de succès que nulle part ailleurs ; Dieu voulant sans doute favoriser de ces graces spirituelles d'une manière toute spéciale ceux qui étoient dans ce Vaisseau, en même temps qu'il permettoit que la maladie s'y fit sentir avec plus de violence & de mortalité qu'en aucun autre. Car en moins de quinze jours, c'est à dire depuis que nous eûmes passé le Tropique du Capricorne jusqu'à nôtre arrivée au Cap, il mourut dans ce bâtiment jusqu'à vingt-six soldats ou Matelots, & le reste de l'équipage y étoit si languissant, que ce fut avec beaucoup de peine qu'ils purent arriver jus-

qu'au mouillage. Voicy comme en parle le Pere de la Brueille dans une lettre qu'il écrivit au R. Père de la Chaize.

Comme c'est à vôtre Révérence, que je dois le bonheur que j'ay d'être envoyé aux Indes, je veux luy en témoigner ma reconnoissance de tous les Pays d'où je pourai le faire. Je m'acquitte aujourd'huy de ce devoir des extremités de l'Afrique, où Dieu m'a conduit le plus heureusement du monde. Mes trois compagnons ont eu la fièvre, qui sont les Pères Rochette, de saint Martin, & Bouchet. Ce dernier est retombé par trois fois sans avoir pû encore se faire à la mer. Nous avons eu dans nôtre flûte, qui est le Dromadaire, un tres-grand nombre de malades. On a compté depuis Brest jusqu'icy plus de 200 Soldats ou Matelots qui l'ont été, parmi lesquels il y a eu aussi quelques Officiers. C'étoit une grande pitié de voir ce pauvre équipage composé de 309 personnes tous les uns sur les autres, & la plûpart obligez de coucher sur le pont, exposez aux injures de l'air. Monsieur Dandennes, qui commande ce Vaifseau, s'est signalé par son extrême charité, donnant aux malades jusqu'à ses provisions d'une manière tres-chrétienne & tres-édifiante. Il en a usé à nôtre egard de telle sorte, qu'il mérite de nous une éternelle reconnoissance. Nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait permis, que la maladie ait ainsi regné dans nôtre bord pour la conversion de beaucoup de personnes. On avoit inspiré aux Soldats je ne sçai quelle averfion de ceux, en  
qui

qui ils devoient mettre toute leur confiance ; de telle sorte qu'au commencement ils avoient peine à ouvrir leur cœur.

Le temps de la maladie leur fit changer de sentimens , quand ils virent le soin qu'on prenoit des plus incommodez , l'affiduité qu'on avoit à les visiter , à les consoler , & à leur porter des rafraîchissemens , ce que nous continuâmes jusqu'à ce que les provisions qu'on nous avoit données nous manquèrent tout-à-fait. Ces petits secours donnez à propos nous attirèrent une confiance tres-particulière de tout l'équipage , & toucherent même si vivement certaines personnes , qui ne venoient pas aux Indes avec des intentions tout-à-fait chrétiennes , qu'ils devancerent ensuite les autres dans les pratiques de devotion.

Nous avons perdu 26 personnes de l'équipage depuis la ligne jusqu'au Cap : car auparavant il n'étoit pas mort un homme dans notre bord , qui a été le plus grièvement affligé de tous. Parmi les gens de l'équipage il se trouva trois nouveaux convertis, deux Matelots & un Soldat , qui n'étoient Catholiques que de nom. Ils avouèrent même franchement dans la suite , qu'ils ne s'étoient embarquez pour aller à Siam , que dans le dessein de passer à Batavie chez les Hollandois ; que leur abjuration avoit été forcée , & qu'ils avoient eu dessein de conserver toute leur vie la Religion dans laquelle ils avoient été élevez. On apperçût aisément que les deux Matelots agissoient de bonne foy , & que toute leur

Conversions.

opiniâtreté ne venoit que de l'ignorance où ils étoient de la fausse & detestable maxime, où beaucoup d'hérétiques sont élevez, qu'ils sont obligez de mourir dans la Religion où ils sont nez.

On se contenta d'abord de gagner leur affection pour les rendre dociles, & de-là on passa à les instruire, pour leur faire quitter leurs erreurs. On en vint aisement à bout, ils se convertirent sincèrement, & dans le dessein de mener une vie conforme à la profession qu'ils embrassoient. Le soldat étoit fils d'un Magistrat d'une Cour Souveraine, & petit fils d'un Ministre, ce qui faisoit qu'il étoit aussi bien mieux instruit que les deux Matelots: car il sçavoit sa Religion, & répondoit à nos raisons conformément à ses principes. On le convainquit quelque tems sans le persuader, quoy qu'il fût évident qu'il n'avoit plus d'autre raison de demeurer dans ses premiers sentimens, que son opiniâtreté. Quand on le pressoit, il se plaignoit qu'on le violentoit, disant qu'il falloit du tems pour se resoudre à un si grand changement, & que les conversions forcées étoient un état pire que celuy de l'erreur. Je luy protestai que je ne voulois luy faire aucune violence, & que quand il eût même voulu rentrer dans l'Eglise, je l'en éloignerois jusqu'à ce que je fusse bien seur de sa sincérité. Quelques jours se passerent sans qu'on luy parlât de Religion, après lesquels il me vint trouver de luy-même, & me prier de recevoir son abjuration. Je l'examinai sur tous les points qui luy avoient

avoient fait le plus de peine ; & le trouvant bien disposé , je le reconciliai à l'Eglise , en vertu du pouvoir que nous en avoit donné M. l'Evêque de Saint-Paul de Leon avant nôtre départ de Brest.

La conversion d'un Huguenot qui n'avoit point encore abjuré , fut plus difficile , & plus surprenante. Il tomba malade du scorbut , & le mal en peu de tems fut si dangereux qu'il couroit grand risque de sa vie : tout le monde étoit touché de son mal , & encore beaucoup davantage de le voir obstiné dans son erreur. On prit toutes les mesures imaginables pour le gagner ; les Officiers qui souhaitoient sa conversion , nous prièrent instamment de ne le point effrayer d'abord , en luy faisant trop connoître le peril où il étoit , de peur que le chagrin joint au mal qu'il enduroit , ne l'opiniâtât davantage. Quelque soin qu'on prit de le menager , ce n'étoit qu'avec une peine extrême qu'il nous voyoit auprès de luy : l'Aumônier du Vaisseau & les Jésuites se succedoient alternativement pour se soulager les uns les autres , & pour ne le pas laisser périr sans secours. Enfin sa maladie empira si fort , que le Chirurgien commença à en desespérer.

Dés que nous en fûmes avertis , nous en parlâmes aux Officiers , leur remontrant qu'il ne falloit plus attendre à donner à son ame les secours spirituels , & nécessaires , sous pretexte qu'ils pouroient nuire à la santé du corps : Qu'il y avoit bien de l'apparence que cet homme refuseroit de nous entendre , tan-

dis qu'il ne se croiroit pas en danger. Alors tout le monde convint qu'il luy falloit faire connoître le peril extrême où il étoit. Le Chirurgien son ami particulier fut chargé de cette commission, & en même tems de le disposer à écouter seulement un de nos Pères.

Il n'en fallut pas tant : le malade n'eut pas plûtoſt appris du Chirurgien l'extrémité où il le trouvoit, qu'aussi-tôt il demanda de luy-même un Jéfuite, pour se faire instruire & se convertir. On me vint chercher sur le champ, j'y allai, & je fus bien surpris de le trouver si instruit de tous nos Myſteres, & de toutes nos Controverses ; de sorte que ſans différer davantage je crûs me devoir rendre à ſes demandes, & recevoir ſon abjuration en preſence de tous les Officiers, qui y aſſiſterent, & qui en reçurent une grande conſolation. En effet pendant certe action, & pendant le reſte de ſa maladie, il me charma par les beaux ſentimens qu'il avoit de Dieu. Il ne fut pas en repos qu'il ne ſe fût conſeſſé. Je ne ſçai qui l'avoit pû ſi bien instruire : mais il n'avoit nul doute ſur les articles les plus conteſtez. Il ne ſe laſſoit point de publier les graces qu'il avoit à rendre à la divine miſericorde. Il voulut avoir un Chapelet, & un Crucifix, qu'il baiſoit ſouvent avec beaucoup de tendreſſe.

On ne ſçauroit exprimer avec quelle devotion, & avec quel reſpect il reçut le Tres-ſaint Sacrement. Après qu'il l'eût reçu, il ſ'entretint avec nôtre Seigneur fort long-tems, ſans vouloir parler à perſonne qu'à ſon Conſeſſeur. On peut dire que ce Pain Céleſte après avoir

vivifié son ame, rendit aussi la fanté à son corps. A l'heure qu'il est, il se porte fort bien, & loue souvent Dieu de s'être servi de cette infirmité corporelle, pour luy donner cette vraye foy, qui est la force & la vigueur de l'esprit. Voilà, mon Reverend Père, les principales choses dont j'ay crû devoir vous rendre compte, en vous assurant que j'auray toute ma vie une reconnoissance particuliere du bonheur que vous m'avez procuré.

Cette Lettre fait assez connoître qu'elles étoient les occupations de nos Pères non seulement dans ce Vaisseau, mais aussi dans tous les autres. Il est temps de reprendre la suite de nôtre voyage.

Depuis la Ligne jusqu'aux environs du Tropique, nous sentîmes les vents alisez, qui descendent du Sud & de l'Est, & quand nous fûmes arrivez au 23 ou 24 degré, les calmes, les pluyes, & ensuite les grains de vents commencerent à nous faire connoître le changement du climat & de la saison. En effet les vents devinrent variables, c'est-à-dire, qu'ils souffloient tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, quoy que dans l'hyver, où nous étions alors, ils vinssent le plus ordinairement d'entre le Sud & l'Oüest.

Le vingt-unième du mois de May, étant à Oiseaux.  
31 degrez & 50 minutes de latitude Australe,  
& 93 degrez de longitude, nous commençames à appercevoir divers oyseaux, & sur tout des Damiers en assez grand nombre, que l'on vit tous les jours suivans jusqu'au troisième Juin qu'on cessa d'en voir; ce qui fit juger  
que

que ces oyseaux étoient de l'Isle de Trifan de Cunha, de laquelle dès que nous nous fîmes éloigner, les oyseaux disparurent. Le deuxième du même mois le vent se renforça, & enfonça une des voiles du Dromadaire pendant la nuit, qui fut extrêmement pluvieuse. L'orage ne dura que jusqu'au lendemain que le Soleil redonna le calme.

Le dixième on commença à trouver de nouveau les Damiers avec les autres oyseaux que nous avions déjà vus : mais nous en vîmes alors, & les jours suivans en bien plus grand nombre, & de tout blancs, ce qui nous fit connoître que nous approchions du Cap de Bonne Espérance. Nous fîmes encore plus confirmez dans cette pensée par les Trompes & le Goémon dont nous avons parlé ailleurs, & sur tout par un Loup marin que nous vîmes ce jour-là même. Ces marques sont les plus seures que l'on puisse avoir de la terre d'Afrique. Il s'en fallut beaucoup que nous ne remarquassions ces Sinaux si-tôt que le voyage précédent. Car alors nous les reconnûmes la première fois à près de 300 lieues du Cap, au lieu que nous n'en étions pas éloignez de 50. dans cette dernière navigation, quand nous apperçûmes le Loup marin & le Goémon.

L'on força de voiles le jour suivant, le vent étant favorable & véhément, quoy que la mer fût grosse. A minuit dans la crainte d'aller donner contre la terre, dont on se croyoit fort proche, on serra presque toutes les voiles, & le Commandant fit signal par un

coup

coup de canon & quelques feux à tous les Vaisseaux de l'Escadre d'en faire de même jusqu'à la pointe du jour. Alors nous vogâmes avec un tres bon vent, & avec toutes nos voiles, dans une extrême impatience de voir la terre que nous cherchions depuis si long-tems. Ce fut à une heure après midy de ce même jour là, que la brume étant dissipée, & le Ciel s'étant éclairci, nous vîmes tout d'un coup la montagne de la Table, & les autres montagnes qui font le fameux Cap de bonne Esperance, dont nous n'étions plus éloignez que de quatre lieues.

Ceux qui le virent les premiers l'ayant montré aux autres, on ne sçauroit comprendre la joye que tout l'équipage ressentit à cette veüe. Chacun respiroit avec avidité l'air de la terre, & il sembloit que l'on y trouvoit déjà du rafraichissement. Nous avions plus de trois cent malades qui ne pouvoient se lever, & le reste étoit si foible, sur tout dans les Flûtes, qu'à peine pouvoient-ils monter sur le pont. Ils faisoient pourtant des efforts, & le desir de voir la terre leur faisoit déjà oublier le mal que leur causoit la mer.

Découverte du Cap.

On délibéra quelque tems, si l'on donneroit dans la passe pour aller mouïller. Ce qui fit douter d'abord le Commandant s'il feroit cette manœuvre, c'est qu'il avoit peur que les Flutes qui étoient un peu loin derriere, n'eussent pas le tems de se venir poster de jour, parce qu'ordinairement le vent manque, quand on s'approche de cette Baye entre la montagne du Lion, & l'Isle Robin, qui est ce-  
pen-

pendant un passage dangereux. Il luy sembloit que c'étoit hazarder un peu trop que d'entrer aux approches de la nuit. Il se détermina cependant à passer sur ces difficultez, parce qu'il apprehêda d'un autre côté que s'il manquoit l'occasion favorable d'entrer, il ne la recouvreroit peut-être pas une autre fois si facilement, à cause des nuages, & de la brume, qui couvrent ordinairement ces terres dans la saison où nous étions: outre qu'il ne douta pas que les autres Vaisseaux le voyant entrer dans la Baye, ne fissent servir toutes leurs voiles pour le suivre. Y ayant donc grande apparence que le vent ne cesseroit pas si-tôt, il prit son parti d'aller à l'heure même au mouillage; & en effet bien nous en prit d'être entrez cette journée là. Nous ne l'eussions pû faire de six jours après, le tems étant devenu si obscur, qu'on avoit peine à reconnoître un Vaisseau à la portée du mousquet. Les autres bâtimens eurent tout le tems qu'il leur fallut pour s'aller mettre en leur poste avant la nuit. Ainsi après un voyage de trois mois, & onze jours: car nous étions partis le premier de Mars, & nous arrivâmes le onzième de Juin, après bien des fatigues, & des dangers, nous nous vîmes enfin en état de nous délasser un peu, & de prendre de nouvelles forces, pour poursuivre nôtre voyage à Batavie, & à Siam.

*Fin du premier Livre.*

S E C O N D

## V O Y A G E

D U

P E R E T A C H A R D

A U R O Y A U M E

D E

S I A M.

L I V R E S E C O N D.

*Voyage du Cap de bonne Esperance  
à Bantam.*

**C**OMME nous mouillâmes la nuit, Monsieur de Vaudricourt ne put envoyer personne à la forteresse, non seulement parce qu'il n'est pas permis de mettre pied à terre en arrivant la nuit en des rades étrangères: mais encore parce qu'on ne saluë jamais qui que ce soit dans les Vaisseaux dès que le Soleil est couché. On attendit donc au lendemain matin que Monsieur de Saint Clair Capitaine de Fregate legere, qui s'est acquité si long-tems, & avec tant d'approbation de l'employ d'Ayde-major dans le Ponant, fut député  
vers

vers le Gouverneur pour luy faire compliment de la part du Commandant de l'Escale, & pour luy demander permission en même tems de prendre des rafraichissemens, & de mettre les malades à terre.

Tandis que cet Officier s'alloit acquitter de sa negociation, Monsieur de Joyeux Capitaine de la Loire arriva à bord du Gaillard; il nous avoit quitté à la hauteur de Lisbonne, comme nous avons déjà dit, & il étoit arrivé au Cap trois jours avant nous, parce qu'outre que sa Flute alloit fort bien à la voile, il n'avoit point été obligé comme nous de perdre beaucoup de tems à attendre d'autres Navires. Après que cet Officier eut rendu compte au Commandant de ce qui s'étoit passé dans son bord durant la navigation, il nous apprit à tous l'accueil favorable qu'il avoit reçu du Gouverneur, qui étoit ce même Monsieur de Vandestellen que nous avions vû le voyage précédent. Ainsi nous ne doutâmes plus, que nous n'en reçussions encore cette fois les mêmes honnêtetez, qu'il nous avoit faites la premiere. On en fut bien-tôt assuré par le retour de Monsieur de Saint-Clair, qui nous rapporta que le Gouverneur avoit fait paroître beaucoup de joye de nôtre arrivée, & qu'il se feroit un fort grand plaisir de nous procurer tous les rafraichissemens dont nous aurions besoin; seulement que sur l'article des malades, il prioit Monsieur de Vaudricourt de se mettre à sa place, & d'examiner s'il pouvoit laisser venir à terre un si grand nombre d'étrangers, car il y

en

en avoit bien trois cent; qu'ainfi ille conjuroit de n'en envoyer que foixante d'abord, auxquels on en feroit succeder autant, quand ceux-là se feroient remis.

Ce procedé parut raifonnable, & fort honnête à tout le monde: la neceffité néanmoins nous obligea de redoubler nos prieres auprès du Gouverneur, & de le conjurer de nouveau, après l'avoir affeuré de la parfaite intelligence qui étoit entre la France & la Hollande, de ne laiffer pas languir dans les Vailfeaux un fi grand nombre de François, qui n'y pouvoient demeurer plus long-temps fans être en danger de perir.

Quand j'étois parti du Cap la dernière fois pour revenir en France, j'avois affeuré Monsieur de Vandestellen, que je repasserois l'année suivante pour retourner aux Indes, & que j'amenerois bonne compagnie: furquoy il m'avoit fait beaucoup d'offres. Dans l'entretien qu'il eut avec Monsieur de Saint Clair, il se fouvint de fes offres obligeantes, & de la promesse que je luy avois faite; & ce Capitaine m'affeura qu'il s'étoit informé particulièrement de mes nouvelles. Je ne manquai pas de l'aller voir dès ce jour-là même avec un de nos Péres. Après les premiers complimens, où il nous fit mille amitez, ayant appris que j'avois amené quatorze Jesuites Mathematiciens avec les mêmes recommandations du Roy, que les six premiers, il nous dit que le Pavillon où nous avions logé la première fois ne pouvoit pas tenir commodément tant de personnes, qu'ainfi il nous offroit  
une

une grande maison qu'il avoit à la campagne, à une lieuë du Cap avec un fort beau jardin, où nous aurions toutes sortes de rafraichissemens pour nous remettre des fatigues passées, & un lieu propre à faire nos observations Astronomiques. Nous le remerciâmes avec beaucoup de reconnoissance de son honnêteté, & luy ayant témoigné que le peu de tems que nous avions à rester au Cap, & la communication continuelle que nous étions obligez d'avoir avec les François, sur tout avec les malades, ne nous permettoit pas de nous loger si loin, & que puisqu'il nous l'avoit offert si obligeamment, nous demeurerions encore cette fois dans l'ancien Observatoire qu'il nous avoit donné le voyage précédent. Comme nous n'y avons rien trouvé de changé, je n'ay rien à ajoûter icy à la description que j'en ay faite.

M. de Vaudricourt, & M. Desfarges m'avoient chargé fort particulièrement de faire tous mes efforts pour obtenir du Gouverneur, qu'il se relâchât sur le nombre des malades. Je l'en priai avec tant d'instances, en luy disant que nous autres Jesuites luy servirions d'otages, s'il craignoit quelque accident, qu'il se rendit à mes remonstrances, & me pria d'aller dire à ces Messieurs, qu'ils pouvoient faire dès le lendemain matin mettre tous leurs malades à terre, leur offrant même ses Chirurgiens pour en avoir soin avec les nôtres. Il me recommanda seulement de prier de sa part nos Officiers de ne pas souffrir qu'aucuns de leurs gens abusassent de son hon-

honnêteté. Erant de retour à bord, j'informai Monsieur de Vaudricourt de la parole que m'avoit donné le Gouverneur, & je fis en même tems avertir les Jesuites qui étoient dans les autres Vaisseaux de la grace qu'il nous avoit faite, & que je serois bien aise qu'ils missent le lendemain tous pied à terre pour l'en aller remercier avec moy.

Ce fut une joye bien singuliere pour nous, de nous trouver ainsi tous quinze réunis ensemble, & en bonne fanté après une si rude traversée : car quoy qu'il y en eût quelques-uns d'incommodez, l'air de la terre, & la bonne nourriture les remit bientôt. Le Commandeur nous reçut avec de nouvelles marques de bonté, & nous offrit tout ce qui dépendoit de luy. Nous n'eûmes pas besoin de nous servir de ses offres, parce que M. de La Loubere m'avoit envoyé dire en débarquant, qu'il ne souffriroit point que nous eussions d'autre table que la sienne pendant tout le séjour qu'on feroit au Cap. Il ne voulut pas même permettre que les malades logeassent ailleurs que chez luy, & il s'opiniâtra malgré toutes mes prieres à ceder sa propre chambre à un de nos Pères qui étoit le plus incommodé. C'est ainsi que la Providence divine fait trouver à ceux qui s'abandonnent à sa conduite, dans les terres les plus éloignées, & parmi les nations les moins favorables, des commoditez, & des douceurs qu'ils ne trouveroient pas chez eux au milieu même de leurs frères.

Monsieur Thevenot nous avoit recommandé dès le premier voyage de nous éclaircir  
d'une

## 48 SECOND VOYAGE

d'une chose fort singuliere, & qu'on luy avoit néanmoins assuré être vraye, qui est qu'on trouveroit sur la haute montagne de la Table des marques indubitables que la mer y avoit autrefois passé. Le Père le Blanc, & le Père de Beze eurent la curiosité de découvrir la verité de cette remarque. On sera bien aisé de l'apprendre par une Lettre que ce dernier écrit à un de ses amis, dont voicy les propres termes.

Nous voyla enfin arrivez au Cap, & nos malades sont déjà à terre. On ne peut pas voir un plus honnête homme qu'est le Gouverneur de la Fortresse : tous nos Officiers en sont charmez. Nous le devons être encore davantage, & ne jamais oublier la bonté qu'il nous témoigne. Je puis vous dire qu'il ne nous a jamais refusé aucune grace, & je luy en ay demandé moy en particulier, qu'il m'a accordée avec une honnêteté, dont je ne sçaurois assez me louer. Le Père Tachard l'alla saluer, & je fus témoin des amitez qu'il luy fit. Nous dinâmes chez luy ce jour-là, d'où nous allâmes loger dans un Pavillon qui est au milieu du fameux jardin du Cap. Je ne vous dirai rien, au moins tres peu de chose de ce vaste Pays, parce que vous en avez une grande description, que nos Pères ont donné au Public.

Anciens  
habitans  
du Cap.

J'y ajoûteray seulement, que j'ay trouvé le pais plus beau qu'il ne nous y est representé, & les Hottentosts beaucoup plus hideux. Il seroit difficile de vous exprimer jusqu'où cela va : cependant il ne c'est trouvé personne de nous,

nous, qui n'ait souhaité d'être destiné à la conversion de ces pauvres peuples qu'on laisse dans la profonde ignorance du vray Dieu, dans laquelle ils sont nez. Ils vivent beaucoup plus en bêtes qu'en hommes, & je crois qu'il seroit difficile de les bien convertir : mais avec la grace on vient à bout de tout. Nous ne sommes pas inutiles ici. Pour moy je me promene dans le dessein d'y chercher des plantes curieuses, ou d'y faire quelques autres remarques sur les simples. J'en ay trouvé en abondance & de fort beaux : quoy que nous soyons en hyver, le país y est fleuri comme nos plus belles Campagnes le sont au mois de May. La saison ne nous paroît en rien incommode, & nous ne sentons pas le moindre froid.

Je fus, il y a quelques jours, sur une fameuse montagne, dont vous avez vû la description dans le Voyage de Siam. C'est la montagne de la Table : elle est à une lieue du Cap : mais sa hauteur fait qu'elle semble être au pied. On m'avoit prié en France d'y chercher des plantes, & M. Thevenot dans les instructions qu'il nous avoit données pour le Cap, marquoit qu'on luy avoit dit que la mer avoit autresfois passé sur le haut de la Table, & qu'on y trouvoit tout plein de coquillages. Vous pouvez croire, s'il y a de l'apparence, qu'une des plus hautes montagnes de l'Afrique ait été inondée depuis le deluge. Comme on souhaitoit que quelqu'un y montât, & que d'ailleurs il étoit important d'y aller, pour prendre la Carte du país,

Montagne de la Table.

que cette montagne domine de tous côtez. J'entrepris d'y monter, quoy que quelqu'autre se fût déjà mis en état de le faire, sans en pouvoir venir à bout. Le Péré le Blanc eut le courage de nous suivre avec deux de nos gens.

Nous vîmes du pied de la montagne une grande quantité d'eau, qui en tombe de plusieurs endroits comme en cascade le long du Roc, dont la hauteur est fort escarpée. Si on ramassoit toutes ces eaux, on en feroit une riviere considerable, mais la plûpart se va perdre en terre au pied de la montagne: le reste se réunit en deux autres gros ruisseaux, qui font aller des moulins auprès des habitations Hollandoises. Ces eaux n'ont point d'autre origine que les nuages, qui rencontrant dans leur passage le sommet de cette haute montagne fort échauffée des rayons du soleil se resolvent en eau, & tombent ainsi de tous côtez. Il y auroit les plus belles observations du monde à faire là-dessus. J'en enverray quelque chose à la premiere occasion. Quand nous approchâmes de la hauteur, nous entendîmes un grand bruit de singes, qui y habitent, & qui faisoient rouler du haut en bas d'assez grosses pierres, lesquelles faisoient beaucoup de bruit en tombant dans les rochers.

Nôtre guide, qui n'y avoit jamais monté en fut fort surpris, & me dit qu'il y avoit sur la montagne des animaux plus gros que des lions, qui devoient les hommes. Je m'apperçûs d'abord que c'étoit la peur qui le faisoit parler ainsi, & qu'il étoit fatigué du chemin  
aussi

aussi bien que les autres , qui songeoient à s'en retourner. Je l'encourageai , & nous continuâmes nôtre route avec une fatigue extrême. Nous vîmes peu de temps après beaucoup de singes qui bordoient le haut de la montagne , mais ils disparurent aussi-tôt que nous y fûmes arrivez. Nous trouvâmes seulement de leurs vestiges.

Le haut de la montagne est une grande esplanade d'environ une lieue de tour presque toute de roc , & fort unie , excepté qu'elle se creuse un peu dans le milieu, où il y a une belle source , qui vient , à ce que je crois , des endroits de l'esplanade les plus élevez , où nous trouvâmes beaucoup d'eau. Nous vîmes aussi quantité de plantes odoriferantes , qui croissoient entre les rochers. Je les fais designer pour les envoyer en France. On en envoye par avance à Messieurs de l'Académie : mais ce que je trouvai de plus beau , fut les veuës de cette montagne , que je fis dessiner. D'un côté on voit la Baye du Cap & toute la Rade , de l'autre côté les mers du Sud , du troisième le faux Cap une grande Ile qui est au milieu , & du quatrième le continent de l'Afrique , où les Hollandois ont plusieurs habitations : nous ferons une carte de tout cela. Je fis creuser la terre , pour contenter Monsieur Thevenot ; elle est fort noire & remplie de sable & de petites pierres blanches. Voilà , mon cher Père , une petite relation de nôtre voyage : je suis obligé de la finir par un endroit fâcheux.

Nous avions travaillé à rétablir quelques

Maladie  
d'un des  
Mission-  
naires.

uns de nos Pères qui étoient arrivez malades, & j'y avois un peu contribué par les remedes que M. le Marquis de Seignelay avoit eu la bonté de nous faire donner, & par quelques spécifiques que Monsieur Helvetius & le frere du Soleil m'avoient mis entre les mains. Mais le Père Duchatz qui étoit débarqué en bonne fanté, est depuis quatre jours alité d'une grosse fièvre continuë, qui nous obligera de le laisser icy. Le Père Thionville s'est offert avec beaucoup de zèle & de charité à demeurer avec luy. On leur laisse un valet pour les servir. Monsieur le Gouverneur nous a promis d'en prendre tous les soins possibles : mais tout cela ne nous console pas du chagrin que nous avons de nous separer d'eux. Ils passeront à Batavie sur les premiers Vaisseaux qui se rencontreront. Adieu, mon cher Père : priez Dieu qu'il me fasse la grace de me rendre digne du grand employ auquel il m'a appellé.

A mon retour en France j'ay trouvé ceux qui prenoient part aux affaires des Missions, persuadez de la mort du Père du Chatz, dont il est parlé dans cette Lettre : ce qui seroit pour nous une fort grande perte, dont Dieu nous a voulu préserver.

La veille de nôtre départ je fus voir ce cher malade dans la maison d'un honnête Bourgeois du Cap, qui m'avoit promis d'en prendre un soin tout particulier. Ce n'étoit qu'avec une extrême affliction de cœur, que je m'étois resolu de le laisser ainsi, quoy que j'eusse pris toute sorte de precautions, pour luy procurer les secours dont il pouvoit avoir besoin, & qu'on

qu'on pouvoit trouver dans le Pays : mais ma douleur fut augmentée, en le voyant ce jour-là dans une si grande extrémité, que les Chirurgiens du Gouverneur que je trouvai dans sa chambre, m'avoient franchement qu'ils en desespoient. Un transport violent au cerveau qu'une fièvre maligne avoit causé, les avoit obligé à luy tirer une grande quantité de sang. Cette abondante saignée l'avoit extrêmement affoibli, & n'avoit rien diminué ni de l'ardeur de sa fièvre, ni de la violence du transport. Ils me dirent même, ou qu'ils mourroit cette nuit-là, ou qu'il ne passeroit pas le lendemain.

Cette nouvelle si affligeante me fit délibérer, s'il ne seroit pas plus expédient dans cette conjoncture de le transporter sur les Vaisseaux, où nous avons des Chirurgiens plus habiles, & plus de remèdes, & où le malade trouveroit plus de gens affectionnez à le servir, que de le laisser à terre mourir dans un pays, où il n'y avoit nul exercice de la Religion Catholique, & où par consequent il seroit privé après sa mort de toutes ces saintes cérémonies de l'Eglise, qui excitent la piété des vivans à prier pour le repos des morts. Le Père de Béze avec qui j'étois, & que je consultai là-dessus, fut de mon avis, & nous crûmes qu'il falloit prendre le même parti dans l'état où nous trouvions le Père, que nous eussions souhaité qu'on eût pris pour nous, si nous eussions été à sa place. J'allai donc à la forteresse prier Monsieur le Gouverneur de me donner une Chaloupe, pour aller

aller à nos Vaisseaux, & des gens pour porter le malade : il m'accorda l'un & l'autre de fort bonne grace, & avec sa civilité ordinaire. Ainsi nous transportâmes le Père sur l'heure à bord de la Loire, où le Sieur de la Coste Chirurgien Major du Vaisseau en prit un si grand soin, & luy donna des remedes si à propos, qu'il le remit en santé bien-tôt après, comme il se verra par la suite.

Le Père du Charz avoit pris son mal à observer une partie de la nuit, & à passer le reste à prendre un peu de repos sur un degré dans une maison exposée de toutes parts aux injures de l'air, & dans une saison froide & pluvieuse.

C'est une providence particuliere de Dieu que les autres Pères ayent résisté à toutes ces fatigues & sur tout le Père Richaud ; dont la santé est tres-delicate, & qui est déjà avancé en âge. Car après une traversée de trois mille lieues nous passâmes tout le tems que nous sejournaâmes au Cap à travailler durant le jour en beaucoup de differens emplois, auxquels nous nous étions partagez, & la plus grande partie de la nuit à faire des observations Astronomiques. Il est vrai que le tems fut si chargé, & si incommode, que ce ne fut qu'avec des peines incroyables que nous observâmes deux emerfions du premier Satellite de Jupiter : voicy comme en parle le Pere Richaud le 19. du mois de Juin. Le même Satellite, après avoir disparu quelque tems auparavant, fut observé reparoitre à onze heures & 55. minutes du soir. Le 21. suivant  
j'ob-

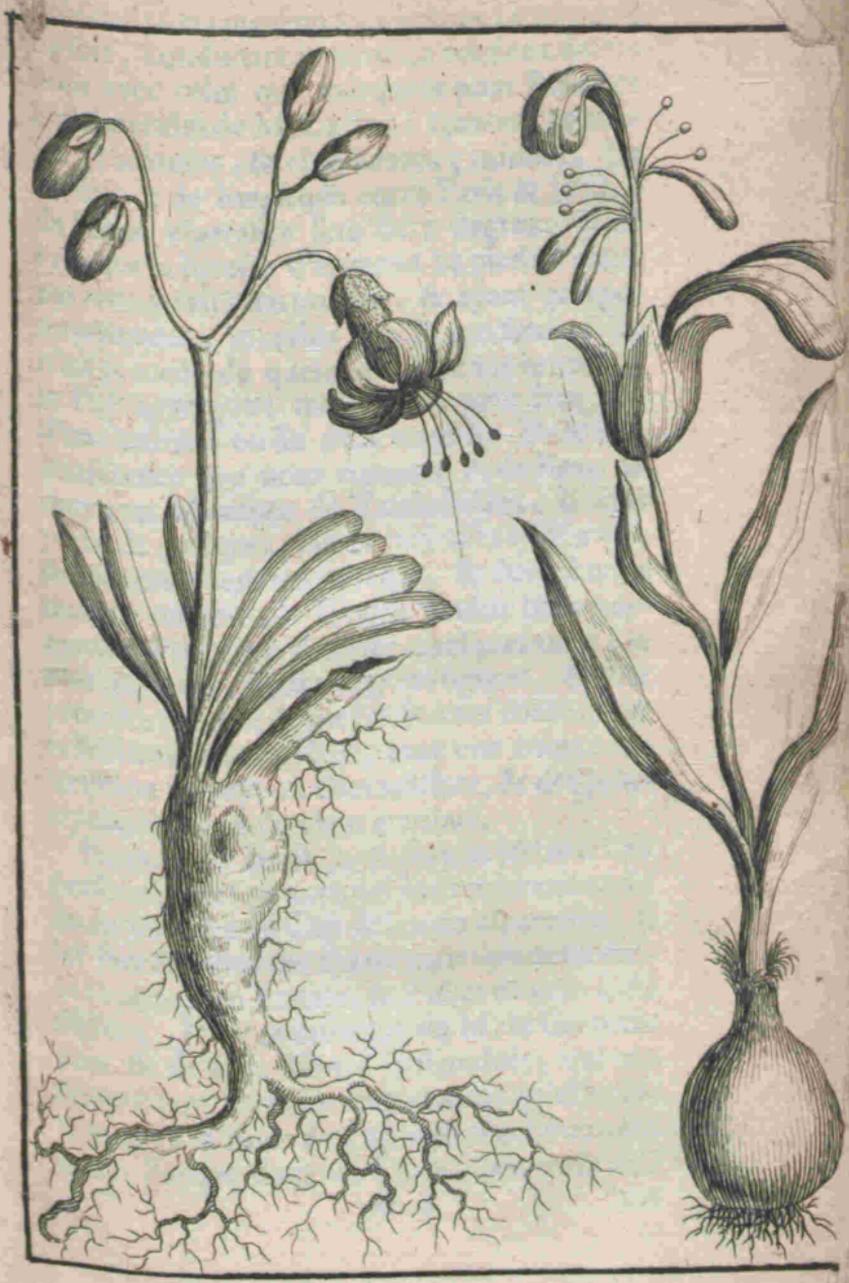
Observations.













j'observai son émerſion à ſix heures 23 minutes du ſoir, combinant le tems de ces deux émerſions avec celui que marquent pour Paris les Ephémérides de M. Caſſini : ſçavoir dix heures 25 minutes, & cinq heures 3 minutes. La différence de longitude entre Paris & le Cap de bonne eſperance ſera de 2 degrez. Il eſt vray que la lunette d'environ 14 pieds n'étant pas tout-à-fait bien arrêtée, & ayant quelque mouvement, je crains que l'émerſion réelle n'ait précédé de quelque minute le tems que je l'ay apperçûe : mais ce ne peut être que d'une minute ou de deux au plus. Dans une conférence que nous eûmes le P. de Beze & moy avec Monsieur de Vaudeſtellen, il nous parla de quelques plantes curieufes qu'il avoit decouvertes dans ſes voyages, & dont il nous montra un recueil. Il nous voulut bien permettre d'en faire deſſiner quelques-unes des plus curieufes, dont voicy les figures, & me promît au retour de me les donner toutes pour la Bibliothèque du Roy, avec une courte deſcription du pays où elles naiſſent, & des principales vertus qu'on leur attribüe.

Partant de Breſt je reçûs une lettre d'une perſonne fort ſçavante, qui me recommandoit de m'inſtruire au Cap de bonne eſperance, ſi les flux & reflux des marées arrivoient en même tems qu'en France, & ſi elles étoient auſſi réglées. Je m'en informai de M. le Gouverneur & de deux Pilotes Hollandois, qui me répondirent fort affirmativement qu'elles arrivoient à la Rade du Cap auſſi réguliérement qu'en Europe dans les Ports ſituez de la même

me manière. Je dis à la Rade du Cap, parce que du côté que le Cap regarde le Sud, les marées ne sont pas si réglées, le vent les faisant extrêmement changer; de telle manière que, lorsque le vent de Nord souffle, on n'y remarque presque point de reflux, & lorsque le vent de Sud regne, la mer monte à une hauteur prodigieuse, & ne descend point. La raison de cela se prend de l'opposition des terres, & de la vaste étendue de ces mers vers le Sud: ce qui fait que quand le vent vient du midy, la mer qui vient de ce même pole avec beaucoup d'impétuosité, sans être arrêtée nulle part qu'au Cap, ne peut descendre que tres-peu.

Pendant nôtre séjour au Cap nous nous informâmes si l'on n'avoit point appris de nouvelles de Siam, & si l'on ne disoit point qu'il fût arrivé quelque chose de nouveau. J'avois sur tout la curiosité de sçavoir comment on auroit reçu une célèbre ambassade de Perse, dont on parloit, quand je partis des Indes. Monsieur le Gouverneur ne m'en pût rien dire que de confus & de general, parce que, quoy qu'il fût arrivé depuis quelque tems au Cap un Vaisseau Hollandois que nous avions laissé à la Rade de Siam, lorsque nous en étions partis, les Ambassadeurs Persans n'ayant point encore leur audience, lorsque ce Vaisseau avoit mis à la voile, il n'en sçavoit guères plus que nous. Quelque tems après nous apprîmes tout ce qui concerne cette affaire, que j'ay crû assez curieuse, pour en faire icy le recit, puisque j'ay commencé à en parler.

Cer-

Cette ambassade étoit composée de trois <sup>Ambaf-</sup> personnes qui avoient été long-tems sans se <sup>fade de</sup> pouvoir accorder, chacun prétendant en être <sup>Perse à</sup> le chef, parce qu'un quatrième que le Sophi <sup>Siam.</sup> avoit nommé pour l'être, étoit mort dans le voyage. Ils s'étoient battus à coups de poings, à qui monteroit l'Elephant que le Roy avoit envoyé pour le premier Ambassadeur; mais s'apercevant qu'ils donnoient à toutes les nations des Indes une Comedie qui deshonoroit la leur, ils s'accorderent enfin, & convinrent de celui qui devoit porter la parole. Cet accord fait, ils demanderent audience, qu'on n'eut pas de peine à leur accorder: mais ils y firent naître une difficulté qui la retarda, & qui causa un grand embarras; car ils demanderent d'y être traités comme l'Ambassadeur de France, & ce fut ce que le Roy de Siam s'opiniâtra à ne leur point accorder, étant bien aise de leur faire sentir à eux, & à toutes les nations de l'Orient la différence qu'il mettoit entre le Roy de France & les autres Princes.

On dit que cette pensée leur avoit été suggérée par les Maures qui sont puissans dans ce Roiaume-là, & qui regardoient cette ambassade d'un Monarque de leur Religion, comme un moyen de le devenir encore plus. Quoy qu'il en soit, le Roy leur fit dire qu'ils le salueroient en battant la terre de leur front selon la manière du Pays, qu'ils seroient seuls à l'audience, & qu'ils donneroient leurs lettres à ses Ministres, non pas immédiatement à luy. Sa Majesté fit ajoûter que comme à

Hispaham on n'avoit reçu son Ambassadeur, que selon les coûtumes de Perse, il ne vouloit recevoir celuy de Perse, que selon les coûtumes de Siam: il leur offrit néanmoins en suite de leur donner audience selon le Cérémonial Persan, qui est pour le moins aussi plein de formalitez, & de réverences que le Siamois. Les Ambassadeurs ayant refusé cet offre, le Roy leur refusa aussi audience, & partit pour un voyage, où il demeura long-tems.

Ces Ministres, que ce refus avoit rendu de mauvaise humeur, maltraiterent quelque tems après de paroles les Officiers du Barcalon, qui leur alloient parler de la part du Roy, pour les en punir, Sa Majesté fit mettre des gardes à leur porte, afin d'empêcher qu'on n'entrât chez eux, & défendit aux Maures & aux Siamois de les voir. Cette fermeté, qui selon les démarches qu'ils avoient faites, sembloit les devoir irriter davantage, les rendit plus doux, & ils envoyèrent depuis ce tems-là continuellement des messages à Monsieur Constance, pour luy dire qu'ils étoient tout prests de s'en rapporter entièrement à luy, s'il vouloit bien se mêler de leur affaire. Ainsi ces Ambassadeurs devenant plus raisonnables qu'ils n'avoient été au commencement, & lassez de se voir renfermez si long-tems dans leur maison, dont ils n'osoient sortir à cause des ordres du Roy, qui les y retenoient comme prisonniers, tomberent d'accord avec Monsieur Constance d'en passer par où Sa Majesté voudroit.

Les choses étant ainsi arrêtées, ils furent conduits à leur audience, dont voici la cérémonie. Les Ambassadeurs sortirent à cheval de leur Palais accompagnez d'un assez petit nombre de Gentils hommes, montez & précédez de quelques douze gardes aussi à cheval, & de dix chevaux de main partie couverts de tapis de soye, partie avec des harnois & des selles couvertes de lames d'argent, chacun conduit par son estafier. Ils marcherent vers le Palais, passant entre deux hayes de soldats Siamois, trouvant de distance en distance divers Mandarins, montez les uns sur des chevaux, & les autres sur des éléphants. Un Cavalier portoit par honneur quelques pas devant les Ambassadeurs un gros turban à la Persienne. Cette marche avoit quelque chose de grave & d'assez beau, mais qui ne ressenoit guères ni pour la richesse des habits, ni pour le reste la magnificence ordinaire aux Persans dans ces occasions. Devant la porte du Palais étoient rangez sur une même ligne vingt ou trente des plus beaux éléphants du Roy avec leurs riches harnois, portant chacun deux Mandarins, l'un sur le col, & l'autre sur la croupe, vêtus en habits de cérémonie, c'est à dire avec la chemise de mouffeline, & le bonnet pyramidal en tête. Là les Ambassadeurs étant descendus de cheval avec toute leur suite, ils furent conduits avec leurs Gentils-hommes à la Salle d'audience, où ils entrerent les uns & les autres pieds nuds.

En entrant le premier Ambassadeur qui

portoit la lettre du Roy son Maître, ayant apperçu le Roy de Siam assis sur un Trône extrêmement élevé, le salua à la Persienne, en abaissant seulement la tête. Il mit en même tems les lettres du Roy son Maître entre les mains d'un grand Mandarin qui étoit là pour les recevoir; & qui les alla presenter au Roy. Ensuite ayant avancé quelques pas dans la Salle, il s'assit à terre sur un tapis aussi bien que ses deux Collegues: car les Gentils-hommes de sa suite étoient assis à la porte de la Salle, avant que le Roy parût. Dès que l'Ambassadeur eut pris sa place, il salua Sa Majesté Siamoise, à la manière des Indes, c'est à dire en battant par trois fois la terre du front. Cette action a surpris icy bien des gens, & a augmenté dans tout le monde la juste estime qu'ils ont conçûe des grandes qualitez du Roy de Siam, particulièrement de la fermeté qu'il a fait paroître en cette occasion, à soutenir sa grandeur Royale à l'égard d'une nation aussi fiere que sont les Persans.

L'Ambassadeur parla peu, ne faisant que répondre à quelques questions que le Roy fit. Ils offrirent ensuite leurs presens, dont les dix chevaux de mains, desquels je viens parler, faisoient la meilleure partie. Ils ne furent pas fort estimez. Avant le départ de Monsieur le Chevalier de Chaumont on avoit fait courir le bruit que les Ambassadeurs de Perse étoient venus presenter l'Alcoran au Roy de Siam de la part du Sophi: mais c'étoit un conte fait à plaisir sans aucune vraye semblance: car il ne fut fait nulle mention de  
l'Al-

l'Alcoran dans toute l'audience : & quand on seroit assez hardi , pour faire cette proposition à ce Prince , on est bien seur qu'il ne l'écouteroit pas : car on doit être mal disposé à recevoir la loy de Mahomet , quand on bâtit des Temples à JESUS-CHRIST , & qu'on paroît si affectionné aux Prédicateurs de l'Évangile.

En même tems que nous nous informions <sup>Change-</sup> si curieusement des nouvelles de Siam , nous <sup>ment des</sup> pensions à nous remettre en mer , pour en <sup>Vents.</sup> aller apprendre nous mêmes. Monsieur de Vanderitellen nous avoit dit qu'il avoit depuis quelque tems reçu un ordre du Général de Batavie , par lequel il luy étoit ordonné de faire partir cette année-là les Vaisseaux Hollandois qui viendroient aux Indes , plutôt qu'à l'ordinaire ; parce qu'on avoit remarqué que depuis quelques années les saisons étoient fort avancées & que les vents qui auparavant souffloient en certains tems réglez , commençoient à se faire sentir beaucoup plutôt.

Sur cet avis Monsieur de Vaudricourt presfa le rembarquement des Malades , & quand on lui représenta que la plupart des soldats & des Matelots qu'on embarquoit en cet état , seroient trop foibles , pour résister à la mer : il répondit que si on attendoit davantage , on perdrait la saison & le voyage , & qu'ain-si il en periroit beaucoup plus. Il fit néanmoins assembler le Conseil , ou il fit appeller Messieurs les Envoyez , & Monsieur des Farges. Tous ceux qui assisterent à ce

## 62 SECOND VOYAGE

Conseil, non seulement conclurent au de part, mais le signerent même de leur main.

Cette résolution prise, Monsieur de Vaudricourt representa à Messieurs les Envoyez qu'ayant fait assembler tous les Capitaines, & sçû d'eux qu'il y avoit place dans leurs Vaisseaux par la consommation des vivres faite depuis Brest jusqu'au Cap, pour les balots qui étoient dans la Maline, & qu'ainsi il étoit d'avis qu'on renvoyât cette Fregate en France, puisqu'on ne l'avoit demandée au Roy, que pour soulager les autres bâtimens. Messieurs les Envoyez, qui étoient plus intéressés que personne, y consentirent volontiers: ainsi il fut resolu que ce Vaisseau reporteroit en France l'heureuse nouvelle de nôtre arrivée au Cap, du bon accueil qu'on nous avoit fait, & de la bonne disposition avec laquelle nous nous embarquions pour continuer nôtre voyage.

Avant que d'en partir, les Ambassadeurs Siamois écrivirent plusieurs lettres en France à des personnes, dont ils croyoient devoir reconnoître les bons offices. Je les rapporterois icy volontiers toutes; & je suis seur qu'on les liroit avec plaisir: mais je n'ay entre les mains que celle dont ils me chargerent pour le Père de la Chaize, & que je leur traduisis en François avec l'aide de leur Interprete: en voicy la copie fidelle, où je conserve autant que je puis l'expression Siamoise.

Lettre des  
Siamois  
au P. de la  
Chaize.

**L**ettre de OC PRAVISU TA, SON TOM  
RAIATOU, DE OC LUAN CALA RAI A  
„ MAETRI OPATOU & DE OCCOUM SI

„ VI-

„ VISARA VACHA TRITUD, Au Révérend  
 „ Père DE LA CHAISE, Confesseur du Roy,  
 „ dont le cœur est tres-noble, tres-geneux &  
 „ sans aucune tache, tres-fidelle à son Prince,  
 „ tres-Religieux, n'ayant d'autres veuës que  
 „ pour la propagation dans toutes les parties  
 „ du monde, qui ne l'ont pas encore reçüe; &  
 „ dont les entrailles sont si tendres pour tous  
 „ les peuples, qu'il ne travaille que pour leur  
 „ repos sur la terre, & pour leur salut éternel.  
 „ Le Roy nôtre Maître étant instruit de  
 „ toutes vos grandes qualitez a conçu une esti-  
 „ me très particulière, & une grande confian-  
 „ ce pour une personne d'un si rare mérite. Il  
 „ a bien vû que vous deviez prendre la meil-  
 „ leure part à l'union des deux nations que  
 „ nous étions venu menager, & il étoit seur  
 „ qu'à sa recommandation vous auriez soin  
 „ de nous instruire, pour bien soutenir nôtre  
 „ caractère, & réussir dans nôtre grande en-  
 „ treprise. Mais quelque assurance que nous  
 „ eut donné ce grand Prince nôtre Maître  
 „ d'une protection si favorable & si puissante,  
 „ nous en avons ressenti, étant arrivez en  
 „ France, des effets qui ont surpassé nos at-  
 „ tentes, & qui étonneront sa Majesté quand  
 „ nous aurons l'honneur de luy en rendre  
 „ compte. Nous devons vous assurer en nô-  
 „ tre particulier que nous n'oublierons jamais  
 „ les bons offices que vous nous avez rendus.  
 „ Nous nous en souvenons encore chaque jour  
 „ avec un singulier plaisir, & nous avons une  
 „ grande joye de penser que nous l'allons dire  
 „ au Roy nôtre Maître & à toute la Nation.  
 „ L'affe-

„ L'affection que vous avez témoignée avoir  
 „ pour nos personnes, nous fait croire que vous  
 „ ferez bien aise d'être informez de l'état de  
 „ nôtre fanté qui a été parfaite depuis que nous  
 „ avons pris congé de vous. Nous attribuons  
 „ toute cette bonne disposition de corps, &  
 „ d'esprit, où nous sommes, au grand bonheur  
 „ qui se répand sur tous ceux qui ont l'honneur  
 „ d'approcher du Roy Très-Chrétien, & au  
 „ bon souvenir que vous avez chaque jour de  
 „ nous. Nous souhaitons que le Dieu qui a  
 „ créé le Ciel, & la Terre, vous accorde tout  
 „ ce que vous desirez, & sur tout qu'il vous in-  
 „ spire les moyens de rendre l'amitié de nos  
 „ deux grands Rois éternelle. Cette Lettre a é-  
 „ té écrite le huitième mois, le second plein de  
 „ la Lune, l'année *Iboh nopaſoc* l'ere 2231. C'est  
 „ le vingt-quatrième Juin de l'année 1687.

Avant que de quitter le Cap de Bonne Es-  
 perance, je ne ſçauois passer sous silence une  
 grace bien particuliere que nous reçûmes de  
 Mr. Duquesne, & que ceux qui prennent in-  
 terêt à nos personnes, ne ſçauoient assez re-  
 connoître. Il avoit déjà quatre de nos Pères  
 dans son Vaisseau, pour lesquels il avoit une  
 bonté, & dont il prenoit un soin extraordina-  
 ire : mais ayant ſçû que le mauvais air des Flu-  
 tes avoit tellement affoibli la santé de deux au-  
 tres qu'ils couroient risque de mourir avant  
 que d'arriver à Siam s'ils ne changeoient de  
 Vaisseau, il me fit offrir de les prendre dans  
 son bord, & de leur donner même sa table.  
 La foiblesse du Père Bouchet, & les grandes  
 incommoditez qu'il avoit souffertes durant

la navigation, dont la terre n'avoit pû encore le remettre, m'obligerent d'accepter pour luy des offres si obligeantes. En effet le bon traitement que ce Père y reçut le resta du voyage, le rétablit en si parfaite santé, qu'il fut dans la fuite un des plus robustes, & en état de travailler à son arrivée à Siam, comme ceux qui n'avoient point été malades.

La veille du jour qu'on avoit pris pour l'embarquement des Troupes, il arriva pendant la nuit un accident qui nous fâcha, & qui allarma le Gouverneur avec toute sa garnison. On lui avoit fait sçavoir le dessein qu'on avoit pris de faire rembarquer le lendemain tous les François dans leurs Vaisseaux pour partir au premier bon vent. On l'avoit remercié de toutes les honnêtetez dont il nous avoit tous comblez. Comme il avoit sujet d'attendre de nous de la bonne foy, & de la reconnoissance, il fut surpris sur les onze heures du soir de voir par je ne sçai quel hazard le feu se prendre à une maison tout au milieu de la bourgade. Les flammes de l'incendie, les cris des habitans, & des soldats s'éleverent presqu'en même tems. Je ne sçay quels furent les premiers sentimens du Gouverneur à cette vûë : mais il agit en homme fort sage, il ne se perdit point, il prit ses précautions, & borda les murailles de la forteresse de soldats, en faisant sortir une vingtaine bien armez, ou pour remedier au désordre du feu, s'il étoit arrivé par mégarde ; ou pour s'opposer aux entreprises qu'on auroit pû former contre luy ; ou du moins pour découvrir

Départ  
du Cap.

la cause de l'incendie. Il en fut bientôt informé. Les François qui étoient en grand nombre en diverses maisons du bourg, accoururent les premiers au feu, & l'éteignirent lorsqu'il menaçoit toutes les habitations de la bourgade qui ne sont couvertes que de joncs, ou de paille. Ce fut ainsi que nous reconnûmes au moins en quelque façon avant que de partir du Cap, le bon accueil que le Commandeur nous avoit fait durant nôtre séjour qui fut de douze jours entiers: car nous mouillâmes l'onzième de Juin, & nous levâmes l'ancre le vingt-cinquième. Il est vray qu'é tant partis, un calme qui nous surprit après avoir fait environ une lieue, nous obligea de revenir presqu'au même endroit d'où nous venions de mettre à la voile, & nous fûmes contraints d'y rester encore deux jours, c'est-à-dire jusqu'au vingt-septième que nous nous remîmes en mer.

On appareilla dès le grand matin ce jour là même avec un vent de Sud-Est assez foible, & nous tâchames de nous mettre au large, la saison étant déjà fort avancée: & nous en serions venus à bout, si le vent ne nous eût pas si tôt abandonné. En effet le calme nous ayant repris à une heure après midy entre la pointe du Lion, & la tête de la Baleine, poste fort incommodé, non pas à cause de la profondeur du fonds qui n'a pas plus de douze, treize, ou quatorze brasses d'eau, mais parce qu'il est plein de roches tranchantes. Nous revînmes encore mouiller à la rade dans le dessein de ne tenter plus ce passage, & d'aller par  
l'au-

l'autre passe, laissant l'Isle Robin sur la gauche, & la Terre ferme sur la droite, où il y a par tout un mouillage fort seur depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau dans un fonds de sable fin. Précaution qu'il faut toujours prendre quand le tems est tant soit peu douteux, parce que la violence des courants étant fort grande, & le fonds n'étant par bon dans la passe où nous voulions donner d'abord, il vaut mieux prendre ce petit détour, que de risquer quand le vent n'est pas favorable.

Le Samedi vingt-huitième, nous allâmes mouiller par dix brasses d'eau à la rade de l'Isle Robin, dont nous venons de parler pour y attendre les autres Vaisseaux qui ne furent pas si-tôt prêts à fortir que nous. Dès que nous les vîmes approcher, nous nous remîmes en route, & donnant un assez grand tour à l'Isle Robin, nous nous tirâmes d'affaires. On fonda continuellement depuis la rade du Cap jusqu'à cette Isle, & on y trouva depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau.

Le Dimanche vingt-neuvième, le vent de Nord-ouest s'étant levé, & étant devenu assez frais, nous perdîmes bientôt la terre de vûe, & nous commençames à faire bien du chemin. Car depuis midy de ce même jour jusqu'au lendemain, nous fîmes près de cinquante lieues. Il nous arriva un accident fâcheux le premier jour de Juillet. Un Calefas, c'est un ouvrier qui a soin de fermer les voyes d'eau, & d'empêcher qu'elle n'entre dans le Navire, soit dans les chambres, ou entre les ponts, ce pauvre homme visitoit ses hardes

Accident  
de la route.

dans

dans son coffre lorsqu'on luy vint dire qu'une de ses chemises qu'il avoit attaché à une manœuvre du Vaisseau, étoit tombée dans la mer, & couroit risque d'être perdue. A cet avis il laisse son coffre en desordre, & courant sur le pont, il apperçut ce linge accroché à un clou le long du bord. Pour le pêcher, il se saisit d'une gaffe qui est une espece d'aviron à croc, & se tenant d'une main aux aubans, il descendit sur le côté du Navire, & se courba pour reprendre sa chemise avec cet instrument. Le malheur voulut qu'en ce moment le Vaisseau pencha si fort du même côté, que l'homme se trouva dans l'eau. Le Vaisseau venant à se relever, le Calefas qui s'y tenoit d'une main, & qui croyoit que cela suffisoit, ne voulut point quitter sa gaffe, & c'est ce qui fut cause de sa perte, n'ayant pas assez de force pour se soutenir.

Le vent étoit arriere, & si violent, qu'on eût couru risque de démâter si on eût voulu revenir. Outre cela la mer si enflée, qu'on n'osa jamais exposer la chaloupe. D'ailleurs il eût fallu plus de trois heures pour l'aller rejoindre. Nous esperâmes quelque tems qu'une Flutte de l'Escadre qui suivoit, pourroit bien le retrouver dans sa route : mais il fut englouti par les vagues qui étoient extrêmement grosses, avant que le Vaisseau pût être à lui. Notre chemin ce même jour-là fut de cinquante lieues. Nous ne pûmes, que deux jours après, dire la Messe pour le repos du défunt à cause de la violence du vent qui agitoit beaucoup la mer, & faisoit furieusement rouler nôtre Vaisseau.

Cet accident fut suivi trois jours après d'un

autre, qui ne fut pas à la vérité si déplorable, mais qui ne laissa pas de nous inquieter beaucoup. Le vent de Nord-ouïest s'augmenta si fort, & souleva tellement les flots les jours suivants, que le quatrième du même mois de Juillet, l'Oyseau qui embarquoit l'eau des deux bords dans ses roulis fréquents, fut obligé de porter de la voile pour se soutenir, & éviter les coups de mer. Ainsi sur la fin du jour nous le perdîmes entierement de veuë, parce que nous portions peu de voiles pour attendre les Flutes qui nous suivoient. Cependant la nuit d'après, quelque attention que nous prissions de les garder à veuë, & de leur faire mettre leurs feux par nos signaux, elles se separerent de nôtre Vaisseau, de sorte que lendemain nous n'en pûmes voir aucune sur nôtre horison. Ainsi les ayant inutilement attendu durant tout un jour, nous fîmes servir nos voiles pour continuer nôtre route.

Nos Pilotes s'estimoient être ce jour-là au 38 degré 45 minutes de latitude Australe, & au 51 onze minutes de longitude. Nous nous entretinîmes dans ce parallele fort long-tems, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on jugea être aux environs de l'Isle d'Amsterdam, éloignée de plus de mille lieues du Cap : on navigea toujours entre le 37. & 38. degré & quelques minutes de latitude Australe.

Les apparences qui nous firent présumer que nous n'étions pas éloignés de cette Isle, furent du Goëfmon, & des Trompes semblables à celles du Cap, que nous rencontrâmes en assez grande quantité le dix-huitième Juillet à 36. degrés 53 minutes de latitude du Sud, & à 88.  
de-

## 70 SECOND VOYAGE

degrez huit minutes de longitude selon l'observation des Pilotes. Le lendemain dix-neuvième, on vit quelques oiseaux, entr'autres une Maupouille, & quelques petits Gouélans qui sont les signes ordinaires de la proximité de l'Isle d'Amsterdam.

Après ces remarques nous dressâmes nôtre route un peu plus vers le Nord, parce que pour nous conserver les vents favorables, & éviter les calmes, nous avons fait droit à l'Est mille ou onze cent lieuës, ayant remarqué le premier voyage qu'en descendant vers la ligne, les vents s'affoiblissoient quelquefois si fort, qu'ils prenoient ensuite de l'Est, & nous devenoient contraires.

Variation de la Bouffole.

Une observation que nous avons faite déjà quatre fois, & qui est de la dernière conséquence, c'est la variation, ou comme parlent quelques-uns, la déclinaison de la Bouffole qui est la preuve la plus infaillible que nous avons trouvée pour la longitude. Cette Variation fut observée par nos Pilotes avec leurs Bouffoles au Cap, huit degrez, trente minutes Nord-ouest, & nous l'avions trouvée huit degrez 40 minutes Nord-ouest avec un anneau Astronomique du sieur Chapotot, placé sur la ligne Meridienne, que nous avons tirée assez exactement dans le pavillon où nous logions. Cette même déclinaison fut trouvée par les Pilotes après être sortis de la rade à huit lieües des terres en haute mer le vingt-huitième de Juin au coucher du Soleil. Le troisième Juillet, étant à 38. degrez 38 minutes de latitude, & à 45. de longitude, on observa la variation au lever du Soleil, qui fut de quinze degrez Nord ouest.

Il faut remarquer que les bonnes cartes marines mettent le Cap à trente-sept degrez de longitude, ou environ, & ainsi nous nous en étions éloignez de huit degrez depuis nôtre départ, & la variation avoit augmenté de six degrez & demi. Elle augmenta ainsi à proportion que nous avancions vers l'Est jusqu'à vingt-cinq degrez Nord-ouëst. Car c'est la plus grande déclinaison que nous ayons remarquée, & nous l'avons remarqué deux fois de suite, le quatorzième Juillet au coucher du Soleil, & le quinzième à son lever, avec tout le soin, & toute l'exacritude qu'on peut faire sur mer. Les Pilotes affeuroient qu'ils étoient par leur point à trente-sept degrez dix-neuf minutes de latitude australle, & à 75. degrez de longitude. Dés ce même jour, après avoir fait environ vingt-deux lieuës, la variation observée ne se trouva au coucher du Soleil que de vingt-quatre degrez trente minutes Nord-ouëst. Ainsi décroissant toujours avec quelque proportion, tandis que nous nous approchâmes de l'Isle de Java, enfin à onze degrez de latitude Sud, & à 12. degrez de longitude, qui est à peu près la situation de cette Isle de Java, nous ne trouvâmes que deux degrez trente minutes de variation Nord-ouëst.

M. le Duc du Maine nous avoit ordonné, lors que nous partîmes de Paris, d'observer l'inclinaison de l'aiguille aimantée, ou de la bouffolle; quelques sçavans ayant remarqué que lorsque l'aiguille non aimantée est dans un parfait équilibre, si on vient à l'aimanter, elle incline d'abord, & se penche en bas par  
le

le côté qui regarde le Pole. Ce Prince habile en plus d'une science, & dont l'esprit égale le grand courage qu'il vient de faire paroître au siège de Philisbourg, vouloit être éclairci sur ce point par de sûres experiences, & pour cela il avoit commandé qu'on nous fist un instrument exprés, sur ce que je luy avois représenté que les bouffolles des Pilotes n'étoient pas suspenduës assez delicatement, ni dans un équilibre assez exact pour faire cette observation avec la justesse qu'il falloit. Mais le tems ayant été trop court pour faire l'instrument, & nous étant trouvez pressez de partir avant qu'il fût achevé, nous n'avons point fait l'expérience.

Morts  
dans la  
route.

Dans la navigation du Cap à Batavie, il mourut beaucoup de soldats dans les Flutes. Quelques-uns peu informez des saisons de la navigation, & qui se trouvoient mieux à terre qu'en haute mer, attribuoient une perte si considérable au peu de sejour qu'on avoit fait au Cap, & disoient que les malades n'ayant pas eü le tems de se remettre, & les sains celuy de se reposer, les uns & les autres n'avoient pü resister aux fatigues, & aux incommoditez de la seconde partie du voyage. D'autres disoient qu'il ne s'en falloit prendre qu'à la mauvaise qualité des vivres, qu'on avoit embarquez avec trop de précipitation, & sans choix, & plusieurs croyoient que le mauvais air des Flûtes, & l'embaras où l'on y étoit, avoit beaucoup contribué à routes ces maladies. Je ne sçai pas assez ces choses pour en dire mon sentiment : mais  
les

les soldars ne furent pas les seuls maltraitez durant cette navigation. Quelques Officiers des principaux y moururent, & nous y perdimes deux Jésuites, le Père Rochette de la province de Lion, & nôtre frère Serrelu que j'avois reçu dans nôtre Compagnie au Cap de Bonne Esperance, avec le consentement de tous nos Pères qui avoient reconnu depuis long-tems, & sur tout dans ce voyage, sa capacité, sa vertu, & son beau naturel. Je voudrois être assez informé du détail de la maladie, & de la mort du Père Rochette, pour en faire icy le recit.

Tout ce que j'en sçai, c'est qu'il avoit gagné la fièvre maligne dont il mourut auprès des malades qu'il servit, & qu'il assista toujours avec une zele, & une assiduité tout extraordinaire. Il s'étoit attiré un si grand respect dans le Vaissseau par sa douceur, par sa modestie, & par la sainteté de ses mœurs, qu'après sa mort, il se trouva des gens qui l'invoquerent en particulier comme un Saint, jusques-là qu'un Capitaine des plus considérables des troupes, qui avoit été de ses amis, étant malade à l'extremité, & se trouvant touché de Dieu, s'écria à la nouvelle de la mort de ce Père : *Saint homme, priez Dieu pour moy, c'est par vôtre intercession qu'il me fait à present sentir les effets de sa misericorde, & ce que vous n'avez pu sur moy durant vôtre vie par vos saintes exhortations, vous l'obtenez de Dieu après vôtre mort par vos puissantes & efficaces prieres.* Dans cette disposition le malade fit appeller un autre Jésuite, qu'il pria

d'avoir soin de son ame durant le peu de tems qui luy restoit à vivre. Il fit assembler même tous les Officiers qui étoient dans le Vaisseau, & après leur avoir fait une confession publique de ses fautes, il les exhorta à mener une vie Chrétienne. Deux ou trois jours après il mourut avec routes les marques d'un prédestiné, ayant reçu tous les Sacremens avec une devotion exemplaire.

Longitu-  
de de Ja-  
va.

Nous scûmes tous ces détails par la Loire, qui fut le premier de nos Vaisseaux que nous rencontrâmes le huitième d'Août à dix-huit degrez huit minutes de latitude australe, & à 115. degrez quarante minutes de longitude. Monsieur de Joyeux Capitaine de cette Flûte, & ses Pilotes jugeoient que nous étions environ de soixante dix lieuës plus près de l'Isle de Java, que ne le jugeoient les nôtres. Il ne fut pas crû non plus que les remarques que nous avons faites dans la relation précédente, par lesquelles nous faisons voir que l'Isle de Java est plus occidentale de soixante lieuës, qu'elle ne l'est sur les cartes marines, qui sont encore plus justes que les cartes Geographiques : car quelques unes de celles-cy marquent l'Isle de Java à 140. ou 145. degrez de longitude, & nous avons constamment remarqué que cette Isle est située au 121. degrez de longitude, ce qui montre que les Geographes font l'Isle de Java de 500. lieuës plus éloignée de nous, qu'elle ne l'est en effet. Le seizième du même mois à midy nous aperçûmes la terre de Java, & nous reconnûmes que c'é-  
toit

toit la pointe la plus australe , & la plus occidentale de cette Isle. Nous en cottoyâmes les bords les jours suivans , la sonde à la main en revenant plus de cent cinquante lieuës presque sur nos pas. Enfin le vingt-cinquième du même mois , ayant reconnu le détroit de la sonde , nous donnâmes dedans par la grande passe , & arrivâmes heureusement à la rade de cette fameuse Isle.

Arrivée à Java.

*Fin du second Livre.*



SECON D  
 VOYAGE  
 D U  
 PERE TACHARD  
 AU ROYAUME  
 D E  
 S I A M.

---

LIVRE TROISIEME.

*Voyage de Batavie à la rade de Siam.*

**M**ON SIEUR de Vaudricourt avoit donné Bantam aux Vaif-seaux pour le lieu du rendez-vous, en cas de féparation. Nous y arrivâmes le 24. d'Aouft, & nous croyions y être les premiers : mais à peine fûmes-nous à la veuë de la Ville, qu'un bateau de Pêcheurs vint nous apporter une lettre de Monsieur Duquesne, qui en étoit parti quelques jours auparavant. Par cette lettre il avertiffoit Monsieur de Vaudricourt, qu'ayant envoyé à terre un Officier avec sa chaloupe, pour demander des rafraîchiffemens, on luy avoit répondu qu'il ny en avoit pas à Bantam, & qu'il falloit aller à Batavie  
 pour

pour en trouver, qu'il alloit nous y attendre jusqu'à certain tems, après lequel il devoit partir pour faire sa route vers Siam, de peur qu'attendant plus long-tems il ne perdit la saison.

Sans differer davantage, nous dressâmes la route vers Batavie, pour aller joindre incessamment l'Oyseau. Batavie n'est éloignée de Bantam que d'environ 14. lieuës: mais nous trouvâmes les vents si contraires, que nous employâmes huit jours à faire ce chemin. Dès que nous eûmes mouillé à la rade, l'Oyseau salua la flamme de neuf coups de canon. On ne voulut pas répondre à cette civilité, de peur que les Hollandois ne prissent le salut rendu à Monsieur Duquesne pour un salut fait à leur Pavillon. On se souvenoit de la difficulté qu'avoit fait le Général le voyage précédent, de rendre coup pour coup aux Vaisseaux du Roy, & on jugea sagement de n'exposer pas les Vaisseaux de Sa Majesté à recevoir cet affront dans un lieu & dans des circonstances, où il étoit difficile de s'en ressentir. Il ne fallut pas attendre long-tems, pour être convaincu qu'on avoit pris le bon parti.

On avoit à peine laissé tomber l'ancre de nôtre Vaisseau, qu'un Officier de l'Oyseau vint à nôtre bord, & nous dit que le Général de Batavie n'avoit pas fort bien reçu M. Duquesne; nous le fîmes mieux nous autres Jesuites, quoy que nous nous y deussions moins attendre; car ceux de nos Pères qui étoient dans l'Oyseau ayant sçû que le Général étoit informé qu'il y avoit des Jesuites dans les Vaisseaux du Roy, descendirent à terre pour luy rendre

Reception à Batavie.

visite. Ils en furent fort bien reçus, & il leur offrit le même logement qu'on nous avoit donné il y a deux ans, pour y faire des observations. Ces Pères acceptèrent d'autant plus volontiers l'honnêteté du Général, qu'outre qu'ils étoient extrêmement fatiguez de la mer, ils esperoient trouver cette fois un tems plus favorable pour observer, que nous ne l'avions eu le premier voyage. Ainsi dès qu'ils furent revenus à bord, ils préparèrent leurs pendules & leurs quarts de cercles, avec les autres instrumens necessaires, pour les porter au jardin du Général Spelman, dont j'ay donné la description dans la Relation précédente, de la rade & de la Ville de Batavie.

Dans cette pensée le lendemain matin ils mirent dans la chaloupe de l'Oyseau qui alloit à terre tous ces instrumens, & partirent ensemble pour les aller disposer incessamment. Ils avoient même déjà commencé à s'établir, lorsque Monsieur Duquesne, qui étoit descendu à terre, leur manda qu'ils feroient bien de se rembarquer avec leurs instrumens, & de s'en aller à bord, où il les alloit joindre, & leur dire ce qui l'obligeoit à leur donner ce bon conseil. Ces Pères ne balancerent pas à prendre ce parti, & se rembarquerent sur le champ : mais comme il étoit déjà tard, & que la chaloupe étoit pressée de sortir avant qu'on fermât les portes de la Ville, ils ne pûrent prendre leurs pendules, qui étoient déjà montées dans une Salle, qui devoit leur servir d'Observatoire.

Monsieur Duquesne y fut presque aussitôt, & leur dit que le Général avoit changé de  
fen-

sentiment à leur égard sur les remonstres de certaines personnes, qui luy avoient représenté les desordres qui pouvoient arriver dans la Ville, si on y voyoit des Jesuites, & la peine qu'on auroit à retenir le peuple irrité depuis les dernières nouvelles de France apportées par la flotte de Hollande.

Les affaires étoient en cet état, quand nous arrivâmes avec nos deux flutes. M. de Vaudricourt ayant mouillé à la rade envoya M. de Saint Clair Capitaine en second dans le Gailard, avec ordre de complimenter M. Campiche, qui est le nom du General, comme nous avons dit dans le voyage précédent, & de demander permission de faire de l'eau & du bois, & de chercher les autres rafraichissemens necessaires. M. de Saint Clair fut reçu par le Lieutenant du Trésorier, lequel après avoir averti le Général, luy revint dire que son Excellence étoit occupée à de grandes affaires, & que s'il revenoit le lendemain, il pourroit avoir audience. Cet Officier Hollandois ajouta que le Général luy avoit donné commission de sçavoir de M. de Saint Clair, s'il avoit quelques propositions à luy faire outre le compliment ordinaire; à quoy M. de Saint Clair repliqua qu'il n'avoit autre chose à dire à M. le Général, après l'avoir assuré des respects de M. de Vaudricourt Commandant de l'escadre du Roy, que de convenir du salut, & de demander permission de faire quelques provisions dont on avoit besoin dans les Vaisseaux. Le Lieutenant du Trésorier répondit que pour le salut, c'étoit à Monsieur de

Contestations pour le salut.

Vaudricourt à saluer, & qu'on ne manqueroit pas de répondre à son honnêteté, & qu'on pouvoit bien s'en remettre à la civilité & à la bonne volonté de son Excellence, sans l'obliger à quoy que ce soit par traité ou par convention. Monsieur de Saint Clair prit congé du Lieutenant du Trésorier, & se retira fort mal satisfait de cette réponse. Etant de retour à bord, il en fit part à Monsieur de Vaudricourt, qui en fut vivement piqué dans l'état où étoient les choses. Il prit sagement son parti, & chargea Monsieur de Saint Clair de retourner le lendemain à Batavie, & si on luy donnoit audience de dire au Général fort nettement, que s'il ne promettoit pas de rendre coup pour coup de la forteresse, on ne la salueroit point. Quand je vis Monsieur de Saint Clair sur le point de partir, je pris la résolution de l'accompagner, & de faire demander une audience particulière à Monsieur le Général. Ce qui me fit suivre cette résolution nonobstant les ordres du Général, pour m'informer de la vraie cause de cette nouvelle conduite, à laquelle je m'imaginois que quelque soupçon mal fondé pouvoit avoir donné sujet: mais sur tout pour obtenir permission de mettre à terre six de mes compagnons, dont deux étoient actuellement malades, & les autres extrêmement affoiblis, parce qu'ils l'avoient été.

Nous nous rendîmes chez le Lieutenant du Trésorier, lequel étant révenu de la forteresse, & après avoir disputé assez longtemps

tems le terrain, pour obliger Monsieur de Saint Clair à se contenter de la réponse qu'on luy avoit fait le jour précédent, luy dit que le Général luy donneroit audience. Comme j'eus demandé à ce Lieutenant, s'il avoit représenté à son Excellence, que j'attendois ses ordres pour l'asseurer de mes tres-humbles respects, il me dit que Monsieur le Général n'avoit que le tems de voir Monsieur de Saint Clair, s'y étant engagé dès le soir auparavant, & que je pourrois revenir une autre fois. Monsieur, luy repliquai-je, je vous prie de dire à Monsieur le Général que je n'ay point d'autre affaire que de luy faire la révérence, & l'asseurer que j'ay eu l'honneur de rendre compte à Sa Majesté du bon traitement qu'il nous avoit fait le voyage précédent. Si son Excellence veut bien me faire la grace que je luy dise moy-même les choses plus en détail, je luy en auray de l'obligation: mais s'il refuse de me donner audience, obligez-moy, je vous conjure, après luy avoir marqué la reconnoissance que je conserve de toutes ses bontez, de le prier qu'il me dispense de revenir, parce que je vois bien que ce seroit me rendre importun. Je vais, Monsieur, me répondit-il, conduire Monsieur le Capitaine à l'audience, & je ne manquerai pas de rendre compte à son Excellence de tout ce que vous me venez de dire. Je vous prie d'attendre icy la réponse.

Monsieur de Saint Clair revint quelque

tems après avec cet Officier, & il me raconta de quelle maniere le Général l'avoit reçu, me disant qu'il étoit extrêmement content de ses manieres obligéantes : mais qu'il l'étoit peu de la réponse qu'il luy avoit faite sur le chapitre du salut que le Général tenoit ferme, quoy qu'il luy eût déclaré qu'on ne faisoit nulle part en Hollande cette difficulté, que cette résolution pourroit offenser le Roy, le Prince du monde le plus délicat sur ce qui regarde sa gloire & sa reputation. Il eut beau luy faire toutes ces représentations, il fallut se déterminer à ne point saluer du tout, & à faire incessamment les provisions dont nous avons besoin, pour nous remettre en chemin. Le Lieutenant du Trésorier me dit que je pouvois aller saluer son Excellence, quand je voudrois. Nous partîmes ensemble, & je me rendis au Palais avec le Père le Royer, qui étoit avec moy. Nous fûmes introduits dans une galerie, où nous trouvâmes le Général, se promenant avec le Baron de Saint Martin, qui est un Gentilhomme de Béarn, qui a pris parti depuis long-tems chez les Hollandois, & qui depuis peu s'est déclaré de leur Religion, en faisant publiquement ce qu'il n'avoit jamais voulu faire auparavant. Il est Major Général de Batavie, & en cette qualité il commande toutes les troupes que la Compagnie de Hollande entretient dans les Indes. J'en ay déjà parlé dans la Relation de 1686.

Conver-  
sation

Dés que Monsieur le Général nous eût aperçû,

perçû, il nous aborda avec un air fort obli- avec le  
 géant, me disant qu'il étoit bien aise de me Général.  
 revoir en santé après un aussi long voyage,  
 l'ayant remercié de tant de bontez, je luy  
 dis que j'avois témoigné un empressement  
 extraordinaire, pour me procurer l'hon-  
 neur de luy faire la révérence, parce que  
 j'étois persuadé qu'il seroit bien aise que je  
 luy disse que j'avois rendu un compte fort  
 exact au Roy de toutes les honnêtetez qu'il  
 nous avoit faites le premier voyage, & que  
 Monsieur l'Ambassadeur n'avoit pas manqué  
 aussi d'informer Sa Majesté du bon traite-  
 ment qu'il avoit fait faire aux François, que  
 le Roy avoit voulu sçavoir le détail de toutes  
 les graces que nous avions reçues de son Ex-  
 cellence, que je ne doutois pas par le plaisir  
 que le Roy avoit témoigné y prendre, que  
 Sa Majesté n'en fit remercier les Etats par  
 son Ambassadeur en Hollande. Il me dit qu'il  
 me sçavoit fort bon gré du soin que j'avois  
 eu d'informer le Roy de l'estime & du pro-  
 fond respect qu'il conservoit pour sa per-  
 sonne Royale, & pour tous ceux que Sa  
 Majesté honoroit de sa protection, qu'il ne  
 demandoit que les occasions d'en donner des  
 marques publiques: mais qu'il étoit bien fâ-  
 ché d'être obligé de me dire qu'il avoit de  
 certaines raisons particulières, qui le for-  
 çoient à ne nous pas faire les mêmes bons  
 traitemens qu'il nous avoit fait le voyage pré-  
 cédent à Batavie.

Je luy repliquay que la manière obli-  
 géante avec laquelle il nous avoit reçûs la pre-  
 miere

miere fois n'étoit pas pour luy un engagement à nous donner encore cette fois-cy les mêmes marques de bonté, qu'il en avoit trop fait autre-fois, qu'il nous suffisoit qu'il nous eût comblé alors de ses bienfaits, pour en conserver une éternelle reconnoissance; que je ne voulois point pénétrer les raisons qui l'obligoient à ne nous pas continuer les mêmes faveurs, mais que j'étois bien aisé de luy dire que je serois extrêmement affligé, si la conduite que nous eûmes à Batavie, ou quelqu'autre soupçon qu'on eût de nous à present, nous avoient attiré les ordres sévères qu'il avoit donnez sur ce qui nous regardoit, qu'il me sembloit qu'en l'autre voyage nous nous étions comportez avec tout le ménagement & toute la discretion qu'on pouvoit attendre des personnes de nôtre profession, & que je me souvenois que son Excellence nous avoit fait l'honneur de nous dire qu'elle avoit à se louer du procedé que nous avions tenu pendant nôtre séjour à Batavie; que je pouvois luy répondre des Jesuites qui venoient à present; que cependant ce que je prenois la liberté de luy dire, n'étoit pas à dessein d'en obtenir les mêmes marques de bonté: il me suffisoit qu'il me témoignât avoir quelque raison de ne pouvoir pas nous le faire sentir; que si je voulois demander quelque adoucissement à la défense qu'on avoit fait à tous les Jesuites de mettre pied à terre, ce n'étoit que pour avoir quelques-fois la liberté de venir assurer son Excellence de mes respects, pendant que les Vais-

seaux

seaux du Roy étoient en rade, & pour obtenir permission de mettre à terre cinq ou six de nos Pères malades, pour leur faire recouvrer la santé par le bon air, le repos, & les autres soulagemens qu'on ne pouvoit pas leur procurer dans les Navires.

Il me repartit qu'il n'avoit nul sujet de se plaindre de nous : que nous nous étions bien comportez le voyage passé à Batavie, & qu'il ne doutoit pas que les Pères qui étoient venus cette année, n'eussent les mêmes sentimens : mais que pour me dire la vérité, on avoit si maltraité ceux de leur Religion en France, qu'on trouveroit à redire, si on traitoit si favorablement les Jesuites à Batavie ; qu'enfin quand il voudroit luy-même m'accorder que nos Pères malades descendissent à terre, la considération qu'il avoit pour nous l'en empêcheroit, ne pouvant répondre de la fureur du peuple irrité contre les personnes de nôtre Compagnie ; que pour moy je pourrois venir le voir quand je voudrois, & qu'il me recevoit toujours bien.

Je luy répondis que j'étois surpris de ce qu'il me disoit sur le chapitre de ceux de leur Religion, que le Roy n'avoit pas traité durement comme on luy avoit fait entendre, mais au contraire avec toutes sortes d'égards, & de témoignages de bonté ; qu'au reste si ce qu'avoit fait le Roy pour rappeler à la Religion Catholique ses Sujets de la Prétendue Reformée étoit la raison qui nous excluoit de Batavie, nous estimions comme le plus grand bonheur de nôtre vie de ne la voir jamais, quel-

quelques besoins qu'eussent quelques-uns d'entre nous de reprendre l'air de la terre, pour recouvrer leur santé.

A la fin comme il vit que je prenois congé de luy, il me fit dire par le Baron de Saint Martin qui nous avoit toujours servi d'Interprète, qu'il feroit accommoder une chambre auprès du logement des autres François malades, pour les Pères qui avoient besoin de prendre des remedes, & que je pouvois les y envoyer. J'acceptai cette permission comme une grande grace, non seulement pour le rétablissement de la santé de nos Pères; mais encore pour le soulagement des autres malades de nôtre nation qui étoient à l'Hôpital. Ce fut en effet le plus grand avantage que nous tirâmes de la condescendance du Général, les plus malades de nos Pères m'ayant prié de ne les point obliger à descendre, & n'y en ayant eû que deux ou trois de ceux qui commençoient déjà à se remettre, qui allerent à terre pour assister les autres.

Sejour à  
Batavie.

La saison qui pressoit de partir pour Siam, & la maniere dont les François étoient traités à Batavie, firent que tout le monde fut bien aise de mettre à la voile. Car on arrêtoit tous les Officiers à la porte de la Ville, n'en laissant entrer qu'un certain nombre; & on eut bien de la peine à permettre à Monsieur de la Loubere tout envoyé extraordinaire qu'il étoit, de prendre un logis dans la Ville, où il demeura avec un valet de Chambre. Ayant fait dire un jour au Général qu'il seroit

seroit bien aise de luy rendre visite incognito , on luy fit répondre que quand son Excellence auroit le loisir , on le luy feroit sçavoir. Ces manieres firent repentir Monsieur l'Envoyé de s'être avancé à faire cette civilité ; de sorte qu'il ne pensa plus à l'audience qu'il avoit fait demander. Pour les autres François , on leur défendit absolument de coucher à terre , & on en vint jusques là que d'envoyer un Negre de la maison du Général , commander à un Officier François qui n'étoit pas des moins considerables , de se lever de table , de sortir d'une hôtellerie où il dinoit avec d'autres Officiers , & de quitter incessamment la Ville , parce que le Général avoit été offensé de sa fermeté dans une occasion où il s'agissoit de l'honneur du Roy , & de la gloire de la nation.

Pendant tout le tems que nous fûmes là , <sup>Nouvelles de Siam.</sup> on fit courir beaucoup de faux bruits , qui allarmerent bien des gens. On disoit aux François qui alloient dans la Ville , qu'il n'estoit plus tems d'envoyer du secours au Roy de Siam : Que ce Prince avoit fait la paix avec la Compagnie de Hollande ; Qu'on luy avoit envoyé des troupes , & que les François n'en seroient pas assurément bien reçus. On confirmoit ces nouvelles par le témoignage de deux Mandarins Siamois qui étoient à Batavie , qu'on disoit estre des Envoyez extraordinaires du Roy leur Maître ; qu'outre les troupes qui avoient déjà passé dans divers Vaisseaux , il y avoit encore deux Flûtes en rade prêtes à faire voile pour reme-

remener ces Envoyez avec des soldats, & des chevaux.

Ces nouvelles paroissoient d'autant plus croyables à quelques-uns, qu'il étoit arrivé à Siam une revolte des Macassars contre cet Etat qui avoit fait beaucoup de bruit, & qui eût eu sans doute des suites fort funestes, si le Roy de Siam & son premier Ministre n'y eussent apporté un prompt remede. On nous parloit avec tant d'assurance de toutes ces choses, & on nous en faisoit un si grand détail, qu'il étoit difficile de n'en pas croire beaucoup. J'étois pourtant bien persuadé que ce n'étoit que des faussetez : mais il m'étoit assez difficile d'en défabuser certaines gens. Pour le faire plus efficacement, je voulus parler aux Mandarins qu'on nous avoit citez, qui bien loin de confirmer ce qu'on disoit à Batavie, me dirent des choses toutes contraires, m'assurant que Mr. Constance étoit mieux que jamais dans l'esprit du Roy, & que pour preuve de cela, ce Prince luy avoit envoyé un parassol, & une chaize d'argent qui est la dernière faveur dont ce Monarque a coûtume d'honorer ceux qu'il aime. Ces mêmes Mandarins m'ajoutèrent qu'on leur avoit écrit par un Vaisseau arrivé depuis peu de Siam, qu'on en avoit chassé tous les Macassars, mais qu'on ne leur en mandoit point la raison, ny de quelle maniere cela s'étoit fait. Je crois que puisque j'ay fait icy mention de cette grande affaire, je dois apprendre au Lecteur comment elle s'est passée. En voici le recit tout au long, tel qu'il a écrit

par

par un Ingenieur François, nommé Mr. de la Mare, qui étoit sur les lieux, où il fit fort bien son devoir. On y a ajoûté quelques circonstances, qu'on a apprises de ceux qui étoient sur les lieux.

Pour bien entendre, dit-il, tout ce je vais raconter de la revolte des Macassars, il faut sçavoir qu'il y a quelques années que les Hollandois ayant vaincu le Roy de Macassar, Royaume situé dans l'Isle Celebes, l'un des Moluques, ce Prince dont nous parlons, l'un des fils de ce Roy, suivi de plusieurs autres de sa nation, se sauva des mains de ses ennemis, & vint demander azile au Roy de Siam, sa Majesté le luy accorda le plus genereusement du monde; luy assignant un lieu à deux portées de canon de la Ville de Siam, pour y bâtir des maisons pour luy, & pour ceux qui l'avoient suivi; & ce lieu a été depuis nommé le Camp des Macassars, selon les manieres de parler de ce Pays. Ce Camp est situé partie sur le bord de la grande riviere nommée le Menam, & partie sur le bord d'une petite riviere nommée le Cachon, qui se décharge dans la grande en cet endroit. On leur avoit particulièrement designé ce lieu-là à cause de la proximité du camp des Malaies, qui sont de même Religion qu'eux, c'est-à-dire Mahometans, qui y ont quelques Mosquées déjà bâties, & cela afin de ne rien oublier pour leur donner toutes sortes de douceurs, & de consolation dans le malheur qui leur estoit arrivé: mais ce Prince oublia bientôt ce qu'il devoit à son bienfacteur.

Revolte  
des Ma-  
cassars à  
Siam.

Il fit il y a cinq ans une conspiration contre le Roy de Siam, pour luy ôter la vie, & pour mettre sur le Trône le frere puîné de ce même Roy. La trame en fut heureusement découverte, le Monarque genereux pardonna non seulement à son frere, mais même au Prince de Macassar, & à tous ses complices. Cet excès de generosité auroit dû produire un regret éternel dans l'ame de cet homme ingrat : mais bien loin de se repentir de son crime, il se porta encore il y a quatre mois à une nouvelle conspiration, à la sollicitation des Princes de Champa réfugiés en cette Cour comme luy, qui avoient resolu de couronner le plus jeune des freres de sa Majesté, & de luy proposer ensuite le turban, ou la mort. Ils avoient, dit-on, resolu que quand même il auroit embrassé la loy Mahometane, ils ne le laisseroient que quelque temps sur le Trône, & qu'ensuite ils l'obligeroient d'en descendre, pour y placer l'un d'entre eux à la pluralité des voix. Ils devoient aussi proposer à tous les Chrétiens Gentils, & Payens qui sont dans ce Royaume, de se faire de leur Religion, ou de mourir. Il est encore bon de sçavoir que ces Princes de Champa sont trois freres fils du feu Roy de Champa qui se sauverent icy à l'avenement de leur Frere aîné à la Couronne, de crainte d'en recevoir quelque mauvais traitement. De ces trois freres, il y en a un auprès du Roy de Siam, qui est Officier de sa Maison, & qui n'estoit point de la faction, & les deux autres vivoient en personnes

sonnes privées. Ce fut le plus jeune qui commença la conspiration, dont voicy le recit.

Le jeune Prince de Champa après avoir resolu de détrôner le Roy de Siam, s'aboucha avec un Capitaine Malaie aussi natif de Champa, homme de courage, de tête, & de lettres, & luy proposa son dessein. Ce Capitaine entra dans son parti, & ce fut luy avec un de leurs Prêtres qui conduisit toute l'affaire. Voici comme il s'y prit. Il publia dans le camp des Malaies, & dans celuy des Maccassars, qu'il avoit vû paroître dans le Ciel un signe qui les menaçoit d'un tres-grand mal, ou leur promettoit un tres-grand bien : Qu'il avoit déjà vû ce signe plusieurs fois : Que toutes les fois qu'il l'avoit vû, il étoit arrivé des choses tout extraordinaires à ceux de leur Religion : Qu'ainsi il falloit prier le Prophète que ce présage tournât à leur bien, & cependant se tenir sur leurs gardes. Après avoir ainsi insinué la terreur dans les esprits sans leur rien déclarer de ses desseins, il les prit tous en particulier les uns après les autres, & leur découvrit peu à peu son entreprise à mesure qu'il voyoit qu'ils y donnoient, de sorte qu'à la reserve de trois cent Malaies, il les fit tous entrer dans ce parti en trois mois de tems, aidé seulement d'un de leurs Prêtres, comme nous avons déjà dit.

Après qu'il eut mis les affaires en cet état, il fit assembler les trois Chefs pour convenir de ce qu'ils feroient à l'égard de ces trois cent  
Malaies

Malaies qu'il avoit trouvé fort éloignez de ses sentimens. Ils resolurent que quand ils seroient prêts à donner, ils les feroient venir au lieu de l'assemblée sans leur rien dire de ce qu'on voudroit faire, & que là on leur déclareroit la chose, se flarant qu'ils n'hésiteroient point à souscrire à leurs volontez lorsqu'ils verroient tous leurs compatriotes qui y auroient déjà souscrit. Ils resolurent aussi d'aller d'abord délivrer tous les prisonniers & tous les galériens qui sont dans la ville, & de les faire entrer dans leur parti, ce qu'ils s'assüroient que les uns & les autres ne manqueroient pas de faire avec bien de la joye. Ils convinrent aussi de piller le Palais afin de donner courage à leurs gens. Ils resolurent encore que le jour de l'exécution seroit le quinzième d'Aoust sur les onze heures du soir, de sorte que les deux Princes de Champa voyant ce temps s'approcher, écrivirent une lettre à leur frere qui étoit à Louvo auprès du Roy par laquelle ils luy donnoient avis de leur dessein, & l'avertissoient de se sauver au plus vite. Ils ordonnerent à l'homme qui portoit la lettre, de ne la luy rendre que ce même jour à huit heures du soir, afin que s'il vouloit entrer dans l'entreprise, il eut le temps de se sauver des mains du Roy. Le porteur qui étoit aussi Malaie, & de la conspiration, donna à ce Prince cette Lettre dans le temps, & de la manière qui luy avoit été prescrite, & aussi-tôt qu'il la luy eut donnée, se retira, & s'enfuit.

Cette fuite subite fit soupçonner au Prince  
quel-

quelque chose d'extraordinaire, il fut assez prudent, pour ne point ouvrir la lettre. Il la porta au Seigneur Constance, qui la fit ouvrir & interpréter par un Mandarin Malaye. Aussi-tôt que l'on eut achevé de la lire, ce Ministre courut avertir le Roy de ce qui se passoit dans la Capitale, lequel sans se troubler donna sur le champ tous les ordres necessaires, pour rompre les desseins des factieux. Il fit un détachement de trois mille hommes de sa garde, pour aller secourir le Palais de Siam. Il envoya le Chevalier Fourbin à Bankoc, de crainte que les conjurez ne s'en faussent. Il fit distribuer le reste de ses Gardes, qui étoient au nombre de cinq mille hommes dans son Palais, & aux environs, il fit mettre d'autres troupes sur les avenues aux portes & sur les rempars de la Ville; enfin il n'omit rien de tout ce qu'un habile homme peut faire, pour mettre son Etat en seureté.

Cependant l'heure marquée par les conjurez estant venue, tout le monde s'y trouva. Ce fut sur une langue de terre, qui separe les deux rivieres vis à vis le Camp des Macassars, les trois cent fidelles Malaies s'y estant aussi trouvez en armes par ordre du Prince Macassar, sans sçavoir ce qu'on vouloit d'eux, jugeant bien néanmoins en voyant tant de monde assemblé qu'il s'y agissoit de quelque trahison. Ils s'adresserent au Prince qui les avoit fait venir, & luy demanderent où il les vouloit mener. Il fit quelque difficulté de le leur dire: mais se voyant

voyant pressé, il leur déclara la chose : ils dirent tous à ce Prince d'une commune voix qu'ils detestoient cette action, qu'ils n'y vouloient point aller, & qu'ils aimoient mieux mourir que de trahir le Roy de Siam, qui les avoit si bien reçus dans ses Etats, & leur avoit fait tant de biens, depuis qu'ils y étoient. Ces raisons firent rentrer en eux-mêmes d'autres Malaies, qui avoient déjà senti quelque remord de leur action, ce qui les fit resoudre à déclarer aussi qu'ils n'y vouloient point aller. Après quoy chacun d'eux commença à prendre la fuite, & s'échaper par où il pût. Le Prêtre Mahometan, dont nous avons parlé, jugea bien par cette action que quelques-uns de ces gens-là iroient déclarer la conjuration, & qu'ainsi le coup étoit manqué. Il se resolut donc d'aller luy-même découvrir la chose au Gouverneur de la Ville, afin d'obtenir sa grace, ce qu'il executa à l'instant.

Aussi-tôt que le Gouverneur eut reçu cet avis, il arrêta le Prêtre Prisonnier : il fit assembler le peu de monde qu'il avoit dans le Palais, tantôt en un endroit, tantôt en un autre ; afin de faire connoître aux ennemis que leur trahison étoit découverte, & qu'il y avoit dans le Palais des troupes suffisantes pour le défendre. En effet cette grande rumeur fit croire aux espions, qu'il y avoit un grand nombre de soldats. Ils en donnerent incontinent avis aux trois Princes, qui non-obstant la desertion d'une partie de leurs gens, étoient prests à marcher avec le reste pour

l'ex-

l'exécution de leur entreprise. Cette nouvelle les allarma si fort, qu'ils rentrèrent chacun chez eux, pour songer aux moyens de se tirer de ce mauvais pas. Ils furent encore plus déconcertez le lendemain matin, quand ils apprirent qu'il estoit arrivé trois mille Gardes du Roy dans le Palais, & que tous les habitans de la Ville étoient sous les armes campez sur les remparts.

Sur ces entrefaites le Roy ayant eu avis que les ennemis n'entreprenoient plus rien, & qu'ils s'estoient retirez chez eux, envoya le Seigneur Constance à Siam, pour tâcher de les ramener par la douceur, & de découvrir toute la suite, & toutes les circonstances de la conspiration. Le Ministre réussit parfaitement bien dans son voyage. Il obligea le Capitaine qui avoit tout tramé, de se rendre à luy par l'esperance qu'il luy donna d'obtenir sa grace du Roy, & ce fut de luy qu'il apprit tout ce que nous venons de dire: à quoy il ajoûta qu'il avoit luy-même resolu de se faire Roy, & de se défaire des trois Princes. Mr. Constance ne demeura que deux jours à Siam, & en partant pour retourner auprès du Roy, il fit publier que tous les fautiveux eussent à aller dans quatre jours au plus tard declarer leurs fautes & leurs complices, moyennant quoy Sa Majesté leur pardonnoit, & les rétablissoit dans leurs biens & dans leurs familles: mais que s'ils attendoient plus long-temps, ils seroient tous châtiez rigoureusement. Tous les Malaies généralement allerent demander pardon au Roy, &

l'ob-

96 SECOND VOYAGE

l'obtinrent. Il n'y eut que les Macassars qui ne se pûrent refoudre à cette soumission, & qui s'obstinèrent à perir.

Leur Prince fut plusieurs fois sommé de la part du Roy de venir rendre raison de sa conduite, mais il refusa toujours constamment de le faire, s'en excusant sur ce qu'il n'étoit point entré, disoit-il, dans la conspiration; qu'il étoit bien vray qu'on l'avoit fort pressé sur ce point, mais qu'il avoit toujours tenu ferme contre les puissantes sollicitations qu'on luy en avoit faites; que s'il avoit commis quelque faute, ç'avoit été de ne pas deceler les Auteurs d'un si pernicieux dessein, mais que sa qualité de Prince & celle d'amy étoient suffisantes pour le disculper de n'avoir pas fait l'office d'un espion, & de n'avoir pas trahi des amis qui luy avoient confié un secret de cette importance. Vne réponse si déraisonnable fit prendre au Roy la resolution de se servir de la voye des armes, pour le mettre à la raison. On connoissoit assez le genie de cette nation, pour juger qu'ils n'étoient pas gens à se laisser prendre sans résistance: ainsi il fallut faire des préparatifs pour les forcer. Il semble que ces préparatifs leur enflèrent le courage, au lieu de les intimider, & une action qui se passa à Bancok quelque tems avant qu'on les attaquât les rendit encore plus fiers.

Une galere qui étoit venuë des Celebes, & qui avoit apporté de la part du Roy de Macassar un present au Prince son parent de quelque argent, & de quelques esclaves, étoit sur le

le point de partir, quand la conjuration éclata. Le Capitaine, après avoir été témoin du mauvais succès de cette entreprise, où il étoit mêlé, crût qu'il devoit pourvoir à sa seureté en se retirant. Il fut demander selon la coutume du pays la permission de sortir du Royaume avec un *Tava*, c'est à dire un Passeport, pour enlever ses marchandises. On le luy dépêcha sur le champ : mais en même tems on envoya un ordre secret à Monsieur le Chevalier de Fourbin de l'arrêter avec tous ses gens au passage de la chaîne, qu'on avoit tendué à Bancok au milieu de la rivière durant ces troubles, esperant par leur moyen tirer de nouvelles lumières de la conjuration, dont on ne les croyoit pas tout-à-fait innocens. Ils y arriverent le 27. d'Aoust. Incontinent le Chevalier de Fourbin envoya avertir le Capitaine de le venir trouver dans la Forteresse, pour luy rendre compte du nombre de gens qui montoient sa Galere. Ce compliment étonna un peu le Capitaine Macassar, qui étoit en garde contre les surprises. Il ne croyoit pas qu'il fût de la prudence de s'aller mettre entre quatre murailles, dans un tems où il commençoit à connoître que sa seureté consistoit dans la fuite. Il fit naître mille difficultez pour esquiver ce coup, jusqu'à dire qu'il ne pouvoit pas y aller, sans être suivi de tous ses gens avec leurs armes.

Après de longues contestations, pour mieux cacher le piège qu'on luy tendoit, on luy accorda d'entrer dans la Forteresse avec

Armes  
imprison-  
nées.

huit de ses gens, sans autres armes que le crit. Le crit est un petit poignard d'un pied à un pied & demy de long, dont la lame est plate, & faite le plus souvent en ondes par les côtez. Elle peut avoir deux doigts de large au dessous de la garde : de-là elle va en diminuant peu à peu se terminer dans une pointe assez aiguë. Il y a de ces crits, dont la lame est empoisonnée. Ce qui se fait en deux manieres, ou bien en y appliquant le poison à chaque fois qu'on s'en veut servir, ou bien en mêlant le poison dans la trempe où l'on met le fer, afin que la substance en soit pénétrée, & de ces derniers on en trouve, à ce qu'on dit, dont la lame coûte jusqu'à mille écus. Il est vray qu'ils sont un tems considerable à faire ces sortes d'ouvrages. Ils observent certains momens superstitieux pour la trempe : ils frappent un nombre déterminé de coups à certains jours du mois pour le forger : ils interrompent leur travail des semaines entieres, & ils passent quelques fois ainsi à diverses reprises toute une année à faire ce chef d'œuvre de leur art diabolique. Les faiseurs de Talismans gardent moins de cérémonie dans la fabrique de leurs figures. Ce poison est si subtil en Esté, qu'il suffit que le crit fasse une legere égratignure, & tire une goutte de sang, pour être en peu de tems porté jusqu'au cœur. Le seul remede, à ce que tout le monde dit, est de manger au plus vite de ses propres excréments, au reste un brave Malaie & son crit sont inséparables. Le rendre est parmi eux

un insigne affront : le tirer & ne tuer personne est une marque de lâcheté. Ces deux maximes ont encore plus de cours chez les Macassars, que chez les autres. Quand ils ont une fois pris leur *Opium*, qui les rend à demi furieux, ils se jettent à travers des piques & des épées sans crainte de la mort, en criant *Moca, Moca*, & manquent rarement leur homme. Reprenons la suite de nôtre narration.

Le Capitaine avec son escorte mit pied à terre, pour venir à la Citadelle, après avoir pris congé du reste de ses camarades, & leur avoir déclaré que si on luy demandoit le crit, il feroit amoque : à quoy ils répondirent tous qu'en ce cas ils suivroient son exemple, & mourroient pour le venger. Aussi-tôt qu'il fut entré, on le conduisit dans une espece de Salle bâtie sur un des bastions de la place, où l'on commença par luy ordonner de faire venir ses gens, pour être comptez. Le dessein du Chevalier de Fourbin étoit de les faire entrer dans le dehors de la Citadelle, & les faisant suivre en queue par une compagnie de soldats commandez pour cela, les enveloper de toutes parts, & les obliger ainsi de rendre les armes. Le Capitaine répondit froidement qu'il avoit cinquante hommes, & qu'on pouvoit sans tant de façons s'en fier à sa parole: mais comme on insista sur ce point, & comme il se vit dans la nécessité d'obeir, il en fallut passer par là. Il détacha deux de ses gens, pour aller avertir les autres.

Aktion  
vigoureu-  
se des Ma-  
cassars.

## 100 SECOND VOYAGE

Le Chevalier de Fourbin prit ce moment pour faire avancer un gros de Piquiers , & de Mousquetaires , qui se rendirent maîtres de l'entrée de la salle qui étoit toute ouverte à ce dessein. Alors le Macassar reconnu, mais trop tard, le peril où il s'étoit engagé. Il parut réveur , & en action d'un homme qui roule quelque grand dessein dans sa tête. La sueur luy tomboit à grosses gouttes du visage. Cependant le Chevalier de Fourbin envoya un Officier luy demander le crit de la part du Roy. Le Capitaine ne luy répondit qu'en le luy enfonçant dans l'estomach , & le renversant mort à ses pieds. Le coup fut si violent, qu'il luy coupa trois côtes. Deux des gens du Capitaine Siamois se mirent en devoir de se saisir du Macassar : mais deux coups de crit délivrèrent celuy-ci de ses deux ennemis l'un après l'autre , & après avoir étendu un quatrième sur le carreau , il vint en furieux se jeter au travers des piques : mais comme il étoit impossible de les enfoncer, après en avoir essuyé quelques coups ; il sauta avec trois des siens par une fenêtre de la sale , & se jeta dans une embrasure du bastion , pour se précipiter du haut en bas. Comme le saut néanmoins leur parut violent, il fallut quelques mousquetades pour les déterminer à prendre ce parti. On leur fit une seconde décharge en tombant. Il y en eut qui eurent encore assez de force pour se relever , & pour courir à pas chancelans sur des soldats qui étoient postez près de là , mais il fut facile de les achever.

Le

Le sieur de Beauregard Capitaine François voyant que le Capitaine Macassar, quoyque percé de plusieurs bales, avoit encore un reste de vie, défendit à son Sergent de le tuer, & s'approchant de luy, il se mit en devoir de luy ôter son crit. Il prit le fourreau au lieu de la poignée, ce que cet homme presque mort ayant senti, il eut encore assez de force pour le tirer, & luy en fendre le ventre. Car il faut avoier que les blessures de ce poignard sont horribles, ils donnent en frapant un certain tour de bras, qui fait une ouverture aussi grande que les plus larges pertuisanes pouvoient faire.

Monsieur le Chevalier de Fourbin jugeant par la resolution de ceux-cy de ce que les autres pouvoient faire, fut obligé de prendre des mesures bien différentes de celles qu'il avoit prises. Il fit sortir sa garnison, qui pouvoit faire trois ou quatre cent hommes, qu'il rangea en bataille hors de la place; & les posta de telle sorte, que les Macassars en devoient être investis. Pendant ce tems-là les Macassars, qui avoient mis pied à terre, se doutant de ce qui étoit arrivé par les mousquetades qu'ils avoient entendues, redemandoient leur Capitaine. Le Chevalier de Fourbin les payoit de belles parolles pour gagner tems, & pour se mettre en état de les prendre, ou de les tuer. Eux de leur côté se mettoient en devoir de vendre bien cher leur vie. Ils entortilloient les pieces de toile dont ils se couvrent les épaules au tour de leurs bras pour leur servir de bouclier. Tout paroissoit



le mieux disposé du monde , lorsqu'un Capitaine Anglois quitta son poste , & s'avança avec quelques soldats , envoyant dire au Chevalier de Fourbin qu'il alloit luy amener pieds & poings liez toute cette canaille , il laissa par malheur un petit fossé derriere luy. Les Macassars jugeant cette conjoncture favorable pour donner , partent de la main , & après avoir essayé une décharge , & quelques coups de piques qui en tuèrent quelques-uns , le mirent en pieces à coups de crit avec ses gens. On en trouva qui en avoient reçus plus de douze. Le reste de la garnison fut si fort épouvanté de cette premiere charge des Macassars , que sans en attendre une seconde , chacun songea à se sauver , & l'on vit place nette en un moment. Le Chevalier de Fourbin eut beau crier , il fut impossible de les rallier : il fut obligé luy-même de se retirer , & courut grand risque de sa personne.

S'ils eussent sçû profiter de leur avantage , ils pouvoient se rendre maîtres de la forteresse dans l'épouvante où l'on étoit : mais on peut dire que si ces gens là ont un courage de lion , ils en ont aussi la brutalité. Ils ne firent point de raisonnement , ils se contenterent de tuer tout ce qui se presentoit devant eux , sans discernement d'âge , ni de sexe , & allerent chercher un azile dans les bois , où les sangsuës , les moucherons , la faim , & cent autres miseres ne les pûrent tant affoiblir durant l'espace de douze ou treize jours , qu'il ne leur restât encore assez de vigueur pour mourir les armes à la main , & pour tuer encore

encore cinq ou six hommes de ceux qui venoient pour les exterminer. Un jeune Macasser de dix à douze ans, qui étoit retranché dans un Temple d'Idoles avec quelques-uns de ses camarades, fit deux sorties le crit à la main, & en tua deux pour sa part. On en prit quelques-uns en vie, que leurs blessures avoient mis hors de combat, un desquels expirant, disoit : *Helas ! je n'en ay tué que deux, qu'on m'en laisse encore tuer sept, & je mourray content.* D'autres prioient qu'on les dépêchât au plutôt pour aller retrouver leurs compagnons, auxquels ils ne vouloient pas survivre. Mais Dieu, qui des plus grands maux tire les plus grands biens, en avoit choisi trois de cette malheureuse troupe pour le Ciel. Ils se firent Chrétiens, & furent baptisez par ceux de Messieurs les Missionnaires qui se trouverent pour lors à Bancok. Deux sur tout parurent être convertis de bonne foy, en quoy certes on ne peut assez admirer la profondeur des jugemens de Dieu, qui fait ainsi tout cooperer au salut de ses Elus. Un quatrième au contraire pressé de renoncer au Mahometisme, demanda brusquement : *Me pardonnera-t-on, si je me fais Chrétien, & sur ce qu'on luy répondit, que non, mais que cela même étoit une raison pour luy de penser à s'assurer l'autre vie, puisqu'il se voyoit dans la nécessité de perdre celle-cy. Que m'importe, dit-il, avec une impiété dans pareille, que je sois avec Dieu, ou avec le Diable, si je dois une fois mourir, & là fut verifié cette parole de l'Ecriture: L'un sera pris; & l'autre laissé.* Nous

marquons toutes ces particularitez pour faire connoître le genie de cette nation qui sans doute a un grand fonds de bravoure naturelle; & si les coûtumes barbares dans lesquelles ils sont élevez, & le défaut de discipline ne faisoit pas dégénerer ce courage en une ferocité brutale, elle pouroit tenir lieu parmi les plus vaillantes nations du monde.

Pendant que cette execution se faisoit à Bancok, le Roy tentoit toutes sortes de moyens pour n'être pas obligé à en faire une semblable à Siam. Nous sommes témoins qu'il n'omit rien pour faire rentrer le malheureux Prince de Macassar dans son devoir, & pour ne se voir point obligé de verser un sang Royal: mais il semble que ce Prince avoit conjuré contre luy même. L'exemple tout récent du pardon que les autres avoient obtenu, luy devoit faire esperer le même traitement pour luy & pour les siens, s'il vouloit comme eux s'abandonner à la clemence du Roy, & d'un autre côté la justice qu'on venoit de faire à Bancok de cinquante de sa Nation, luy devoit bien deffiler les yeux, pour luy montrer sa perte inévitable & celle de tous les Macassars: néanmoins ce Prince aveuglé de son malheur ne voulut jamais se soumettre à aller luy-même demander pardon au Roy, quelque sollicitation que ce Monarque luy en fist faire par le Mandarin de son quartier nommé Okpra-Chula, qui est un Mandarin qui a toujours accompagné M. l'Ambassadeur de France pendant son séjour dans ce Royaume. Cet Okpra-Chula ayant

ayant envoyé dire à ce Prince qu'il vouloit luy parler, il luy fit réponse qu'il n'osoit pas entrer dans la Ville à cause des troubles qui y étoient, mais qu'il prioit l'Okpra de vouloir sortir de la Ville, & qu'il iroit luy parler. L'Okpra sortit par l'ordre du Ministre, & s'en alla dans une maison qui est à luy proche du Camp Macassar, & là le Prince le vint trouver.

D'abord l'Okpra luy fit des reproches de sa trahison. Il répondit qu'il étoit vray qu'il étoit extrêmement coupable, mais qu'il le prioit d'interceder pour luy auprès du Roy. Le Mandarin luy dit qu'il falloit qu'il allât luy-même demander remission de son crime : Que sa Majesté ne vouloit point sa perte, mais seulement son repentir & son obeïssance, & qu'enfin il devoit tout esperer des bontez de son Roy. Le Prince répondit qu'il ne pouvoit pas s'y refoudre, & ensuite se retira. Okpra-Chula fit son rapport au Ministre, & le Ministre le fit au Roy. Cette desobeïssance anima encore sa Majesté Siamoise, qui pourtant ne voulant pas exterminer un Prince & tout un peuple sans y être forcé par toute sorte de raisons, donna ordre encore à Okpra-Chula de tâcher de le ramener par la douceur. Okpra-Chula l'envoya chercher une seconde fois, pour luy faire connoître les bontez que son Roi avoit encore pour luy, mais ce Prince luy fit dire qu'il étoit malade, & qu'il ne pouvoit y aller. Ce Mandarin luy envoya des Medecins, qui lui rapporterent qu'il n'étoit point malade, & qu'il n'avoit pas même la

moindre incommodité. Okprachula le fit sçavoir au Roy, qui résolut enfin de perdre cet opiniâtre, ou de le faire obeir. Pour cet effet il détacha cinq mille quatre cent hommes de sa garde, afin que par ce nombre il fût épouvanté, & que la peur luy fit faire ce que la douceur n'avoit pû obtenir. Sa Maj. Siamoise donna ce commandement à son premier Ministre comme au plus digne de tous ses Sujets, & le plus capable d'exécuter ses volontez.

On disposa toutes choses pour cette exécution, & le jour étant arrêté, qui fut le vingt-quatrième Sept. au matin, le Seigneur Constance s'embarqua le soir de devant dans un balon, où il fit entrer avec luy le sieur Yjoudal Capitaine d'un Vaisseau du Roy d'Angleterre qui étoit à la barre de Siam, plusieurs Anglois qui sont au service du Roy de Siam, un Missionnaire, & un autre particulier. Il alla prendre en passant toutes les troupes qui l'attendoient dans d'autres balons, & de petites galeres auprès d'un fer à cheval de la Ville de Siam, qui regarde le Camp Macassar. Il les fit passer tous en revûe, & ensuite leur ordonna à chacun un poste, puis il envoya tous les Anglois, hormis le sieur Yjoudal, à bord de deux Vaisseaux du Roy armez en guerre, qui étoient à une demi lieuë au dessous du Camp Macassar, & demeura jusqu'à une heure après minuit pour visiter tous les postes, après quoy nous allâmes aussi à bord desdits Vaisseaux sur les quatre heures. Nous en partîmes pour l'exécution, qui devoit commencer à quatre heures & demie par un signal, qui se devoit faire de l'autre côté de l'eau.

Le Seigneur Constance visita encore tous les postes en remontant, & donna ses ordres par tout. L'ordre de l'attaque étoit que Oklouang Mahamontri Capitaine général des Gardes du Roi, qui avoit quinze cent hommes pour son détachement, devoit les enfermer par derriere leur camp, faisant une haye forte de tout son monde depuis le bord de la grande riviere jusqu'à un ruisseau large d'environ cinq toises, qui étoit immédiatement au bout du Camp. Vers le haut, il y avoit une mare d'eau derriere le Camp, qui prenoit depuis la grande riviere jusqu'à deux toises du ruisseau, de sorte que les Macassars ne les pouvoient combattre, que par cet espace de deux toises, qui faisoit une manière de chaussée : mais il avoit ordre de faire une barricade de pieux en cet endroit. Okprachula se devoit poster de l'autre côté du ruisseau, & le border avec mille hommes, & dans les deux rivieres, il y avoit vingt-deux petites galeres, & soixante balons tout pleins de monde pour les escarmoucher, & mille hommes sur la langue de terre vis-à-vis leur camp.

Le signal étant donné à quatre heures & demie du matin, comme on l'avoit commandé, Oklouang Mahamontri partit brusquement suivi de quatorze de ses Esclaves, sans donner ordre à ses Troupes de le suivre, ni de prendre le poste qu'on luy avoit ordonné. Il marcha sans sçavoir s'il étoit suivi, & s'en alla droit à la chaussée le long de laquelle il poussa usqu'aux maisons des Macassars où il s'arrêta, appellant doucement Okprachula. Un des

Attaque  
des Ma-  
cassars.

Macassars que l'obscurité empêchoit de le voir, luy répondit en Siamois : Que voulez-vous. Ce Mandarin croyant que ce fût effectivement Okpra-Chula, s'avança vers luy, en luy demandant : Où estes-vous icy, dit le Macassar, & en même tems il sortit de l'embuscade suivi de vingt-cinq ou trente autres. Ils tuèrent ce Mandarin & sept de ses Esclaves, les autres se sauverent à la faveur de l'obscurité. Après qu'ils eurent fait cet expedition une partie des Macassars passa de l'autre côté du ruisseau avant que Okpra-Chula s'en fût emparé.

A cinq heures & demie, le sieur Cotse Anglois & Capitaine de Vaisseau du Roy de Siam les attaqua du côté de la grande riviere à l'extrémité de la pointe de leur camp. Il fit jetter plusieurs bales à feu pour brûler leurs maisons, fit faire feu continuel de mousqueterie, & les contraignit de se retirer vers le haut de leur camp. Ce que ce Capitaine ayant apperçû, il mit pied à terre, suivi de dix ou douze Anglois, & d'un Officier François, & s'avança vers le sieur Cotse & l'Officier François, lesquels voyant accourir les autres Macassars, & se voyant abandonnez de leurs gens, se débarrasserent, & se jetterent dans la Rivière. Le sieur Cotse y reçût un coup à la tête, & y mourut, & l'Officier François se sauva à la nage.

Après ce coup tous les Macassars abandonnerent leur Camp, qui étoit déjà à demi brûlé, & gagnerent vers le haut de la petite Rivière, à dessein de passer vers le Camp Portugais, pour exercer leur rage  
sur

sur les Chrétiens. Ce fut dans ce temps-là que Monsieur Veret chef du Comptoir de la Royale Compagnie de France dans ce Royaume arriva avec une Chaloupe & un balon, où estoient tous les François qui sont dans cette Ville, qui estoient environ au nombre de vingt. Monsieur Constance se doutant bien de l'entreprise que ces Macassars alloient faire sur les Chrétiens, & étant dans un Balon plus léger que les autres, s'avança avec grande diligence du côté des ennemis, suivi du Balon de Monfr. Veret & de douze ou quinze autres Balons Siamois, pour les empêcher de rien entreprendre, & de passer la Riviere à une demi-lieuë au dessus du Camp. Ayant apperçu les ennemis, il commanda aux Siamois de mettre pied à terre pour les charger.

Cependant comme il estoit de la dernière conséquence de les combattre au plutôt, pour rompre l'entreprise qu'ils vouloient faire, ce Ministre mit pied à terre, & alla droit à eux, suivi de huit François, de deux Anglois, de deux Mandarins Siamois, & d'un Soldat Japonnois. La Chaloupe n'étoit pas encore arrivée, parce qu'elle ne pouvoit suivre les Balons.

Il y avoit en cet endroit un grand espace vuide & à côté de cet espace il y avoit des Bamboux, qui sont une espèce de grands roseaux creux hauts de vingt-cinq ou trente pieds & gros comme la jambe, & des maisons faites de ces Bamboux à la mode du pays entremêlées les unes avec les autres, & à

## 110 SECOND VOYAGE

deux cent cinquante pas du bord de l'eau. Il y avoit aussi une haye fort épaisse de ces mêmes Bamboux, qui estoit percée par deux endroits, pour aller dans la plaine où estoient les ennemis.

Lorsque les Siamois eurent passé cette haye, & qu'ils furent dans la plaine, ils commencerent à faire feu sur les ennemis: deux Macassars moururent, après avoir tué un Siamois, & les autres se retirèrent derrière des Bamboux. Dans cette retraite comme une femme embarrassoit son mary, elle en fut tuée d'un coup de crit. En se retirant ainsi, ils se partagerent à droit & à gauche, pour venir ensuite envelopper les Siamois, & pour s'animer davantage, ils prirent leur *Opium*, qui est une espece de gomme brune, qui les rend dans le même instant comme enragés, & leur ôte toute autre pensée, & tout autre desir que de tuer & d'estre tuez, & c'est ce qu'ils appellent faire Amoque dans leur langage. Aussi-tôt qu'ils eurent pris leur breuvage, ils se jetterent tête baissée sur les Siamois.

Le Ministre se préparoit pour les combattre, quoy qu'ils fussent plus de soixante, quand on en vit tout d'un coup trente ou quarante autres qui coupoient des deux côtez, pour prendre en queue les Siamois. Ce mouvement nous obligea de faire une retraite fort précipitée, & à nous jeter dans l'eau, pour regagner les Balons, qui pouffoient déjà au large. De douze personnes de la suite de Monfr. Constance descendus à terre, il y  
en

en eut cinq de tuez, ſçavoir le Sieur Yjou-  
dal Capitaine de Vaiſſeau du Roy d'Angle-  
terre, percé de cinq coups, & mort ſur la  
place : le Sieur de Roüan Marchand Fran-  
çois bleſſé au côté & au viſage, & mort dans  
l'eau en ſe rembarquant, le Sieur Milon  
Commis François bleſſé aux reins, auſſi mort  
dans l'eau : deux autres François, l'un Trom-  
pette du Roy de Siam, & l'autre Maréchal  
percez de dix ou douze coups chacun, &  
morts ſur la place. Cet échec n'étonna point  
le Miniſtre : il mit une ſecondefois pied à  
terre, ſuivi de pluſieurs François, tant du  
Balon que de la Chaloupe, qui venoit d'arri-  
ver, & de pluſieurs Anglois qui y eſtoient  
accourus. Il y eut pluſieurs Macaſſars de tuez  
dans cette ſeconde deſcente, & quoy qu'ils  
reſiſtaſſent encore avec opiniâreté, ils ne  
nous tuerent & ne nous bleſſerent pas même  
perſonne.

Le Miniſtre voyant qu'il n'y avoit point de  
moyen de vaincre ces gens-là qu'avec une  
force majeure, détacha quatre cens hom-  
mes commandez par Okpra Jumbarat, pour  
aller au deſſus de ce lieu-là les combattre,  
ſ'ils vouloient paſſer, & en même tems de-  
ſcendit auprès du ruiſſeau, prit trois mille  
hommes avec luy, entra dans la plaine inon-  
dée par cet endroit, & marcha vers les en-  
nemis, eſtant dans l'eau juſqu'à la ceinture :  
tous les François & les Anglois l'accompa-  
gnerent. Quand nous fûmes dans la plaine,  
nous apperçûmes de loin les ennemis, qui  
donnoient en deſeſperez ſur les quatre cens  
hom-

hommes que l'on avoit détachez vers le haut , lesquels s'ouïrent vigoureusement cette furie , & les contraignirent de se retirer à l'abry des maisons & des Bamboux , qui bordent cette petite riviere. Aussi-tôt Monsieur Constance fit un détachement de huit cens hommes de mousqueterie , pour aller escarmoucher au travers des maisons & des Bamboux , en poussant toujours vers le haut de la Riviere. Ces Mousquetaires firent un feu continuel , & ne lâchèrent jamais pied , quelque effort que ces furieux fissent contr'eux. Ainsi les Siamois , qui avoient si mal fait leur devoir au commencement , firent des merveilles dans la suite. Quelque tems après ce Ministre fit avancer en croissant les deux mille deux cens hommes , qui étoient demeurés avec luy dans la plaine pour se joindre aux quatre cens hommes d'en haut. Ils s'avancèrent jusqu'aux hayes de Bamboux , portant devant eux des petites clayes fort claires , qu'ils appuyoient avec des pieux à mesure qu'ils marchaient vers l'ennemi : ce qui est bon pour arrester la course de ces furieux , quand ils sont amoque.

Monsieur Constance avoit aussi fait avancer tout le reste des Balons armez pour cōtoyer toujours les ennemis , afin de les empêcher de passer à la nage de l'autre côté de la petite Riviere : de sorte que se voyant attaquez de tous côtez , ils commencerent à prendre l'épouvente , & à se separer , pour tâcher de se sauver le mieux qu'ils pourroient. La plûpart se retirerent en desordre

ordre dans les maisons, deux dans l'une, trois dans l'autre : quelques-uns se cachèrent dans les Bamboux, & vingt-deux se retirèrent dans une mosquée. On fit mettre le feu aux maisons où l'on croyoit qu'il y en avoit de cachez : la plupart attendoient que la maison fût à demy brûlée pour sortir, & ensuite sortoient faisant amoque, c'est à dire se jettant dans le plus épais des troupes, la lance ou le sabre à la main, & se battant toujours jusqu'à ce qu'ils tombassent morts. Il n'y en eut pas un de ceux qui s'étoient retirez dans les maisons & dans les Bamboux, qui ne mourût de cette manière. Le Prince même qui s'étoit caché derriere une maison, & qui étoit blessé d'un coup de mousquet à l'épaule gauche, voyant que l'on l'appercevoit, sortit la lance à la main, & courut droit à Monsieur Constance, lequel luy presenta aussi sa lance; ce que le Prince voyant, s'arresta, & fit semblant de luy vouloir darder la sienne, & en même tems il la jeta sur un Capitaine Anglois, qui estoit un peu sur la gauche. Vn François qui estoit auprès de Monsieur Constance luy tira un coup de mousqueton, & le tua. Enfin tous les Macassars furent tuez ou pris. Les vingt-deux, qui s'étoient retirez dans la mosquée, se rendirent sans combattre. Il y en eut trente trois autres de pris, qui étoient tous percez de coups. Vn des fils du Prince âgé de douze ans ou environ se vint rendre de luy-même. On luy fit voir le corps de son Père qu'il reconnût, il dît qu'il étoit cause de la perte  
de

de sa nation, mais qu'il étoit pourtant bien fâché de le voir en cet estat, blâmant fort ceux qui l'avoient tué. Monsieur Constance ordonna à un Chrétien de Constantinople, qui est au service du Roy de Siam, de s'en charger, on l'a envoyé depuis en France avec un de ses freres.

Armes  
des Ma-  
cassars.

On ne trouva que les corps de quarante-deux morts: les autres estoient peris dans la Rivière. La plupart avoient des corcelets de plaques de fer appliquées les unes sur les autres par les extrémités, & comme par degrés, ce qui leur donnoit une fort grande facilité pour se remuer dedans: aucun d'eux n'avoit d'armes à feu, aussi ne s'en sçavent-ils pas bien servir. Ce qui les rend si redoutables dans tout l'Orient, c'est cette fureur que l'*Opium* leur inspire en un instant, qui les rend fort legers & insensibles aux coups, & de plus cette adresse merveilleuse qu'ils ont à jeter les lances & les zagayes, comme aussi à se servir du sabre & du crit. Cette dernière arme est la plus dangereuse de toutes celles dont ils se servent. La plupart de ces crits sont d'un acier empoisonné, de sorte qu'il n'y a point de remede, lorsque l'on en est blessé, outre qu'ils donnent de si grands coups avec ces armes, qu'ils ouvrent un homme en deux, & n'en frappent presque jamais, qu'ils ne tuent sur la place. Il y en avoit aussi qui avoient de longues sarbacanes, avec lesquelles ils souffloient des arettes de poisson empoisonnées, fichées dans de petits morceaux de bois. Quelques Siamois en furent blef-

blessez, & moururent trois heures après. On trouva plusieurs billets & caractères sur ceux qui étoient morts, cela contribuoit peut-être encore à les rendre plus hardis.

Il n'y eut que dix Siamois de tuez en toute cette expedition, & de blessez que ceux que les arêtes jettées par les sarbacanes fraperent, & qui moururent peu de tems après, comme je viens de dire; de sorte que les Siamois ne perdirent que dix-sept hommes dans l'action, en comptant les sept Europeens. Ce combat dura depuis quatre heures & demie du matin jusqu'à quatre heures du soir. Tous les Mandarins firent parfaitement bien leur devoir, allant par tout le sabre à la main dans les endroits les plus perilleux, & faisant exécuter avec une promptitude merveilleuse tous les ordres du Ministre. Enfin tout estant achevé, Monsieur Constance donna ordre que l'on coupât toutes les têtes de ceux qui estoient mort, & que l'on les exposât dans leur camp. Il partit ensuite de là pour aller rendre compte au Roy de ce qui s'étoit passé. Sa Majesté luy rémoigna estre entierement satisfaite de sa conduite, luy faisant néanmoins une douce reprimande de s'être tant exposé au peril, & luy donnant ordre de remercier de sa part les François & les Anglois, qui l'avoient partagé avec luy.

J'ajouterais à cette relation, pour montrer la constance des Macassars, ce qu'écrivit le Père de Fontenay du châtiment qu'on fit à quatre d'entr'eux, qui avoient été soldats du Roy, & qui avoient abandonné son service

le jour même que la conjuration éclata , ce qui fit que le Roy voulut qu'on en fist un châ-timent plus exemplaire. Je m'interessai , dit ce Père , pour faire differer le supplice de ces malheureux , pour voir si je ne pouvois point leur inspirer de se faire Chrétiens , m'imaginant que des gens qui avoient déjà beaucoup souffert s'appliqueroient plus aisément à écouter une doctrine qui apprend le moyen d'être toujours heureux. Car on leur avoit donné la question d'une manière terrible , en les rouant de coups de bâton , en leur enfonçant des chevilles dans les ongles , en leur écrasant tous les doigts , en leur appliquant du feu aux bras , en leur pressant les temples entre deux ais. Monsieur le Clerc , qui sçait leur Langue , fit tout ce qu'il pût pour les gagner à JESUS-CHRIST , mais ce fut inutilement. Ainsi nous fûmes obligez enfin de les abandonner à la Justice. Ils furent attachez à terre pieds & mains liées , & le corps nud , autant que la pudeur dont ces Peuples sont fort soigneux le pouvoit permettre ; & après les avoir mis en cet état , on leur lâcha un tigre , qui ne leur fit autre chose que de les sentir tous quatre les uns après les autres , après quoy ayant consideré l'enceinte , qui étoit haute d'environ quinze pieds , il fit de grands efforts pour sauter par dessus , & se sauver. Il étoit midy , qu'il n'avoit point encore touché aux criminels , quoy qu'ils eussent été exposez à sept heures du matin. De quoy les Executeurs de la Justice s'impatientant , firent retirer le tigre pour attacher ces misérables

rables tout de bout à de gros pieux. Cette posture parut plus propre à irriter la colere du tigre, qui en tua trois avant la nuit, & la nuit même le quatrième. Les Exécuteurs tenoient ce cruel animal par deux chaines passées des deux côtez de l'enceinte, & le tiroient malgré qu'il en eût sur les criminels. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'on ne les entendit jamais ni se plaindre, ni seulement soupirer. L'un vit manger son pied par le tigre, sans seulement le retirer, l'autre sans faire un cri se sentit briser tous les os du bras. Vn troisième souffrit qu'il léchât le sang qui couloit de son visage, sans détourner les yeux, & sans branler. Vn seul tourna au tour de son poteau, pour éviter la vûë, & la rencontre de cet animal furieux : mais il mourut enfin avec la même constance que les autres.

Ce ne fut pas seulement à Siam que les Macassars se souleverent, & voulurent changer le gouvernement. Batavie fut en grand danger d'être pillée par la perfidie de quelques troupes de cette nation, qui étoient au service de la Compagnie. Car les Hollandois ayant reconnu l'extrême valeur de ce Peuple redouté dans toutes les Indes, en ont pris un grand nombre à leur service, soit pour se rendre encore plus formidables, soit pour épargner les frais qu'il faudroit faire, pour entretenir des soldats Europeens, les Macassars ne leur cedant point en valeur, & coûtant beaucoup moins. On peut dire même qu'ils font d'un plus grand service, parce qu'ils sont plus faits aux chaleurs, & aux inondations

Danger  
de Batavie  
à cause  
des Macassars.

de

de ces climats , qu'ils sont accoûtumez à marcher pieds & têtes nuës , au soleil & à la pluie , dans les bois & dans les marais ; & que quoy qu'ils ne vivent que d'un peu de ris & d'eau , ils ne laissent pas d'estre robustes , & de vivre long-tems. Au lieu que les Europeens ne peuvent souvent resister aux incommoditez des saisons , & aux chaleurs de ce país , qu'ils s'accoutument difficilement à la vie frugale qu'il y faut mener, d'où vient qu'ils succombent aux travaux , ou en y périssant tout-à-fait , ou en y devenant inutiles.

Il est vrai que les Hollandois ne permettent pas même aux soldats Europeens de porter aucune sorte de chaussures , afin de les accoûtumer à aller dans les marecages , & sur les sables brûlans , ou les fouliers estant en moins de rien usez mettroient les soldats en danger de demeurer souvent en chemin , s'ils ne s'accoutumoient à marcher nuds pieds , & s'ils ne s'endurcissoient à cela. Mais après tout il leur a paru plus commode de prendre des hommes tout accoûtumez , & tout endurcis à cette fatigue, puisqu'ils en trouvoient de si bons dans la nation des Macassars , & c'est ce qui obligea la Compagnie à leur offrir de les incorporer dans ses troupes , & à leur y faire un bon parti. Les services qu'elle en reçut dans la suite , la porta à en augmenter le nombre , & à se confier beaucoup en eux : mais enfin ces peuples naturellement inquiets , & remuans , soit que quelques-uns de leur nation eussent été maltraitez par les  
Holl.

Hollandois qui les tenoient dans une severe discipline , & ne leur pardonnoient rien , soit qu'ils commençassent à mépriser des gens auxquels ils se croyoient necessaires , soit enfin qu'ils y fussent poussez par les habitans de l'Isle de Java qui haïssent la nation Hollandoise , y firent entr'eux une conspiration pour se rendre maîtres de Batavie , piller la Ville , & massacrer tous les Europeans qu'ils y trouveroient. Ces Conjurez estoient fort braves , mais ils furent fort imprudents , car ils prirent si mal leurs mesures , qu'ils furent incontinent découverts. Je n'ai pû sçavoir par quel moyen les Hollandois avoient fait cette découverte ; parce que ceux qui m'ont raconté ce que j'écris icy n'estant pas gens qui entraissent dans le Conseil , je n'en pûs tirer que des conjectures incertaines , & sur lesquelles je ne puis faire de fonds. Ce qui est de sûr , c'est que le Général ayant éventé cette trahison , en fit rechercher les auteurs , & mettre en prison vingt des plus coupables. Les autres ayant pris l'épouvante , & se voyant trahis ou découverts , prirent la fuite , & se retirerent la plupart chez un Prince puissant de l'Isle de Java qu'on apelle ordinairement l'Empereur de Mataran , ou simplement le Mataran. Les prisonniers étant convaincus , on en fit écarteler quatre ou cinq des principaux , & des plus coupables , & on laissa les autres en prison , pour apprendre d'eux leurs complices. Quand nous arrivâmes à Batavie , on travailloit encore à cette perquisition , & l'on conduisoit presque tous  
les

les jours au supplice quelqu'un de ceux que l'on convainquoit ; de sorte qu'en divers endroits de la Ville , sur tout aux quartiers les plus frequentez , & aux principales portes, on voyoit des échafauts, des gibets, & des membres à demy pourris.

Les Macassars  
poursuivis en  
Mataran.

Ceux qui se sauverent chez le Mataran se réunirent au nombre de deux ou trois cent , & allerent demander à ce Prince sa protection contre les Hollandois. Quelque inclination qu'eût ce Roy de se déclarer pour les fugitifs, il ne l'osa faire ouvertement , mais aussi il ne voulut point qu'on les chassât de ses Etats , ce que le Général de Batavie ayant appris, il luy envoya un Ambassadeur , pour le prier de luy remettre ces revoltez entre les mains , & luy représenter qu'il luy seroit honteux de leur donner retraite. Le Mataran fut embarrassé de cette Ambassade d'une puissance qu'il n'aimoit pas , mais qu'il redoutoit. Il se tira néanmoins de ce mauvais pas en habile homme , répondant à l'Ambassadeur , qu'à la verité il avoit reçu quelques Macassars réfugiés sur ses terres , à la priere de ceux de cette nation qui étoient à son service , qu'il leur avoit même promis de ne les point livrer à leurs ennemis , mais qu'aussi il n'empêchoit pas leurs ennemis de les poursuivre , ni d'en tirer toute la vengeance qu'ils pourroient , en les poursuivant dans les bois , & dans les campagnes de son Royaume , où ces misérables s'estoient retirez , n'ayant point trouvé d'entrée dans les Villes qu'il leur avoit fait fermer. Le Conseil de Batavie ayant reçu la réponse

réponse du Mataran, jugea qu'il falloit se servir du peu de bonne volonté qu'il leur témoignoit, pour faire un exemple de severité sur les Macassars rebelles, & pour montrer à toutes les nations, qu'ils ne laissent pas de tels crimes impunis. Ce dessein pris, on leva à Batavie une petite armée composée d'environ quinze cent hommes, partie Javans, partie Malaies, auxquels on joignit près de deux cens Europeens, qui étoit un nombre capable non seulement d'exterminer les Macassars, mais d'étonner même le Mataran; un tel nombre d'Europeens, quoy que petit à nôtre égard, paroissant toujours formidable aux Puissances de l'Inde.

Cette armée partit de Batavie avec un grand bruit, & un grand appareil, & laissa tout le monde dans la curiosité d'apprendre le succès de l'entreprise. Il en vint bientôt des nouvelles, mais elles furent d'abord si secretes, qu'on n'en fist part qu'à ceux du Conseil, & aux principaux de la nation, ce qui fit croire qu'elles étoient mauvaises; en effet elles l'étoient. Les Macassars ayant pris des mesures pour se bien défendre, & ayant eû en plusieurs rencontres de l'avantage. Voici comme la chose se passa. Ces rebelles se voyant exclus de toutes les Villes du Mataran, & apprenant qu'il marchoit contr'eux une grosse armée de leurs ennemis, firent leurs derniers efforts pour se soutenir dans cette extremité décisive de leur fortune, & de leur vie. Ils se retirèrent dans les bois le plus avant qu'ils purent, & s'y fortifierent. Ils attirerent à leur parti une centaine de Balies, quelques Malaies, & d'autres

Balies  
peuple  
vaillant.

Macassars répandus en divers endroits du Royaume de Mataran. De sorte qu'après cette jonction, ils se trouverent bien environ cinq cent hommes resolu de perir, ou de vaincre. Ceux qui parurent les plus braves, furent les Balies. Ces peuples sortent de certaines Isles un peu plus meridionales que celles de Java. Ils ne sont pas en si grand nombre que les Macassars, mais ils les égalent en force de corps, & en ferocité; & comme ils n'ont pas tant eû de commerce qu'eux avec les Européens, ils sont encore plus barbares, & plus cruels. On peut cependant dire que dans leur courage il y a beaucoup plus de raison que dans celui des Macassars: car ils n'ont point recours à l'*Opium* comme eux, pour se rendre intrepides par une espece d'ivresse, & insensibles aux coups de leurs ennemis. Ils considerent au contraire le peril, & ce n'est que quand ils ont reconnu qu'il est extrême, qu'ils prennent aussi les résolutions extrêmes de vaincre, ou de perir. Alors ils s'animent les uns les autres, & se dévoient à la mort, se jurant mutuellement de ne se point survivre qu'après la défaite de leurs ennemis. Ils ont une marque de ce dévoïement, qui est une espece de linge blanc, dont ils s'envelopent la tête en forme de turban, & quiconque l'a pris une fois ne peut plus paroître parmi ceux de sa nation, à moins que d'y vouloir passer pour un infame, s'il ne revient victorieux du combat.

Viçtoire  
des Mac-  
cassars.

Ceux de ce Peuple qui s'étoient joints aux Macassars fugitifs de Batavie eurent occasion

casion dans cette guerre de prendre une résolution paraille. Car les Hollandois les ayant cherchez, & trouvez enfin dans leur fort, les investirent, & les presserent de si près, qu'ils les désespererent enfin, & ce fut de ce désespoir, que les assiégez prenant de nouvelles forces, remporterent la victoire sur leurs ennemis au moment qu'on les croyoit perdus. Car une nuit que les Hollandois avoient choisi pour donner un assaut général par un endroit où la palissade étoit mauvaise, les assiégez qui s'en doutèrent, & qui se voyoient reduits à l'extrémité, se resolurent de faire aussi une sortie générale par ce même endroit. Cette résolution prise, ils s'assemblerent, & s'exhorterent mutuellement à ne se point survivre les uns aux autres, s'ils n'étoient vainqueurs de leurs ennemis. Les Balies prirent leurs coëffures blanches, les Macassars, & les Malaies avalerent leur *Opium*, & sortant tous ensemble par l'endroit désigné de la palissade sur les trois heures après minuit, quoy qu'ils trouvaissent les assiégeans en bataille, & tout prests à leur donner l'assaut, ils se jetterent sur eux avec tant de furie, qu'ils percerent leurs bataillons, après quoy revenant sur leurs pas, tuant & massacrant tout ce qui s'opposoit à eux, ils mirent l'armée Batavienne dans un tel desordre, que les Indiens lâcherent pied, & s'enfuirent incontinent après. Les Europeans combattirent avec la dernière vigueur, mais ils furent enfin obligez de plier, & de prendre la fuite comme les autres, plus de qua-

tre-vingt d'entr'eux étant demeurez sur la place.

Tel fut le succès de cette malheureuse entreprise, & telles les nouvelles que nous apprimes pendant nôtre séjour à Batavie, où nous aurions demeuré plus long-tems, si les mesures incommodes que les Hollandois nous obligeoient de garder avec eux, ne nous eussent fait souhaiter d'en sortir au plutôt, & de délivrer nos hôtes des ombrages fâcheux que nous leur donnions. Nous en partîmes le 7. de Septembre, sans avoir appris aucunes nouvelles de la Normandie, depuis le tems que nous nous en étions séparés. Ce qui nous inquiétoit beaucoup, quoy que nous ne nous arrêrassions pas aux bruits qui couroient dans la ville, qu'un Navire François avoit échoué depuis peu à la pointe la plus méridionale de l'Isle de Java; que personne n'étoit échappé de ce naufrage, & que les sauvages avoient pillé tout ce que la mer en avoit jetté sur leurs côtes; car ces bruits ne commencerent à courir que lorsque nous eûmes dit que nous attendions un cinquième Vaisseau de nôtre escadre, qui s'étoit séparé de nous. Un jour quelques-uns des Vaisseaux qui étoient à la rade de Batavie crurent y voir venir cette Flûte, parce qu'ils apperçurent un assez grand bâtiment, qui s'en approchoit, mais on connut bien-tôt qu'on s'étoit trompé: ainsi nous fûmes obligés de partir pour Siam dans cette inquiétude.

Difficul-  
tez de la  
naviga-

La navigation de Batavie à Siam est non seulement fort dangereuse, mais elle est même fort

fort pénible. Il y a une infinité d'Isles, de Ro-  
 chers & des bas fonds semez en divers endroits tion de  
Batavie à  
Siam.  
 de ces mers; de sorte qu'on n'y peut voguer  
 qu'à petites voiles, & toujours la sonde à la  
 main. Il y a pourtant une chose commode, qui  
 est que les vents n'y sont pas violens, & que les  
 fonds sont de bonne tenue: mais aussi il y a des  
 courans fort grands, fort fréquens & fort in-  
 constans, touchant lesquels l'expérience ne  
 peut apprendre autre chose aux Pilotes, sinon  
 que dans tout ce trajet de mer ils doivent être  
 continuellement sur leurs gardes, pour mouil-  
 ler toutes les fois que le vent devient un peu  
 contraire, ou bien qu'il n'est pas assez fort  
 pour surmonter les courans, ou pour lever  
 l'ancre, quand le vent devient tant soit peu  
 favorable; parce qu'il faut profiter du remis,  
 travail fatigant pour les équipages, mais ne-  
 cessaire & indispensable.

Le passage le plus fâcheux & le plus à  
 craindre sur cette route est le détroit de Banca  
 formé par une Isle de ce nom, qu'on laisse à la  
 droite, & par celle de Sumatra qu'on laisse  
 à la gauche. J'ay raconté dans mon pre-  
 mier voyage comment un Pilote Hollan-  
 dois que nous avions, nous fit échouer en  
 allant & en revenant, & comment nous  
 pensâmes y demeurer au retour, nôtre navi-  
 re ayant touché sur l'ancre que ce Pilote  
 venoit de jeter, mais que le poids du na-  
 vire même l'ayant fait entrer dans le fonds  
 qui n'étoit que de vase molle, nous tira d'af-  
 faire en sept ou huit heures qu'il nous en  
 coûta, pour nous mettre à flot. Dans ce se-  
 cond

cond voyage nos Pilotes François firent voir leur habileté, & montrèrent qu'ils n'ont point besoin de secours de ceux des autres nations, pour faire une bonne navigation: car ils prirent si bien leurs mesures, que le 10. du mois nous passâmes l'endroit le plus fâcheux de ce détroit sans aucun accident. Il est vray que durant cinq ou six lieues ceux de l'Oyseau qui nous suivoient d'assez près, connoissoient la trace de nôtre navire par la vase qu'il faisoit lever en passant. Une fois même en sondant nous ne trouvâmes que trois brasses d'eau, quoy que le navire gouvernât & fit sa route: mais ce n'étoit qu'un tas de vases qui s'étoit ramassé en cet endroit, puisque la Loire qui passoit alors à une portée de pistolet de nous, trouvoit par tout six ou sept brasses d'eau, & qu'ayant avancé de la longueur du navire, nous trouvâmes avec la sonde cette même profondeur.

Le 15. étant hors de ce fâcheux détroit Messieurs les Envoyez vinrent à nôtre bord avec Monsieur Duquesne pour tenir conseil: on délibéra s'il ne seroit point expédient de détacher l'Oyseau, pour aller en diligence à Siam faire préparer des rafraichissemens pour l'escadre, & des logemens pour les malades, qui étoient en grand nombre, sur tout dans les Flûtes; parce que les difficultés que les Hollandois de Batavie nous avoient faites, avoient été cause qu'on n'avoit mis à terre que ceux de l'Oyseau. Ces Messieurs jugerent bien que puisqu'il Monsieur de  
Ro-

Rosalie ne pouvoit pas quitter les Ambassadeurs Siamois, je devois m'embarquer dans l'Oyseau, pour aller devant le reste de l'escadre à Siam solliciter toutes les choses dont nous avions besoin.

Dés que je fus embarqué dans ce Vaisseau, Monsieur Duquesne commença à forcer de voiles, pour faire diligence : mais le vent étoit si foible, que nous vîmes les deux jours suivans nos quatre Vaisseaux à quatre ou cinq lieuës de nous. La nuit suivante nous eûmes un tems si favorable, que dès lors nous les perdîmes tout-à-fait de veüe. Quelques jours après cette séparation nous arrivâmes sur le tard à quatre lieuës de Poul-Timon, qui est une des Malayes fort considerable. Monsieur Duquesne appréhendant de manquer d'eau resolut d'envoyer sa chaloupe, pour y en faire quelques tonneaux. Nous n'avions personne dans le bord qui pût reconnoître le mouillage, nul de nos Pilotes n'y ayant mouillé. J'entray dans la chaloupe qui partit le lendemain de fort grand matin avec Monsieur de Tivas Enseigne de Vaisseau qui la commandoit. Nous côtoyâmes longtems les rivages de l'Isle, jusqu'à ce qu'en fin nous trouvâmes une petite riviere fort claire, qui se jettoit dans la mer. On mit pied à terre en cet endroit, & nous ne vîmes que quelques cabanes de sauvages à demy ruinées, & les terres des environs incultes, & pleines de bois fort épais avec quelques Bananiers répandus par cy par là dans la forest. Deux Malaies qui étoient à terre,

Arrivée  
à Poul-  
Timon.

& qui nous avoient apperçûs venir droit à eux, s'étoient rembarquez en nous voyant, & gaignoient en côtoyant le rivage une assez grande anse, qui paroissoit devant nous. Ce qui nous fit juger que c'étoit le veritable mouillage, où nous pourrions faire de l'eau, & trouver des rafraichissemens. En effet les deux Malaies, qui fuyoient auparavant de routes leurs forces, voyant qu'on ne les poursuivoit pas, & que nous les appellions même du rivage, revinrent sur leurs pas nous trouver, & nous firent entendre qu'il falloit aller plus loin vers le Nord, pour trouver l'habitation des Malayes, où il nous dit qu'un Vaisseau Hollandois étoit mouillé. Nous luy fimes signe d'aller devant, & que nous voulions le suivre. Pour l'encourager à se hâter, nous luy avions donné un petit couteau, dont il fit un grand cas. A peine eûmes-nous fait un bon quart de lieue, que Monsieur Duquêne fâché de perdre un vent aussi favorable, qu'il étoit alors, & voyant la chaloupe qui montoit plus haut, luy fit signal d'un coup de canon de revenir à bord. Nous voyions déjà le navire Hollandois dans la rade, & quelques cases des plus exposées, lorsqu'on nous fit le commandement de retourner: il fallut cependant obeir. En revenant nous rencontrâmes le canot du Vaisseau Hollandois avec cinq personnes de la même nation, qui venoient nous reconnoître. Ils nous dirent qu'ils étoient à Poul-timon pour y traiter avec les Malayes, & qu'ils at-

tendoient un Vaisseau de guerre, pour aller reduire certains rebelles des Isles voisines.

Monsieur de Vaudricourt fut plus heureux que nous dans cette Isle. Le Dromadaire avoit tres-peu d'eau avec un fort nombreux équipage: il n'avoit pas eu le tems d'en faire à Batavie, pour achever le voyage. Cette necessité obligea le Commandant de l'escadre d'aller faire aigade à Poul-timon, où il esperoit trouver beaucoup de rafraichissemens, & à bon pris. Les Officiers qui y furent avec les chaloupes, m'ont asseuré que l'eau étoit excellente, & tres-facile à faire, & il est vray que je n'en ay jamais bû de meilleur goût, ny plus belle. Monsieur de Vaudricourt en prit, & la conserva jusqu'auprés de Brest aussi bonne, & aussi saine que la plus fraîche qu'on puise dans nos meilleures fontaines. Pour les vivres, ils étoient d'une cherté extraordinaire, & on en trouva tres-peu. Je crois que les Hollandois les avoient enlevés, parce que j'ay lû dans les Routiers & dans les Journaux particuliers qu'on trouvoit de tres-bons vivres en abondance, & à tres-bon marché à Poul-timon. Nous fîmes un fort grand chemin cette journée-là: sur le tard nous fûmes accueillis d'un violent coup de vent, qui mit nôtre chaloupe & ceux qui étoient dedans à deux doigts de perir.

Ces bouffées de vent viennent tout à coup, & surprennent ceux qui se tiennent peu

sur leurs gardes. Quand ce tourbillon passa, les Matelots de la chaloupe s'étoient approchez du Vaisseau, pour y vendre des vivres, le vent se leva subtilement, & fit que le navire qui étoit auparavant en calme se mit en route, la chaloupe ne fût pas si-tôt parée, de sorte que les amarres ou cordages qui la tenoient attachée, s'embarrasserent avec son grand mats, & l'obligerent à voguer à reculons, c'est-à-dire que la poupe marchoit la premiere : ce qui pensa la faire submerger à cause de la rapidité du Vaisseau qui voloit. Il n'y eut que l'habileté des Officiers, & l'adresse des Matelots, qui pûrent tirer ces pauvres gens de l'extrême péril où ils se trouverent.

Vents &  
courans  
des Côtes  
des Indes.

Après avoir passé l'embouchure du détroit de Malaca, nous côtoyâmes toujours les terres à deux, trois ou quatre lieuës du rivage, la sonde à la main. Il faut prendre toutes ces précautions, c'est-à-dire, ne perdre jamais les terres de veüe, & ne s'en éloigner jamais, jusqu'à ce qu'on puisse mouïller par les vingt ou vingt-cinq brasses d'eau pour le plus, & ordinairement par les huit, dix, douze, ou quatorze; parce que le vent vient ordinairement de la terre, & que les courans portent au large, & qu'ainsi, si l'on s'écartoit trop loin des bords, on se mettroit sous le vent, & ce ne seroit que tres-difficilement, & avec bien des risques, qu'on pourroit gagner la rade de Siam, si on étoit tombé à Chantabon, ou sur les côtes de Camboye, comme l'éprouva la Normande, qui n'arriva que deux mois après nous, quoy que nous ne  
fussions

fussions partis de Batavie que 8. jours avant elle.

Le 21. Septembre nous reconnûmes la pointe de Patavy à quatre ou cinq lieuës de nous. C'est un Royaume particulier qui relève du Roy de Siam. Sur le midy nous découvrimus un petit bâtiment qui alloit à terre. Monsieur Duquesne dans l'incertitude si c'étoit un Vaisseau European ou Indien, & voulant prendre langue du pays, y envoya sa chaloupe pour le reconnoître. J'entraï dedans avec un Mandarin qui entendoit un peu la langue Malaie, & quelques efforts que ce petit Vaisseau fit, pour gagner le rivage, nous l'atteignimes avant qu'il pût être à terre. C'étoit une barque de Malaies qui alloient en course, autant que je le pus juger par leur équipage. Il y avoit 14. ou 15. hommes fort bien-faits avec quatre petites pieces de fonte de 2. livres de balle, & fort courtes. Nous entrâmes dedans, mais nous n'y trouvâmes que du ris & des cocos. Le Capitaine qui paroïssoit fort vieux, & qui avoit longtems demeuré à Siam, parla quelque tems au Mandarin, sans luy apprendre rien de nouveau. Il luy donna du betel, & nous nous retirâmes à bord. Sur le soir un petit vent s'élevant levé, nous fîmes nôtre route, & nous vinmes enfin mouïller le 27. du mois de Septembre à la rade de Siam.

*Fin du troisieme Livre.*

S E C O N D  
 V O Y A G E  
 D U  
 P E R E T A C H A R D  
 A U R O Y A U M E  
 D E  
 S I A M.

L I V R E Q U A T R I E M E.

*Reception des Envoiez de France à Siam.*

Entrée  
dans le  
Menam.

**N**OUS eûmes bien de la peine ce jour-là à gagner le mouillage, parce que les courans, & les marées nous avoient tellement éloigné sous le vent, que nous nous trouvâmes le matin près de vingt lieues au large, plus que nous n'eussions dû être sans ces courans contraires: de sorte que nous n'arrivâmes à la barre de Siam, que sur le soir fort tard, & encore fûmes nous obligez de jeter l'ancre à plus de cinq lieues de l'embouchure du Menam. Le jour suivant, tandis qu'on levoit l'ancre pour se rapprocher, je partis chargé des ordres de Messieurs les Envoiez,

voyez , & de leurs instructions sur les choses  
 particulieres dont je devois informer le Roy  
 de Siam , & son Ministre. J'avois prié le  
 Père d'Espagnac de venir avec moy ; parce  
 qu'ayant demeuré deux ou trois ans à Lis-  
 bonne , il entend , & parle fort bien la lan-  
 gue Portugaise ; ce qui me fut dans la suite  
 d'un fort grand secours. Monsieur de la Lou-  
 bere voulut que le Sieur Mazurier , qui luy  
 servoit de Gentilhomme , & qui portoit une  
 Lettre de sa part à Monsieur Constance ,  
 s'embarquât en même temps avec un Man-  
 darin , que les Ambassadeurs Siamois en-  
 voyoient à ce Ministre pour luy donner de  
 leurs nouvelles.

Quoy que nous eussions la marée favorable,  
 nous ne pûmes arriver à l'entrée de la riviere  
 qu'à midy , après des peines incroyables , à  
 cause du débordement des eaux. Ensuite cô-  
 toyant les bords du Menam , nous trouvâmes  
 une petite barque armée avec vingt Siamois ,  
 qui vinrent nous reconnoître. Le Mandarin  
 qui étoit avec nous , ayant instruit celuy qui  
 les commandoit , de ce qu'ils devoient dire  
 au Gouverneur de la premiere Tabangue ,  
 qui est à une petite lieuë de l'embouchure du  
 Menam , celui-ci prit les devans , & alla aver-  
 tir le Gouverneur , que nous allions incessam-  
 ment le trouver.

Nous arrivâmes à trois heures après midy.  
 Le Gouverneur vint nous recevoir , & nous  
 fit apporter à manger. Monsieur du Bruan  
 qui avoit voulu venir jusqu'à Bancoq , com-  
 mença à s'appercevoir à ce régal , de la diffé-  
 rence

rence qu'il y a entre les Tables de l'Inde, & celles de France. Sans un peu de piscuit & de vin, dont il avoit fait provision, il eût eû de la peine à s'accommoder de l'eau, du ris, & du poisson salé qu'on nous servit, avec quelques œufs. Nôtre Mandarin, quoy qu'il ne fût pas des plus considerables du Royaume, néanmoins parce qu'il estoit du Palais, & qu'il avoit l'honneur de paroître quelquefois l'année devant le Roy, recevoit de grands honneurs de celuy qui étoit Gouverneur de la Tabanque, qui n'avoit pas les mêmes accès à la Cour. Je ne veux pas ômettre une chose assez particuliere, pour faire connoître l'humeur, & l'éducation de ce Peuple.

Respect  
des Sia-  
mois  
pour le  
nom du  
Roy.

Tandis que nostre Mandarin recevoit les respects du Gouverneur, & des autres Siamois habitans de la Tabanque, je m'informai en leur Langue de la santé du Roy de Siam. A cette demande chacun regarda son voisin, comme étonné de ma demande, & personne ne me répondit rien. Je crûs manquer à la prononciation, ou à l'idiome propre des gens de Cour. Je m'expliquai en Portuguais par un Interprète : mais je ne pûs rien tirer du Gouverneur, ni d'aucun de ses Officiers. A peine osoient-ils prononcer le mot de Roy entr'eux fort secretement. Quand je fus arrivé à Louvo, je racontai à Monsieur Constance l'embarras où je m'étois trouvé, voulant sçavoir l'état de la santé du Roy de Siam, & de la sienne, sans que personne eût voulu m'en apprendre la moindre chose.

Je

Je luy ajoûtai que le trouble , que ceux de qui je m'en étois informé , m'avoient fait paroître , & la peine qu'ils avoient eüe à me répondre , m'avoit donné beaucoup d'inquietude , craignant qu'il ne fût arrivé à la Cour quelque changement confiderable. Il me répondit , qu'on avoit été fort étonné de la question que j'avois faite , parce que ce n'est point la coûtume parmi les Siamois de faire de pareilles demandes , ne leur estant pas permis de s'informer de la fanté du Roy leur Maître , dont la pluspart même ne sçavent pas le nom propre , & n'oseroient le prononcer quand ils le sçauroient. Il n'appartient qu'aux Mandarins du premier Ordre de prononcer un nom , qu'ils regardent comme une chose sacrée , & mystérieuse. Il ajoûta , que tout ce qui se passoit au dedans du Palais , estoit un secret impénétrable aux Officiers du dehors ; & qu'il estoit défendu sous de graves peines de rendre publique une affaire qui n'est sçüe que des personnes qui sont attachées au service du Roy dans l'intérieur du Palais : Que la manière de demander ce que je voulois sçavoir , étoit de s'informer du Gouverneur , si la Cour étoit tousjours la même , & s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire dans le Royaume , ou au Palais depuis un tel temps ; qu'alors si on m'eût répondu qu'il n'y avoit aucun changement , j'étois assuré que le Roy , & ses Ministres étoient en parfaite santé , & qu'au contraire s'il fût arrivé quelque révolution confiderable , ils n'eussent pas fait difficulté d'en parler ,

Secret de  
ce qui se  
passe dans  
le Palais  
du Roy  
de Siam.

ler, parce qu'après la mort des Roys de Siam, tout le monde indifferemment peut apprendre, & prononcer leur nom.

Occum Surin, c'est ainsi que s'appelloit le Mandarin qui venoit avec moy, ne se lassoit point de recevoir de l'encens : mais tous les François s'en ennuyoient fort aussi bien que moy. Je le pressois vivement de partir : mais, outre que de son naturel il n'étoit pas fort vif, les Loix du Royaume l'obligeoient à instruire la Cour de sa venue, & des principales choses qu'il venoit dire. Il dépêcha donc un exprés à Louvo avec un gros livre Siamois, où étoit écrit le nom de nostre Vaisseau, & du Capitaine qui le commandoit, le nombre des Soldats, des Matelots, des canons qu'il portoit, ceux qui étoient descendus à terre, & qui alloient à Siam, & pour quelles affaires, autant qu'il l'avoit pu sçavoir.

Nous nous mîmes en chemin sur un petit balon, où nous ne pouvions être assis qu'avec peine, & fort pressés. En cet équipage nous arrivâmes le lendemain sur les dix heures à Bancoq, où je dis la Messe. Je trouvai un grand changement dans cette Place. L'ancien Gouverneur en étoit sorti, & Mr. de Fourbin, qui devoit prendre sa place, n'y étoit plus. Un vieux Capitaine Portuguais y avoit succédé au Sieur de Beauregard, qui étoit allé par ordre du Roy de Siam à Tenasserin, pour appaiser les troubles qui s'y étoient excitez entre les Anglois & les Siamois. Ce nouveau Gouverneur de Bancoq, que j'avois  
connu

connu à Siam avant mon départ, me fit mille honnêtetez, & toute sorte d'offres de services, & aussi-tôt qu'il eût appris qu'il y avoit à la Barre de Siam deux Envoyez extraordinaires du Roy, il fit chercher des fruits, de la volaille, & d'autres viandes fraîches, qu'il leur envoya à leur Vaisseau. Il dépêcha un second exprès à Monsr. Constance pour luy donner avis de ce qui se passoit.

Il y avoit long tems que nous vivions fort frugalement, & il n'omit rien pour nous persuader qu'il nous vouloit bien traiter. Le plus grand plaisir que je reçus de luy, fut qu'il me donna un balon leger & commode, pour achever le reste du voyage jusqu'à Siam. Monsieur Martineau Missionnaire Apostolique qui avoit soin de l'Eglise de Bancoq, nous obligea à dîner chez luy. Après quelque tems de séjour à Bancoq, nous en partîmes pour nous rendre à Siam, où n'ayant pas trouvé Mr. Constance, j'allai droit à la Maison que les Pères Portugais de nôtre Compagnie, ont dans cette Ville au camp de leur nation. Je commençai là à être défabusé des mauvais bruits qu'on avoit fait courir à Batavie, du Roy de Siam, & de son Ministre, & je scûs en même tems tous les fâcheux accidens qui étoient arrivez en mon absence aux cinq Jésuites que j'avois laissé à Siam dans le dessein de passer à la Chine par la premiere commodité. Les Lettres qu'ils m'adressoient, & qu'ils avoient laissées au Père Maldonat Flamand, Superieur de cette résidence, m'instruisoient fort en détail du mauvais

## 138 SECOND VOYAGE

vais succès de leur premier embarquement, & de leur retour à Siam. Quelque long que soit le recit qu'en fait le Père de Fontenay dans une autre Lettre écrite à Paris au Père Verjus, encore mieux circonstanciée que la mienne, ceux qui prennent part à nos emplois, & à nos voyages, seront bien aise de la voir, & liront avec édification les sentimens d'un cœur Apostolique : Là voici sans y rien changer.

Lettre du  
P. de Fon-  
tenai.

**C'**Est particulièrement à vous, mon Reverend Père, que nous devons rendre compte du mauvais succès de nôtre voyage de Macao. Ceux qui nous considerent comme Mathematiciens de sa Majesté recommandez à tous les Princes de l'Orient par ses Lettres patentes, ont sujet de croire que nous devons réussir dans toutes nos entreprises sous la protection d'un si grand Roy : mais vous, qui nous regardez encore comme serviteurs de JESUS-CHRIST, & destinez à prêcher la Foy aux Infideles, vous jugerez aisément que nous devons trouver des croix, & benirez Dieu de ce qu'en effet nous en avons abondamment trouvé. On fait librement des observations, quand on est appuyé du plus grand Monarque du monde : mais on ne se perfectionne dans l'école d'un Dieu crucifié, que par le moyen des souffrances. Je vous raconterai en peu de mots, & sans dissimulation toutes les peines que nous avons eûes. Que si dans le cours de ma narration j'entremêle quelquefois les sentimens que j'avois

j'avois alors, croyez que ceux de mes Compagnons seroient bien plus capables de vous édifier : mais en vous écrivant, je ne puis exprimer que les miens, outre qu'il faut continuer à vous parler sincèrement, & avec la même confiance que je faisois en France.

Les choses ne furent prêtes pour nôtre départ de Siam que le 2. jour de Juillet, auquel on célèbre la Visitation de Nôtre-Dame. Comme nous avons fait nôtre premier voyage sous la protection de l'auguste Mere de Dieu, nous dîmes ce jour-là la Messe pour luy recommander le second qui ne devoit pas ; ce semble estre si difficile, étant bien moins long. Nous primes l'après-dîné congé de nos Pères de Siam, qui nous avoient fait toutes sortes d'honnêtetez, pendant le séjour que nous avions fait en leur Maison ; & le soir nous partîmes les uns dans un balon de Monsieur Constance, les autres dans celuy de Monsieur Veret Capitaine de la faiturie Françoisise, qui nous estoit venu prendre pour nous mener à Bancoq.

Nous avions écrit le matin à Monsieur Constance, pour luy marquer les derniers sentimens de nos cœurs, & pour remercier par son moyen le Roy de Siam, qui venoit de nous donner une nouvelle marque de son affection, ordonnant au Barcalon d'écrire de sa part au Capitaine Général de Macao, & de luy mander qu'il ressentiroit luy-même le bon accueil qu'il nous feroit. Ce Prince vouloit suppléer par ses Lettres de recommandation aux passe-ports de Portugal, que nous atten-

attendions tous les jours, & que nous ne pûmes apporter de France, parce que nous en partîmes avant qu'ils fussent arrivez.

Nous nous rendîmes le lendemain de nôtre départ à Bancoq, qui est une forteresse du Roy de Siam, & la principale clef du Royaume, où Monsieur le Chevalier de Fourbin nous attendoit depuis quelques jours. Nous n'eûmes pas néanmoins l'honneur de le voir, parce qu'il en estoit parti ce jour là même pour l'exécution d'un ordre pressant qu'il avoit reçu de la Cour. Le Gouverneur du Château, qui est un Mahometan né dans Constantinople même, nous vint incontinent visiter, & comme Bancoq est le jardin de Siam, où les meilleurs fruits du Royaume viennent en abondance, il nous mit entre les mains un rôle de ceux qu'il avoit envoyez pour nous au Vaisseau par ordre de Monsieur Constance, qui ne pouvoit mettre de bornes à ses soins, non plus qu'à l'affection qu'il avoit pour nous.

Nous ne fîmes qu'une nuit à Bancoq. Nous y quittâmes Monsieur Veret, & le Père le Comte destiné comme nous à la Chine, mais retenu dans le Royaume jusqu'à l'arrivée des Pères qu'on attendoit de France. Cette séparation fut sensible de part & d'autre; car si nous avions beaucoup d'estime pour luy, il avoit aussi beaucoup d'affection & d'attachement pour nous. Enfin nous arrivâmes à nôtre Vaisseau qui étoit à la Barre de Siam trois lieues au delà de l'embouchure de la riviere.

On

On appelle Barre dans les Indes un banc Barre de Siam. de sable qui s'amasse devant les rivieres, & qui en ferme l'entrée. Celle de Siam occupe dans sa longueur une grande partie de la côte, & est large d'environ trois lieues. Comme l'eau qui la couvre a peu de profondeur, les Vaisseaux, quand ils sont prests d'entrer dans la riviere, sont obligez de prendre un chemin qu'on appelle le canal. Ce canal est Nord & Sud par rapport à la riviere de Siam, & n'a que douze pieds d'eau vers le milieu dans les plus grandes marées: ce qui fait que les plus gros Vaisseaux demeurent à l'ancre proche de la barre. Nous en trouvâmes près de douze en comptant le nôtre, qui étoient prests à faire voile, les uns à la Chine & au Japon, les autres à Manille.

Nous estions tous en bonne santé, & particulièrement le Père de Visselou, qui avoit esté fort malade durant huit jours, & qui n'estoit pas encore guéri, quand nous partîmes de Siam. Les approches de la mer, & peut-estre la joye qu'il avoit d'achever son voyage le guérèrent entièrement. Nous avions d'autant plus sujet d'en remercier Dieu, que nous rencontrâmes en nostre chemin un Religieux de saint François, qui remontoit la riviere fort abbattu de la même maladie qu'il avoit eüe, & qui perdoit ainsi l'occasion d'aller à Manille cette année. Il nous pria de le confesser en passant, car il étoit très-foible. Nous payâmes vu plusieurs fois à Siam,

Siam, & l'estime que nous faisons de son mérite, augmentoit la peine que nous souffrions de le voir en cet état. Après l'avoir entretenu quelque temps, & luy avoir donné toute la consolation que nous pûmes, nous primes congé de luy.

Presque toutes les Cartes marines que nous avons vûes, mettent la barre de Siam à 13. degrés 45. minutes de latitude Septentrionale. Néanmoins si l'on en juge par la hauteur du Pole que nous avons trouvée pour Louvau, qui est de 14. degrés 42. min. 30. s. par celle de la Ville de Siam que le Père Thomas a trouvé de 14. degrés 18. min. il faut que celle qu'on donne communément à la barre, soit un peu moins grande. Car de l'embouchure de la riviere jusqu'à la Ville de Siam on compte pour le moins 30. lieuës de chemin par eau, quoy que la riviere tourne beaucoup: ce n'est pas néanmoins jusqu'à faire croire qu'il n'y ait que dix lieuës en droiture de l'un à l'autre.

Comme la saison estoit avancée, nostre Capitaine se pressoit de partir. Il refusa trois cens pics de Sapan qu'on luy envoyoit, pour achever sa charge; de sorte que nous mimes à la voile le 10. de Juillet, après avoir tous dit une Messe votive à la sainte Vierge, pour obtenir un bon voyage.

Chemin  
de Siam  
à Macao.

Le chemin de Siam à Macao est de gagner premierement certaines montagnes éloignées d'environ trente lieuës de la barre vers le Sud-Sud-Oüest, Les Portugais les appellent *Penthes*, c'est à dire en nôtre langue peignes. Je

Je n'en sçai point la raison, si ce n'est peut-être que les pointes de ces montagnes paroissent rangées & serrées dans une même ligne, comme les dents d'un peigne. On tourne de là vers le Sud-Est, & ensuite vers l'Est, pour aller à Pol Vbi, & Pol Condor, qui sont des Isles du Royaume de Camboye. On côtoye toute la Cochinchine, d'où l'on tire droit à Sancian, Isle célèbre par la mort de l'Apôtre des Indes saint François Xavier, & le commencement des Isles de Macao, laissant l'Isle de Hainan à la gauche; de sorte que pour faire le voyage, on a besoin de deux sortes de vents, les uns qui menent au Sud-Sud-Oüest, & les autres à l'Est.

Ceux qui regnent les mois de May, Juin <sup>Vents des</sup> & Juillet non seulement à Siam, mais aussi <sup>Indes.</sup> dans toutes ces mers des Indes depuis Batavie & Malaca jusqu'au Japon, sont les vents d'Oüest, & Sud-Oüest, avec lesquels on va tres-bien à la Chine pendant ce temps-la: mais il est difficile d'aller avec les mêmes vents aux *Penthes*, si ce n'est en louvoyant. De-là vient que le plus rude travail de tout le voyage qu'on fait de Siam à Macao est ordinairement de gagner ce terme, où l'on n'arrive souvent que quinze jours après le départ, à moins que des vents d'orage qu'on appelle *sommatres* en ce pays, n'y fassent arriver de meilleure heure.

Le 11. de Juillet à midy nous avions avancé d'environ huit lieuës depuis la barre. Le soir du 12. nous en avions fait encore dix, & nous étions vis à vis des fausses *Penthes*, qui sont d'autres

d'autres montagnes éloignées d'environ douze lieues des véritables, lesquelles se dévoiroient déjà dans l'horizon. Nous ne rangions pas les terres d'assez près, en quoy nous reconnûmes trop tard que nous avions commis une faute considerable. Cette mer est pleine d'une espèce de poisson appelé Bagre par les Portugais. Il ne ressemble pas mal à nos rougets, si ce n'est qu'il est un peu plus grand. On en prenoit incessamment avec la ligne, & quand il estoit pris, il jettoit un cry qui venoit de l'air exprimé par ses ouïes; car nous ne luy trouvâmes pas de poulmon.

Le soir du 13. nous avions encore fait près de six lieues; nous commençâmes à nous apercevoir ce jour-là de nôtre méchant équipage, n'y ayant que cinq personnes pour monter aux vergues. La pluspart des Mariniers ne connoissoient pas les manœuvres, & quelques-uns n'entendoient pas la langue; de sorte qu'on estoit obligé de leur parler par gestes; ou les mener aux endroits où l'on vouloit qu'ils fussent. Le Vaisseau chassa quelques heures de la nuit sur son ancre, & l'on en mouilla une seconde, pour n'estre point emporté par la violence des flots, & par la force des vents.

Matelots  
Portu-  
guais.

Le 14. au matin le vent s'estant trouvé bon, pour continuer nôtre route, on employa près de 2. heures à lever les ancrs. Sçachant avec quelle diligence on executoit les ordres des Officiers sur les Vaisseaux du Roi, nous étions surpris de la lenteur affectée de nos Mariniers. Ils paroïssent à peine, quand on les appelloit  
pour

pour une manœuvre. Le Capitaine leur tint une fois ce discours. Mes enfans, il faut venir au travail, quand on vous y appelle : vous voyez que je vous donne mon bien & mon sang, & que je tire le morceau de la bouche de mes enfans, pour vous le donner. On me dit qu'il falloit traiter ainsi les Matelots Portugais, si l'on en vouloit trouver. Quoy qu'il en soit, une condescendance si molle me faisoit juger encore davantage qu'il étoit difficile de naviger seurement dans les Vaisseaux Portugais, & que ce peu de resolution étoit la véritable cause, pour laquelle tant de riches Marchands de Macao ont fait naufrage dans ces mers.

Nous fimes six lieues ce jour-là, & le soir à six heures nous étions vis à vis des véritables Penthes ; mais un peu trop avant dans la mer, pour y pouvoir mouïller. Nous allions au plus près avec un vent qui nous faisoit dériver extrêmement, & qui rompit l'écoute de Mizaine. On n'y eut pas si tôt remedié, que le vent, qui s'augmentoït à tous momens, se tourna en une véritable tempête, qui dura jusqu'au jour. Il est mal aisé de vous expliquer les peines de corps & d'esprit que nous souffrîmes pendant cette nuit: nous la passâmes à implorer le secours du ciel par l'intercession du grand Apôtre des Indes, qui avoit été luy-même exposé à des perils aussi pressans sur ces mers, & qui y avoit fait sentir si souvent son pouvoir miraculeux. Nôtre Vaisseau que l'on avoit crû bon, se trouva mauvais. Il s'ouvroit de tous côtez, & l'on ne pouvoit déjà vaincre l'eau par le moyen des pompes. On jeta dans

la mer plusieurs sacs de ris, des jarres pleines de viandes & d'autres provisions que les Matelots avoient apportées. On amena tout bas la grande vergue : le Pilote me dit secrètement qu'on feroit bien aussi de jeter une partie des marchandises en mer, pour soulager le Vaisseau : mais il n'osoit en parler au Capitaine, qui de son côté voyoit le danger sans déclarer encore sa résolution. Je l'allai trouver, & l'ayant entre-tenu sur le péril où nous étions par la violence de l'orage, & par la foiblesse & la pourriture du Vaisseau, je luy fis remarquer qu'il avoit refusé fort à propos les trois cent pics qu'on luy avoit apportez à la Barre, & qu'avec ce surcroît de charge, nous aurions coulé à fonds. Je le priaï de considerer s'il n'étoit pas dans le dessein de décharger encore un peu le Vaisseau à cause de l'eau qu'il faisoit sans cesse, & qu'il valoit mieux risquer une partie de son bien, que de le perdre tout entier avec la vie.

Ce Capitaine qui étoit un homme sage, & intelligent dans la navigation, ne me répondit rien : mais il descendit pour visiter encore son Navire, & ayant vû qu'il continuoit à faire de l'eau, que toutes les œuvres mortes étoient ébranlées, qu'un seul coup de mer pouvoit aisément les emporter, & que les Matelots étoient sans force, & quittoient leurs postes, il jugea que nous étions perdus, s'il persistoit à tenir contre le vent. Il resolut donc de quitter sa route, & d'aller vent arriere à la premiere terre pour se sauver.

Il étoit quatre heures du matin , quand nous tournâmes le Cap à la terre , dont nous étions éloignez de vingt-quatre lieues ; encore les falloît-il faire devant la nuit pour nous sauver des écûeils qui rendent cette côte tres-dangereuse. Le vent fut fort & violent , & néanmoins si favorable , que nous y arrivâmes à sept heures & demie du soir. Nous nous jettâmes entre une Isle , & une pointe de terre appelée Cossomet , & nous mouillâmes à trois brasses & demie dans un endroit qui rompoit un peu la marée : mais le vent qui venoit droit à nous , nous tourmenta durant toute la nuit. Il rompit nôtre cable sur les deux heures du matin , & emporta la moitié de la Teugue qui couvroit le Château de Pouppe.

Nous n'eûmes guerès plus de repos cette nuit là que les précédentes , nôtre Vaisseau étant dans une agitation continuelle. Nos passagers s'attristoient de ne pouvoir pas aller cette année à Macao , & nous n'étions pas moins tristes de voir aussi nôtre voyage de la Chine differé. Ce qui m'occupoit davantage , étoit la considération du danger que nous avions couru , & de ceux où nôtre Profession nous expose continuellement. Saint François Xavier , cette grande ame qui s'est vû si souvent dans les occasions de faire naufrage , demandoit instamment à Dieu, qu'il ne le délivrât de ces dangers , que pour l'exposer à de plus grands , & souffrir encore davantage pour sa gloire. Si nous n'avions pas assez de force pour faire la même

priere, Dieu sçait néanmoins que nous étions bien aises d'être sortis de France, & que nous ne souhaitions pas y être restez pour éviter ces dangers.

Le seizième au matin, le vent continuant à maltraiter le Vaisseau, nous levâmes l'ancre, pour avancer un peu sous l'Isle voisine. Il échoïa dans ce mouvement sur un fonds de sable, recevant de grandes secouffes, quand les flots, qui l'élevoient de tems en tems, venoient à le quitter. La chaloupe qu'il falloit mettre d'abord en mer pour sonder les chemins, y fut mise pour lors, afin de donner quelque soulagement au Vaisseau, & s'aller saisir d'un mirou qui est une barque Siamoise qu'on voyoit à l'abri sous l'Isle, & que l'on emmena par force pour décharger encore le Vaisseau. Durant ce tems là il se remit un peu, & le Pilote ayant fait mettre la voile du Beaupré, acheva de le tirer : mais d'une manière qui l'ébranloit extrêmement, & nous attendions le moment qu'il s'ouvriroit en deux. On se remit à l'ancre à trois brasses, & demie d'eau, & on en moïilla deux en assurant les cables autant qu'il se pouvoit, car il n'y en avoit point de rechange.

Cependant le Mirou n'étant plus nécessaire pour le Vaisseau, je resolus de le prendre pour nous, & même d'en fréter un autre qui paroïssoit sous l'Isle. Nôtre dessein étoit d'y charger tous nos paquets, & d'aller incessamment à la Barre de Siam, où nous esperions arriver à tems pour trouver encore quelque Vaisseau qui nous meneroit à la Chine.

Chine. Le sieur André Noret nôtre Capitaine approuva fort cette résolution : mais la mer étoit si grosse que le Mirou ne peut approcher du Vaisseau pour recevoir nos hardes. Ainsi nous nous contentâmes de nous y mettre le soir à dessein d'aller passer la nuit à terre, pour reposer un peu, & de revenir le lendemain, pour charger nos balots, & pour entendre les confessions de tous, chacun étant encore dans l'étonnement, & se voulant reconcilier avec Dieu.

Pendant que nous travaillions à nôtre sûreté, Dieu qui vouloit que nous missions en luy nôtre confiance, nous preparoit d'autres sujets d'inquiétude. Le Mirou dans lequel nous entrâmes le soir, ne pût jamais gagner la terre, & fut obligé de mouiller à la moitié du chemin à cause du vent qui nous étoit contraire. Sur la minuit, il s'alla mettre dans un autre lieu, où il n'étoit pas plus à couvert, de sorte que nous souffrîmes autant cette nuit que les précédentes. Le matin étant venu, nous nous trouvâmes éloignez de nôtre Vaisseau d'une lieue & demie. Il étoit impossible d'y retourner, parce que le vent en venoit. Cependant nous manquions de vivres, & nous étions huit personnes, nous quatre avec un serviteur, un Matelot du bord qui nous servoit d'interprète, & deux Portuguais de Macao qui avoient perdu leur Vaisseau l'année de devant, & qui desiroient de se rendre cette année chez eux. Ils nous avoient prié de les emmener avec nous, & nous leur ren-

dions avec joye ce petit service. Le Patron de nôtre Mirou étoit Chinois, & disoit qu'il ne connoissoit point de riviere près de-là, ni d'autre lieu de retraite pour se couvrir de la violence du vent, que l'Isle que nous avions quittée, & qu'il n'étoit plus en nôtre pouvoir de gagner. Dans l'embarras où nous nous trouvions, ne pouvant ni demeurer en ce lieu, parcé que le vent nous y tourmentoit trop, ni retourner au Vaisseau parce qu'il étoit contraire, nôtre interprète nous assura qu'à quinze lieuës plus bas, il y avoit une Ville nommée Chantaboun, capitale d'une Province dont le Gouverneur avoit des Galeres armées de vingt-cinq hommes, avec lesquelles nous pouvions arriver en peu de jours à la Barre de Siam en navigeant le long des côtes: Qu'il étoit obligé de secourir tous ceux que le mauvais tems faisoit relâcher en son gouvernement: Que luy-même l'avoit expérimenté l'an passé, car ayant fait naufrage vers Pol-Ubi dans une Somme du Roy qui alloit à la Chine, il gagna Chantaboun avec quelques gens de la Somme, & que le Gouverneur les fournit de tout pour retourner à Siam: Qu'il le feroit encore avec plus de soin, & de diligence pour nous, quand il sçauroit que nous portions des Lettres de recommandation du Roy, & que Monsieur Constance nous appelloit ses frères.

Riviere &  
ville de  
Chanta-  
boun.

Nous sçavons déjà que la ville de Chantaboun n'étoit pas éloignée, & que le Gouverneur de cette côte avoit cet ordre particulier, dont il nous parloit. Ainsi nous primes la

la résolution d'y aller, tant pour chercher un prompt secours à nôtre Navire, que pour chercher les moyens de gagner nous mêmes incessamment la Barre, persuadez toujours qu'avec un peu de diligence, nous pouvions encore trouver quelques-uns des Vaisseaux qui alloient aux Isles de Macao. Nous mîmes à la voile sur les six heures du matin, & le soir au coucher du Soleil, nous entrâmes dans la riviere de Chantaboun. Cette riviere est large, & environné d'arbres, mais elle a peu de profondeur. On voit quantitez de ruisseaux qui s'y rendent du milieu des bois, & qui viennent des montagnes voisines. Comme nous étions pressés de parler au Gouverneur, & que nôtre Mirou ne pouvoit monter qu'à peine, nous allâmes sur un petit Balon le Père Gerbillon & moy jusqu'à Chantaboun, où nous arrivâmes entre quatre & cinq heures du soir.

Chantaboun est situé aux pieds d'une de ces grandes montagnes qui font une longue chaîne du Septentrion au midy, & qui separent le Royaume de Siam de celui de Camboye. Il est sur une hauteur au milieu des bois. Du côté que nous y entrâmes, il paroissoit enfermé d'une enceinte de vieilles planches plus propres à défendre les habitans des bêtes sauvages, qu'à les assurer contre les ennemis. Ayant marché plus d'un quart d'heure, & presque toujours dans l'herbe jusqu'aux genoux, nous arrivâmes enfin à la maison du Gouverneur. Un de ses domestiques accourut, & nous fit signe

d'arrêter. Il dit à nôtre Interprète que nous pouvions attendre dans la sale du Conseil qu'il nous montrait, & qui n'étoit pas assurément comme les nôtres de France. Elle consistoit dans une couverture de feuilles de rozeaux, soutenue par des pilliers de bois aux quatre coins, & au milieu. Le plancher étoit élevé d'environ cinq pieds au dessus de la plate-terre, & l'on y montoit sans autre façon par une piece de bois toute ronde, & un peu inclinée. Nous attendîmes près d'une heure dans la sale, que le Conseil s'y rendit avec le Gouverneur qui étoit Malaie âgé d'environ quarante ans, & de la Religion Mahometane.

Après qu'il eût pris sa place, je luy dis que nous étions des Religieux d'Europe, serviteurs du vray Dieu, & destinez par nôtre Profession à prêcher sa Loy par tout le monde : Que nous avions accompagné Monsieur l'Ambassadeur de France jusqu'au Royaume de Siam, où nous étions restez près du Roy qui nous avoit comblé de faveurs, en nous faisant bâtir une maison magnifique dans sa ville de Louvo : Que nous connoissions particulièrement Monsieur Constance ; & que depuis que nous étions dans le Royaume, nous avions demeuré chez luy. J'ajoutai que nous étions partis depuis dix jours pour aller à Macao, mais que le mauvais tems nous ayant contraint de relâcher à Cassomet, nous venions pour luy représenter les necessitez de nôtre Vaisseau, & pour luy demander une Galère pour nous, afin de retourner au plûtôt à la

Barre :

Barre : Que le Roy nous avoit chargé de plusieurs commissions pour la Chine, lesquelles nous pouvions exécuter encore, si nous arrivions à tems pour rencontrer les Sommes qu'il envoyoit à Canton.

Le Gouverneur me répondit que ses Galères n'étoient point à Chantaboun : Que les unes étoient plus bas sur les frontieres du Royaume près de Camboye, & les autres plus haut à une lieuë de Cassomet. Il nous fit plusieurs questions touchant nôtre Vaisseau, à qui il appartenoit, quelles marchandises il portoit, & de quoy particulièrement il avoit besoin. Nous luy répondîmes à tout en peu de mots : mais comme le desir de renover nôtre voyage nous touchoit le plus, nous le priâmes de voir par quels moyens il pourroit nous renvoyer incessamment à la Barre. Le nom, & la crainte de M. Constance qui avoit quelque part au Vaisseau, le possédoient tellement, qu'il ne pouvoit parler d'autre chose : ce qui m'obligea de luy déclarer enfin que le Vaisseau pouvoit plus attendre que nous. Que Monsieur Constance prenoit un interêt particulier à nôtre voyage, & qu'il se feroit rendre compte du secours qu'il nous auroit donné : Que nous étions serviteurs du Roy, chargés de plusieurs ordres de sa Majesté qu'il falloit exécuter à la Chine ; & que si nous manquions l'occasion qui se presentoit, il en seroit responsable. Il m'offrit de nous envoyer par terre, c'est-à-dire par les bois en danger d'être tuez par les éléphants, ou dévorez des tigres ; encore falloit-il marcher quatorze jours pour gagner un Village, d'où

l'on comptoit une journée de chemin à Bancoq. Cette proposition nous accommodoit peu : car outre les fatigues d'une route si difficile, nous arrivions trop tard à la Barre de Siam, & d'ailleurs il falloit retourner au Vaisseau pour prendre ce qui nous appartenoit. Je luy proposai de faire venir une de ses Galères. Il m'assura que cela ne se pouvoit executer qu'en dix jours. Enfin la nuit nous prit avant que de rien conclure. Le Gouverneur nous demanda si nous ne voulions pas souper; je luy dis que nous le ferions tres-volontiers, n'ayant point mangé depuis le matin.

Deux heures après qu'il se fût retiré, l'on nous envoya du ris, cinq ou six cocombes crus, & quelques figues que nous abandonnâmes à nos rameurs qui avoient plus d'appétit que nous. Un morceau de pain que nous avions apporté du Mirou, fut tout notre souper. Nous nous couchâmes ensuite dans un coin de la sale du Conseil sur une natte qu'on y avoit étendue, ayant près de nous une troupe de Talapins qui chanterent dans leur Pagode toute la nuit, c'est-à-dire huit heures de suite pour un mort qui fut brûlé deux jours après, avec leurs solemnitez ordinaires.

Sur les six heures du matin, le Conseil se rassembla. Le Gouverneur plus disposé que le jour précédent à nous satisfaire, s'étant fait expliquer la manière dont sa Majesté nous avoit traitez à Louvo, dit à ses Conseillers que nous étions protegez du Roy. Un accident contribua beaucoup à le confirmer dans ses bonnes inclinations pour nous. Car le Père Ger-

Gerbillon qui s'ennuyoit aussi-bien que moy de leurs longues délibérations, tira une montre à réveil de sa poche pour voir l'heure qu'il étoit. Le Gouverneur eut la curiosité de la voir. Nous luy en expliquâmes l'usage, & nous la fîmes sonner plusieurs fois devant luy. Le Conseil de Chantaboun qui n'avoit jamais rien vû de pareil, en étoit ravi. Je promis au Gouverneur une pareille montre, s'il nous faisoit arriver à la Barre pour le vingt-cinquième du mois c'est-à-dire dans six jours : car nous étions alors au dix-neuvième. Il nous dit qu'il nous feroit rendre en trois jours à nôtre Vaisseau, & qu'ensuite nous prendrions nos mesures pour aller à la Barre.

Sur sa parole qui se trouva fausse depuis, nous partîmes pour chercher les deux autres Péres, & les deux Portugais que nous avions laissez au bas de la riviere. Je ressentois au fonds de mon cœur une secrète tristesse de quitter nôtre Mirou n'osant presque me confier à la bonne foy d'un Mahometan, & d'un Malaie : mais dans l'état où nous étions destituez de tout secours, c'étoit une nécessité de le faire. Nous arrivâmes le soir à la sale du Conseil. Le Gouverneur nous envoya demander si nous portions quelque chose de précieux, afin de nous donner des gardes durant la nuit. Je luy fis dire le plus civilement que je pûs que tout étoit dans nôtre Vaisseau, & que nous portions seulement quelques Livres pour faire nos prières. Nous le supplîames encore de nous dépêcher le lendemain le plutôt qu'il pourroit, parce

qu'un seul jour de retardement suffiroit pour nous faire manquer l'occasion d'aller à la Chine : mais quelques pressantes que furent nos paroles, nous ne pûmes sortir de Chantaboun qu'environ midy. Le Gouverneur qui nous fit entrer cette fois dans sa maison, qui étoit bâtie de simples bambous sans aucun ornement, nous dit qu'il nous donnoit un Balon, & cinq rameurs qui nous rendroient incessamment jusqu'à Cassomet, & qu'il y seroit avant nous pour voir l'état de nôtre Vaisseau. Il nous pria de ne point battre les rameurs qu'il nous donnoit, comme quelques Portugais avoient fait en pareille occasion : Que s'ils étoient maltraitez, ils pourroient s'enfuir, & nous abandonner au milieu des bois ; qu'à cela près, ils nous conduiroient sûrement au lieu qu'on leur avoit marqué. Il nous donna des vivres, c'est-à-dire du ris pour cinq ou six jours avec quelques volailles.

Après l'avoir remercié de tous ses soins, & l'avoir assuré que nous en écrivions à Monsieur Constance, ce qu'il paroissoit desirer le plus, nous commençâmes nôtre voyage, durant lequel Dieu nous fournit assez d'occasions d'exercer la patience, & de faire nôtre premier apprentissage de la vie pénible des missionnaires. Comme ce point est celui qui vous agréera davantage, je vous en marquerai toutes les particularitez, persuadé que vous serez bien aise d'en sçavoir tout le détail.

Voyage  
de Chan-

En premier lieu nous marchâmes, mon  
Re-

Révérend Père, depuis la maison du Gouverneur jusqu'à la riviere nus pieds durant une demie heure : la pluye qui étoit tombée la nuit & tout le matin en abondance, ayant tellement gâté le chemin, que ce n'estoit plus que de la bouë. En second lieu quand nous fûmes arrivez à nostre balon, on nous vint dire que nos rameurs estoient yvres, de sorte que nous fûmes obligez de les attendre plus d'une heure, & de mortifier le desir, que nous avions de partir promptement. Ils n'avancerent presque point le reste du jour. Sur les six heures du soir, après avoir fait trois ou quatre lieuës seulement, ils nous mirent à terre dans un lieu défriché, pour avoir le loisir de cuire leur ris : on y voyoit plusieurs buffles qui païssoient, & quelques habitations éloignées d'environ un quart de lieuë. C'étoit un endroit agréable pour une heure de temps, & pour des personnes qui ne trouvoient en leur chemin que des forests. Nous ne fûmes pas si tôt descendus, que chacun se retira, pour méditer un peu de temps, & se recueillir avec Dieu. Je ressentois une extrême tristesse de voir nôtre voyage reculé d'un an, car je ne pouvois esperer autre chose de la non-chalance de nos rameurs. Plus nous tardions, plus je prévoyois que la langue & les caractères de la Chine me seroient difficiles à apprendre : mais comme le danger où nous avions laissé nostre Vaisseau, me revenoit toujours en l'esprit, j'appréhendois que cet empressement avec lequel nous en étions sorti, ne fût venu en partie de quelques senti-

mens de crainte, & dans ce doute qui me faisoit de la peine, je resolus de ne rien faire par crainte dans tous les dangers où je me trouverois desormais, en accomplissant les devoirs de ma profession. Je considerois que Moyse fut exclu de la terre de Promission, pour avoir douté; que la défiance fit enfoncer saint Pierre dans les eaux; que ces occasions de perdre sa vie sont les plus grandes épreuves, par lesquelles Dieu perfectionne les hommes Apostoliques, & les attache particulièrement à soy; que saint François Xavier avoit accoutumé de remercier Dieu, quand il s'y trouvoit, & regardoit la crainte comme la chose du monde la plus indigne d'un Missionnaire, qui doit mettre toute son esperance en JESUS-CHRIST, & vivre selon cette maxime de l'Evangile. Celuy qui perdra son ame pour l'amour de moy, la trouvera. Je vous raconte, mon Révérend Père, ce qui se passoit en moy durant cette retraite, où Dieu qui fait entendre sa voix dans les vastes solitudes de Siam, aussi bien que dans les Villes de France, m'instruisoit intérieurement des maximes que je dois suivre. Priez Dieu qu'il me fasse la grace de les pratiquer fidèlement, & sur tout celle cy, qui est une des plus importantes dans les Missions.

Nos rameurs nous menerent encore près de deux lieues; après quoy, soit qu'ils fussent lassez de travailler, ou que véritablement il y eût du danger à s'avancer davantage, ils nous dirent qu'on alloit entrer dans un endroit

droit où la riviere n'étoit qu'un ruisseau large  
seulement de dix ou douze pieds, & presque  
sans eau; qu'en s'y engageant durant la nuit,  
les tygres pouvoient venir à nous de l'un &  
de l'autre côté de la riviere. Que pouvions-  
nous faire, sinon de les croire sur leurs paro-  
les, n'ayant aucune connoissance du Pays?  
Nous passâmes donc toute la nuit assis, &  
pressés comme nous étions dans nostre balon,  
où la petitesse du lieu, la chaleur & une nuée  
de ces mouchérons qu'on appelle cousins en  
France, & mousquites icy, nous empêcherent  
de fermer l'œil: mais rien ne nous affli-  
geoit plus, que de voir nos premieres espe-  
rances de regagner la Chine cette année, s'en  
aller peu à peu en fumée.

Le 21. au matin nous passâmes en effet par  
ce lieu plus étroit de la riviere, dont on nous  
avoit parlé, & vers le commencement de la  
nuit, après avoir bien tourné dans les bois,  
nous arrivâmes à l'emboucheure d'une ri-  
viere proche de la mer. La plupart de nous  
lassez du balon où nous étions extrêmement  
à l'étroit, aimèrent mieux coucher à terre sur  
le sable. Les Siamois qui nous conduisoient,  
faisoient de tems en tems des feux, pour éloi-  
gner les tygres. Ils nous dirent le lendemain  
qu'il falloit entrer dans la mer avec nôtre ba-  
lon, & côtoyer la terre durant tout le jour,  
pour regagner une autre riviere, qui nous  
menoit à nôtre route.

Le vent étoit toujours le même, la mer ex-  
trêmement grosse, & nostre balon si foible,  
qu'un seul de nous n'y pouvoit remuer, ni  
chan-

changer de côté, sans l'exposer à tourner. Nous leur représentâmes que ce qu'ils nous proposoient, estoit impossible pour ces raisons, & ils le voyoient clairement eux-mêmes. Ils prirent donc la resolution de nous mener par un autre chemin, nous faisant accroire que deux ou trois journées nous rendoient à nostre Vaisseau, bien que nous en fussions éloignez de douze. Nous arrivâmes le soir à un village nommé Lamparie, qui est au milieu des bois. Il y a quantité de ces villages dans le Royaume, & les Siamois s'y retirent des villes & de la campagne, aimant mieux défricher un peu de terre, & la cultiver en liberté parmi les bêtes sauvages dans l'épaisseur des bois, que de venir proche des Villes dans une continuelle sujettion, dépendans & maltraitez de leurs Mandarins. Ce n'est pas qu'ils n'obeissent dans la plûpart de ces lieux aux prochains Gouverneurs: mais la crainte qu'on a qu'ils ne s'éloignent encore davantage fait qu'on les traite avec plus de modération.

Nous passâmes la nuit dans ce village, & nos conducteurs qui s'y trouvoient bien, avoient dessein d'y demeurer le lendemain, lorsque les Officiers du Gouverneur arriverent heureusement, & nous apprirent qu'il alloit luy-même au Vaisseau, pour en faire son rapport à la Cour. Cette nouvelle fit plus d'impression sur nos guides, qui s'estoient déjà enyvrez, que toutes nos exhortations. Ils prirent nos hardes sur leur dos, & commencerent à marcher vers un autre village à quatre lieues  
de

de celuy-cy. Nous les suivions à pied le bâton à la main. Il falloit marcher par les bois, où les occasions de souffrir ne nous manquèrent point : mais nous apprîmes en même temps que ce n'est pas une chose bien difficile d'aller pieds nuds parmi les cailloux, quand on se propose la gloire de Dieu dans ce genre de vie.

Nous arrivâmes à ce village nommé Samhay à une heure après midy, & l'on nous mena dans une espece de Pagode toute ruinée, où du moins nous étions à couvert de la pluye. Il semble qu'on faisoit en ce lieu des sacrifices au diable : car nous y trouvâmes de petites bougies à demy brûlées, & des figures d'éléphants, des tygres, de rhinoceros & de ces poissons de mer appelez communément espadons. Comme les Siamois croyent que le demon seul est auteur des maux, qui regardent le corps ; car ceux de l'ame ne les touchent gueres : ils ont coutume de le remercier, lorsqu'ils ont été delivrez de quelque danger tant sur mer que sur terre, s'imaginant que c'est lui qui leur a pardonné cette fois, & qu'ils doivent leur salut à sa misericorde. Nous renversâmes les bougies, & toutes ces figures, pour remercier le vray Dieu, qui seul avoit été misericordieux envers nous, en nous preservant du naufrage :  
*misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.*

Le chemin que nous avons fait le matin, nous fit demeurer le reste du jour à Samhay, pour nous delasser un peu. Nous remarquâmes dans ce village quantité de perdrix, qui voloient en troupes par la campagne. Nous avions aussi trouvé beaucoup de paons dans les forests, & une

une infinité de singes. Les fourmis font en Europe leurs petits magasins sous terre, & elles s'y retirent durant l'hyver. C'est au sommet des arbres qu'elles se retirent icy, & qu'elles portent leurs provisions, pour éviter les inondations qui couvrent la terre durant cinq ou six mois de l'année. Nous voyions leurs nids bien fermez, & maçonnez contre la pluye, qui pendoient des extrémitez des branches. Voilà ce que nous avons pû remarquer dans un pays, qui n'a rien de particulier que des solitudes affreuses, & dans un tems où nous n'étions guères disposez à réfléchir sur la Philosophie.

Nous partimes le jour suivant de Samhay dans un balon plus grand, & plus commode que le premier, & nous allâmes jusqu'à la mer. Le Gouverneur s'y rendit quelque tems après nous : les civilitez ordinaires estant achevées, nous lui fimes comôître que nous étions mécontents de nos rameurs, qu'ils n'avancoient point, & qu'ils s'enyvroient continuellement. Je croyois qu'il les alloit battre sur l'heure, & dans cette pensée je me préparois à demander grace pour eux : mais il me répondit sérieusement qu'en sa presence ils ne s'enyvroient point, & que s'ils le faisoient hors de-là, ce n'étoit point sa faute. Il fallut venir à nostre chemin, qui estoit, disoit-il, de nous mettre sur mer, comme l'on avoit voulu faire deux jours auparavant. Nôtre balon étoit un peu meilleur, & nous avions l'exemple d'un petit balon qui venoit d'arriver, & qui avoit tenu la même route que

que nous devons faire : mais on n'ajoûtoit pas que les Siamois s'exposent aisément à ces voyages , & que leur balon venant à se remplir d'eau , ils en font quittes pour le vuidér à force de bras , ou pour se sauver sur le rivage.

En effet nous n'eûmes pas avancé deux cens pas dans la mer , que les flots qui s'élevèrent extrêmement , penserent engloutir nôtre balon , & nous fûmes trop heureux de regagner incessamment la terre. Je dis à Monfr. le Gouverneur , qui avoit été present à ce danger , que je le remerciois tres-humblement des peines qu'il prenoit , pour nous renvoyer à nôtre Vaisseau ; que s'il n'avoit point d'autre moyen de nous y rendre , je choisissois de demeurer à Samhay , en attendant des nouvelles de Monsieur Constance , à qui j'allois écrire. Il me répondit qu'il étoit en mon pouvoir d'écrire contre luy , mais que je voyois moy même qu'il s'étoit mis en marche pour l'amour de nous. Je l'assûray que nous n'étions pas venu aux Indes , pour desobliger personne , beaucoup moins un homme comme luy , à qui nous avons de l'obligation ; mais aussi que ne pouvant plus aller à la Chine cette année , rien ne me pressoit de retourner à Siam ; & que je ne pensois plus qu'à m'y rendre sûrement ; que le Roy qui nous avoit honoré de tant de faveurs , nous enverroit indubitablement une de ses galeres , & que j'aimois mieux attendre cette voye , que de m'exposer à celles qu'il nous offroit , qui estoient toutes périlleuses,

Sejour à  
Samhay.

ses. Il voulut nous ramener à Chantabour : mais s'étoit nous remettre dans les voyages, dont nous étions déjà fort las. Je le priay seulement de nous faire trouver une maison à Samhay, & de nous donner un homme de sa main, qui pût répondre de nous au Roy. Il nous offrit civilement son Secretaire, dont l'air & les manieres nous revenoient assez. Ainsi nous prîmes le chemin de Samhay, où nous éprouvâmes un jour après l'extrême dureté d'un Cochinchinois qui trafiquoit avec son mirou dans ce village : car ayant voulu traiter avec luy de nous mener à Siam, & le payer de tout le profit qu'il pouvoit tirer de ses marchandises, afin que rien ne l'empêchât de partir, il nous dit absolument qu'il n'en feroit rien, quand nous lui donnerions tous les biens du monde, & qu'on le tueroit sur la place. Il refusa même de nous changer des pataques en argent du pays, dont nous avions un extrême besoin, pour acheter des vivres, à moins que nous n'en donnassions une & demie pour un tical, qui ne vaut pas quarante sols de nostre monnoye de France. Il n'y a rien de plus dur à persuader que ces peuples, quand ils ne sentent pas actuellement une autorité supérieure, & c'est pour cela que leurs maîtres les traitent sans pitié jusqu'à les faire mourir quelquefois sous les coups, quand ils commettent quelque faute, encore ont-ils beaucoup de peine à les assujettir par cette sévérité.

Voyage  
de Sam-  
hay à Pef-  
sây.

Le Village où nous étions manquoit de tout, & l'on n'y pouvoit trouver des vivres pour

pour nous, & pour ceux de nôtre Balon. Ainsi nous fumes contraints de le quitter deux jours après, & de suivre l'avis du Secretaire qui nous proposa de marcher à pied le long du rivage, pendant que des Siamois qu'il alloit faire venir, conduiroient nôtre Balon par mer. Ce voyage fut assez doux à la nourriture près, qui n'estoit quelquefois qu'un peu de ris cuit dans l'eau. Vne grosse pluie nous prit le second jour, nous en fûmes tellement moüillez parce qu'elle dura fort long-temps, que nous tremblions même de froid au milieu de la Zone torride. Nous ne pouvions changer d'habits, ayant tout laissé dans le Vaisseau, ni faire du feu pour nous réchauffer, tout le bois étant moüillé. Le quatrième jour nous fîmes le plus affreux de tous les voyages, marchant dans les bois & enfonçant dans une bouë fort épaisse jusqu'au dessus des genoux. Nous rencontrions souvent des épines qui nous piquoient rudement, & des sangsues qui nous faisoient la guerre. Le Soleil qui paroissoit ce jour-là nous incommodoit aussi beaucoup; & pour comble de peines, il falloit suivre nos guides que la peur des bêtes suavages qui vont dans ces bois, faisoit courir avec une grande vitesse. Le Père de Visselou qui n'est pas le plus fort de nous tous, se tiroit le mieux d'un si méchant chemin. Pour moy j'étois tellement abbatu de sueurs, que les forces me manquerent après avoir achevé trois lieues. Nous ne laissâmes pas d'arriver à nôtre terme qui étoit un Village nommé Pessay, & nous y demeurâmes le reste du jour.

Nos

Nos premiers guides nous quitterent en ce lieu, & nous remirent entre les mains d'autres gens que le Gouverneur avoit nommez pour achever de nous conduire. Quelque argent que nous leur donnâmes quand ils nous dirent adieu, les remplit d'une si grande joye, qu'ils ne se tenoient pas. Le bruit qu'ils faisoient dans tout le Village nous divertit un peu. Vn d'eux avoit été vingt ans Talapoin, & s'estoit retiré des Pagodes pour avoir, disoit-il, la liberté de boire du vin. Le mal est qu'il le faisoit un peu trop, & nous en avions senti de l'incommodité dans le voyage. Le Père Gerbillon, & le Père Bouvet couchèrent cette nuit là dans la sale des Talapoins, qui n'étoit qu'un toit couvert de roseaux, & soutenu par des piliers & où le vent entroit de tous côtez. Le Pere Visdelou & moy allâmes dans une de leurs maisons, où nous fîmes plus à couvert. En y entrant nous trouvâmes un Talapoin qui faisoit sa prière devant sa Pagode, c'est-à-dire devant une petite statue posée sur une table fort haute. Il chantoit sans faire la moindre pause, & remuoit son évantail avec tant d'action qu'on eût dit qu'il estoit possédé. Quand il eut achevé de prier, je luy fis signe de demeurer un peu de tems avec nous, & ayant appelé nôtre Interprete, je luy dis que nous étions des Religieux venus depuis six ou sept mois d'Europe : Que nous en sçavions toutes les coûtumes & les sciences ; que si la curiosité le portoit à sçavoir quelque chose de ce Pays-là, nous le satisferions avec beaucoup de joye : mais

mais que nous le prions de nous éclaircir aussi sur quelques questions que nous luy voulions faire. Il nous répondit assez doucement que nous pouvions l'interroger.

Je le priaï donc de nous expliquer quelques-unes des paroles qu'il chantoit à sa priere. Après plusieurs questions & réponses, il me fit entendre qu'il y demandoit du merite. Nous le priâmes de nous dire à qui il s'adressoit pour en obtenir, il répondit que c'étoit à Dieu ? Nous continuâmes à luy demander, où étoit le Dieu qu'il invoquoit, & sur ce qu'il nous repliqua qu'il étoit depuis près de deux mille ans dans le Nireupan, c'est le Paradis des Epicuriens. Nous eûmes lieu de luy faire diverses instances : car il vouloit que son Dieu ne fût occupé que de ses plaisirs, & néanmoins qu'il entendoit encore sa priere, ce qui ne s'accorde pas. Nous le pressâmes de nous expliquer nettement comment il concevoit que cela se pût faire ? Il nous repartit que si son Dieu n'entendoit pas, il avoit laissé du moins un commandement de prier, qu'il accomplissoit en priant. Nous combatîmes sa réponse, en luy montrant que si son Dieu ne pensoit plus à nous, l'observation de ses commandemens étoit inutile, & nous luy prouvâmes ce raisonnement par une comparaison familiere. Tandis que le maître de la maison vit, les serviteurs executent ses ordres, parce qu'ils esperent de luy plaire, ou qu'ils craignent d'en être punis : mais quand il est mort, chacun se retire de son service, les bons serviteurs ne pouvant plus luy plaire, ni les méchans

Prieres  
Siamoi-  
ses.

méchans en apprehender aucune punition. Nous luy demandâmes pour quelle raison il n'en ufoit pas de la sorte, son Dieu étant hors d'état de luy faire du bien & du mal. Le Talapoin ne raisonnoit pas beaucoup, quoy que nos raisonnemens fussent fort clairs. Nous luy dîmes ensuite que les Europeens prioient un Dieu qui entendoit & voyoit tout, & qui gouvernoit le Ciel & la Terre, qu'il n'avoit point eû de commencement, & qu'il ne pouvoit finir : Que ceux qui ne l'adoroient, & ne le seruoient pas en cette vie, alloient après leur mort en Enfer, où ils étoient brûlez éternellement, & que ceux qui le seruoient, alloient en Paradis, où ils jouissoient d'un bonheur éternel.

Il prit congé de nous, sans vouloir s'informer davantage des choses d'Europe. En se retirant il alluma un cierge devant son Idole, que nous fîmes éteindre en sa presence, disant que la lumiere nous empêchoit de dormir. Nous nous mîmes à genoux dans un coin de la chambre, pour réciter les Litanies de la sainte Vierge, & pour prier le véritable Dieu d'éclairer une nation que l'esprit de tenebres aveugloit tellement sur les premières notions de la Divinité, qu'en ôtant à Dieu le principal de tous ses attributs qui est la Puissance, il leur avoit persuadé d'adorer une Divinité qui n'agit point, & qui n'a nulle providence.

Trois Talapoins vinrent le lendemain avant le commencement du jour, & se mirent à chanter devant l'Idole avec une modestie ex-

traordinaire. Je ne sçai si nôtre presence les excitoit à faire paroître ce respect. Ils étoient assis à terre, les mains jointes, un peu élevées, & psalmodierent ainsi près d'une heure, chantant ensemble sans aucune discontinuation, & sans regarder autre chose que leur Idole. On voit peu de personnes en Europe qui montrent une si grande modestie, & qui la conservent si long-tems de suite dans leurs prières. J'avouë que l'exemple de ces pauvres gens m'a fait plus sentir que tous les sermons, & les livres spirituels, avec quelle humilité il faut se comporter devant la Majesté divine, soit que nous soyons en sa presence dans l'Eglise, ou que nous luy parlions en priant.

Après deux autres jours de chemin, que nous fîmes cette fois en charrette, sans en être beaucoup incommodé, nous arrivâmes à la Baye de Cassomet, où le Gouverneur accompagné de ses Officiers nous attendoit. Il nous avoit fait préparer un petit lieu couvert, pour y passer la nuit. Nous luy racontâmes une partie de nos aventures, & des peines que nous avions endurées; après quoy nous luy dîmes qu'elles nous avoient ôté la pensée d'aller plus loin par le chemin de terre; aussi bien n'étoit-il plus tems de joindre les Navires qui alloient à Macao. On ne manqua pas dans la conversation de rappeler l'horloge à ressort, qui avoit tant donné dans les yeux à Chantaboun, je répondis que si l'on nous eût mené jusqu'à la Barre pour le tems que nous avions marqué, j'aurois fait à Monsieur le Gouverneur un present deux fois plus

considerable. Cependant pour ne pas méconnoître sa peine, & pour l'engager à secourir une autre fois les Missionnaires, qu'un pareil accident pourroit emmener en ses Terres, je luy envoyai du bord une tasse d'argent, & quelques autres curiositez d'Europe qu'il reçut avec plaisir. J'écrivis à M. Constance pour l'informer de nôtre malheur, & particulièrement du voyage que nous venions de faire, durant lequel nôtre plus grande mortification fut de ne pouvoir pas entendre, ni dire la Messe, même le jour de nôtre bienheureux Pere S. Ignace, qui fut le dernier de nôtre course. Je compte pour rien toutes les autres incommoditez que nous eûmes. On ne vient pas aux Indes pour chercher ses aises; & d'ailleurs nous étions aussi pleins de santé que si nous eussions toujourns vécu dans un des Colleges d'Europe. Je prie Dieu qui nous a conservez parmi ce peu de peines, de nous en faire souffrir davantage pour son amour, & de nous disposer par les voyes les plus convenables, non seulement à contenter les Sçavans par nos observations, mais encore à bien persuader aux Infideles de la Chine les veritez de nôtre sainte Foy: ce qui sera, si nous en pratiquons nous-mêmes les maximes.

La baye de Cassomet s'avance dans les terres près d'une lieuë & demie. Elle est fermée du côté de la mer par une Isle qui la met à couvert des vents depuis le Sud jusqu'à l'Oüest. Elle a près de deux brasses d'eau par tout, à la reserve de son entrée, & du long de l'Isle, dont je viens de parler, où elle en a trois ou quatre,

ainsi

ainsi que vous verrez par la Carte que je vous envoie. Si nous eussions sçû la disposition & les sondes de cette Baye, nous n'aurions pas été échoïer, comme nous fimes au commencement en danger de nous perdre. On découvrit enfin cet abry, après avoir envoyé la chaloupe sonder de tous côtez, & l'on y retira le Vaisseau le 18. de Juillet. Il étoit en ce lieu le premier jour d'Aoust, quand nous y retournâmes. M. le Capitaine les Officiers & tout l'équipage qui nous avoient vûs aller à la dérive, nous reçurent avec une grande joye. Nous n'en avions pas une moindre de nous voir enfin avec eux, après dix-huit jours de marche & presque d'un égarement continuel.

La premiere nouvelle que nous apprîmes, fut que nôtre Vaisseau, dont on avoit fait une exacte visite, valoit encore moins qu'on n'avoit crû. En levant les aix dont il étoit couvert, on trouvoit de tous côtez beaucoup de pourriture: ce qui nous mettoit extrêmement en peine; car le Vaisseau n'étant plus en état de faire de grandes bordées, il falloit attendre le changement de mousson, pour le ramener avec de petits vents à Siam. Nous ne manquâmes pas d'occupation durant ce tems-là. Outre nos études auxquelles nous avions loisir de vaquer en cette solitude, nous aidions l'équipage pour le spirituel, autant que des personnes qui n'étoient pas encore rompus dans la langue, le pouvoit faire. Nous nous assemblions régulièrement après le souper, & tous recitoient ensemble le Chapelet & les Litanies de la sainte Vierge. Ils entendoient la Messe tous les jours,

& plusieurs se confesserent & communierent. La paix avec laquelle tous vivoient dans le Vaisseau, sans avoir jamais la moindre querelle, nous paroissoit extraordinaire: on n'y juroit en aucune manière; enfin il y auroit du plaisir à naviger avec les Portugais de ce pays, s'ils étoient aussi laborieux que paisibles. Nous n'eûmes pas été quinze jours en ce lieu, que l'on vint avertir le Capitaine que le ris manquoit. Les sacs & les jarres qu'on avoit jettes dans la mer durant la tempête, réduisoient plusieurs Matelots à la nécessité. Cela le contraignit de prendre tout le ris du Vaisseau pour luy, & d'en distribuer tous les jours à chacun une certaine quantité. Les grosses provisions que M. Constance nous avoit envoyées, furent bien utiles en cette occasion, pour soulager un peu l'équipage; car il ne falloit pas esperer de recours du côté des terres voisines, où tout étoit extrêmement pauvre, outre que le Capitaine ne vouloit pas exposer sa chaloupe, & craignoit que ses gens ne desertassent, si on les envoyoit à terre.

**Comete.** Le Pilote du Vaisseau nous avertit le 19. d'Aoust qu'il avoit vû le matin une Comete vers le Sud Est, il nous dit qu'elle avoit une queue longue, éparse, & médiocrement éclairée. Le 17. nous la découvrimes environ les quatre heures du matin entre plusieurs nuages qui couvroient le ciel, & qui nous ôtoient la vûe des petites étoiles. La tête de la Comete me paroissoit aussi grande que les étoiles de la premiere grandeur, & à un des Pères qui observoit avec moy, comme celles de la seconde, mais beaucoup moins illuminée. Avec une lunette

nette de deux pieds & demi on la voyoit comme un nuage fort clair, elle faisoit un grand triangle isoscele avec le pied d'Orion nommé Rigel, & la belle étoile du grand chien nommé Sirius. De plus elle faisoit un petit triangle isoscele avec Sirius, & le pied du grand chien appellé B. dans Bayer. Elle étoit encore dans une ligne sensiblement droite avec Sirius & Canopus. La queuë touchoit l'étoile du lièvre, que Bayer appelle Z. & passoit sur celle qu'il nomme N. On la voyoit jusqu'à la premiere de ces deux étoiles tout au plus d'une couleur effacée. C'est tout ce que nous en pouvions remarquer dans la brune. Le ciel fut toujours couvert : le 18. nous l'observâmes seulement un moment : le 19. à cinq heures du matin au travers des nuages, en tirant une ligne droite depuis Sirius jusqu'à Procion, elle demouroit au dessous environ un demy degré vers l'Orient. Elle faisoit outre cela un triangle bien isoscele avec Rigel, & l'épaule droite d'Orion nommé P. dans Bayer. La queuë ne pouvoit pas se voir à cause des nuages.

Le 20. la Comete paroissoit en un autre lieu : mais le mauvais tems & le crepuscule nous empêcherent de marquer sa place, & nous firent juger que nous aurions de la peine à l'observer davantage ; car elle s'approchoit du soleil. Le 23. d'Aouft le ciel s'étant bien découvert sur les cinq heures du matin, nous donna tout le loisir de la bien considerer. La tête paroissoit pour le moins aussi grande que l'étoile du petit chien, & d'une lumiere claire, qui la faisoit remarquer, étant encore tout proche de l'horizon avec une lunette de 2 pieds & demy.

La seule qu'on pouvoit pointer dessus dans le Vaiffeau, elle paroiffoit un nuage fort éclairé principalement au milieu. Elle étoit d'un côté dans une ligne droite tirée par l'épaule gauche d'Orion, qui est de la premiere grandeur, & par le milieu des deux étoiles du petit chien nommé Procyon, & celle du Col: de l'autre dans une ligne droite avec la patte meridionale du Cancer, que Bayer appelle B. & avec l'épaule des Jumeaux, qu'il nomme X. La queue faisoit une ligne sensiblement parallele à la patte méridionnale du Cancer, & à Procyon. Il s'en falloit beaucoup qu'elle n'arrivât jusqu'à cette derniere étoile. En comparant cette observation avec la premiere, on voit que la Comete avoit passé de la partie australe du ciel dans la septentrionale, & qu'elle avoit coupé l'équateur dans le troisième degré d'ascension droite. Le 26. nous ne pûmes plus la trouver au ciel: sa route sembloit la mener droit au soleil. Votre Révérence la pourra voir dans la figure que je luy envoie, & que je la supplie de presenter à Messieurs de l'Academie, après en avoir fait part au Révérend Père de la Chaize.

Je n'ay rien de particulier à vous dire de la Baye de Cassomer, sinon qu'elle est assez poissonneuse. L'Isle qui nous couvroit, est une grande forest sans habitations. Nous allions quelques fois nous promener sur le rivage, qui est d'un sable tres-fin. On y trouve quantité d'huitres attachées aux rochers, des pierres de ponce, & de l'eau douce. Tous ces pays qui sont icy des deserts, seroient

roient habitez en Europe, où l'on a l'art de défricher & cultiver les terres. Le voisinage de la mer, & le grand nombre des rivières, qui coupent de tous côtez les forests, porteroient l'abondance dans les villes: mais on n'est pas si curieux en ce pays, & pour s'épargner un peu de travail, on consent aisément que la plus grande partie du Royaume soit inhabitée.

J'ay déjà fait remarquer à vôtre Révérence que le mauvais état de nôtre Vaisseau nous obligeoit d'attendre le changement de mousson, c'est-à-dire que les vents d'Oüest fussent entièrement passés: mais la famine qui nous menaçoit, ne nous permettoit pas de demeurer si long-tems en un même lieu, & cela même nous donnoit une nouvelle crainte. En effet un vent de Nord s'éleva le 30. d'Aoust vers le milieu de la nuit, il n'y eut personne qui ne conclût à mettre le lendemain à la voile. On se prépara le matin au voyage, & on leva après diné les ancres. Le calme nous prit dans le canal même de la Baye; de sorte que nous étions entre deux terres dans un endroit fort commode pour mouiller, mais aussi fort dangereux, quand on y est surpris du mauvais tems. Le lendemain nous eûmes des vents contraires toute la journée, ce qui ne nous empêcha pas de demeurer sur nos ancres, dans l'espérance que le vent de Nord reviendroit la nuit. Cinq ou six heures de ce vent, ou de celui du Sud suffisoient, pour nous faire doubler cette

longue pointe de Siam, qui s'étend de l'Est à l'Ouest environ dix lieues, & qui nous tenoit enfermez depuis près de six semaines à Cassomet, comme vous verrez assez par la Carte. Mais le mal que nous avions appréhendé, nous arriva le soir sur les cinq heures. Le furieux vent de Nord-Ouest accompagné d'orages nous vint prendre dans ce lieu, & nous ehaiffa durant quelque tems du côté de l'Isle. Nous ne pûmes y remedier qu'en mouillant les plus grosses ancrs, pour nous retenir. Mais ce qui redoubla nos craintes, fut que ce vent venant à diminuer, continua durant quelques heures du même côté; de sorte que nous ne pouvions rentrer dans la Baye, ni en sortir.

**Com-  
ment on  
acquiert  
de la re-  
solution.**

Il s'en faut bien qu'on ait autant de résolution qu'on s'imagine hors du péril, quand on a senti les approches du naufrage, & qu'on se trouve dans un Vaisseau qui n'est plus en état de se défendre. Le souvenir du danger passé qui est encore present à l'esprit, remplit de crainte les plus affûrez, & cela se remarquoit assez dans tous ceux du navire, qui soupiroient à tous momens après la terre. C'est en ces rencontres qu'un Missionnaire qui se voit éloigné des maisons religieuses, où l'observation de ses règles luy faisoit goûter une paix constante, conçoit évidemment que le seul moyen de posseder son ame dans les dangers, est de souhaiter de la perdre. Celuy qui prend d'autres maximes, quand il est à terre, sera bien étonné, quand il se trouvera les mois entiers sur mer, prêt de faire chaque jour naufrage : Un autre dans le doute s'il se fera, sera cruellement

ment troublé de l'avenir ; parce que tous ces appuis humains , & tous ces motifs de sûreté qu'il avoit auparavant , luy sont entierement ôtez. Le seul moyen de conserver la paix au milieu de ces peines , est de n'aimer point cette vie , & de s'en détacher véritablement. Un Religieux y parviendra , considérant souvent que c'est elle-seule qui nous sépare de la vûe de Dieu , que s'il a méprisé les richesses du monde parce qu'elles sont périssables , il doit par la même raison perdre l'affection de cette vie qui est le plus fragile de tous les biens. Non seulement l'esprit & le cœur s'accoutumeront à ces vérités par la méditation , mais la nature même s'en accommodera , si nous vivons en véritables Religieux , & d'une manière , dit saint François Xavier , qui nous rende la vie véritablement pénible. Dieu qui sçait que nôtre profession a besoin de cela pour se soutenir , voyant tous les efforts que nous faisons , ne manquera pas de nous élever à cet état heureux , qui a ses utilitez sur terre , mais qui est comme nécessaire sur mer , pour ne pas ressentir une certaine tristesse quand les dangers arrivent , & un secret desir d'en sortir , qui occupe perpetuellement l'ame , qu'on n'est plus en état de mourir avec cette resignation des Saints , & des hommes Apostoliques.

Le premier jour de Septembre nous retournâmes en diligence à nôtre premier abry : mais la crainte de la faim nous en fit encore sortir le cinquième avec un vent de Sud.

## 178 SECOND VOYAGE

Nous fûmes cette fois plus heureux : car nous arrivâmes à la Barre le douzième ; & le vent se trouvant favorable , nous entrâmes en même tems dans le canal , le long duquel on a planté de longues perches des deux côtez , pour montrer le chemin. Nous avions déjà fait deux lieuës , & passé le plus difficile , lorsque nous fûmes jettez mal heureusement hors du canal sur des bas fonds. Le Capitaine fit mouiller , pour se retirer de là quand le vent auroit cessé , craignant avec raison que s'il avançoit un peu davantage, son Vaisseau ne se perdit entierement. C'est ainsi que nous fûmes arrêtez au port même , où nous esperions entrer en une demie heure , Dieu nous voulant faire souvenir encore que nous dépendions de luy jusqu'à la fin , & qu'après un danger passé , c'est en luy seul qu'il faut mettre sa consolation , & non pas à se voir près de la terre , & délivrez du peril.

Nous nous tirâmes le lendemain de ce mauvais pas , après quoy ce ne fut plus que réjouissances dans le Vaisseau. En entrant dans la riviere , nous rencontrâmes le Lieutenant du Palais qui nous venoit chercher de la part du Roy , & qui nous apporta une Lettre de Monsieur Constance. Nous allâmes en sa compagnie jusqu'à Bancoq , où Monsieur le Chevalier de Fourbin nous obligea par ses honnêtetez à demeurer un jour avec luy. Enfin nous arrivâmes à Siam dans la Maison de nos Péres , qui eurent une extrême joye de nous voir. Nous allâmes le lendemain saluer Monsieur Constance , & deux

deux jours après sa Majesté nous fit l'honneur de nous envoyer de son Palais un dîner magnifique.

Voilà, mon Réverend Père, quelles ont été les aventures de nôtre voyage. Je ne croyois pas au commencement que le recit en seroit si long: & si j'écrivois à d'autres qu'à vous, je tâcherois de l'abreger: mais l'amitié pardonne tout, & particulièrement la vôtre, qui vous fait aimer avec une affection tendre toutes les choses qui nous touchent. Priez souvent Dieu, que nous soyons l'an prochain plus heureux, afin que nous allions executer les desseins de tant de gens de bien, & sur tout ceux du Seigneur qui nous appelle depuis si long-tems à la conversion de la Chine.

Je passai une partie de la nuit à lire ces Continouvelles, auxquelles le zele & l'amitié <sup>nuation</sup> m'interessoit plus que je ne le puis dire. Le <sup>de la Re-</sup> lendemain j'écrivis à Monsieur Constance à <sup>lation du</sup> p. Ta-  
Louvo par un exprés, pour luy donner avis <sup>chard.</sup>  
de mon retour, & luy demander ses ordres pour l'aller trouver où il luy plairoit. Dans cette Lettre je luy marquois en général le grand succès des Ambassadeurs Siamois, les honneurs qu'ils avoient reçu du Roy, & la reputation qu'ils avoient aquis à leur nation par la sagesse de leur conduite. Je descendois un peu plus en détail sur les honneurs dont nôtre grand Roy l'avoit comblé luy-même; sur tout par l'approbation que sa Majesté avoit donnée à ses vûes, & à ses projets. Je luy expliquois en peu de mots les

intentions de ce grand Monarque dans ce voyage, & les avances qu'il avoit faites pour la satisfaction du Roy de Siam, & pour l'interêt de ses peuples.

Quelque tems après avoir donné ma Lettre, dans l'impatience que j'avois d'exécuter les ordres qu'on m'avoit donnez. Je pris un bateau sur le midy, & je m'embarquai pour me rendre à Louvo. Nous en étions déjà à une demie lieuë le lendemain sur les huit heures, lorsqu'un Officier du Roy de Siam qui descendoit en diligence dans son balon, nous aborda, & me mit entre les mains un ordre du Roy écrit en Siamois, que je donnai à interpréter à Occum Surina qui nous accompagnoit. Il me dit, après avoir lû la Lettre, que Monsieur Constance envoyoit cet exprès par précaution, pour empêcher qu'aucun balon portant des Europeans, ne montât à Louvo, parce qu'ils ne le trouveroient pas, & qu'il descendoit luy-même, ayant sçû que les Envoyez du Roy étoient arrivez. Quand les Siamois qui menoient le balon eurent appris le commandement du Ministre, ils ne voulurent jamais donner un coup de rame. Le Gentilhomme François que Messieurs les Envoyez avoient fait partir avec moy pour le dessein dont j'ay déjà parlé, chagrin de se voir arrêté si près du terme, & obligé de retourner sur ses pas, sans pouvoir s'acquiter de sa commission, fit semblant de mettre la main à l'épée, pour obliger les rameurs à faire leur devoir. Ces pauvres gens intimidéz par ces menaces, & plus encore

encore par celles de l'Occum, se jetterent dans l'eau, & gagnerent le rivage. Quelques Payfans d'une Bourgade voisine ayant apperçu la fuite de nos rameurs, prirent aussi l'épouvante, & donnerent l'allarme à tous les habitans, de sorte que le Bourg dans un moment fut aussi desert que nôtre Balon. Deux Interprètes Siamois que j'avois pris à Siam, estoient demeurez avec moy. Je les envoyai chercher les fuiards, leur faisant promettre qu'on ne leur insulteroit pas, & qu'on n'avoit aucun dessein de rien faire contre les ordres du Roy. Ils revinrent insensiblement l'un après l'autre, & après les avoir rassurez peu à peu, je leur dis que j'allois trouver son Excellence, pour luy donner des nouvelles très agreables: Qu'ils augmenteroient sa joye, s'ils contribuoient par leur diligence à les luy faire sçavoir au plûtoſt. Ils m'écoutoient avec beaucoup de respect: mais ils ne pûrent jamais se refoudre à ramer comme auparavant. A la vûe de chaque Balon qui descendoit la riviere, ils levoient incontinent leurs rames, & se mettoient en posture de gens qui attendoient quelqu'un de pied ferme. Ce manége ne dura qu'environ une demie heure, car une foule de Balons que nous vimes paroître, nous avertit incontinent que Monſr. Constance n'étoit pas loin.

Dés qu'il m'eût apperçu du Balon où il étoit, il fit ramer vers moy pour me prendre, & il me reçut avec toutes les marques d'une grande affection, & d'une tendresse extraordinaire. Je luy repetai à peu près les mêmes

choses, que je luy avois dites dans la Lettre que je m'étois donné l'honneur de luy écrire de Siam touchant la manière dont on avoit reçu en France les Ambassadeurs du Roy son Maître, la considération que nôtre Monarque avoit témoigné avoir pour sa personne en particulier, & l'approbation que sa Majesté avoit donnée à ses desseins; & comme je luy ajoutai que j'avois des choses particulieres à luy communiquer, il me fit entrer avec luy dans un grand Balon couvert, où nous demeurâmes seuls le reste du jour & la nuit suivante. Dans l'entretien que j'eus durant tout ce tems-là avec luy: il me parut également attaché aux interests de son Roy, & zélé pour ceux du nostre. Il examina avec beaucoup de sagesse les propositions que Messieurs les Envoyez luy faisoient faire dans les instructions qu'ils m'avoient chargé de luy rendre. Après en avoir fait un memoire fort long & fort raisonné, il l'envoya au Roy de Siam qui le fit lire en son Conseil, où il fut approuvé d'une commune voix. De sorte que dès le lendemain le Roy luy envoya ses ordres avec un plein pouvoir d'agir en son nom, luy recommandant expressément de ménager dans les traitez qui se feroient avec la France la gloire du Roy Tres-Chrétien, & les interests de la nation Françoisise avec le même soin que les siens.

Traité de  
Siam avec  
la France.

Monsieur Constance ayant reçu de sa Majesté Siamoise & de son Conseil une réponse si favorable, & une autorité si étendue, s'en servit fort utilement pour le bien de la Religion,

gion, & celuy des deux nations. Nous nous étions quittez pour quelque temps, & ce fut dans cet intervalle qu'il m'écrivit une Lettre, par laquelle il me prioit d'aller dire à Messieurs les Envoyez qu'on avoit reçu avec respect, ce qu'ils avoient fait signifier des ordres, & des intentions du Roy, & qu'on se mettoit en estat de les executer, m'assurant de nouveau qu'en toutes les occasions, où son devoir & le service de son Prince ne seroient point interessez, le Roy Tres-Chrétien ne trouveroit jamais personne plus prompte à recevoir ses ordres & plus zélé à les executer. Il ne se contenta pas de donner sa parole, il ordonna que tout fût prêt le lendemain pour descendre à Bancoq, où il fit préparer toutes choses pour y recevoir les François, & sans attendre que le traité fût signé, il logea près de deux cent soldats malades dans des maisons fort commodes qu'il avoit fait bâtir exprés.

Cette Lettre me fut renduë à minuit, & je partis de Siam à deux heures du matin. On peut aisément juger que ce fut avec bien de la joye que je me vis porteur d'une nouvelle si favorable à l'établissement de la Religion, si glorieuse au Roy, si agreable à la France, & au Royaume de Siam. Dans un jour & demi j'arrivai à l'Oiseau, où j'étois attendu avec bien de l'inquiétude. Pendant le tems de mon absence, nos Pères avoient fait une espece de Mission qui avoit duré huit jours, pour demander à Dieu qu'il benît la négociation que j'allois menager pour sa gloire.

Leur

Leur zèle avoit eû tout le bon succès qu'on en pouvoit attendre. Tout l'équipage s'étoit confessé, & communié suivant l'exemple des premiers Officiers, lesquels s'acquitterent de ce devoir de pieté d'une manière qui fut de grande édification, & un modele fort efficace pour les autres.

Les nouvelles qu'on avoit eûes à Batavie, & les mauvais bruits qu'on avoit fait courir de la situation de la Cour de Siam avoient excité, comme j'ay déjà dit, des sentimens bien differens dans l'esprit, & dans le cœur des François de l'Escadre. Mon départ, & le séjour que j'avois fait dans mon voyage, avoit renouvelé tous ces soupçons, & en avoit encore fait naître de plus violens. Aussi quand on me vit venir, tout ce qui étoit dans le Vaisseau fit paroître une extrême impatience d'apprendre les nouvelles que j'apportoies. On étoit sur le point de se mettre à table, & quoi qu'on eût déjà servi, Mrs. les Envoyez voulurent que je les entretenisse en particulier du détail de mon voyage, & du succès de ma negociation. Après que je leur en eûs dit en général les principales circonstances, ils en voulurent lire les particularitez dans la lettre que M. Constance m'avoit écrite, où ils virent des assurances positives que l'on feroit en toutes choses tout ce qui se pourroit faire pour la satisfactiõ du Roi.

Ces heureuses nouvelles furent bientôt répandues dans tout le Vaisseau. Chacun s'empressa à me faire des amitez, & à me feliciter même de ce succès, qui ne m'étoit nullement dû, mais à la reputation du Roy. En effet le

Roy

Roy de Siam & son Conseil sont si pénétrez de respect pour toutes les volontez de ce grand Monarque, & ils sont si convaincus qu'il n'agit que par des vûes désintereffées, & par des sentimens de justice, de moderation & de bonté, qu'il ne faut que leur faire sentir les desseins de sa Majesté dans les affaires qu'on traite avec eux pour leur donner du penchant à les suivre. M. Constance avoit projectté un traité avantageux aux deux Couronnes, qu'il souhaitoit être signé avant l'introduction des troupes Françoises dans les Places du Royaume de Siam, qu'on leur avoit destinées. Je fus contraint de faire quelques voyages pour porter les propositions qui se firent là-dessus de part & d'autre, parce que Mrs. les Envoyez avoient ordre de ne point débarquer avant les troupes, & il ne convenoit pas à Mr. Constance; il luy estoit même défendu par les Loix du Royaume, de les venir trouver dans les Vaisseaux. Enfin ce Ministre m'ayant chargé de porter à Mrs. les Envoyez les points principaux de ce traité dans un memoire signé de sa main, ils en choisirent ceux qu'ils voulurent, & ce fut sur cela que le traité fut fait. Le Roy de Siam leur avoit envoyé deux Mandarins, pour sçavoir d'eux quel jour ils voudroient mettre pied à terre, & d'offrir à Monsieur des Farges des Balons pour embarquer les soldats, & les mener à Bancoq, avec ordre néanmoins de ne leur faire ces propositions qu'après qu'ils auroient signé le traité. Ainsi dés que les conventions furent faites, les deux Mandarins qui jusques là

là avoient demeurez incognito dans le bord, y vinrent rendre visite en ceremonie à Messieurs les Envoyez, & leur demanderent de la part du Roy quel jour il leur plairoit de débarquer, assurant qu'ils trouveroient les Balons, & les Officiers de sa Majesté prêts, avec toutes les autres marques d'honneur qu'on devoit à leur caractere. Comme Monsieur des-Farges n'estoit pas dans l'Oyseau avec Messieurs les Envoyez, & qu'on n'avoit pas eü à la Cour nouvelle de son arrivée, quand les Mandarins en estoient partis, on n'avoit point ordre de luy offrir des Balons de la part du Roy, pour luy, & pour ses trouppes, les Mandarins se contenterent de dire à Monsr. Duquesne, & à Monsr. Debrüan qu'ils feroient mettre pied à terre à leurs soldats quand bon leur sembleroit.

Je viens de dire qu'on n'avoit point eü de nouvelles de l'arrivée de Monsr. des-Farges lorsque je partis de Siam. En effet Monsr. de Vaudricourt n'arriva à la rade avec toute l'Escadre que le huitième d'Octobre, la veille qu'on conclut toutes choses. Il y avoit beaucoup de malades dans les Flutes; de sorte que les rafraichissemens que Monsieur Constance avoit fait tenir prests en abondance, arriverent fort à propos pour les équipages, qui en avoient grand besoin. Tout le monde en fut pourvü si liberalement, que durant le séjour qu'on fit en cette rade, les Matelors & les soldats eurent de la volaille, des canards, des bœufs, & des cochons à discre-

On n'eut pas plûtost mouillé l'ancre, que les Ambassadeurs Siamois, impatientes d'aller rendre compte de leur negociation, demanderent qu'on les mît à terre. Ils partirent dès le lendemain au bruit des décharges du canon, qu'on tira de tous les Vaisseaux, & ils furent trouver Monsieur Constance pour le saluer, & pour sçavoir de luy, quand ils auroient l'honneur de le voir: car avant que d'avoir rendu compte à sa Majesté de tout ce qu'ils avoient fait en Europe, il ne leur estoit pas permis d'aller dans leurs maisons, sans un congé exprés qui ne s'accorde gueres.

Coûtume  
des Am-  
bassadeurs  
de Siam.

Les Ambassadeurs de Siam observent religieusement cette coûtume, non seulement quand ils arrivent à Siam au retour de leur Ambassade, mais quand ils partent mesme pour l'aller faire. Car dès que le Roy leur a donné ses derniers ordres, ils ne peuvent plus entrer dans leur maison sous quelque prétexte que ce soit. De mesme quand ils sont arrivez dans les Cours, où on les envoie, il ne leur est pas permis d'assister à aucune cérémonie, ny à aucune assemblée publique, avant qu'ils ayent eû audience du Prince, comme on l'a pû remarquer, que l'ont observé en France les Ambassadeurs dont je parle.

Dés qu'ils virent Monsieur Constance, ils se prosternerent à ses pieds, luy disant qu'ils venoient sçavoir de luy, s'ils avoient eû le bonheur de contenter sa Majesté, & son Excellence. Après que ce Ministre leur eut témoigné

moigné la satisfaction qu'on avoit d'eux, il leur demanda ce qu'ils pensoient des belles choses qu'ils avoient vûës, & sur tout du grand Roy, auquel on les avoit envoyez. Ils repliquerent qu'ils avoient vû des Anges, non pas des hommes, & que la France n'estoit pas un Royaume, mais un monde. Ils étalerent ensuite d'un air touché la grandeur, la richesse, la politesse des François, mais ils ne purent retenir leurs larmes, quand ils parlerent de la personne du Roy, dont ils firent le portrait avec tant d'esprit, que Monfr. Constance m'avoüa depuis qu'il n'avoit rien entendu de plus spirituel.

Le premier Ambassadeur eut ordre de suivre le Ministre, pour luy faire son journal tout entier. Après quoy les ayant fait venir tous trois, il les presenta au Roy. Ce Prince les reçût fort bien, & donna ordre au premier de rester à la Cour, pour luy faire tous les jours à certaine heure la lecture de sa relation. Les deux autres furent occupez auprès de Messieurs les Envoyez, afin de reconnoître par la bonne chere & les honneurs qu'ils leurs feroient rendre ceux qu'ils avoient reçüs eux-mêmes en France.

Jesuites  
comment  
traitez à  
Louvo.

Le 18. d'Octobre, c'est à dire le lendemain après que toutes choses eurent esté déterminées, Monfr. des Farges à la teste de toutes ses troupes s'embarqua dans les Chaloupes de l'armée, pour se rendre à l'embouchure de la riviere, où les balons du Roy de Siam l'attendoient, pour le porter à Bancoq avec les Officiers. On mit les soldats sur des demy Gale-

Galeres : j'avois pris le devant le jour précédent, & j'avois informé Monfr. Constance de ce qui s'étoit passé dans les Vaisseaux, en luy remettant entre les mains les papiers qu'on m'avoit donnez. Je le trouvoy à l'embouchûre de la rivière, où il étoit venu m'attendre, & où il avoit demeuré deux jours entiers avec une extrême impatience de sçavoir le succès de cette negotiation. Il m'en parut fort satisfait, & pour commencer par l'exécution des choses qui le regardoient, il remonta incontinent à Bancoq, & m'obligea de le suivre.

Nous y fûmes reçûs le lendemain au bruit du canon de la Forteresse. Monfr. Desfarges y arriva presqu'aussi-tôt avec une partie des troupes & des Officiers, & le reste ne tarda pas long-temps à venir. Quelques heures après que tout fut arrivé, Monfr. Constance ayant ordonné au Gouverneur de faire mettre la garnison Portugaise & Siamoise sous les armes, leur commanda de la part du Roy de Siam de reconnoître Monsieur Desfarges pour leur Général, & pour Gouverneur de la place, & de luy obeir comme à sa propre personne.

De plus ce Ministre sçachant qu'il seroit une chose agréable au Roy, s'il mettoit des François à la teste des Compagnies Siamoises : il demanda le lendemain à M. le Général quelques jeunes Officiers, & des Gentils-hommes qui étoient dans les Compagnies Françaises, & les fit reconnoître pour Capitaines, Lieutenans & Enseignes de chaque Compagnie composée

posée d'environ cent hommes. Monsieur de Fretteville Enseigne du Vaisseau que Monsieur Constance avoit demandé de la part du Roy de Siam, fut déclaré Colonel de ses troupes, auxquelles on fit faire l'exercice à la maniere de France; car elles l'avoient appris de quelques Officiers du premier voyage, qui étoient restez à Siam. Elles y réussirent d'une maniere qui surprit tout le monde, faisant tous leurs mouvemens, leurs évolutions & leurs décharges avec une justesse qu'on eût loüée dans de vieux soldats Européens. Le Ministre fit donner à chaque soldat un lical, c'est à dire environ quarante sols, & fit payer les Officiers quelques jours ensuite sur le même pied que les François.

Reception  
des Envoyez de  
France.

Tout le monde s'estoit déjà retiré, après avoir attendu tout ce jour-là Messieurs les Envoyez: mais comme on eut nouvelles qu'ils s'étoient embarquez un peu tard, on crût qu'ils passeroient la nuit au même endroit où ils avoient diné. Ils étoient sortis de leur bord le 19. du mois au bruit du canon de tous les Vaisseaux, & avec un grand cortège de la marine & des troupes qui se mirent à leur suite. Les chaloupes de l'escadre les conduisirent jusqu'à l'embouchûre de la riviere, où ils trouverent les balons du Roy pour leurs personnes, & pour toute leur suite avec un tres-grand nombre de Mandarins, & toutes les autres marques d'honneur qu'on avoit rendu le voyage précédent à Monsr. le Chevalier de Chaumont. Car les Gouverneurs des lieux par où ils passioient, les venoient recevoir,

cevoir, & les complimenter à l'entrée de leur Gouvernement. Le nombre des Mandarins s'augmentoit chaque jour, le Roy en envoyant continuellement de nouveaux, & des plus qualifiez, pour sçavoir de leurs nouvelles. Depuis la barre jusqu'à Siam on leur avoit fait bâtir avec une diligence incroyable des maisons de repos de quatre en quatre lieux, où ils trouvoient des logemens, des meubles & des lits magnifiques pour eux & pour quarante personnes de leur suite, & on leur faisoit fournir abondamment les vivres nécessaires pour une si grosse table. Le Roy de Siam voulut bien songer à nous. Ce bon Prince renvoya à nos Pères un balon d'une propreté admirable avec dix-neuf rameurs & un Mandarin qui les commandoit. Il y pouvoit tenir douze personnes fort à l'aise. Il étoit couvert d'un dômé de la hauteur de six pieds & demy en forme d'Impériale de carrosse avec des rideaux à côté, & une balustrade tout autour, qui luy donnoit beaucoup de grace; nous eussions refusé de nous y mettre, si Mr. Constance ne nous eût dit qu'on nous l'envoyoit par ordre du Roy, qui vouloit recevoir avec quelque distinction les Ministres de la loy chretienne, que Sa Majesté luy envoyoit, qu'il trouveroit mauvais qu'on ne voulût pas s'en servir, ajoutant que l'honneur que le Roy faisoit en cette occasion, serviroit à l'œuvre de Dieu.

Les Envoyez extraordinaires ayant appris des Mandarins qui estoient allez au devant d'eux qu'on les attendoit à Bancoq, ou les

trou-

troupes s'estoient déjà renduës, se mirent en chemin après dîner, quoy qu'il fut déjà fort tard; de sorte qu'ils ne purent arriver que sur les huit heures du soir. J'ay déjà dit qu'on ne les attendoit plus, & qu'on avoit même envoyé des lits au lieu où ils avoient dîné. Ainsi on fut extrêmement surpris d'apprendre par les Mandarins, qui prenoient ordinairement les devants, pour voir si leurs appartemens étoient prêts, qu'ils étoient à un demy quart de lieuë de la Forteresse. Monsr. Constance fut embarrassé, & faisant appeller Monsr. Desfarges avec les principaux Officiers, il leur demanda ce qu'il falloit faire dans cette conjoncture. Tout le monde fut d'avis que Messieurs les Envoyez entrassent ce soir-là *incognito* dans la place, & que le lendemain on les y traitât conformément à leur caractère. Cela fut executé comme on avoit résolu. Les Envoyez furent reçus le soir sans cérémonie, & le jour suivant passerent du fort qui est du côté de l'occident dans celui qui est du côté de l'orient, au bruit de plus de quatre-vingt pieces de canon des deux fortresses, & avec toutes les marques de respect qu'on devoit à l'auguste Monarque, dont ils representoient la personne. Monsieur Desfarges qui faisoit déjà la fonction de Général, & de Gouverneur de Bancoq, les reçût à la tête de la garnison, lorsqu'ils descendoient de leur Balon sur un pont à l'entrée de la Place.

Ces Messieurs s'estant promenez quelque temps dans les dehors, entrèrent dans une  
espece

espece de Fortin, qui est seul revêtu, & en état de défense, où les François étoient en garde, tandis que Monsieur Constance qui étoit la *incognito*, les regardoit du logis de Monsieur le Général. Je luy dois rendre cette justice, qu'il ne m'avoit jamais paru si content, que ce jour-là; & je puis dire que je n'ai gueres aussi senti en ma vie plus de joye que j'en ressentis en voyant enfin une négociation si difficile, & si délicate terminée avec tant de facilité. Car quiconque fait réflexion que le Roy de Siam en donnant la garde de Bancoq, & de Merguy aux François, leur a confié les deux postes les plus importants de ses Etats, & les clefs de son Royaume avec une confiance, à la generosité du Roy qui ne luy permit pas de prendre presqu'aucune précaution. Qui ne sera pas surpris que ce Prince Indien qui ne manque ni de lumières nécessaires pour prévoir les suites de cet engagement, ni de forces pour se dispenser de le prendre, ait si facilement conclu & executé un pareil traité?

Comme les ordres du Roy appelloient Monsieur Constance à la Cour avec beaucoup d'empressement, il partit sur les dix heures du soir; & comme il voulut que je l'accompagnasse à Siam où le Roy devoit se rendre, je pris congé de Messieurs les Envoyez, & je me mis dans son Balon pour voguer toute la nuit. Le Roy n'étoit pas encore descendu à Siam, ainsi le Seigneur Constance passa outre, & alla à Louvo. Dès qu'il y fut arrivé, il alla au Palais rendre compte au Roy

Roy de tout ce qui s'étoit passé; & après qu'il l'eut fait dans un fort grand détail, sa Majesté luy demanda en plein Conseil, si Messieurs les Envoyez de France n'avoient pas été bien surpris de trouver leur chemin si aplani, & tant de facilité à faire les choses dont ils étoient chargez. Monsieur Constance ayant répondu qu'il étoit impossible qu'ils ne le fussent pas. Je suis sûr, ajouta le Roy, que ma conduite à l'égard de la France, doit paroître fort extraordinaire à des Ministres Européens.

Messieurs les Envoyez nous suivirent de peu de jours; & quand ils furent arrivés à trois lieues de la Ville de Siam dans la Tabanque, où ils devoient attendre le jour de leur audience, le Roy quitta Louvo, où il étoit à la chasse, pour leur venir donner leur première audience dans la Capitale de son Royaume. Dans cet intervalle, les balots des presens du Roy arriverent dans les Mirons qu'on avoit envoyez à bord, pour les prendre, & il fallut encore rester quelque tems pour en accommoder plusieurs qui avoient été assez maltraitez. Environ ce tems-là Monsieur Constance alla rendre visite *incognito* à Messieurs les Envoyez, après en avoir demandé permission au Roy son Maître. Comme il partit de Siam à l'entrée de la nuit, il étoit plus de neuf heures quand il arriva à la Tabanque. Il voulut que je luy tinse compagnie avec quelques Officiers François qui se trouverent là par hazard auprès de luy, quand il s'embarqua. Dès que nous eûmes mis pied à terre, je pris les devants, & allai avertir Messieurs

seigneurs les Envoyez, que ce Ministre les venoit voir. Ils reprirent aussi-tôt leurs habits, car ils étoient sur le point de se coucher, & vinrent le recevoir.

Cette entrevûë fut d'environ deux heures, on n'y parla néanmoins que de choses indifférentes; après quoy on se separa avec beaucoup de témoignages d'estime, & d'amitié mutuelle. Le lendemain Messieurs les Envoyez rendirent cette visite à Monsieur Constance, & souperent avec luy. Quoy qu'il ne les attendit pas, il ne fut pas surpris. Sa Table étant soir & matin de trente ou quarante couverts, on la servit sans y rien augmenter: cependant la grosse chere qu'on y fait, & sur tout l'abondance de vin qu'on y boit tout comme en Europe, surprit extrêmement ces Messieurs. Monsieur Ceberet m'a avoué assez souvent dans la suite, qu'il avoit eû quelque peine à croire ceux qui luy disoient que Monsieur Constance dépensoit pour plus de dix ou douze mille écus en vin, mais qu'après ce qu'il a vû durant le séjour qu'il a fait à Siam, il ne sçauroit se persuader qu'il en fût quitte tous les ans pour quatorze mille. Ce n'est pas seulement par la dépense de sa Table qu'il paroît magnifique, il n'y a gueres de grand Seigneur qui vive plus noblement. Le Roy luy ayant permis d'avoir des Gardes pour la sûreté de sa personne, il en a pris vingt-quatre Européens, qui sont toujourns sentinelle devant sa porte, & qui l'accompagnent dans tous les voyages, sans conter un fort grand nombre de domestiques.

Messieurs les Envoyez se retirèrent fort tard à la Tabanque, où ils reçurent quelques jours après toutes les nations Orientales qui sont à Siam, dont les principaux vinrent un jour les uns après les autres par ordre du Roy, les complimenter. M. l'Evêque de Metelopolis, & Monsieur de Rosalie s'y rendirent aussi le lendemain avec leurs Missionnaires, & deux jours après ils y envoyèrent les écoliers de leur College, qui les haranguerent en diverses Langues. Le nombre de ces écoliers s'est augmenté depuis que Mr. Constance a pris le dessein de fonder ce College, auquel il donne tous les ans quinze cent écus pour leur entretien, les fournissant d'habits, & d'ornemens pour leur Eglise. Le Roy de Siam avoit quitté Louvo avec peine à cause de la chasse, & il n'étoit descendu à Siam que pour y donner audience aux Envoyez extraordinaires du Roy, dans le dessein d'en repartir aussi-tôt. Ainsi dès qu'il sçut qu'ils étoient prêts, il leur fit dire que dans deux jours il la leur donneroit.

Cette cérémonie se passa de la même manière, & on leur rendit les mêmes honneurs qu'on avoit fait le voyage précédent à l'Ambassadeur, avec cette seule différence que Mr. de la Loubere qui portoit la parole parloit toujours découvert. Il avoit fait demander le jour précédent de parler assis, ce qu'on luy avoit accordé: mais étant en la présence du Roy, il changea de sentiment, & fit en François un fort beau compliment, dont voici les propres termes que Mr. Constance repeta au Roy en Siamois.

**G**RAND ROY, plus véritablement Roy par l'éclat de vos éminentes vertus, que par la grandeur de votre redoutable puissance, nous portons à votre Majesté de nouvelles assurances de l'estime, & de l'affection Royale de l'un des plus sages, & des plus puissants Monarques que la Providence Divine ait jamais établi au dessus des hommes, & nous aurions lieu de craindre que nos expressions ne fissent tort à la vérité, si les sentimens du Roy notre Maître & Seigneur, pour votre Majesté, ne s'étoient expliquez eux-mêmes par de si éclatans témoignages, que personne en toute la terre ne les ignorera. Votre Majesté en voit elle même une grande partie par cette Escadre qui nous a portez sur ces bords, par les presens que nous avons l'honneur de luy offrir, & par ces sçavans Religieux, cette Noblesse d'élite, & tous ces autres braves François que nous avons amenez à son service Royal. Et d'ailleurs nous ne doutons point que les Ambassadeurs de votre Majesté n'ayent employé cette vive éloquence, que la plus belle partie de l'Europe vient d'admirer en eux, pour faire comprendre à votre Majesté avec quel éclat, & quels honneurs extraordinaires ils ont été reçus de la Cour de France dans tous les lieux de leur passage, & jusques dans ces belles & riches Provinces auxquelles une longue domination étrangere avoit fait perdre le nom de Françaises, & que le Roy notre Maître & Seigneur a glorieusement reconquises. Sa Majesté a entendu de la bouche de ces sages Ambassadeurs ce qu'ils

Compliment des  
 Envoyez  
 de France.

luy ont dit des rares, & excellentes qualitez  
 de vòtre Majesté, de la superbe magnificen-  
 ce de sa Cour, de la grandeur de ses forces  
 toujours victorieuses, & de la profonde sa-  
 gesse de son gouvernement, source certaine  
 de la felicité de ses Peuples; & ce glorieux  
 recit a fait un sensible & nouveau plaisir à sa  
 Majesté, quoi qu'elle fût déjà instruite de tant  
 de grandes choses par la renommée: car la  
 terre peut bien faire obstacle à la lumière  
 du Soleil, & en dépouiller la surface de la Lu-  
 ne, mais elle ne peut éclipser les vertus  
 des Roys qui répandent leur éclat au de-là  
 des plus vastes mers, & dans les Regions les  
 plus éloignées. Aussi oserons-nous dire à vô-  
 tre Majesté qu'il falloit aux Indes un Roy  
 magnanime comme elle, pour y attirer une  
 nation comme la nôtre, laquelle nourrie de-  
 puis plusieurs siècles sous les douces loix de ses  
 Princes naturels, qui ont toujours établi la  
 justice pour bornes de leurs puissances, n'a  
 jamais abandonné les champs temperez & fer-  
 tiles qu'elle a accoutumé de cultiver, pour  
 courir après l'or des étrangers & porter tiran-  
 niquement à des nations inconnuës & inno-  
 centes, la mort, ou la servitude. Et il fal-  
 loit en même tems en France un Roy aussi  
 amoureux de la veritable gloire que l'est nô-  
 tre Maître & Seigneur qui après avoir donné  
 par tant de victoires une juste & solide paix à  
 ses Sujets, & à toute la Chrétienté, re-  
 nonçant désormais à de nouvelles conquê-  
 tes qui en aggrandissant ses Etats, n'au-  
 roient pu augmenter sa gloire, à crû ne pou-  
 voir

voir rien faire de plus digne de ses Royales inclinations, que de correspondre à l'estime, & à l'amitié du plus grand Roy des Indes & de donner à vôtre Majesté par la seule consideration des vertus heroïques qui éclatent en elle, tout ce que les autres Roys ne se croient devoir qu'après les traitez d'alliance les plus solempnels. Pour nous qui avons été choisis par le Roy nôtre Maître & Sr. pour porter son auguste parole à vôtre Majesté, à quoy pouvions-nous être destinez de plus glorieux, étant nez, comme nous sommes Sujers du plus grand Roy de l'Occident, que de venir charger de l'honneur de ses ordres à l'autre extrémité de la terre, admirer en vôtre Majesté ce que le jour naissant voit de plus noble, de plus excellent, & de plus élevé, & goûter pendant nôtre séjour, en ses florissans Etats, les douceurs de sa Royale protection.

Pendant cette harangue, le fils de Monsieur Ceberet qui portoit la Lettre du Roy, se tenoit aussi toujours debout entre sa Majesté, & Messieurs les Envoyez, jusqu'à ce que Monsieur de la Loubere ayant achevé de parler, alla prendre la Lettre, la porta au Roy, & la luy mit luy même dans la main comme on en étoit convenu. Le Roy de Siam la reçut avec les mêmes demonstrations d'estime & de respect qu'il avoit fait paroître le voyage passé; en recevant celle qui luy fut présentée par Monsieur le Chevalier de Chamont.

Voicy une copie fidelle de cette Lettre.

Je ne sçai pas par quel bonheur le Roy de

Reception  
des Offi-  
ciers,

Siam voulut que j'accompagnasse Messieurs les Envoyez, & que j'entraisse immédiatement après eux dans la salle d'audiance, ce qui se pratiqua dans toutes les autres. La cérémonie étant finie, Monsieur Constance laissa Messieurs les Envoyez dans la salle, & sans perdre de tems, il fut trouver Monsieur Desfarges en un autre endroit du Palais assez éloigné où il devoit donner audience à ces General. Je l'y accompagnay, & nous ny fumes pas plutôt arrivez, que le Roy de Siam parut. Ce Prince étoit assis dans un fauteuil couvert de lames d'or, & porté sur les épaules de huit Mandarins. Il s'avança sur le Pont, ayant douze Gardes armés de lances, fort richement vêtus, dont les quatre premiers qui étoient entre ce Prince & nous, luy couvroient le visage, & à nous le dos, ce qui nous parut assez extraordinaire: Peut-être qu'ils observent cette coutume, pour être plus en état de recevoir & d'exécuter ses ordres au moindre signe qu'il leur en donne. Dès qu'il vit Monsieur Desfarges, qui luy fit de loin une tres-profonde révérence avec tous les Officiers qui l'accompagnoient, gens choisis, bien faits & fort propres, il luy dit de s'approcher, qu'il étoit bien aise de voir les François de prés. Monsieur Desfarges répondit à l'honnêteté de ce Prince avec beaucoup de présence d'esprit, qu'il remercioit tres-humblement Sa Majesté en son particulier, & au nom de tous ses Officiers de l'honneur qu'elle leur faisoit, & qu'il

osoit même l'assurer qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'efforçât aussi bien que luy de mériter par leurs services, & au péril même de leur vie, une faveur si particuliere : il ajouta ensuite beaucoup d'autres sentimens qu'il expliqua fort noblement. Sa bonne mine, son air ouvert, ses manières naturelles plurent extrêmement au Roy de Siam, qui crût voir dans le fond du cœur de ce Général encore plus de courage, de fidelité & d'attachement qu'il n'en faisoit paroître par toutes ses expressions.

Ce Prince ayant témoigné ensuite combien il étoit obligé au Roy de France son bon amy de luy avoir envoyé de si braves gens, il se prit à me regarder avec un souris fort obligeant. C'est à vous, mon Père, me dit-il, que je dois toutes ces marques de bonté du Roy, je vous en remercie tres-fort, ce qu'il repeta par trois fois. Monsieur Desfarges avoit fait dire que non seulement il étoit venu par ordre de son Souverain consacrer le reste de sa vie au service de Sa Majesté, mais qu'il avoit encore amené ses enfans, lesquels avoient le même zèle que luy, & qui étant plus jeunes seroient aussi plus capables d'en donner plus long-tems des marques contre les ennemis de Sa Majesté. Le Roy de Siam voulut les voir, & leur dit à chacun en particulier plusieurs choses fort honnêtes, & tres-spirituelles. Monsieur Constance ensuite fit l'éloge de Monsieur de Brian destiné Gouverneur de Mergny, & des autres Officiers que Monsieur Desfarges presen-

toit au Roy, & qui s'avançoient les uns après les autres, pour luy faire la révérence, Sa Majesté s'informant du mérite personnel d'un chacun, de leur qualité & de leurs services. A la fin ce Prince les ayant tous considerez à loisir, & leur ayant fait mille caresses, il leur dit : Messieurs les Envoyez vont arriver bientôt icy : car il est tems de dîner ; il faut vous en donner le loisir. Je souhaite que vous fassiez bonne chere : après quoy il se retira au son des trompettes, des tambours & des autres instrumens qui l'accompagnent toujours de la même manière qu'il avoit paru.

Aussi-tôt que le Roy se fut retiré, on servit dans un petit bois sur le bord des fosses de la dernière enceinte du Palais. Les arbres qui composoient ce cabinet, étoient fort hauts, & d'une belle verdure, & quoy qu'ils fussent fort épais, on ne laissa pas de rendre d'un côté du cabinet à l'autre des toiles élevées, pour empêcher l'incommodité du soleil. Monsieur Ceberet s'étant trouvé attaqué d'une fâcheuse colique, comme on s'alloit mettre à table, fut obligé de se retirer avant la fin du repas ; de sorte que Monsieur de la Loubere reçût seul les honneurs qu'on luy rendit en sortant du Palais. Les Mandarins l'accompagnèrent avec leurs barons d'Etat jusqu'à l'entrée de la ville, où il trouva un éléphant magnifiquement enharnaché, qui le porta suivi d'une grande foule de Mandarins aussi montez sur des éléphants, & parmi une grande multitude de peuples jusqu'à l'hôtel qu'on luy avoit préparé.

Le lendemain de l'audience Messieurs les Envoyez rendirent visite en cérémonie à Monsieur Constance. Ils luy donnerent la Lettre que le Roy luy faisoit l'honneur de luy écrire, un riche Portrait de diamans de Sa Majesté, divers autres présens, & toutes les marques de bonté & de protection que le Roy avoit bien voulu luy donner. Il reçut ces honneurs extraordinaires avec tout le respect & la reconnoissance qu'ils méritoient, & il pria Messieurs les Envoyez d'asseurer le Roy qu'il se rendroit digne de tant de faveurs.

*Fin du Quatrième Livre.*



SECON D  
 VOYAGE  
 DU  
 PERE TACHARD  
 AU ROYAUME  
 DE  
 S I A M.

LIVRE CINQUIEME.

*Remarques diverses sur le Roiaume  
 de Siam.*

**L**E Roy n'estoit venu à Siam, que pour donner Audiance aux Envoyez, comme nous avons déjà dit. Il n'estoit occupé que de la chasse des Eléphants; ainsi l'Audiance donnée, il partit le lendemain pour continuer la chasse. A une lieue de Louvo ce Prince a fait bâtir un Palais fort spacieux. Il est entouré de murailles de briques assez hautes. Le dedans n'est fait que de bois. Le lieu est fort agreable par sa situation naturelle. Il y a une grande piece d'eau qui en fait une presqu'Isle, où le Roy de Siam a fait bâtir deux

deux Fregates de six petites pieces de canon d'une livre de balles, sur lesquelles ce Prince prend plaisir à se promener. Au de-là de ce canal est une forest, qui a quinze ou vingt lieues d'étendue, pleine d'Eléphants, de Rhinoceros, de Tygres, de Cerfs & de Gazelles.

Ces sortes de chasses, que nous avons décrites dans le premier Voyage, paroîtront sans doute fort dangereuses, parce qu'en effet il n'y a point d'animal plus furieux, & qu'on puisse moins éviter que l'Eléphant, lorsqu'il est en colere. Quelque leger à la course qu'un homme puisse estre, cet animal l'attrape aisément; & quand on seroit assez habile pour grimper sur les arbres de la forest, outre que l'Eléphant les renverse à moins qu'ils ne soient fort gros, il y en a peu qui soient assez hauts, & où la trompe de l'Eléphant ne puisse atteindre. Car dans ces bois il y a des Eléphants de douze & de treize pieds de haut: les ordinaires sont de dix ou douze. Les Rhinoceros ne sont guères moins dangereux, & ne sont jamais de quartier quand ils rencontrent quelqu'un. Pour les Tygres, on peut s'en garentir plus facilement, quoy qu'ils soient d'une grandeur énorme. On m'a assuré qu'on en avoit vû d'aussi gros & d'aussi grands que des Chevaux. Pourvû qu'on ne les attaque pas, ils ne se jettent pas ordinairement sur les passans; & quand on fait du bruit, sur tout avec des armes à feu, ils prennent d'abord la fuite, à moins qu'on ne les ait bleffez. Car alors ils sont plus à craindre que les Eléphants même: Et l'on m'a dit

Bêtes  
sauvages  
dont les  
bois de  
Siam.



qu'un Tygre sçait démêler parmy cent personnes celui qui l'aura blessé.

Mais quand on prend les précautions dont se sert le Roy de Siam dans ces sortes de chasses, il n'y a rien de si agreable, & de moins à craindre. Il fait mener deux ou trois pieces de canon d'environ quatre livres de balles, & il n'entre jamais dans les bois que monté sur un Elephant de guerre, accompagné de plus de quatre ou cinq cens hommes, dont plus de cent sont montés sur de semblables Eléphants. Quand on est sur un de ces animaux, on ne craint rien. Il n'y a point de bestes, quelques furieuses qu'elles soient, qui osent, ou qui puissent nuire à un Eléphant.

Sejour  
des Fran-  
çois à  
Louvo.

Les Envoyez Extraordinaires n'allèrent à Louvo que quelque temps après le Roy Monfr. Constance, qui a soin des plus petites choses comme des plus grandes, voulut les prévenir de quelques jours, afin de donner ses ordres, & que tout fust prest à leur arrivée. Il leur fit préparer une très-belle maison, qu'il avoit fait bâtir depuis deux ans tout auprès de celle qu'il avoit déjà fait faire le voyage précédent, & où Mr. l'Ambassadeur estoit logé. Celle-là estoit bien plus magnifique & plus logeable que la première. Elle estoit superbement meublée, & avoit des appartemens fort commodes & fort propres pour plus de trente Officiers, sans compter quarante ou cinquante valets, qui estoient tous placez à leur aise. Monsieur des Farges, que le Roy vouloit retenir plus long-temps à la Cour, avoit une maison séparée, laquelle fut

fut meublée par l'ordre de Sa Majesté Siamoise. Ce General vouloit au commencement tenir table ouverte ; mais Mr. Constance le fit prier de n'en avoir point d'autre que la sienne, parce qu'y ayant déjà deux grosses tables, les Officiers seroient trop partagez, & ainsi elles deviendroient inutiles.

Nous avons eû ordre de suivre la Cour à Louvo, & le Roy eut la bonté de prendre un soin particulier de nous y faire loger assez commodement pour nos fonctions. Mr. Constance, qui nous avoit placez à Siam dans la plus belle Maison de la Ville après la sienne, qui passeroit en Europe pour tres-belle, si les appartemens estoient aussi reguliers, & aussi bien disposez, qu'ils sont grands & magnifiques chacun en particulier, nous fit mettre à Louvo dans une Maison bastie à la maniere des Persans, où l'Ambassadeur de Perse avoit logé avec toute sa suite. Nos Peres s'étoient plaint à Siam de la beauté des meubles qu'on avoit mis dans la Maison qu'on leur avoit donnée, parce qu'ils estoient trop riches. Ils renouvelerent leurs plaintes à Louvo, & refuserent mesme quelque temps de s'en servir, mais il fallut enfin obeir. Mr. Constance leur dit de la part du Roy, qu'ils ne devoient pas avoir tant d'égard à leurs personnes particulieres, & à leur estat, qu'à la dignité de celuy qui vouloit ainsi marquer combien il estoit sensible aux bontez du Roy de France, qui les avoit envoyez, qu'ils prendroient d'autres emmeublemens quand ils seroient dans leur College, qu'on bastissoit incessamment,

Jesuites  
comment  
traitez à  
Louvo.

ment, & qu'ils y pourroient vivre conformément à leur Profession : mais qu'à présent, quoy qu'ils en pussent dire, ce Prince vouloit les loger, & les traiter d'une manière qui convint à l'affection qu'il leur portoit. En effet durant tout le temps que nous fusmes à Louvo, les Officiers du Roy nous firent fournir tous nos besoins nous défrayant pour nostre table, pour nos habits, & pour tout nostre entretien avec une profusion, une bonté, & des soins incroyables. Car sa Majesté ne se contentant pas d'avoir establi des Officiers particuliers pour prévenir nos besoins, nous en envoyoit d'autres de temps en temps, pour s'informer si les premiers faisoient leur devoir, & si nous manquions de quelque chose. Quelques-uns de nos Peres étant tombez malades, le Roy leur envoyoit ses deux Medecins Chinois deux fois le jour, avec ordre de luy rendre compte chaque fois de l'estat où ils avoient trouvé les Peres malades. Nous n'avions pas besoin que ce Prince descendit dans un si grand détail; son Ministre, auquel il nous avoit recommandez, prenoit de nous des soins si obligeans & si particuliers, que nous avions chaque jour de nouveaux sujets de confusion & de reconnaissance. Ne se contentant pas de nous avoir procuré par son credit la bienveillance, la tendresse, la protection & la faveur du Roy son Maître, il encherissoit encore luy-même par ses bienfaits sur toutes les bontez de ce Prince.

Auprés de la Maison que nous avoit donnée

née M  
autre  
mesti  
ce,  
finer  
Anin  
nos L  
çois  
leur  
On  
dans  
& M  
natu  
& d  
Pan  
les f  
van  
Hir  
ren  
d'O  
C  
rive  
de f  
ner  
obt  
rou  
qu  
au  
que  
cu  
se  
mie  
cho  
ce

née Monsieur Constance, il y en avoit une autre plus petite, qu'il donna à quelques Domestiques que nous avions amenez de France, & qui nous estoient nécessaires pour desliner, & peindre au naturel les Plantes & les Animaux curieux, & pour raccommoder nos Instrumens. C'estoit-là où nos Peres François avoient logé la dernière année avant leur second embarquement pour la Chine. On pourra voir une partie de ces Remarques dans un Livre intitulé Observations Physiques & Mathematiques, pour servir à l'Histoire naturelle, & à la perfection de l'Astronomie & de la Géographie. Ce Livre a esté imprimé l'an 1688. chez Martin au Soleil d'Or, par les soins du Pere de Gouye, enrichi des sçavantes Reflexions de M. M. Cassini & de la Hire & du mesme Pere Gouye, auxquelles je renvoye le Lecteur curieux de ces sortes d'Ouvrages.

Quand Messieurs les Envoyez furent arrivez à Louvo, ils firent demander au Roy de Siam une Audience particuliere pour donner les Presens de Monseigneur, laquelle ils obtinrent fort aisément. Je n'ay rien dit de tout ce qui se passa à la premiere Audience qu'ils eurent à Siam, parce que j'ay parlé fort au long dans mon premier Voyage de celle que Mr. de Chevalier de Chaumont y avoit eue, & que celle de Messieurs les Envoyez se passa à peu près avec les mesmes ceremonies: mais comme à Louvo il y eut quelque chose de particulier, je rendray compte de ce que j'y ay remarqué de principal.

La

Salle d'Au-  
dience  
de Louvo.

La Salle d'Audience du Palais de Louvo est toute entourée de grandes glaces, que le Roy de Siam a fait venir de France. Les entredeux qui joignent les compartimens sont de mesme matiere, à l'exception de quelques-uns qui sont d'or bruni, ce qui fait voir dans chaque Miroir opposé une perspective nouvelle & tres-agréable. Elle peut avoir quatorze ou quinze pas geometriques de longueur, & sept à huit de largeur sur trente ou trente-cinq pieds de haut. Il y avoit encore quelques endroits d'espace en espace qui n'estoient pas garnis: depuis que les dernieres Pieces qu'on attendoit de France sont arrivées, on y travaille incessamment, & elle sera bien-tôt achevée. Cette Salle sera la plus curieuse qu'on vove dans tous les Palais d'Orient. Le Trône y est tout couvert de lames d'or en figures rondes, dont la moitié sort environ de six à sept pieds dans la Salle vis-à-vis la plus grande porte, qui donne sur une cour. Le sommet s'éleve en Dôme jusqu'au lambris; mais le Siege du Roy n'a pas plus de quinze à seize pieds de haut. Il y a cinq ou six marches qui servent comme de baze, parce qu'on n'y peut monter que par derriere hors de la Salle. Son Architecture n'est pas fort reguliere, mais elle ne laisse pas d'estre agréable. L'on y voit plusieurs sortes de fleurs en relief, à chaque côté sont trois parasols à plusieurs étages de la mesme matiere que le Trône, dont les deux plus proches touchent presque au plancher, & les autres diminuent peu à peu, en faisant néanmoins un demy-cercle. Ces ornemens

re-

regarde  
symet

Me

une

perçu

sur so

profo

pondi

Ils en

Salle

à huit

aupre

cer le

bere

G

tes

D A

tém

nair

gnifi

somp

l'all

des

sanc

E

des

com

ode

re

lui

tém

a ch

regardez tous ensemble paroissent dans une symetrie, qui surprend d'abord, & qui plaist.

Messieurs les Envoyez estoient encore dans une cour hors de cette Salle, lors qu'ils apperçirent le Roy de Siam, qui les attendoit sur son Trône. Aussi-tost ils luy firent une profonde reverence, à laquelle ce Prince répondit par une inclination de corps assez basse. Ils en firent une seconde en entrant dans la Salle, où l'on monte par un Escalier de sept à huit marches, & enfin une troisième estant auprès de leurs sieges avant que de commencer leur compliment, que Monsieur de la Loubere fit en ces termes.

Reception des Envoyez de France à Louvo.

**GRAND ROY**, dont l'amitié & l'alliance seront toujours plus estimées par les Princes, qui auront plus de veritable grandeur. **LE DAUPHIN** de France nous a chargez de témoigner à Vostre Majesté l'estime extraordinaire qu'il fait de sa Royale amitié & de ses magnifiques Presens; Fils unique & heritier présomptif de **LOUIS LE GRAND**, il mène l'alliance & l'amitié de Vostre Majesté au rang des plus grands avantages que la plus haute naissance du monde lui ait attiré. Sa Magnanimité & sa Sageesse en mesurent le prix par les grandes & royales qualitez de Vostre Majesté, qui comme le parfum le plus exquis ont répandu leur odeur jusqu'aux extrémités de la Terre. Il espere que Vostre Majesté agréera les Presens qu'il lui envoie, & il desire avec passion, que par ce témoignage & par toutes les assurances qu'il nous a chargez de donner de sa part à Vostre Majesté, elle

elle soit entièrement persuadée de la haute estime  
 & de l'affection extrême qu'il a pour Elle, &  
 dans laquelle pour le bien des deux Royaumes  
 veut élever les augustes Princes ses Enfans.

Le Roy de Siam répondit à ce discours  
 d'une manière fort obligeante, Qu'il recevoit  
 avec bien de l'estime & de la reconnoissance les  
 Presens d'un aussi grand Prince, qu'il ne dou-  
 toit pas qu'il ne fût le digne Heritier des  
 comparables vertus, & des grandes qualitez du  
 Roi son Pere, & qu'il esperoit qu'il conserveroit  
 toujours entre les François & les Siamois  
 la correspondance que le Roi & lui avoient si bien  
 establies; qu'il avoit appris avec plaisir la nom-  
 breuse posterité que Dieu donnoit à Monseigneur,  
 que la France & l'Univers ne scauroient assez  
 avoir d'Heritiers de **LOUIS LE GRAND**.  
 Après cela ce Prince fit diverses questions à  
 Messieurs les Envoyez sur la santé, l'âge, &  
 les emplois de Monsieur le Dauphin, & de  
 Madame la Dauphine, à quoi ils satisfirent,  
 & ensuite le Roy se retira.

Chapel-  
 le de  
 Louvo.

J'ai parlé des deux belles Maisons que  
 Monsieur Constance avoit fait bâtir dans la  
 Ville de Siam, & à Louvo: Il faut par-  
 ler ici d'une autre encore plus belle qu'il a  
 fait bâtir à Dieu. Cette Chapelle, qui est  
 à Louvo, estoit presque achevée, quand  
 Monsieur le Chevalier de Chaumont y ar-  
 riva, & on y dit toujours la Messe tandis  
 qu'il y demeura, mais elle n'avoit encore au-  
 cun ornement. On peut dire à present qu'il  
 ne se peut gueres voir de Chapelle dans la  
 mai-

maison d'un particulier ni plus riche ni plus spacieuse. Elle n'a pas cette regularité, & cette symetrie qui est au goust des Experts en Architecture, parce que Monsieur Constance n'ayant point d'Architecte l'a fait bâtir à sa fantaisie; mais mal-aisément y peut-on trouver à redire. Le marbre si precieux, si peu connu, & si estimé dans les Indes n'y est pas épargné. De quelque côté qu'on jette les yeux, depuis le sommet de cette Chapelle jusqu'à son fondement, on n'y voit qu'or & peinture. Les tableaux, où sont representez de suite & par ordre les principaux Mysteres de l'ancien & du nouveau Testament ne sont pas exquis, mais les couleurs en sont surprenantes; & le Peintre, qui est Japonois de nation, y a fait connoistre, que si les beaux Arts estoient aussi estimez & aussi bien cultivez aux Indes, qu'ils sont en Europe, les Peintres Indiens & Chinois ne cederoyent peut-estre pas aux plus habiles Maistres Europeens. Le Tabernacle, auquel on travaille incessamment, sera fort grand, & tout d'argent massif. Il n'y a pas de broderie sur les Ornaments; mais l'étoffe dont ils sont faits est extrêmement riche & legere. Le toit de cette Chapelle est triple à la maniere des Pagodes, & il est tout couvert de Calin, qui est une espece de métal fort blanc, entre l'estain & le plomb, & beaucoup plus leger que l'un & l'autre. Une Balustrade à hauteur d'appui en environne le corps, & la separe des deux Maisons que Mr. Constance a fait bâtir à Louvo, parce que les Siamois gardent cette précaution, & pretendent marquer leur

leur veneration pour les lieux sacrez, en les se-  
parant de tous les autres Edifices qui seruent à  
l'usage des hommes. Au devant de la porte  
qui répond à la rue, il y a une assez grande cour  
faite en Amphiteatre, où l'on monte par dou-  
ze ou quinze marches, au milieu de laquelle  
paroist une grande Croix de pierre, qui doit  
estre dorée, posée sur un large piedestail, dont  
les ornemens & la structure sont d'une Archi-  
tecture bien differente de la nostre. Tout au-  
tour de cette cour regne une espede de galerie  
de trois pieds de haut, où l'on voit de petits  
enfoncemens ménagez d'espace en espace,  
pour y mettre des lampes, qu'on tient allu-  
mées depuis les premiers Vespres des grandes  
Festes jusqu'au lendemain.

On sera peut-estre surpris que je rapporte  
tous ces détails; mais on ne laissera pas de les  
approuver, quand on fera reflexion, que tou-  
tes ces choses se font au milieu du Paganisme,  
dans une Ville Capitale de la plus supersti-  
tieuse Nation de l'Orient, où la Cour du  
Prince reside ordinairement, & qui est dé-  
vouée d'une maniere toute particuliere à l'Ido-  
latrie. Car à Louvo on ne voit que des Pa-  
godes, & des maisons de Talapoin; de sorte  
qu'on l'appelle assez souvent la Ville des Pa-  
godes. Ainsi il semble qu'en érigeant publi-  
quement des Croix & des Eglises, on dressé  
des triomphes à Jesus-Christ dans l'empire du  
Démon, & on accoûtume ainsi insensible-  
ment les Siamois à la veüe, & à l'estime  
de la Croix, qu'ils ont en horreur, parce  
que les Talapoin leur prêchent que le Frere  
de

de leur Dieu est crucifié dans l'enfer à cause de ses impietez, comme nous Pavons expliqué assez au long dans le sixième Livre du premier voyage.

Les personnes de piété, pour la satisfaction desquelles nous écrivons ces sortes d'ouvrages, seront encore bien aises d'apprendre, que la dédicace de cette Chappelle se fit à Louvo aussi publiquement, & avec autant de solemnité qu'on l'eût pû faire dans la Ville la plus Catholique de l'Europe. Il n'y avoit pas à la verité un fort grand concours de peuple, parce que les Siamois ne sont pas encore Chrétiens, & qu'on n'y voyoit que quelques François & Portugais qui estoient à Louvo. Pendant l'octave de la ceremonie on y prêcha chaque jour, on chanta la grande Messe, & on y dit Vêpres. Les trois derniers jours il y eut tous les soirs un feu d'artifice. On en voit peu de semblables en Europe; car il faut avouer que les Chinois & les Mogols excellent dans la composition de ces sortes de feux. Monsieur Constance ne voulut rien épargner de tout ce qui pouvoit rendre cette Feste magnifique, afin de donner du credit à la Religion par ces spectacles, où tout le monde accourroit de quelque secte & de quelque nation qu'ils fussent. Monsieur de Metellopolis dit la Messe pontificalement le dernier jour de l'octave, qui estoit la Feste de la Presentation de Nôtre-Dame, après avoir fait toutes les ceremonies de la dédicace de cette Chapelle consacrée à Dieu sous le nom de Nôtre-Dame de Laurette.

Un

Un jour de cette solemnité, Monsieur Comstance ayant voulu assister au Sermon & à la grand Messe avant que d'aller au Palais, il se rendit tard au Conseil. Le Roi lui ayant demandé la raison de son retardement, il prit delà occasion de lui expliquer ce que le Predicateur avoit dit, à quoi Sa Majesté prit un grand plaisir, qu'elle témoigna publiquement souhaiter que les Peres François sceussent le Siamois pour les entendre.

Langues  
de Siam.

On se sert à Siam de deux Langues différentes. Il y a la Langue du Peuple, qui s'appelle en Portugais *Lingua de Fora*, & la Langue des Mandarins & du Palais, qui s'appelle *Lingua de Dentro*, parce qu'il n'y a que les grands qui approchent la personne du Prince qui la sçachent parler. Ce seroit même une fort grande grossiereté, que de se servir en parlant au Roi, des expressions du vulgaire. Les Siamois ont tant de respect pour la personne de leur Roy qu'ils ont des paroles consacrées pour lui, lesquelles ils n'osent pas adresser à d'autres. Les Talapoins seuls ont ce privilege, & ce qui est encore singulier, c'est que le Peuple employe les mêmes termes quand il les saluë en les abordant, que quand ils prient Dieu, & qu'ils commencent ainsi leurs prieres *Sá tou fá*, qui est une expression du Balie, laquelle est une troisième espece de Langue particuliere des Sçavans, qu'on apprend à Siam, comme le Latin en Europe. Il ne fera pas hors de propos de remarquer que presque toutes leurs prieres sont en la Langue Balie, connues seulement des plus

plus habiles Talapoins, parce que, disent-ils, une Langue qui doit exposer tant de mysteres doit estre elle-même mysterieuse, & n'estre en usage que parmi quelques gens d'élite pour n'estre pas profanée.

Comme il n'y avoit que les Talapoins qui sceussent parler la Langue du Palais, & dont on pût l'apprendre, que d'ailleurs il estoit pour nous de la dernière consequence de l'estudier, le Roi souhaittant que quelques Jesuites s'y appliquassent incessamment, Monsieur Constance me témoigna que pour apprendre aisément cette Langue, nos Peres devoient s'éloigner de tout commerce les uns des autres, & n'entendre jamais parler François, afin que ne voyant & ne conversant qu'avec des Siamois, ils fussent obligez par nécessité de se faire entendre, de l'apprendre & de la parler. Il m'ajouta que les Talapoins la parloient ordinairement entre eux, que ce seroit un fort grand avantage s'ils pouvoient demeurer parmi eux dans leurs maisons, & qu'il en parleroit au Roi pour obtenir un ordre aux Talapoins de recevoir chez eux trois ou quatre de nos Peres. Je trouvai cette ouverture fort avantageuse, & je le conjurai de nous rendre ce bon office auprès de Sa Majesté. Ce Prince y estoit de luy-même disposé. Aussi-tôt qu'on lui en eut parlé, il fit venir deux Sanchrâs les plus sçavans de Siam & de Louvo, & leur ordonna d'apprendre la Langue du Palais aux Peres de notre Compagnie, qui iroient demeurer chez eux. Cet ordre ne fut pas fort agréable à ces Pre-

lats des Talapoins ; mais il fallut y obeir sans replique.

La vie que menent ces solitaires est extrêmement austere , & il falloit pour ne les pas scandaliser que les Peres qui demeureroient chez eux s'y conformassent dans les choses licites. Quelque extraordinaire que parût cet estat si different du nôtre , on n'eût pas de peine à trouver des personnes qui voulussent l'embrasser. On choisit les Peres le Blanc , de la Breuille & du Bouchet pour commencer une épreuve si rigoureuse. Le premier n'étoit pas encore dans la Talapoiniere , parce que l'appartement que le Roi lui faisoit bâtir par honneur auprès de celui du Sanchrâ n'étoit pas encore achevé quand j'en partis : les deux autres vivoient , il y avoit déjà près d'un mois , parmi les Talapoins lorsque je quittai Louvo.

Visite  
rendue  
aux Tala-  
poin.

Avant mon depart je voulus leur rendre visite , & en même temps au Sanchrâ qui leur apprenoit la Langue , & qui le faisoit avec une honnêteté & un zele extraordinaire. Monsieur Constance pour faire connoître aux Talapoins & aux autres Siamois l'estime qu'il faisoit de ces Peres , se mit de la partie avec deux ou trois autres Jesuites.

Le Sanchrâ qui avoit esté averti de nôtre dessein , nous attendoit dans son appartement. A sa porte il y avoit un grand bassin de terre plein d'eau , où les Talapoins & les Siamois se vont laver les pieds avant que d'entrer dans sa chambre. Monsieur Constance quitta ses souliers à la porte , & nous suivimes son exemple. C'est une honnêteté qui se prati-  
que

que chez les Grands du País quand on leur marque beaucoup de respect. Lorsque nous entrâmes, le Talapoin qu'on salua, ne se leva point du siège où il estoit assis les jambes croisées : c'estoit une petite estrade élevée d'un demi pied, & couverte d'un tapis de Perse de quatre pieds en quarré. Le reste de la chambre estoit couvert d'une natte fine, sur laquelle nous nous assîmes auprès de lui les jambes croisées. Je remarquai qu'il avoit mis au dessus de sa tête le portrait de nôtre grand Roi qu'un de nos Peres lui avoit donné. Il en parla avec des sentimens d'un respect extraordinaire, faisant assez voir combien il estoit instruit des grandes vertus de ce Monarque. Quand on lui eut dit que le Roy de Siam me renvoyoit en France, il ne manqua pas de me féliciter de l'honneur que j'allois avoir en approchant encore une fois d'un si grand Prince si necessaire à la France & à tout l'Univers. C'estoit pour nous une joye bien particuliere de voir que la reputation du Roi avoit pénétré jusques dans les solitudes des Talapoins, & que leurs Supérieurs accôutumez à recevoir les adorations du peuple & des grands, & à mépriser tous les autres hommes, avoient une si grande estime, & une vénération si profonde pour Sa Majesté. Nous parlâmes quelque temps à ce Sanchrâ de l'existence d'un seul Dieu, de sa grandeur, & de quelques-uns de ses attributs, qui frappent le plus. Il en convint aisément, & il nous avoua qu'il s'étudioit particulièrement à chercher la vérité. Nous l'exhortâmes à la chercher dans le

dessein de la suivre, dès qu'il l'auroit rencontrée, lui disant que pour la trouver, il falloit sur tout s'adresser à Dieu, qui en est la source, & la lui demander avec confiance par de frequentes prieres. Au commencement il nous presenta du bétel qu'il mâchoit continuellement, & pendant tout nôtre entretien, il y avoit deux personnes qui l'évantoient pour lui donner du frais, l'un estoit Talapoin, & l'autre l'avoit esté durant vingt ans: mais n'ayant pû pratiquer plus long-temps une vie si sainte, il s'étoit fait pêcheur, comme ils parlent, c'est à dire qu'il s'étoit marié.

Nous sortîmes delà fort satisfaits de la modestie & de la douceur du Sancrà, & nous allâmes ensuite dans la chambre des deux Peres qui demeuroient auprès de lui. Ces chambres n'ont que dix pieds de long sur neuf de large ou environ. Le sol est couvert d'une petite natte, & les murailles tapissées d'une toile peinte à l'Indienne; il n'y a pour tout ornement qu'une petite estrade de deux pieds de long, & d'un demy pied de haut qui sert d'Oratoire avec un Crucifix au devant, à côté d'une petite fenêtré fort étroite, & un petit lit sans siège, ni table, ni aucun autre meuble. Les Peres sont toujours dans leur chambre à prier, à lire, & à estudier, ou ils sont chez le Sancrà, pour apprendre à lire, à écrire, & à parler la Langue de la Cour. Ils n'en sortent qu'à dix heures du matin, pour venir dire la Messe à nôtre Chapelle de Louvo & pour dîner avec nous, & s'en retournent à une heure après midy pour recommen-

cer leurs mêmes exercices jusqu'au lendemain, ne faisant qu'un repas par jour, & ne buvant jamais de vin pour ne pas scandaliser les Talapoins ou les autres Siamois.

Pendant l'octave de la dédicace dont nous venons de parler, le Roy de Siam voulut donner une Audience à tous les Jésuites ensemble. Monsieur Constance fut nôtre Introduceur, & nôtre Interprete. Avant que Sa Majesté parut, nous estions déjà assis sur un tapis de Perse, & sous une espèce de dais tous de suite sur la même ligne à trois ou quatre pas d'une grande fenêtré, où le Roy devoit se faire voir. La lettre que le R. P. de la Chaise avoit écrite à Sa Majesté Siamoise, les deux machines de Romer qu'il lui envoyoit avec deux lunettes, dont l'une estoit de six pieds, & l'autre de douze, estoient sur une table d'argent qui touchoit presque la muraille un peu à côté de la fenestre, que le Roi ouvrit quelque temps après. Ce Prince s'étant assis sur un fauteuil de Tambac nous dit d'un visage riant en nous regardant, Que j'ai de joye de voir tous ces Peres auprès de moi arrivez en bonne santé ! Apres que nous eûmes remercié Sa Majesté de l'honneur qu'elle nous avoit fait, en nous demandant au Roi nôtre Maître, & de celui qu'elle nous faisoit en nous admettant en sa presence, nous lui dimes que nous avions eu à la verité beaucoup de peine à quitter le plus grand Roi du monde, nos amis & nôtre chere Patrie ; mais que cette peine avoit esté bien adoucie par l'esperance que nous avions eu de retrouver à Siam

Audience  
donnée  
aux Je-  
suites.

Siam dans le plus grand Roi de l'Orient, les mêmes bontez & la même protection royale, dont le Roi nôtre Maître honoroit toute nôtre Compagnie; que les bienfaits dont Sa Majesté Siamoise nous combloit chaque jour, nous avoient fait oublier toutes les fatigues d'un si penible voyage que nous avions entrepris pour son service; mais que nous nous estimerions heureux d'employer le reste de nos vies à apprendre la Langue du Pais, pour communiquer ensuite plus facilement à ses Peuples les sciences de l'Europe, & sur tout la connoissance du vrai Dieu. J'ajoutai que tous nos Peres en Europe estoient infiniment touchés de ses bontez; & que le Pere de la Chaise en particulier, pour marquer sa reconnoissance, & pour la remercier du Crucifix d'or que je lui avois donné de sa part, avoit pris la liberté de lui envoyer quelques curiositez d'Europe; que ce present offert à un si grand Prince, n'estoit considerable que par le profond respect, & l'extrême affection qui l'accompagnoient; & qu'on ne le faisoit que pour contenter la curiosité de sa Majesté, qui aimoit extrêmement l'Astronomie. Le Roy souhaita qu'on lui expliquast l'usage de ces Instrumens, montrant y prendre un plaisir singulier: il fit même approcher son Astrologue qui estoit derriere nous, lui ordonnant d'estre bien attentif à ce qu'on disoit, & de nous aller voir pour l'apprendre encore mieux, & l'en instruire aux heures qu'il lui marquerait. Ensuite se levant de son fauteuil il s'approcha de la fenestre; & s'avançant un peu  
dehors

dehors comme pour voir à loisir tous nos Peres. Il nous dit que ces Presens estoient tres-beaux, & qu'il les estimoit beaucoup, & par leur valeur, & par le merite de la personne qui les lui envoyoit : mais qu'il estimoit infiniment davantage cét autre present, montrant tous les Peres que le Pere Confesseur lui avoit envoyé de la part du Roy ; qu'il me sçavoit bon gré de m'estre si bien acquitté de ma commission ; qu'au reste il pouvoit assurer que nous trouverions en lui toute l'affection dont le Roi nostre Maistre nous avoit honorez, tandis que nous estions en France, & qu'il tâcheroit de nous faire oublier toutes les douceurs que nous avions laissées en Europe pour l'amour de lui ; que peut-estre nous ne trouverions pas toutes les facilitez qu'on pouvoit esperer pour réussir dans le principal motif qui nous amenoit : mais que la patience & la douceur viennent à bout avec le temps des choses les plus difficiles. Alors nous priâmes Monsieur Constance, de témoigner à sa Majesté combien nous estions tous pénétrez de ses grands sentimens ; & que nous la conjurons de vouloir bien nous regarder comme les plus fideles de ses Sujets, & les plus affectionnez à son service.

On avoit representé le Roi de Siam comme un Prince qui ne se communicoit à personne ; mais nos Peres furent estonnez de le voir descendre avec tant d'affabilité dans les plus petits détails sur ce qui les regardoit. Il nous fit demander par Monsieur Constance si quelques-uns de nous avoient fait de grands

Voyages, & en quelle partie du monde; on lui repondit qu'il y en avoit parmi nous qui avoient veu l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, & une partie de l'Amerique. Il nous fit plusieurs questions sur tous ces Pais; il fallut encore lui rendre compte des Langues Etrangeres que nous avions apprises. Il voulut connoistre les trois Peres qu'on destinoit à apprendre la Langue du Palais chez les Talapoins, & les ayant regardez, il eut la bonté de leur dire qu'il leur feroit bâtir à chacun un appartement auprès du Sanrà & qu'il recommanderoit efficacement qu'on eût pour eux tous les égards possibles; qu'il auroit un singulier plaisir de s'entretenir en particulier avec nous, quand nous sçaurions assez de Siamois pour lui parler; qu'il se feroit expliquer au plûtoſt la Lettre du Pere Confesseur; j'ometts mille autres choses obligeantes, & pleines de tendresse que ce Prince nous dit alors.

Cette premiere Audience dura près de deux heures, quoyque le Roi fût incommodé: Il nous témoigna en nous quittant, qu'il nous verroit souvent, & plus long-temps; que son rhume l'obligeoit de se retirer, & qu'il nous laissoit en de bonnes mains. Mr. Constance par ordre du Roi, nous avoit fait préparer un magnifique regale dans la mesme Salle du Palais, où Monsieur l'Ambassadeur, & ensuite Messieurs les Envoyez avoient mangé & nous y fusmes servis par les Officiers du Roi. A peine nous fusmes-nous mis à table, que sa Majesté envoya un Mandarin demander à Mon-

Monsieur Constance, si nous n'avions pas esté treize Jesuites à l'Audience, & pourquoy il n'y en avoit que douze à table. Ce soin est bien singulier en un Prince payen de l'Inde. Nous l'en remerciafmes, & on lui fit dire qu'un des Peres s'estant trouvé malade avoit esté obligé de sortir.

Le Roi de Siam ne se contenta pas de nous avoir regalez dans son Palais; quelque temps après il nous envoya un diner magnifique qui avoit esté préparé par ses Officiers; & pendant le peu de temps que je demurai à Louvo, sa Majesté nous fit cet honneur cinq ou six fois. Les cinq Peres de nostre Compagnie qui estoient partis pour aller à la Chine avant que nous arrivassions à Siam, avoient receu assez souvent cette mesme marque de bonté; voici comme le Pere Fonteney en parle dans une Lettre écrite de Louvo le 23 Janvier de l'année 1686.

*LE Roy nous a fait l'honneur de nous envoyer ce mois deux fois à diner, & toujours magnifiquement. Il y avoit environ quarante plats, & quelques-uns preparez à la maniere d'Europe. On apportoit tout du Palais, jusqu'à la nappe & aux serviettes de table. Deux Officiers dont l'un est Lieutenant du Palais, & l'autre Maistre d'Hostel, accompagnoient les diner. Ils ne mangeoient point avec nous, mais seulement ils y assistoient pour en faire leur rapport. Pour nous après avoir donné la benediction de table, nous nous tournions suivant la coûtume du côté du Palais, & nous faisons trois inclinations profondes, com-*

Civilitez  
du Roi de  
Siam aux  
Jesuites.

*me pour dire trois fois je vous remercie. Après cela nous nous mettions à table goûtant de tout, autrement ce seroit manquer de respect pour les dons de sa Majesté; si nous sçavions la Langue du País, toutes ces faveurs nous donneroient lieu de parler de la Religion aux Mandarins, qui en sont témoins. Nous pourrions mesme en conferer avec plusieurs Talapoins, qui viennent voir nos instrumens de Mathematiques, par curiosité, mais nous n'en sçavons pas un mot; ainsi l'on ne doit pas s'étonner si nous ne convertissons personne. Les Peres qui viendront commenceront cet ouvrage, pendant que nous irons aux Peuples que la Providence nous destine.*

En même temps que le Roi nous envoyoit à dîner la premiere fois, il en faisoit porter chez Monsieur Desfarges pour lui, pour Monsieur du Brûan, & pour les autres Officiers François qui l'accompagnoient; avec cette difference neanmoins, qu'il y avoit deux couverts d'or, & plusieurs affiettes du mesme métal, pour en changer aux deux Commandans des troupes.

Aux Officiers François.

Sur ces entrefaites Mr. de Vaudricourt & Monfr. du Quesne arriverent à Louvo, où ils estoient fort attendus. Le Roy les voulut voir quelque temps après dans son Palais. Ce Prince leur fit mille careffes, & remercia Mr. de Vaudricourt du soin qu'il avoit eu de ses Ambassadeurs. Enfin après qu'il eut veu les Officiers de Marine les uns après les autres, que ces Messieurs avoient menez avec eux, il fit donner à chacun des deux Capitaines une veste de  
bro-

brocard d'or & d'argent, avec des boutons de filigrane d'or fort bien travaillez. Il ajouta pour Mr. du Quesne un Sabre fort riche avec une chaîne de filigrane d'or fort pesante & d'un travail exquis, semblable à celle qu'il avoit donnée à Monsieur de Vaudricourt le Voyage précédent, ordonnant en particulier à Mr. Constance de donner à Mr. de Vaudricourt un present de diverses curiositez du Japon & de la Chine, jusqu'à la concurrence de mille écus. Ce fut dans cette occasion que Mr. des Farges, qui estoit present, ayant dit à ce Prince qu'il ressentoit la mesme joye en voyant sa Majesté, que celle qu'il avoit autrefois en France, quand le Roi son maistre l'honoroit de sa presence. *Vous ne vous trompez pas,* répondit le Roi de Siam, *le Roi n'est pas si loin que vous pourriez vous imaginer. Si vous voyiez dans mon cœur, vous y découvririez son Portrait bien gravé, & qui y tient la premiere place.* Ensuite remarquant beaucoup d'Officiers François, dont la plûpart estoient jeunes, il leur recommanda d'apprendre incessamment la Langue Siamoise, pour traiter avec lui sans Interpreter, parce qu'ils n'en trouveroient peutestre pas toujours un si favorable, & si amy des François, que celui qui leur en servoit alors, qui estoit Monsieur Constance: ajoutant qu'il estoit tres-important pour l'intérest des deux Rois, & des Nations, que les Officiers François sceussent parler eux-mesmes aux Siamois qu'ils commandoient.

Nous eusmes peu de jours après le plaisir de la Chasse des Eléphants. Les Siamois sont fort adroits

Chasse  
des Ele-  
phants.

adroits à cette Chasse, & ils ont plusieurs manieres de prendre ces animaux. La plus facile de toutes, & qui n'est pas la moins divertissante se fait par le moyen des Eléphants femelles. Quand il y en a une en chaleur on la mène dans les bois de la Forest de Louvo. Le Pasteur qui la conduit se met sur son dos, & l'entoure de feuillages pour n'estre pas apperceu des Eléphants sauvages. Les cris de la femelle privée, qu'elle ne manque pas de faire à un certain signal du Pasteur, attire les Elephants d'alentour qui l'entendent, & qui y répondent aussi-tost & se mettent à sa suite. Le Pasteur ayant pris garde à ces cris mutuels reprend le chemin de Louvo, & va se rendre à pas lents avec toute sa suite, qui ne le quitte point, dans une enceinte de gros pieux faite exprés à un quart de lieuë de Louvo, & assez près de la Forest. On avoit ainsi ramassé une assez grande troupe d'Eléphants, parmi lesquels il n'y en avoit qu'un grand, & qui fust difficile à prendre & à dompter. Le Roi en ayant reçu la nouvelle, fit avertir Messieurs les Envoyez & Monsieur des Farges, qu'il vouloit leur donner le plaisir de cette prise d'Eléphants, qui ne leur seroit pas désagréable.

Tout le monde se rendit au lieu destiné, Messieurs les Envoyez sur des Eléphants, & les autres à cheval. Le Roy y arriva lui-même quelque temps après. Aussi-tost sa Majesté ayant fait signe qu'on commençât, le Pasteur qui conduisoit la femelle sortit de cet enclos par un passage étroit fait en allée de la longueur d'un Eléphant. Aux deux bouts il y avoit

avoit deux portes à coulisse, qui s'abattoient & se levoient aisément. Tous les autres petits Eléphans suivirent les uns après les autres les traces de la femelle à diverses reprises : mais un passage si étroit étonna le grand Eléphant sauvage, qui se retira toujours. On fit revenir la femelle plusieurs fois. Il la suivoit bien jusques à la porte ; mais il ne voulut jamais passer outre, comme s'il eût eu quelque pressentiment de la perte de sa liberté qu'il y alloit faire.

Alors plusieurs Siamois qui estoient dans le Parc, s'avancerent pour le faire entrer par force, & vinrent l'attaquer avec de longues perches, de la pointe desquelles ils luy donnoient de grands coups.

L'Eléphant en colere le poursuivoit avec beaucoup de fureur & de vitesse, & aucun d'eux ne luy auroit assurément échappé, s'ils ne se fussent promptement retirez derrière les pilliers qui formoient la palissade, contre lesquels cette beste irritée rompit trois ou quatre fois ses grosses dents. Dans la chaleur de la poursuite, un de ceux qui l'attaquoient le plus vivement & qui en estoit aussi le plus vivement suivi, s'alla jeter en fuyant entre les deux portes, où l'Eléphant courut pour le tuer : mais dès qu'il fut entré, le Siamois s'échappa par un petit entre-deux, & cet animal s'y trouva pris, les deux portes s'estant abatuës en même temps ; & quoyqu'il se debattist il y demeura. Pour l'appaiser on luy jettoit de l'eau à pleins sceaux, & cependant on luy attachoit des cordes

aux jambes & au cou. Quelque temps après qu'il se fut bien fatigué, on le fit sortir par le moyen de deux Eléphants privez, qui le tiroient pardevant avec les cordes, & par deux autres, qui le pouissoient par derriere, jusqu'à ce qu'il fut attaché à un gros pillier, autour duquel il luy estoit seulement libre de tourner. Une heure après il devint si traitable, qu'un Siamois monta sur son dos, & le lendemain on le détacha pour le mener à l'écurie avec les autres.

Combat  
d'Ele-  
phants.

Ce spectacle fut suivi d'un autre bien-tôt après, où l'on fit combattre deux Eléphants de guerre en presence du Roy de Siam & de Messieurs les Envoyez. Ces deux animaux excitez par les cris de deux femelles, & par les paroles de leurs Pasteurs, qui les animoient au combat, s'élançoient l'un contre l'autre avec tant de fureur & de force, qu'ils se fussent bien-tôt tuez l'un l'autre, si on ne les eût retenus. On leur avoit attaché aux pieds de derriere un gros cable, que plusieurs Siamois tenoient par le bout, ne leur en laissant filer qu'autant qu'il en falloit pour les laisser approcher à la portée de leurs grosses dents, lesquelles furent bien-tôt en pieces par les coups qu'ils se donnoient, entre-lassant ces dents les unes avec les autres. Ce fut dans cette occasion que le Roy de Siam vit Messieurs de Saint-Clair & de Joyeux Capitaines de frégate legere, & Messieurs de la Leve & Dandennes, dont le premier estoit Lieutenant de Vaisseau, & l'autre Capitaine de brûlot. Il fit donner à chacun d'eux une veste de

bro-

brocard garnie de boutons d'or, & fit encore un present particulier à Messieurs de Joyeux & Dandennes, comme Capitaines des Vaisseaux qui avoient amené les troupes à Siam. Monsieur Dandennes eut un sabre & une chaîne d'or qui servoit de baudrier, toute pareille à celle que l'on avoit donnée à Monsieur de Joyeux le voyage passé, & celui-cy eut des curiositez de la Chine & du Japon par ordre du Roy qui leur vouloit témoigner par là sa reconnoissance. Monsieur de Courcelles, qui commandoit la Normandie, n'étoit pas encore à Louvo quand ces choses s'y passoient, parceque n'estant arrivé qu'après nous à Batavie, & estant obligé d'y prendre de l'eau dont il avoit un extrême besoin, il n'en pût partir que huit jours après nous. Ce retardement fut cause qu'il perdit la mouçon c'est à dire les vents propres pour venir à Siam, & qu'il demeura plus de 80. jours à faire un voyage de 400. lieuës qui se fait ordinairement en vingt-cinq ou trente tout au plus quand on vient dans la bonne saison. Ainsi il ne pût voir le Roy, que lorsqu'on fut sur le point de partir pour s'en retourner en France, & ce fut dans une Audiance particuliere que Sa Majesté Siamoise donna à Monsieur des Farges, que Monsieur de Courcelles lui estant présenté par Monsieur Constance, elle lui fit donner un present semblable à celui de Monsieur Dandennes.

Le Roy n'assista pas à un autre combat, qui se fit d'un tygre contre un éléphant devant Messieurs les Envoyez. J'ay parlé de cette sorte

forte de combat dans mon premier voyage, & je n'ay rien à y ajoûter. Au contraire ce spectacle fut moins agréable; le tygre n'étoit ni aussi fort ni aussi grand que celui de la première fois, & ne faisant presque aucune résistance.

Parmi tous ces divertissemens que le Roy de Siam faisoit donner à Messieurs les Envoyez, il leur accorda une nouvelle Audiance particuliere dans son Palais de Louvo. Dans cet entretien, où j'assistai par son ordre, il s'informa fort de Mr. de la Loubere, qu'on lui avoit dit avoir menagé diverses negociations délicates en Suisse & en Allemagne, des differens interets des Princes de l'Europe, de leur maniere de gouvernement, & de leurs forces. Cet Envoyé en fit un fort long détail à Sa Majesté Siamoise, laquelle fit paroître combien ce recit lui estoit agréable, voyant le Roy Tres-Christien son bon ami distingué si glorieusement des autres, & la France si élevée au dessus de tous les Royaumes du monde.

Mines  
de Siam.

Environ ce temps-là, deux ou trois de nos Peres ayant appris que le Roy de Siam faisoit travailler à quelques mines d'or & d'argent, ils eurent la curiosité de les aller voir, pour informer Messieurs de l'Academie Royale, si en effet on y trouveroit des mineraux, comme ils nous en avoient chargé par leurs instructions. Le sieur Vincent François de nation, à qui le Roy de Siam avoit donné mille écus pour l'encourager à la recherche de ces métaux, les y mena luy-même, & leur

leur fit voir une partie des travaux qu'il avoit commencez pour les faire fondre. Ils en rapportèrent quelques morceaux qui avoient la plus belle apparence du monde : mais comme nous ne nous connoissons pas à ces sortes de choses, & que les mines qui frappent le plus d'abord ne sont pas souvent les meilleures, Je creus que pour ne tromper personne, je devois apporter ce qu'ils me donnerent, afin qu'on en fit l'essai en France.

Le Roy de Siam s'est persuadé depuis longtemps que son Pais estoit fertile en mines, parce qu'outre les apparences favorables qu'on trouve dans celles qu'on y voit, ce Royaume est parfaitement antipode à l'endroit du Pérou où se tire l'or & l'argent en plus grande quantité ! Et pour quoy, dit ce Prince, le Soleil ne produiroit-il pas les mêmes effets dans cette partie Septentrionale, qu'il opere dans la Meridionale ! A quoy on pourroit repliquer, que peut-estre la terre n'auroit pas en ces deux lieux les mêmes dispositions : mais quoy qu'il en soit, il est vrai qu'on y voit en plusieurs endroits des Mines dont les Siamois mêmes en ont tiré. Plusieurs personnes, qui se disoient estre fort habiles à fondre & à separer les métaux, n'ont jamais pû réussir aux Mines de Siam. Je ne veux pourtant pas par ces essais juger de la bonté de ces Mines, ni aussi accuser ces connoisseurs & ces Chymistes de supercherie ou d'ignorance. Avant mon départ on me chargea de la part du Roy de Siam de quarante-six petites caisses pleines de ce qu'on tire de ces Mines, pour prier le

le Roy de permettre qu'on les éprouvât en France: plusieurs personnes y travaillent. Je n'ai pas encore pû sçavoir le succès qu'ils ont eu.

Ces mesmes Peres avoient dessein d'aller à deux mines d'ayman, que deux de ceux qui estoient partis pour la Chine avoient visitées quatre ou cinq mois auparavant; parce que dans les Memoires qu'ils nous laisserent, ils nous recommendoient extrêmement d'y aller encore faire des observations. Le temps estoit trop court pour faire ce voyage: Ils sçavoient que je devois partir dans dix ou douze jours pour m'en retourner en France, & il leur en falloit autant pour faire ce chemin, ainsi ils ne le firent pas alors. Comme les observations des deux premiers furent fort exactes, & qu'ils ont laissé une Relation de leur Voyage qui est assez curieuse, j'ai crû en attendant les remarques qu'on fera dans la suite, devoir donner au public ce Memoire de la même maniere qu'ils nous l'ont laissé à leur départ pour la Chine.

Le P. de Fonteney le rapporte tout entier dans une espece de Journal qu'il a fait de ce qui s'est passé de plus remarquable à Siam: & comme ce Journal est rempli de plusieurs nouvelles édifiantes, j'ai crû qu'on seroit bien-aïse d'en lire icy toutes les particularitez. Voicy ce qu'il en écrit au R. P. Verjus de Louvo le 12. May 1687.

## MON REVEREND PERE,

*La Paix de Iesus-Christ.*Journal  
de P. de  
Fontenay.

Au commencement de Novembre de l'année passée, peu de temps après que nous fûmes de retour à Siam, nous fîmes un petit Observatoire dans la Maison que nos Peres Portugais y ont au camp de cette même Nation. Nostre dessein estoit d'y travailler en attendant le temps d'un second embarquement plus heureux que le précédent, tant afin d'envoyer plus d'observations à l'Academie Royale, que pour estre plus à Dieu dans une Maison religieuse. L'année d'auparavant nous avions souffert de grandes incommoditez à Louvo, n'ayant qu'une grande chambre pour tous, où nous n'avions nulle liberté pour nos dévotions particulieres.

Le 8. Novembre à deux heures du matin le pauvre Pere Fucity nous quitta pour aller en Europe, il nous dit adieu avec la même douceur avec laquelle il avoit vécu parmi nous depuis un an & demy. Son occupation étoit l'Oraison & la Solitude; il n'y avoit rien de plus aimable que lui, toujours honnête & modeste dans ces manieres, sans se plaindre jamais du procedé qu'on avoit tenu contre lui. Quand il entendoit dire que ceux du Tunquin regretoient l'absence de nos Peres, il comparissoit à leur douleur, sans montrer le moindre desir de retourner vers eux. C'est une belle leçon pour nous, d'estre contens quand Dieu nous retire des emplois où nos inclinations,

nations, & même nôtre zele nous portent. Les miracles d'humilité dans la vie privée font auffi grands devant Dieu, que ceux de la conversion du monde dans l'état Apostolique. Dieu veut que nous soyons à lui sans reserve; s'il ne veut que cela nous devons l'en remercier humblement, & n'aspirer point de nous-mêmes à d'autres états, où nous ne lui serions peut-estre pas si fideles.

Les Peres Gerbillon & Visdelou prêchèrent le premier Dimanche de l'Avent, & le jour de la Conception dans nôtre Eglise de Siam, c'estoit la premiere fois que nous prêchions en Portugais; & ces Peres le firent avec une satisfaction universelle, estant bien maîtres de leurs paroles & de leur sujet, le Pere Gerbillon fit le Catéchisme tous les Dimanches aux enfans.

En même temps les Ambassadeurs de Perse se mirent en chemin pour retourner chez eux. Mr. Constance m'écrivit afin de venir avec nos Peres pour demeurer dans leur Maison de Louvo, qui estoit vuide par leur départ. Nous primes les devant le Pere Bouvet & moy, & nous y arrivâmes la nuit de Noël comme il entendoit la Messe de minuit en la Chapelle, les autres Peres ne vinrent que huit jours après. Il nous conduisit dans nôtre Maison, & donna tous les ordres pour l'accorder à nos manieres. Cette Maison contenoit un beau Divan avec quatre chambres qui donnoient dessus. Il y avoit un Jardin devant le Divan, & d'un côté du Jardin un corps de logis pour les Offices, & de l'autre un second corps

de logis où l'on pouvoit faire plusieurs chambres : dans l'une desquelles nous mêmes la Chapelle & dans l'autre l'Observatoire, de sorte que nous pouvions dire la Messe, sans sortir de la Maison. Mais ce qui la rendoit extrêmement commode pour nous ; c'est qu'il n'y avoit que la largeur de la rue à passer pour entrer chez Monsieur Constance.

Nous y avions demeuré jusques à present, n'ayant point d'autres Domestiques que les siens. C'est de chez ce Ministre qu'on nous a fourni toutes les choses nécessaires. Il n'y a point eu de semaines que Madame Constance ne nous ait envoyé divers presens de fruits & rafraîchissemens ; nous l'avons souvent visitée, car Monfr. Constance nous avoit dit d'abord qu'il falloit vivre chez lui selon les coûtumes de France. C'est une Dame qui a bien du naturel & de l'esprit & beaucoup de cœur. Elle a deux petits enfans bien faits, civils, que vous verrez en France quelque jour.

Depuis que nous sommes icy nous avons vu venir en cette Cour les Ambassadeurs de Camboje & de Laos, qui sont si peu spirituels, qu'il est difficile d'entirer aucune connoissance. La Salle de Monsieur Constance, parce qu'elle estoit ornée de Tableaux, de Miroirs, & de Lustres, leur paroïssoit un Paradis. Nous les avons assez questionnez ; mais je ne sçay si nous oserons rien envoyer à l'Academie de ce qu'ils nous ont appris.

Le Pere Visselou allant avec le sieur de la Mare & le Pere Bouvet pour visiter une mine d'aiman, tomba de dessus son Eléphant & se fit

fit une entorse au pied, qui l'a incommodé près de trois mois. La Relation de cette Mine est assez curieuse; & je croi que vous serez bien-aïse d'en sçavoir le détail, je vous l'envoie écrite de leurs mains, elle merite assurément d'estre leuë.

Remar-  
que sur  
l'Ayman.

Le principal motif de ce Voyage fut de travailler à la resolution de cet important problème; si la variation de l'aimant est causée par l'attraction inégale des parties aimantées du globe terrestre.

Nous esperions que faisant plusieurs observations à mesure que nous approcherions de cette Mine, qui suivant le rapport qu'on nous en avoit fait devoit avoir assez de force pour produire des effets sensibles à vingt ou trente lieuës à la ronde, nous remarquerions des changemens dans la variation, qui ne pouvant estre attribuez qu'à la differente disposition, où l'on seroit à l'égard de ses poles, donneroit lieu de conclure univrsellement, que toutes les irrégularitez de la variation viennent de quelque principe semblable.

Nous jugions aussi que si l'on pouvoit une fois venir à bout de bien verifier ce point, on rendroit un service essentiel au public en le déchargeant du soin superflu, qu'il prend depuis long-temps de faire des observations pour chercher une période réglée de variations, qui selon toutes les apparences ne se trouve point dans la nature.

Car soit que la vertu magnetique, qui produiroit cet effet, soit répandue dans tout le corps de la terre, qui par conséquent se doit con-

considerer dans cette opinion comme un grand Ayman, ainsi que le pretend Gilbert, & la plupart des Modernes, soit que cette vertu reside dans les seules Mines d'Ayman, qui paroissent sur la surface de la terre, ou qui sont cachées dans son sein ; il est constant que la variation par une necessité absolue suivra toutes les irregularitez, qui naissent des differentes alterations, que les parties de la terre, ou si vous voulez les mines d'Ayman, dont elle est remplie, reçoivent en différens temps. De sorte que comme ce seroit une entreprise téméraire, de vouloir à force d'observations renfermer dans les bornes d'une période réglée les inégalité des changemens, qui sont produits dans la terre, par cette foule de causes que sa profondeur dérobe à nos yeux : de même nous pouvons bien dire qu'on se tourmenteroit en vain, de pretendre assujettir à des regles l'effet de tant de causes qui n'en ont point.

Les Astrologues réussiroient bien plutôt à prédire l'avenir sur la disposition des Astres, dont après tout les combinaisons sont bornées, & les révolutions réglées, que les Geographes à marquer le changement qui doit arriver à la variation chaque année dans chaque point de la terre à la suite du temps, par des tables aussi sûres & aussi exactes que celles des éclipses : puis que les causes, dont la variation dépendroit, sont capables par leur multitude de recevoir un nombre presque infini de combinaisons, dont chacune doit passer pour une Anomalie dans la circulation des effets  
de

de chaque cause particuliere. Car comme cette combinaison ne se forme que par le concours fortuit de quelque cause étrangere, qui trouble la suite naturelle des effets de la premiere, & peut-estre que jamais elles ne trouveront le bout de leur revolution, & que continuant toujours à s'interrompre les unes les autres, le monde finira avant qu'elles ayent eu le temps de revenir au point d'où elles sont parties, je veux dire au même état où elles estoient quand Dieu leur imprima le premier mouvement au commencement du monde.

Venons presentement aux observations que l'incommodité du voyage nous a permis de faire sur ce sujet, laissant à chacun à juger ce qu'on en peut conclure en faveur de l'opinion qu'on a indiquée.

Les Instrumens dont on se servit furent un grand Anneau Astronomique, & un petit demi-cercle, qui nous avoient donné à Louvo 4. deg. 45. min. de variation Nord-Ouest.

Nous partîmes de Louvo le 18. Janvier avec Monsieur de la Mare, Ingenieur de la Majesté Tres-Chrestienne, que le Roy de Siam envoyoit pour tracer quelques fortifications. Nous prîmes la voye de la riviere, que nous remontâmes jusques à Innebourie, petite bourgade remarquable par la réunion qui s'y fait des trois grands chemins, qui mènent aux Royaumes de Pegou, de Laos & de Cambodge, où nous arrivâmes le 19. après midy. Tandis que Monsieur de la Mare choisissoit un lieu propre pour tracer un fort de campagne de cinquante toises de côté extérieur, nous

nous  
ce qu  
obser  
moi  
guil  
peu d  
tribu  
sa bot  
ne la  
cessai  
dans  
de l'  
Le  
pren  
grand  
estre  
toises  
grés  
rivier  
mes e  
le Ro  
Mars  
long  
boje  
rupti  
Inneb  
ce. M  
au N  
pour  
tiers  
descr  
A  
fong  
mine

nous nous occupâmes à prendre la variation, ce que nous fîmes plusieurs fois, toutes nos observations donnerent constamment au moins 7. d. 30. m. au Nord-Oüest. L'aiguille du petit demi-cercle en marquoit un peu davantage, mais cét excés pouvoit s'attribuer à ce que nous ne pouvions placer la boussole parallelement à celle de l'Anneau, ne la pouvant détacher comme il eût esté nécessaire pour cét effet. Ce qui fut cause que dans la suite nous ne nous servîmes plus que de l'anneau.

Le 20. au matin, nous commençâmes par prendre la largeur du Menam vis-à-vis du grand chemin de Camboje, où le Fort doit estre bâti. Nous mesurâmes un côté de 45. toises, qui nous donna un angle de 65. degrés 24. minutes, & pour la largeur de la riviere 98 $\frac{1}{4}$  toises. Après cela nous montâmes en Eléphant pour aller visiter la place, où le Roy de Siam vouloit que Monsieur de la Mare fit faire une Forteresse de 300. toises de long sur 200. de large pour opposer aux Cambojiens, aux Laos & aux Pegoïtans en cas d'irruption. Ce lieu gist à Est Quart-Sud-Est de Innebouries à quelques 2000. toises de distance. Nous y trouvâmes 9. degrés de variation au Nord-Oüest. Ce fut-là que nous vîmes pour la premiere fois des cotoniers, des oitaiers & des poivriers, dont nous donnerons la description à la fin de ce Recüeil.

A peine fîmes-nous de retour, que nous songeâmes à nous rembarquer pour aller à la mine, ce que nous fîmes sur les cinq heu-

res du soir, Monsieur de la Mare remettant à tracer son fort au retour. Avant que de partir, on nous avertit de prendre garde aux Crocodiles qui sont en grand nombre dans cette partie de la riviere. En effet, le lendemain 21. sur les sept heures du matin dans l'espace d'une petite lieuë un peu au dessous d'un petit Village appellé *Talat Cāou*, nous voyons à chaque pas les vestiges encore tout frais que ces animaux avoient laissé sur la bouë, sur laquelle ils s'estoient traînés, & les marques de leurs ongles estoient imprimées sur le rivage le long duquel ils s'estoient coulez pour s'aller jeter dans les roseaux qui bordent la riviere.

Sur les dix heures, nous mîmes pied à terre à *Ban Kiébiāne*, où nous ne trouvâmes aucune variation. Sur les trois heures après midy, nous arrivâmes à *Tchainātbourie*.

*Tchainātbourie*, si l'on en croit les Siamois, a esté autrefois une Ville considerable & la Capitale d'un Royaume. Aujourd'huy c'est une peuplade de deux à trois mille ames suivant le rapport de ceux du Pais. Sa situation est tres-agréable sur le bord du *Menam* qui est fort large & peu profond en cet endroit-là. Nous en mesurâmes la largeur avec le demy-cercle, & nous la trouvâmes de plus de 160. toises. Nous y trouvâmes au moins 40. de variation au Nord-Oüest dans le lieu où nous estions. La montagne *Caou lem*, derriere laquelle est la mine d'Aïman, nous restoit au Nord-Est Quart-Est un peu au Nord, comme

on le verra dans la petite carte qu'on a faite dans ce voyage.

Le 22. nous prîmes la voye de Terre. Nous allâmes à un Village qui est à six ou sept mille toises de *Tchamābourie* droit au Nord. Il est situé entre deux montagnes au pied de celle qu'on nomme *Câou Keiai*, d'où il a pris le nom de *Bankiaï*: nous y trouvâmes 50. degrez 30. minutes de variation au num.

De là tirant au Nord-Est quelques six mille toises nous allâmes coucher à *Lonpeen* petit Village de douze ou treize maisons sur le Lac de même nom. Ce Lac a 200. *Sên* de long suivant le compte des Siamois, ce qui revient à quatre mille de leurs toises qui sont un peu plus petites que les nôtres. Il nourrit du poisson & des Crocodilles. Autrefois il y a eu une ville sur le bord, que les Siamois disent avoir été la Capitale d'un Royaume que leurs Roys ont conquis, il y paroît encore quelque reste de rempart.

Le 23. après avoir fait six ou sept mille toises de chemin vers l'Orient, nous arrivâmes au Village de *Ban soun* composé de 10. ou 12. maisons. Les environs de ce Village sont pleins de mines de fer. Il y a une méchante forge où chaque Habitant est obligé de fondre un pic, c'est-à-dire 125. livrés de fer pour le Roy. Toute la forge consistoit en deux ou trois fourneaux qu'ils remplissoient, ensuite ils couvrent le charbon de la mine, & le charbon venant à se réduire en cendre peu à peu, la mine se trouve au fonds

Maniere de travailler le fer des Siamois.

en une espece de boulet. Les soufflets dont ils se servent sont assez singuliers : ce sont deux cylindres de bois creusé, dont le diametre peut être de sept à huit pouces. Chaque cylindre à son piston de bois entouré d'une piece de toile roulée qui est attachée au bois du piston avec de petites cordes. Un homme seul élevé sur un petit banc, s'il en est besoin, prend un de ces pistons de chaque main par un long manche pour les baisser & les élever l'un après l'autre. Le piston qu'il élève laisse entrer l'air, parce que le haut du cylindre est un peu plus large que le bas : le même quand on le baisse le pousse avec force dans un Canal de Bambou, qui aboutit au fourneau. Nous trouvâmes auprès de ce Village 4. degrez de variation au Nord-Oüest. De là nous allâmes coucher dans les bois à 3000. toises de la mine ou environ au pied d'une montagne faite en pain de sucre, qu'on nomme pour ce sujet *Caou lem*. Nous trouvâmes en cet endroit-là 2. degrez de variation au Nord-Oüest.

Le 24. nous partîmes de grand matin pour aller à la mine.

Descri-  
ption d'un  
mine d'ai-  
man.

Cette mine est à l'Oüest d'une assez haute montagne appelée *Caou-Petque-dec*, à laquelle elle est presque attachée, tant elle en est proche. Elle paroît partagée en deux roches, qui apparemment sont unies sous la terre. La grande dans sa plus grande longueur qui s'étend de l'Orient à l'Occident peut avoir 20. ou 25. pas géométriques, & 4. ou 5. de largeur du midy au Septentrion. Dans

sa

sa plus grande hauteur, elle aura neuf à dix pieds : elle va beaucoup en talu, & est fort raboteuse. La petite qui est au Nord de la grande, dont elle n'est éloignée que de sept à huit pieds, a trois toises de long, peu de hauteur & de largeur. Elle est d'un aymen bien plus vif que l'autre. Elle attiroit avec une force extraordinaire les instrumens de fer dont on se servoit. On fit tous les efforts possibles pour en détacher ; mais ce fût sans succes, les instrumens de fer qui étoient fort mal trempés, s'étant aussi-tôt rebouchez : de sorte qu'on fut obligé de s'attacher à la grande, dont on ne put qu'à grande peine rompre quelques morceaux qui avoient de la faillie, & qui donnoient de la prise au marteau. On ne lâissa pas d'en tirer quelques bonnes pieces, & on ne doute point qu'il ne s'en trouvât d'excellentes si l'on fouilloit un peu avant dans la terre. Les poles de la mine autant qu'on en put juger par les morceaux de fer qu'on y appliqua, regardoient le Midi & le Septentrion, car on n'en a pu rien connoître par la bouffole, l'aiguille s'affolant si-tôt qu'on l'en approchoit. Voici ce qu'on observa touchant la variation. La premiere observation se fit à l'Oüest Nord-Oüest de la grosse roche à dix pas Geometriques de distance, si cependant la mine ne s'étend pas fort loin sous la terre. On y trouva 10. deg. de variation au Nord-Oüest. Au Nord de la même roche vers le milieu à trois ou quatre pas, on ne trouva aucune variation. A l'Est-Nord-Est de la Roche

à 12. pas Geometriques de distance , on trouva plus de 80. degrez de variation au Nord-Est. Et 4. ou 5. pas plus à l'Est, la variation se trouva diminuée de plus de 30. degrez. A l'Est Sud-Est de la Roche à la même distance qu'au paravant , on ne trouva que 40. degrez de variation au Nord-Est.

Ces observations furent faites avec précipitation. Le manquement de vivres & le voisinage des bêtes feroces nous obligeant de nous retirer au plus vite pour regagner *Loupeeh* , où nous trouvâmes au retour 6. degrez de variation au Nord-Ouest. Mais on a quelque sujet de croire que la mine avoit causé quelque changement à l'aiguille ; car le jour suivant en repassant à *Bankeiai* , on trouva 2. degrez de variation moins qu'on n'avoit trouvé la première fois. On a laissé quelques instructions aux Pères qu'on attend icy ; ils pourront s'en servir pour faire ce voyage, & les observations avec plus d'exactitude & de succez.

On ne laisse pas d'envoyer la Carte Topographique de ce voyage telle qu'on l'a pû faire à vûe , & sans instrumens, en attendant que ceux qui nous suivront en fassent une plus juste. Le reste du voyage n'a rien de particulier. Nous remarquerons seulement que le Pais par où nous avons passé , seroit un des plus beaux Pais du monde , s'il étoit entre les mains d'une nation qui sçût profiter de tous ses avantages. Le *Menam* depuis *Tchainâtbourie* jusqu'à son emboucheure , qui est tout ce que nous en avons vû

durant

durant nôtre séjour dans ce Royaume, c'est à dire 80. ou 100. lieues de Marine, a son cours dans une plaine la plus unie & la plus fertile qu'on puisse voir. Ses rivages sont tres-agréables & assez peuplez ; mais si-tôt que nous nous en fûmes écartez une lieue, nous entrâmes dans des deserts : on ne peut pas voyager avec moins de commoditez & plus de péril. Tout vous manque, & quoy que vous arriviez à un Village, ce qui est rare, il faut songer à vous bâtir une loge, pour y passer la nuit à couvert sur la plate terre, comme nous fîmes à *Lompéen*. Souvent vous cam-

Précau-  
tions des  
Voia-  
geurs.

pez dans le beau milieu des bois, comme nous fûmes obligez de faire auprès de la mine, où nous commençames suivant la coutume des voyageurs du pays en semblables occasions, par mettre le feu aux grandes herbes séches, dont la plaine voisine étoit remplie, pour donner la chasse aux bêtes féroces, qui ne manquent pas de sortir des forêts où elles se retirent durant le jour un peu après le coucher du soleil, & de se répandre dans la campagne, les unes pour paître, les autres pour chasser. Comme ce feu ne dura pas longtemps, on alla couper du bois pour faire une enceinte de feux, qui pût durer toute la nuit. Bien nous en prit d'être alerte durant la nuit, car nos braves Siamois dormoient avec autant de tranquillité, que s'ils eussent été à Louvo, & laissoient aux feux le soin de s'entretenir eux-mêmes. Un de nos Mandarins plus prudent que les autres se percha dans un arbre, où il se fit dresser une petite Cabane. Toute

nôtre vigilance & tous nos feux ne pûrent empêcher quatre tygres de venir en même tems roder en hurlant effroyablement au tour de nôtre petit Camp. Nous prenions ces hurlemens pour les cris lugubres de certains grands oiseaux, dont les bois retentissent assez souvent durant la nuit : mais à la fin ils approcherent si près qu'ils vinrent à bout d'éveiller nos gens, qui crièrent aussi tôt à Monsieur de la Mare de tirer. Le bruit de trois coups de fusil tirez en l'air les écarta, & les fit retirer dans le bois.

Bêtes &  
gibiez de  
Siam.

Il y a dans ces quartiers-là un grand nombre de tygres, de rhinoceros, d'éléphans & de buffles. Le plus à craindre de tous c'est l'éléphant ; parce que rien ne lui peut résister, quand il lui prend fantaisie de vous attaquer, ce qui arrive fort souvent. Le tygre n'est pas redoutable, quand on est sur ses gardes & bien accompagné. Il faut qu'il y ait une quantité prodigieuse de cerfs, de chevreuils & de gazelles, pour fournir les tygres de proye, & pour ne se pas dépeupler ; en égard au grand nombre que les chasseurs en tuent aussi bien que de buffles, pour en avoir les peaux, dont le Roy & les Hollandois font un gros commerce au Japon. On y trouve aussi quantité de singes, & nous en vîmes une fois 60. ou 80. dans une troupe. Les lièvres, les perdrix, les poules de bois & les Paons n'y manquent pas. Nous vîmes deux sortes de Tourterelles. La première espece est semblable aux autres, la chair en est bonne. La seconde à le plumage plus beau

beau que les nostres, mais la chair en est jaunâtre & de mauvais goust; les Campagnes sont pleines de ces Tourterelles. Nous y vîmes aussi des Ecureüils qui ont le poil parfaitement blanc & la peau tres-noire. Il y a plusieurs especes d'oiseaux inconnus à l'Europe, presque tous tres-beaux, & plusieurs fort grands; il y en a entre autres une espece que les Siamois nomment Noc Herián, apparemment à cause de son cri, qu'on dit avoir cette propriété que le fer qu'il a une fois avalé & rendu ne se rouille plus. Je voudrois en avoir vû quelque experience pour le croire. Il a les pieds rouges & fort longs, un grand col fort mince, le bec grand, la tête fine, il est d'un beau gris, il a deux grandes taches rouges un peu veloutées immédiatement au dessous de la tête. Il peut avoir sept à huit pieds de long. Voilà les propres termes de ces deux Peres.

Le 6. de Fevrier 1687. nous allâmes à Probac avec le Roy; Monsieur l'Evesque & deux de ses Ecclesiastiques y vinrent aussi. Le Lieutenant de Barcelon qui nous servoit de Conducteur & nous, nous allâmes jusques à une lieuë de Louvo, dans un endroit où nous devions voir passer sa Majesté. Nous y rencontrâmes M. Constance qui l'attendoit à cheval. Les Ambassadeurs de Camboje y estoient avec leur suite, tous assis sur des Tapis qu'on y avoit étendu sur la terre. Nous étions sur nos Eléphans rangez sur une ligne à côté du grand chemin. Peu de temps après que nous fûmes arrivez, les Gardes du Roy

Conti-  
nuation  
de la Re-  
lation du  
P. Ta-  
chard.

Marche  
du Roi de  
Siam.

commencerent à filer ; il y en avoit de dix ou douze Nations différentes , des Tartares , des Japonnois , des Malages , des Pegons , des Hars , des Mores , des Siamois , & les Gardes Japonnoises avoient des Casques bleués comme nos Mousquetaires de France , & je crû qu'on les avoit faites sur ce modele. Ils ne marchoient pas en ordre comme dans nos Cours d'Europe , ce qui nous empescha de les compter : mais à juger du nombre par le temps qu'ils mirent à passer & par ce qui nous paroissoit , il y avoit au moins trois mille hommes. Le Roy étoit monté sur son Eléphant dans un Trône d'une grande beauté , & ses Capitaines des Gardes & plusieurs Mandarins marchoient à pied devant lui. D'autres le suivoient en grand nombre sur des Eléphants. Monsieur l'Evesque nous a dit que depuis qu'il estoit dans le Royaume , il n'avoit point vû de marche du Roy qui fust si magnifique , & c'est aussi la plus belle que nous eussions vûe jusques alors.

Quand la Cour fut passée , Monsieur Constance nous mena voir des Poivres qu'on avoit plantez proche de-là : ils croissent en petites grappes comme nos groseilles en France. Nous arrivâmes avant midy au lieu de nostre diné , dans lequel nous devions passer le reste du jour. C'estoit dans le bois même : mais le nombre des cabanes qu'on y avoit dressées , tant pour les hommes que pour les Eléphants , les feux qu'on y avoit allumez de tous côtez ; & enfin le soin qu'on avoit pris de l'éclaircir en abattant des ar-

bres,

bres, nous le faisoit considerer comme un Camp ou une petite Ville. Nous vismes en ce lieu les Arbres dont les Habitans tirent une espece de poix raisine, avec laquelle ils font leurs Damarres, c'est à dire des Flambeaux de feuilles liées étroitement ensemble. Ils font un grand trou dans le corps de ces Arbres, puis ils y allument du feu dont la chaleur se communiquant aux parties superieures du tronc, il en distille aussi-tost une grande quantité de gomme qu'ils ramassent; & quand ils en ont assez, ils éteignent le feu. Les Arbres réparent d'eux-mêmes tous ces creux sans qu'il y paroisse rien, sinon seulement un défaut dans l'écorce. Durant la nuit nous entendimes des Tygres qui crioient dans les bois comme les Cerfs & même comme des hommes, qui s'appellent les uns aux autres. On dit qu'ils usent de cét artifice pour attirer leur proyé.

Le lendemain nous arrivâmes à 85. cordes de Prebat, où le Roy s'arreste ordinairement quand il visite ce lieu. Les Siamois mesurent tous ces chemins par où le Roy devoit passer. Ils donnent cent cordes à une lieuë, qu'ils appellent en leur Langue Roé-Cenne. Chaque corde contient vingt brasses, & une de leurs brasses est moindre que nos toises d'environ un poulce. Il y a cinq de ces lieuës & un peu davantage, depuis Louvo jusqu'au Prebat, qui est situé à l'Est-sud-est de Louvo au milieu des bois. Ce qui rend ce lieu fameus parmi les gens du Pais, est un vestige de pied ou plutôt un creux fait

Arbres  
dont on  
tire la  
poix.

Mesures  
des che-  
mins.

Pied de  
Sommo-  
noco-  
don.

dans le rocher même, & renfermé dans la Jaccade. Il est long d'environ cinq pieds & large d'un, profond aussi d'un & quelque chose davantage. Les Rois de Siam poussez par un motif de religion, l'ont revêtu de Plaques d'or en dedans, & de Plaques d'argent en dehors trois ou quatre pieds à l'entour. Les Siamois font la Zomdaye devant ce Creux; ils y mettent de l'eau qu'ils rapportent ensuite & la croient salutaire dans leurs maladies. Ils ont leurs contes & leurs rêveries sur l'origine de ce Creux, que les Portugais appellent le pied d'Adam, par je ne sçai quelle raison. Les Ambassadeurs de Camboje y ayant esté menez pour faire leur adoration, demanderent aux Mandarins pourquoi leur Dieu n'estoit venu dans ce lieu qu'avec un pied. La question fut trouvée facetieuse, & plusieurs prirent occasion d'en rire.

Le soir nous allâmes tous voir les Illuminations & les Feux de joye; mais nous estant apperceus que c'estoit de veritables Sacrifices, & d'ailleurs un Mandarin qui connoissoit Monsieur l'Evesque, lui ayant demandé s'il ne venoit point aussi pour rendre ses adorations en ce lieu, nous n'y allâmes plus. La Feste dura cinq jours entiers, pendant lesquels il y eut tous les soirs de nouveaux Feux d'artifices, tous à l'honneur de la Pagode.

Naissance  
de ce  
Dieu.

J'interromprai encore quelque temps le Journal du Pere de Fonteney, pour y inserer certaines particularitez assez curieuses, qui regardent la naissance & l'education de Sommo-

monocodon, le Dieu des Siamois, du pied duquel ils reverent le vestige avec tant de superstition. Il y a plus de 2231. ans, disoit un fameux Sanchrâ, parlant au Roy des Mysteres de leur Religion, qu'une jeune fille s'étant retirée dans une affreuse Forest de Siam pour y vivre plus parfaitement en attendant la venue de Dieu, que les Peuples attendoient avec beaucoup d'empressement, cette fille mena quelque tems une vie extrêmement austere, sans avoir aucun commerce avec le reste des hommes. Vn jour lors qu'elle estoit en priere, elle conceut d'une maniere toute extraordinaire sans perdre sa virginité. Le Soleil par le ministère de ses rayons forma le corps d'un enfant dans son sein pendant la ferveur de sa priere. Quelque tems après elle fut bien étonnée de se sentir enceinte; & quoy qu'elle fût seure de sa vertu, toute honteuse cependât qu'elle étoit d'elle-même, elle s'enfonça plus avant dans la Forest pour se dérober aux yeux des autres hommes. Elle arriva enfin auprès d'un grand lac entre Siam & Camboje, où elle accoucha sans peine & sans travail du plus bel enfant du monde. Comme elle n'avoit point de lait pour le nourrir, & qu'elle ne pût se résoudre à le voir mourir devant ses yeux, elle entra dans le lac pour le mettre sur les feiilles d'une herbe qui nageoit sur la surface de l'eau Mais la nature pourveut à la seureté de cét enfant, qui estoit le Dieu si attendu de l'Vnivers. Car sa mere l'ayant mis sur le bouton d'une fleur, la fleur s'épanoïit d'elle-même pour le recevoir, & ensuite le renferma comme

dans un Berceau. Les Talapoins portent depuis ce temps-là un fort grand respect à cette Fleur, je ne me souviens pas du nom qu'ils lui donnent. Cette fille ayant confié ce cher dépôt à cette Fleur se retira sur le bord du Lac, où s'étant mise en prieres elle disparut élevée comme on croit dans le Ciel, sans avoir esté exposée à la commune necessité des autres hommes. En ce même temps un saint Anachorette (on en voit encore plusieurs dans le Royaume de Siam) s'étoit retiré auprès de ce Lac, dans la confiance de voir avant sa mort l'accomplissement d'une promesse qu'un Ange lui avoit faite, qu'il verroit avant mourir ce Dieu qu'on attendoit depuis si long-temps. Ainsi pour se rendre digne de contempler ce saint objet; il s'estoit retiré de la conversation des autres hommes: ce fut par son moyen qu'on sceut le mystere dont je viens de parler. Il fut témoin de ce qui se passa à l'enfantement de Sommonocodon, il vit sa mere qui s'exposa sur le Lac, & il fut témoin du bon office que luy rendoit la Fleur dont nous avons parlé. Aussi touché de tant de merveilles, il entra dans le Lac, ouvrit la Fleur & en retira cet aimable enfant dont la vûe le charma. Sa pieté & toutes les circonstances dont nous venons de parler, l'obligèrent à prendre le soin de le nourrir, & de l'élever: il l'entretint long-tems de lait & de miel, & il connut bien-tôt le prix du trésor qu'il avoit entre les mains. D'abord certains Rois jaloux de leur autorité, entendant que leurs Peuples disoient entr'eux que le véritable

ble Roy des Rois estoit né, le firent chercher long-temps pour le tuer, quoique inutilement, car le bon Hermite ayant eu nouvelles de leur dessein, s'enfuit avec cét enfant dans le Royaume de Camboje, où il le tint long-temps caché dans un desert. Il y bâtit ensuite un tres-beau Château, dont on voit encore les masures. Il y demeura tandis qu'il craignoit qu'on voulût faire mourir Sommonocodon, qui faisoit durant tout ce temps-là une infinité de prodiges, par où le bon vieillard reconnut sa Divinité. A l'âge de dix ou douze ans Sommonocodon sortit de Camboje & revint à Siam, & l'on voit encore dans une vaste Campagne une assez grande maison de pierre, que les Talapoins disoient publiquement avoir esté bâtie par miracle à la seule parole de leur Dieu; n'y ayant nulle part aux environs des Carrieres. Mais ils furent bien étonnez, & le Peuple détrompé, lorsque le Roy ayant fait creuser en un certain endroit, on trouva une tres-belle Carriere, d'où l'on avoit pû tirer les pierres pour bâtir cét Edifice.

On raconte une autre merveille que Sommonocodon fit auprès de ce Palais. Vn jour qu'il jouoit au Cerf-volant, les Arbres qui estoient aux environs l'empêchant par leur inégalité de prendre cét innocent plaisir, il leur commanda de devenir tous égaux. Il fut obey sur le champ, & ce miracle dure encore aujourd'hui, les Arbres demeurant aussi égaux entr'eux que si un Jardinier habile avoit le soin de les tailler tous les ans. Voila les contes

Miracles  
de Som-  
monoco-  
don.

tes que débitent les Talapoins pour entretenir les Peuples dans leurs erreurs, qui ne sont pas difficiles à détruire en elles-mêmes, mais il n'est pas aisé de détromper les esprits.

Quoyqu'il en soit du faux prodige qui se fit à l'occasion du Cerf-volant, il est vray que ce divertissement est devenu commun & honneste parmi les Siamois; je ne sçay si c'est parce qu'ayant peu de plaisirs entr'eux, celuy-cy leur paroît divertissant, où s'ils le prennent par un motif de superstition pour imiter les actions de leur Dieu. J'ay veu souvent à Tleépouponne & à Louvo quand le Roy y estoit divers Cerf-volans en l'air autour du Palais, qui portoient des lumieres & des sonnettes. Au commencement en voyant ces feux, je crus que c'estoit une Comette, & je ne sçavois que penser de ce bruit de clochetes que j'entendois en l'air; mais je fus bien-tôt détrompé en voyant divers de ces feux & les Cerf-volans s'élever & descendre de temps en temps. Reprenons la Lettre du Pere de Fonteney.

Audiance  
donnée  
aux Missionnaires.

Monsieur l'Evêque eut durant ce temps une Audiance du Roy sur les matieres de la Religion, dans laquelle il fût accompagné de ses Ecclesiastiques, nous y fûmes appellez aussi; voicy tous les points que l'on toucha. Le Roy demanda 1. à Mr. l'Evêque quelles nouvelles il sçavoit de la France. 2. Il demanda ce qu'il pensoit des lieux enchantez, c'est à dire de certains lieux où l'on voit quelquefois des objets qui disparoissent dans la suite. Le Roy croyoit en avoir un exemple

nom:

nommant un endroit où l'on avoit vû un Estang qui avoit disparu. 3. Il dit qu'ayant promis au Roy de France d'écouter Monsieur l'Evêque sur les choses de Religion il le vouloit faire. Il lui demanda donc ce que c'étoit que les Cardinaux de l'Eglise, & quelle différence nous mettions entre les Evêques & eux. Ayant appris dans le discours qu'il y avoit des Cardinaux qui ne disoient pas la Messe, il demanda si ceux-cy étoient plus que les Evêques. 4. Il demanda pourquoy les Cardinaux qui étoient des personnes d'Eglise, se mêloient des affaires séculières comme de gouverner les Estats; & sur ce qu'on lui dit que le Pape possédant des terres comme Prince temporel, avoit besoin de Ministres pour les gouverner, il apporta l'exemple des Cardinaux qui avoient gouverné quelque tems la France. 5. Il demanda les nouvelles de Mr. l'Evêque d'Argolis. 6. Il nous dit en particulier qu'il falloit partir cette année au commencement de la mousson pour ne pas manquer nôtre voyage de la Chine. Ce sont tous les articles qui furent touchez dans cette conversation. Monsr. Constance nous dit que le Roy luy avoit demandé en particulier comment les Papes condamnoient les criminels à mort estant les Peres spirituels de tous les hommes. A quoy ce Ministre repliquant que les Papes avoient des Officiers laïques pour ces sortes d'affaires: Mais ces Officiers, ajouta le Roy, n'agissant que par les ordres du Pape & en son nom, puisqu'estant Prince temporel, il est obligé de rendre la Justice.

Nous

Nous disnâmes ce jour-là dans le Palais, même devant le Trône du Roy, dont les bras & le dossier estoient d'or battu. Les Mandarins qui ne peuvent se tenir de bout en ce lieu, apportoient à genoux tous les services de la table & nous servoient de même.

Comme  
le Roy  
traite les  
Tala-  
pains.

A voir toutesfois les ordres que le Roy donne aujourd'hui contre les Talapains, on diroit qu'il n'estime pas beaucoup leur Religion, & par consequent que son cœur n'est pas fort éloigné de la véritable. Car outre ce qu'il a fait depuis un an pour chasser des Pagodes tous les ignorans, il se met aujourd'hui sur le pied d'en tirer ceux qu'il veut pour les mettre dans le service; & il n'y a que les Superieurs des Pagodes qui soient actuellement exempts de cette Loy. Il les inquiete sur l'instruction des enfans qui sont à l'école chez eux. Un grand Talapoin âgé de 80. ans, & Directeur de la Princesse, ayant dit une parole contre les Etrangers dans le temps qu'on faisoit couper la tête à un Siamois, qui avoit offensé un Officier Européen; le Roy commanda que le corps du criminel fut empalé & mis à la porte du Talapoin. Cee homme s'estant enfuy dans une autre maison, on lui porta encore le corps dans cette maison; & s'estant jetté dans une Pagode, on l'en fit sortir pour demeurer chez luy, où il fut contraint de subir ce spectacle plusieurs jours. Le Roy de Siam est un Prince droit, absolu, & qui ne souffre pas la moindre faute.

Nouvel-  
les de la  
Chine.

Les nouvelles de la Chine sont toujours favorables à la Religion: les Peres qui sont à la

la Cour y vivent plus que jamais sous la protection de l'Empereur. Le Prince son fils âgé de quinze ans a esté appliqué cette année aux affaires ; afin d'apprendre peu à peu le gouvernement. Un grand Mandarin Gouverneur d'une Province avoit fait renverser quelques Pagodes & jeter tous les Dieux dans la riviere , parce que les Chinois s'assembloient en ces lieux pour de mauvais desseins ; il fut accusé devant l'Empereur , qui renvoya cette affaire au Tribunal de Lipou. Le Mandarin fut condamné dans ce Tribunal. L'Empereur l'ayant sceu ordonna au Tribunal de l'examiner une seconde fois , disant qu'il ne falloit point favoriser les cabales ni les assemblées séditeuses. C'est ce Mandarin que l'Empereur a fait Gouverneur du Prince. Monsr. l'Evesque d'Argolis va être Vicaire Apostolique de Canton , car ses Lettres Patentes sont arrivées à Siam cette année. Il avoit mené deux Religieux Italiens à la Chine avec lui , l'un est son grand Vicaire , & l'autre est grand Vicaire de Mr. de Basilée ; de sorte que les deux Evêques paroissent bien unis ensemble. Leurs meilleures aumônes leur viennent du Roy de Siam , qui leur envoie chaque année cinq cens écus pour leur subsistance. Mr. de Basilée a visité cette année la Chrétienté du Pere Couplet de Xamchay , & y a donné la Confirmation à 10000. Chrétiens , & en a baptisé mille. Son grand Vicaire mande à Mr. Constance qu'il y a deux Eglises en ces quartiers là , toutes deux sous la conduite des Peres de la Compagnie, & qu'un  
seul

seul Pere en avoit presentement le soin, Monsieur d'Argolis a esté aussi de son côté donner la Confirmation aux Chrétiens des Provinces Meridionales. Le Pere Grimaldi a passé par diverses Villes, où il y avoit des Ecclesiastiques François, en venant à Macao : il les a recommandez aux Gouverneurs des Villes. Ces Messieurs en écrivent icy à Monsieur de Metellopolis, & ils se loüent même fort de ses recommandations.

Bâtimens  
pour les  
Ecclesiastiques  
d'Europe.

Monfr. Constance a fait cette année des biens extraordinaires à l'Eglise en ce Royaume. Il a obtenu du Roy un grand emplacement à Siam, où il a bâti un College à Messieurs du Seminaire; pour y élever les enfans des Nations étrangères, auquel il a donné son nom l'appellant le College Constantinien. Cinq cens ouvriers travaillent actuellement à cét ouvrage. C'est luy qui nourrit universellement tous les Ecoliers du Seminaire, auxquels il donne quinze cens écus tous les ans : il y a mis un Pourvoyeur de sa main, qui fait la dépense de toute la maison. Il a donné tous les Ornaments de l'Eglise, sans excepter la moindre chose, & a obtenu du Roy qu'on travaillât incessamment à achever leur Eglise du Seminaire. Il a fait bâtir une fort jolie maison avec une Eglise aux Jesuites Portugais, & une fort belle Eglise aux Peres de S. Dominique de la même Nation: en même temps il a fait faire deux magnifiques Palais pour luy à Louvo & à Siam. Il ne nous a pas aussi oubliez; il est vray qu'on ne travaille pas encore au College que le Roy a promis de nous

nous faire bâtir à Siam, pour élever la jeunesse de son Royaume, mais le College de Louvo est assez avancé. Le Roy même a eu quelquefois la bonté d'y aller pour en presser les travaux. Au reste cette maison est d'une jolie structure, elle est à huit pieds de terre & le premier étage de l'Observatoire s'acheve. Voila ce que mande le Pere de Fontenay des choses principales qui se sont passées pendant qu'il a demeuré à Siam.

Cét édifice étoit un peu plus avancé quand nous arrivâmes, parce qu'il y avoit déjà trois mois que les Peres estoient partis pour la Chine. Le Roy de Siam a ordonné à la sollicitation de Monsr. Constance, d'y ajouter encore un étage pour le rendre plus magnifique. Ce sera sans contredit quand il sera achevé, la plus belle maison & la mieux entendue qui soit dans les Indes : car ce Prince & son Ministre ne veulent rien épargner pour la rendre somptueuse. L'Eglise même seroit déjà bien avancée si je n'avois prié Mr. Constance d'attendre que je fusse de retour de mon second Voyage en France pour en jeter les fondemens, dans le dessein de mener à Siam quelque bon Architecte qui en eût le soin. J'ay crû que je ferois plaisir au public de luy en faire voir le plan, & d'y ajouter même la moitié d'une face sur le Jardin relevée avec Péchelle & toutes ses proportions. Tout l'Edifice est de brique & la plate forme regnera sur tout les corps de logis, sans crainte de la pluye à cause de la bonté de la chaux qu'on trouve à Siam.

Avant

Avant que de partir des Indes, ce dernier voyage, le Roy de Siam par une faveur extraordinaire, & dont on n'a point veu d'exemple pendant son règne, nous donna des Lettres Patentes, qu'il fit approuver par son Conseil. Par ces Lettres, outre la Maison & l'Observatoire qu'il nous fait bâtir à Louvo dans un fort bel emplacement, ce Prince nous assignoit encore cent personnes, soit pour ramer dans les bâtons quand nos Peres seroient obligez de faire des voyages, soit pour nous rendre d'autres services. & ce sera par ces personnes qu'on commencera d'établir le Christianisme. La formule de ces lettres est tout-à-fait particuliere & curieuse. J'en ajoûte icy la traduction aussi fidele que j'ay pû la rendre en suivant le sens & la pensée de l'original Siamois. Elle n'est autorisée que du sceau du Roy, parceque les Rois de Siam ne signent jamais de leur main aucune de leurs dépêches.

Patente  
du Roy  
de Siam  
en faveur  
des Jesui-  
tes.

*SOUPPA, MACEDOU, PEOUTH,  
THASACRAT l'an 2231. &c. Il y a icy  
douze ou treize lignes de termes Balies, qui sont  
les titres que le Roy de Siam se donne assez sou-  
vent, & que j'omet.*

Nous estant transportez à Sou ta souan Ka, Oya Vitchaigen, nous a tres-humblement supplié de lui accorder un emplacement au même endroit pour les Peres François de la Compagnie de JESUS, & d'ordonner qu'on y bâtit une Eglise, une Maison & une Obser-  
vatoire,

ratoire, & qu'on leur donnât cent personnes pour les servir. Ainsi nous avons donné nos ordres à Ocpra sima' ofot de tenir la main à leur entière & absoluë exécution, conformément à la tres-humble remontrance d'Oya vitechaigen en faveur de ces Peres. Nous voulons que les cent personnes que nous leur donnons, avec leurs enfans & leur posterité à venir les servent à jamais, & faisons défense à toute personne de quelque qualité ou condition qu'elle puisse estre, de retirer ces cent hommes & leurs descendans du service où nous les avons engagez. Que si quelqu'un de quelque autorité, dignité, ou condition qu'il puisse estre, ose contrevenir à nos ordres, nous les declarons maudits de Dieu & de



nous, & condamnez à un châtiment éternel dans les enfers, sans espérance d'en estre jamais délivrez par aucun secours divin ou humain.

Par

Par ordre exprés de Sa Majesté, ces presentes Lettres Patentes ont esté scellées du Sceau Royal au commencement & au milieu de ce Livre contenant 25. lignes écrites sur du papier du Japon.

*Fin du cinquième Livre.*



SE-

V  
P E  
S  
L  
Rem  
C  
gute,  
choses  
sçavoir  
Écrit  
Da  
d'Ayr  
ces g  
appel

SECOND  
 VOYAGE  
 DU  
 PERE TACHARD  
 AU ROYAUME  
 DE  
 SIAM.

LIVRE SIXIEME.

*Remarques sur le païs de Siam, & départ  
 des Envoyez François.*



UTRE le Journal du Pere Fonteney, dont nous avons déjà parlé, les autres Peres nous laisserent diverses remarques sur l'arbre qui porte l'Oüate, sur la Gomme gure, sur quelques oiseaux & sur d'autres choses assez curieuses qu'on fera bien-aise de sçavoir. Voicy ce qu'ils en disent dans un Ecrit particulier qu'ils m'ont laissé.

Dans le Voyage que nous fîmes à la mine d'Ayman, Monsieur de la Mare blessa un de ces grands oiseaux que les gens de Monsieur appellent grand Gosier, & les Siamois Nok-  
 M tho.

tho. Nous en fismes l'anatomie autant que le lieu & le tems nous le purent permettre.

Noktho,  
oiseau.

Le Noktho que nous difféquâmes estoit de mediocre grandeur, il avoit dans sa plus grande largeur en y comprenant les ailes étendues  $7\frac{1}{2}$  pieds. Sa longueur de la pointe du bec au bout des patés estoit de 4 pieds 10 poulces. La partie supérieure du bec avoit 14 poulces 4 lignes de long, les côtez estoient recourbez & tranchans; en dedans elle avoit trois cannelures dont celle du milieu estoit la plus grande, qui s'alloient perdre dans une pointe fort aiguë & courbée vers en bas qui faisoit celle du bec. La partie inférieure qui portoit la Nasse avoit 4 lignes moins en longueur que la supérieure. Elle se pouvoit étendre suivant les besoins que cet animal avoit d'élargir ou de retressir la Nasse qui lui est attachée. Cette nasse estoit une membrane charneuse semée de quantité de petites veines, qui avoit vingt-deux poulces de long quand elle estoit bien tendue, les Siamois en font des cordes pour leurs Instrumens. La plus grande ouverture du bec estoit d'un pied & demi, la pate qui estoit grisatre & du reste semblable à celle de Poye, avoit 8 poulces de largeur, & la jambe 4 de hauteur. Les plumes du col estoient blanches, courtes & veloutées, celles du dos tiroient tantost sur le gris, tantost sur le roux. La couleur des ailes estoit le gris & le blanc mêlez avec symetrie, les grandes plumes des bouts des ailes estoient noires. Le ventre estoit blanc, sous le jabor il y avoit des aigrettes d'un assez beau gris-blanc; la

grosse

grosse plume couvroit un duvet, plus épais à la verité que celui du Cormoran, mais beaucoup moins fin.

Dans la dissection on trouva sous le pannicule charneux des membranes tres-deliées qui envelopoient tout le corps, & qui en se repliant diversement formoient plusieurs sinus considerables, sur tout entre les cuisses & le ventre, entre les ailes & les costes & sous le jabot, il y en avoit à mettre les deux poulces. Ces grands sinus se partageoient en plusieurs petits canaux, qui à force de se diviser dégeneroient enfin en une infinité de petits ramaux sans issuë, qui n'estoient plus sensibles que pour les bubes d'air qui les enflaient, desorte qu'il ne faut pas s'étonner, si quand on pressoit le corps de cet oiseau, on entendoit un petit bruit semblable à celui qu'on entend quand on presse les parties membranes d'un animal qu'on a soufflé pour l'écorcher avec plus de facilité. L'usage de tous ces conduits estoit sans doute de porter l'air qu'ils recevoient des poulmons, par la communication sensible qu'on découvrit avec la sonde, & en soufflant, qu'ils avoient avec eux, & le distribuer dans routes les parties de l'animal. Cette distribution en diminueoit le poids & le rendoit par ce moyen plus propre à nager, chaque bube d'air faisant à son égard à peu près le même effet que les vessies pleines d'air qui se trouvent dans la plûpart des poissons; & la liaison intime que ces membranes avoient avec celles du poulmon, nous firent croire que ce pourroit bien estre les mêmes

étenduës par tout le corps. Sous ces membranes on trouva de part & d'autre deux doigts d'épais d'une chair sanglante semblable à de la venaison. Le thorax estoit composé de deux os fort larges attachez au brichet, qui formoient une voute tres-folide; deux os qui tenoient lieu de clavicules & sur lesquels elle portoit lui servoient d'impostes, & les costes qui s'y venoient inserer pouvoient bien passer pour les arcs qui la souûtenoient. Cette voute osseuse avoit ses meninges aussi bien que le crane, où les sinus qui se traversoient faisoient plusieurs petits labirintes; ils estoient apparemment destinez aux mêmes usages que les premiers. Les os mêmes avoient leurs sinus; la trachée artere se partageoit immédiatement sur la base du cœur, en deux rameaux qui faisoient un angle droit avec le principal canal. Ils estoient applatis à leur origine; ensuite ils se renfloient considérablement avant que de se plonger dans le poulmon. Le parenchime du poulmon estoit assez ferme, il estoit plein de sinus de figure ovale. Les boyaux avoient  $9\frac{1}{2}$  pieds de long. Ils avoient leurs contours, le ventricule estoit un renflement de boyaux tout droit à un petit sac près qui estoit auprès du pilore. Deux doigts au dessous du pilore, il y avoit un second renflement dans le duodenum. Le Rectum avoit 4 pouces de long, il avoit un double cæcum qui se reflexissant vers le haut à droite & à gauche, se venoit attacher au coton & faisoient ainsi une espece de trident; la longueur de chaque cæcum estoit de deux

poul-

pouces, le ventricule avoit près de 10 pouces de long, on y trouva deux poissons que cet oiseau avoit avalez, la main étendue y entroit aisement.

Le Poivrier est un arbrisseau rampant, qui pour s'élever a besoin d'appui : on le plante au pied de quelque arbre, afin qu'il s'y puisse attacher. Les Siamois se servent pour cela d'un petit arbre épineux, qu'ils nomment Mae ton lang; ou bien on luy met des perches comme on fait aux haricots en Europe, nous en vîmes de ces deux manieres. La tige à ses nœuds semblables à ceux de la vigne, le bois même quand il est sec, ressemble parfaitement à du serment, au goût prez, qui est fort acre. Quand il est verd il est lissé & d'un verd olivâtre. Cette tige pousse quantité de branches de tous côtez qui s'attachent au hazard. La feuille quand l'arbre est jeune, est d'un verd uni & blanchâtre qui devient plus enfoncé à mesure que l'arbre croit : elle garde toujours sa blancheur par dessus. Sa figure est ovale un peu diminuée à l'extrémité & terminée en pointe. Elle a six nervures, dont cinq partant de la principale vers le bas pour s'y venir rejoindre en haut, forment trois autres ovales semblables à la premiere. On ne distingue bien que cinq de ces nervures dans les petites feuilles. Ces nervures se communiquent par un tissu de fibres assez grossieres. Les plus grandes feuilles que nous vîmes à Innebourie dans un petit jardin du Roy, avoient six pouces de long dans leur plus grand diamètre, & 4 dans leur plus petit. Elles

Description du  
Poivrier.

ont un goût piquant, la grappe est petite, les plus grandes que nous vîmes avoient 4 pouces de long, les grains qui estoient fort verds en ce tems-là, car ils ne devoient estre meurs que dans trois mois, estoient attachez sans pedicule. Ils estoient de la forme & de la grosseur du gros plomb à tirer. Le poivre quoique verd avoit beaucoup de force. Les Siamois le nomment Pric. Cet arbre charge peu. Je ne crois pas que ceux que je vis, portassent chacun six onces de poivre.

Descri-  
ption du  
Coton-  
nier.

Le Cotonnier croit en brouffée & à peu de hauteur. Ses jets sont semblables à ceux du Groselier. Quant à la disposition, chaque jet est de la couleur & de la grosseur des petites branches de nos jeunes Coudriers; couvert de duvet blanc de la même maniere, chaque jet pousse de petites branches de 4 à 5 pouces de long, qui tiennent lieu de pedicules, où le fruit & la feuille sont attachez. Les feuilles qui sont en petit nombre, sont petites, molasses & couvertes de duvet. Elles sont refenduës en cinq endroits, le fruit est de la figure d'une pomme de pin fort pointuë, il est d'un doigt d'épaisseur à sa base, & n'a guere plus de hauteur. L'écorce du fruit ou l'étui du coton est composé, tantôt de trois, tantôt de quatre triangles plans. Il s'entrouvre par la pointe comme l'étui de la charaigne, quand il est meur, & que le coton vient à s'enfler. Le dedans qui contient le coton, est partagé en cellules par autant de diaphragmes qu'il y a de triangles. Ces diaphragmes se viennent unir au centre. Le co-  
ton

ton est envelopé de petits grains de semence fort dure & de la même figure que le fruit : la peau en est d'un verd obscur & le dedans de couleur de noisette. La fleur est composée de cinq feuilles de la couleur de primevere ; dans le col elles ressemblent à celles de l'Iris, trois petites feuilles en embrassent la base en forme de calice, les Siamois nomment cet arbre Tonfaé. Voicy la maniere dont ils se servent pour en tirer les petits grains, & les ordures qui s'y attachent. L'instrument est monté sur un pied semblable à celui d'un devidoir ; il est composé de deux petits cylindres de bois, qui ne laissent d'espace entre-deux qu'autant qu'il en faut, afin que le plus fin coton puisse passer ; ils sont terminez par un bout en vis sans fin, & engrenent à cet endroit l'un dans l'autre, desorte que quand on tourne la manivelle qui est attachée à l'autre bout d'un des deux, le coton qu'on met entre les deux avec la main estant tiré par un des rouleaux & poussé par l'autre (car ils tourment en deux sens contraires) passe avec facilité tandis que les grains & les grumeaux qui sont arrestez tombent à terre.

L'Herisson dont je vous envoie la figure Description de l'Herisson. peinte au naturel, est environ long de deux pieds & demi en y comprenant la queue, les Siamois l'appellent Lin, les Portugais *Bicho Vergonhoso*, c'est à dire insecte honteux ; je l'appelle Herisson, parce que quand il craint quelque chose, il se resserre en lui-même comme nos Herissons, & dresse toutes ses écailles : celles de sa queue sont si dures, que

quand on voulut ouvrir celui dont je vous  
 envoie la peau, on ne put jamais les cou-  
 per: ce qui a esté cause que les vers s'estant  
 mis dans la chair les écailles en font toutes  
 tombées. La peau en est également couverte  
 de tous côtez, & il n'y a que le ventre & le  
 dedans des jambes, où cet animal n'ait point  
 d'écailles; il vit dans les bois où il se retire  
 dans des trous, il monte quelquefois sur les  
 arbres, il ne vit que de quelques graines fort  
 dures, au moins je n'ai trouvé que cela dans  
 le ventricule de celui que j'ai ouvert avec  
 quelques petites pierres. Aussi estoit-on sur-  
 pris de ce qu'il ne mangeoit ni fruits, ni ris,  
 ni legumes, ni viande, ni poisson, ni rien de ce  
 qu'on lui offroit, & on ne concevoit pas com-  
 ment il pouvoit vivre; il avoit la gueule fort  
 petite, la langue longue & étroite, qu'il  
 lançoit quelquefois hors la gueule à peu près  
 comme les Serpens, sans cependant faire  
 aucun mal. Il avoit quelques poils assez longs  
 qui sortoient entre les écailles, sa queuë estoit  
 ronde par dessus & plate par dessous, fort  
 longue avec une petite excrescence de chair  
 blanchâtre au bout, & couverte d'écailles. Il  
 a au bout des pieds trois grands ongles cro-  
 chus, & deux petits, ce qui lui sert à grimper  
 sur les arbres. J'ouvris cet animal dans le  
 moment qu'il mourut, je lui trouvai le sang  
 froid, le cœur cessa de battre dans le mo-  
 ment qu'on l'ouvrit, il estoit fort rouge & n'a-  
 voit rien de particulier; les poulmons estant  
 enfléz enfermoient entierement son cœur,  
 ils sont divisez en cinq globes, dont quel-  
 ques-uns sont divisez par l'extrémité en plu-  
 sieurs

fieurs parties, ils font de la même couleur que ceux de l'homme; la situation de son ventricule est de même que celle du cochon, mais ayant fendu en longueur le pilore, je trouvai.

1. Qu'il estoit tissu de trois membranes, l'une extérieure, charnuë, assez épaisse, l'autre intérieure, nerveuse, fort ridée & parsemée de glandules, qui sont en fort grand nombre du côté du pilore, la troisième qui est au milieu n'est qu'une petite pellicule fort mince.

2. Entre la membrane intérieure de l'estomach & cette petite pellicule, il y a deux petits conduits fort sensibles, qui prennent leur origine de deux petites glandes qui sont vers le milieu de l'estomach, un peu plus cependant du côté de l'orifice inférieur que du supérieur; & qui allant de la partie supérieure à l'inférieure font le demi-tour de l'estomach en travers, & vont s'insérer au dedans par une petite ouverture où ils se réunissent, qui paroît charnuë & plissée en forme de bourle, faisant avant que de se réunir plusieurs contours & inflexions.

3. Vers le Pilore il y a une grosseur en forme d'œuf de Pigeon, qui l'environne d'une couleur fort rouge & assez semblable à un gros muscle; au dedans du pilore il y a une petite glande de la grosseur d'une petite noisette, d'une substance blanchâtre & conglobée, d'où naît un petit conduit qui est caché sous la membrane intérieure du boyau duodenum, & va s'insérer au dedans de ce boyau à trois travers de doigt au dessous de

Porifice proche l'insertion du conduit biliaire ; cette petite glande semble former le pilore , parce qu'elle en occupe toute l'ouverture. J'ai déjà remarqué que je n'avois trouvé dans le ventricule de cet animal , que quelques semences tres-dures qui m'estoient inconnues , avec quelques petits cailloux , il y avoit avec cela une espeece de substance musclagineuse , en si petite quantité cependant , qu'il sembloit n'avoir rien dans l'estomach ; aussi ne sentoit-il pas mauvais de tout.

Le Mesentaire estoit parsemé de glandules qui estoient plus grosses à proportion qu'elles approchoient du centre , où on ne trouve point cette grosse glande qu'on trouve dans le Chien & les autres animaux.

Cet animal avoit dans le corps un petit , ce qui me donna la curiosité d'ouvrir la matrice : elle estoit comme divisée en deux parties ; l'une extrêmement grosse dans laquelle estoit renfermé le foetus envelopé dans deux membranes , l'une épaisse & sanguineuse , l'autre fort mince & blanchâtre ; l'autre partie de la matrice qui estoit comme un second sac , estoit remplie d'une matiere glaireuse & communiquoit par une large ouverture au fond de la matrice , peut-estre sort-elle à ces animaux lors qu'ils font deux petits On m'a dit cependant qu'ils n'en portoient ordinairement qu'un. Il n'y avoit point de placenta , mais le fond de la matrice estoit tapissé de veines pleines de sang , qui sert à la nourriture du foetus.

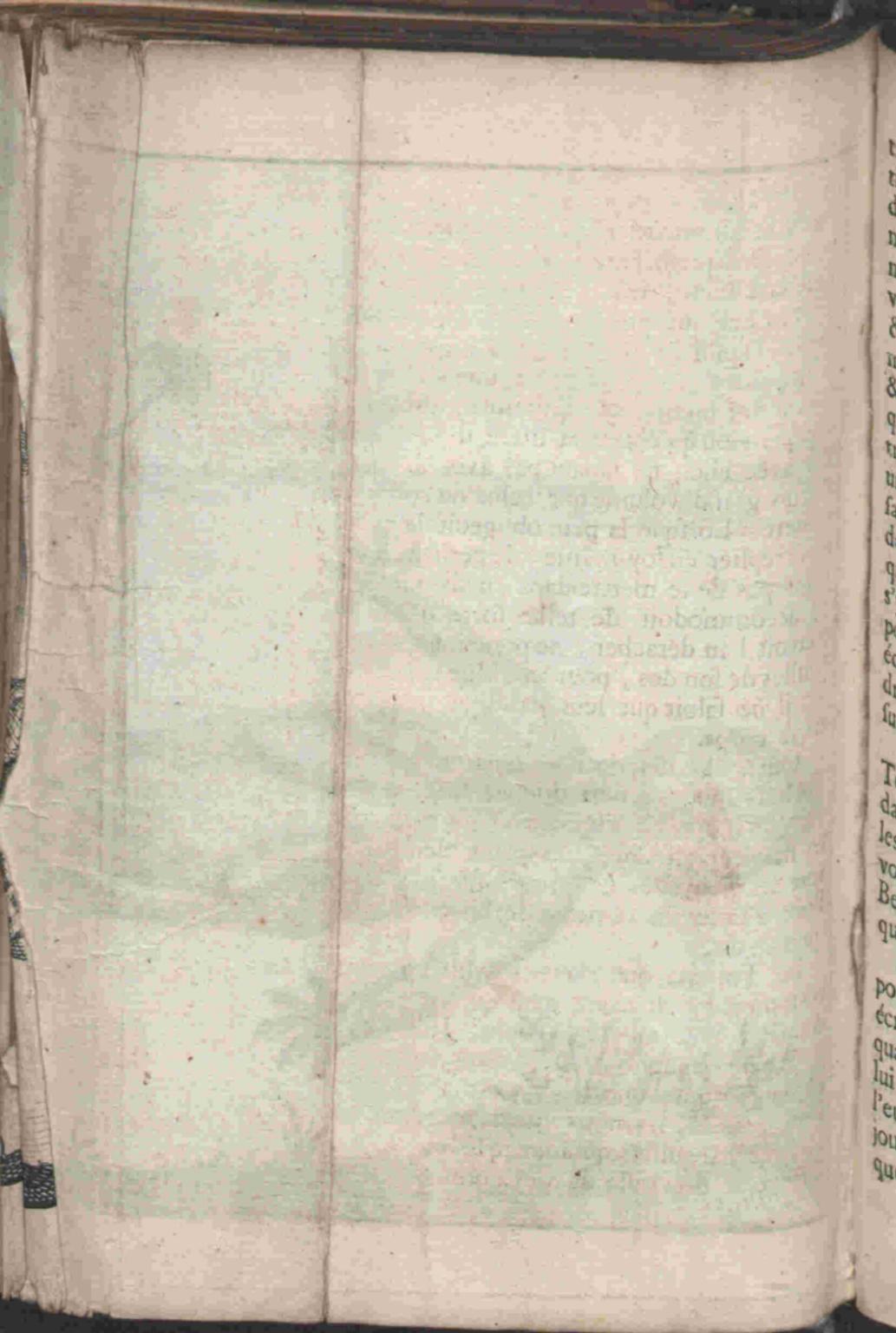
Nous avons eu quelque temps icy un autre

bilat  
le pi  
uver  
trou  
que  
oient  
ous s  
ance  
per  
estor  
s di  
  
lules  
elles  
ouve  
as le  
  
rit,  
ma  
par  
elle  
eux  
ife,  
par  
on  
eule  
e au  
ces  
ri'a  
nata,  
de  
ure  
  
ar  
tre









tre de ces animaux qui avoit avec lui un petit, il se tenoit toujours sur l'extrémité du dos & le commencement de la queue de sa mere. Dés qu'on la retiroit, il cherchoit sa mere à tâtons, car il sembloit qu'il ne la vist pas quelque proche qu'elle fût de luy, & si-tost qu'il l'avoit rejoint il regagnoit la même place sans en prendre jamais d'autre, & cela par un instinct admirable, afin qu'en quelque trou qu'entrât sa mere il y püst entrer avec elle, ne faisant pas avec la queue un plus grand volume que celui du corps de sa mere. Lorsque la peur obligeoit le grand de se replier en soy-même, le petit ne manquoit pas de se mettre dans un des plis, & s'y accommodoit de telle sorte qu'on ne pouvoit l'en détacher, ne presentant que les écailles de son dos, pour les obliger à s'étendre il ne falloit que leur jetter un peu d'eau sur le corps.

Outre la description Anatomique du Tockaïe qu'on a déjà donnée fort au long dans le Livre qui s'imprima l'an passé avec les figures; j'ai crû qu'on seroit bien aisé de voir les nouvelles remarques que le Pere de Beze a faites sur ce même insecte. Voicy ce qu'il en dit.

Le Tockaïe que j'ouvris avoit este laissé pour mort par de jeunes gens qui luy avoient écrasé la tête à force de coups. Je le trouvai quatre heures après encore vivant, & le cœur lui battit plus d'une demi-heure après que je l'eus ouvert; les mouvemens en estant toujours fort reguliers, quoique je le touchasse, & que je le tournasse de tous côtez; il est vrai

Descri-  
ption du  
Tockaïe.

aussi que cét animal qui a le sang fort épais n'en perdit pas une seule goûte lors qu'on lui fendit le ventre. Il paroît avoir le sang froid, il n'a qu'une oreillete, & qu'une cavité ou ventricule dans le cœur, le mouvement de l'oreillete precede toujourns le battement du cœur; ses poulmons, comme j'ai dit, sont faits à peu près comme des vessies de poisson, se terminant en pointe du côté de la queue, excepté que les venules qui se croissent par dessus sont comme un raisseau rouge fort délicat qui seroit appliqué par dessus, ils s'enflent & se remplissent d'air, comme un balon lorsque l'animal respire, & lors qu'il rejette l'air ils s'affaissent & deviennent presque insensibles. Leur mouvement n'est pas réglé comme dans l'homme, & souvent l'animal demeure une espace de temps fort considerable, sans respirer. Lorsque je l'ouvris ils estoient enflés, & demurerent ainsi presqu'un demi-quart d'heure, au bout duquel temps l'animal repoussa l'air, & ne respira plus. Il a le foix d'une juste proportion avec les autres parties, ce que j'ay toujourns trouvé dans ceux que j'ai ouverts, & ce qui fait voir la fausseté de ce qu'on dit, qu'il croist quelquefois extraordinairement. Il y a au milieu la vesicule du fiel qui paroît comme une petite tache ronde d'un bleu extrêmement vif. On voit sa figure aussi bien que celle des poulmons dans l'animal ouvert que j'ay fait peindre aussi-bien que les boyaux qui n'ont rien de particulier. Il a la langue de figure ronde assez épaisse, le palais d'une couleur violette, & un rang de dents fort fines

finies de chaque côté à l'entrée de la gueule.  
Cet animal n'a point de venin.

L'impatience que Monfr. Ceberet avoit <sup>Congé de</sup>  
de faire son voyage vers la côte de Coroman- <sup>Mr. Ce-</sup>  
del, le rendoit inquiet avec beaucoup de rai- <sup>beret.</sup>  
son. Le Roy de Siam qui se faisoit un plai-  
sir de retenir à sa Cour le plus long-temps  
qu'il pourroit les Envoyez du Roy, avoit  
beau luy faire dire que la saison ne le pressoit  
pas, & qu'il ne devoit pas se hâter. Cet En-  
voyé au contraire soustenoit qu'il avoit déjà  
trop tardé, & que s'il différoit davantage, la  
Compagnie de France alloit faire une perte  
tres-considerable, & qu'il n'auroit pas le tems  
de regler les affaires des Comptoirs. Il disoit  
encore qu'il avoit un ordre du Roy avec une  
Lettre de Sa Majesté pour aller à la Cour du  
Grand Mogol, s'il jugeoit ce voyage neces-  
saire. Monfr. Constance luy avoit dit deux ou  
trois fois que jamais la Compagnie ne trou-  
veroit d'occasion plus favorable pour traiter  
avantageusement avec ce Prince, & s'établir  
seurement sur ses terres, qu'elle l'estoit dans  
la conjoncture presente de la guerre que luy  
faisoient les Anglois, & du mécontentement  
qu'il avoit des Hollandois. Mr. Ceberet se  
servoit de tout ces motifs pour faire voir  
qu'il avoit besoin d'une extrême diligence  
pour exécuter de si grandes entreprises. Mr.  
Constance persuadé par ses raisons, conseilla à  
Mr. l'Envoyé de prendre congé du Roy par  
une lettre qu'il mettroit entre les mains de ce  
Ministre pour la donner au Roy son Maistre  
qui étoit alors incommodé. Par cette Lettre  
Mr. Ceberet témoignoit au Roy l'extrême  
regret

regret qu'il avoit de partir de sa Cour sans avoir l'honneur de voir Sa Majesté, & en marquoit en même tems la necessité indispensable. Le Roy de Siam s'étant fait expliquer cette Lettre, & faisant reflexion à ce qu'on eût pû dire dans les Indes quand on sçauroit qu'un Envoyé du Roy étoit parti d'auprès de luy sans le voir, son bon cœur & la consideration qu'il a pour le Roy, l'obligèrent nonobstant sa maladie à donner une Audiance secrette à Mr. Ceberet, se persuadant qu'il manqueroit de reconnoissance & d'amitié pour Sa Majesté, s'il laissoit partir de sa Cour son Envoyé sans l'avoir veu. Ainsi le dit à Mr. Constance, que puisque Mr. Ceberet estoit resolu de quitter Louvo le jour de son départ, il le menâ avec son fils & moy à un endroit du Palais qu'il luy marquoit, sous pretexte de luy faire voir une escarboucle d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire que ce Prince porte quelquefois à son chapeau, & que Sa Majesté s'y trouveroit à l'heure donnée. Mr. Constance m'en avertit fort secretement, & j'allay aussi-tôt en faire part à Mr. Ceberet. Cela s'executa comme le Roy de Siam l'avoit projecté, & Monfr. Ceberet eut l'honneur & le plaisir de voir Sa Majesté Siamoise. Ce Prince luy demanda s'il estoit content des Privileges qu'on luy avoit accordez, à quoy Mr. Ceberet répondit qu'il n'avoit qu'à rendre de tres-humbles actions de grâces à Sa Majesté de toutes les bontés qu'elle avoit pour luy & pour toute la Compagnie, & la conjurer de luy continuer toujours sa Royale protection.

Ce

Ce Prince continua à luy faire diverses autres questions sur les avantages que la Compagnie Françoisé pouvoit tirer du Commerce de Siam, entrant dans un fort grand détail. Ensuite le Roy ordonna au fils de Mr. Ceberet de se lever pour le voir plus à loisir. Il demanda son âge, & s'il avoit étudié, & il prit plaisir d'apprendre qu'il ne faisoit que de sortir du College de Louis le Grand, disant qu'il ne pouvoit pas tomber en de meilleures mains pour estre bien élevé. Il luy fit present d'une chaîne d'or d'un ouvrage fort délicat. Ce Prince souhaitta ensuite un bon voyage à luy & à son fils, & il se retira en disant que son incommodité ne luy permettoit pas d'avoir le plaisir de le voir plus long-temps. En effet, son visage paroissoit fort changé, & nous avions peine à l'entendre parler à cause de son rhume. Ainsi Mr. Ceberet sortit de la presence du Roy de Siam comblé d'honneurs, & extraordinairement satisfait des marques de bonté qu'il en avoit receuës.

Après avoir diné chez Monfr. Constance, il s'alla embarquer dans son balon, où il fut conduit par le Ministre, qui le vit partir de Siam. De Siam il descendiit à Bancoq, & de Bancoq il alla à Merguy. Il fit ce voyage tantôt en balon sur les rivieres, & tantôt sur un Elephant, & souvent en Palanquin qui est la voiture la plus commode. Ce voyage n'est pas long, mais tres-difficile, parce qu'il faut porter jusques à l'eau pour boire. Cependant Monfr. Ceberet trouva tous les matins & tous les soirs une maison faite exprés, bien meublée, & fournie de tout ce qui estoit nécessaire

cessaire pour manger, & pour y reposer avec tout ses gens.

Après le départ de Monsieur Ceberet, Monsieur de la Loubere pensa que la saison passoit, & il estoit malade. L'air de Siam ne luy estoit pas favorable, pendant tout le séjour qu'il y fit il n'y eut pas un jour agreable; & cela l'obligeoit à demander plus vivement son Audiance de congé. Cependant on travailloit incessamment à emballer les presens que le Roy de Siam & Monfr. Constance envoioient en France. Car ce Prince en ayant reçu de tres-magnifiques du Roy pour la seconde fois, il voulut en envoyer qui fussent encore plus precieux & en plus grand nombre que ceux qu'il avoit envoyez le premier voyage. Il en voulut faire à toute la Famille Royale. Il accompagna ces presens d'une Lettre que j'ajouteray icy comme une piece extrêmement curieuse.

Lettre du  
Roy de  
Siam.

SOM DET PRA TCHAO CRVNG  
THEP PRAMHA A NA CON  
PVJAI.

A SOM DEI PRA TCHAO CRVNG  
FRANCA E NAVARRA PVJAI.

**T**Res-puissant & tres-haut, environné des grandes felicités & des pouvoirs annexez aux plus fameux Monarques, revêtu avec une prééminence extraordinaire de Grandeur, de Justice, de Pieté & de Religion. Illustre par son extraction incomparable, Prince dont la Majesté & la gloire remplissent tout l'Univers, favorisé de Dieu dans ces derniers siècles

siècles par des victoires sur plusieurs Souverains de l'Europe, qui ont esté obligez par la force de ses armes à luy demander la paix & son amitié Royale, **LOUIS LE GRAND**, Roy de France & de Navarre, nôtre tres-cher amy, dont Dieu tout-puissant, qui gouverne le Ciel & la Terre, veuille combler, augmenter & conserver éternellement les continuelles prosperités, & l'accroissement de sa Famille Royale pour la gloire & la joye de tous ses amis.

On ne scauroit exprimer l'inquietude & l'affliction que nous ressentimes par la nouvelle de l'indisposition de V. M. Mais la force de nôtre mutuelle amitié & de la bonne correspondance qui est entre nous, prévaudra toujours contre toutes sortes d'adversitez avec autant de succès, que le Soleil levant dissipe toutes les vapeurs de la terre. Aussi l'arrivée de l'Escadre de V. M. a tiré ce voile de dessus nôtre cœur en nous apprenant le rétablissement de sa santé, & nous a investi pour ainsi dire de toutes parts des marques illustres & indubitables de l'amitié de V. M. qui est le comble de nos desirs, non seulement par les troupes qu'Elle nous envoie, & par ceux qui les commandent; mais encore par le grand nombre de Peres qu'Elle nous a accordés. Toutes ces circonstances nous remplissent le cœur d'un vray plaisir, & nous font sentir des effets de cette sympathie de sincerité & d'estime mutuelle qui nous causent une joie inexplicable. Ces royales entreprises de V. M. avec des intentions si conformes à nos inclinations meritent des loüanges toutes extraordinaires, & nous ne voulons pas entreprendre de les borner. Mais V. M. dans sa Lettre Royale ajoûte une infinité

nité de nouveaux sujets non seulement de reconnaissance, mais encore d'admiration, qui nous ostent tout moyen d'y correspondre à présent. Nous nous contenterons de demander à Dieu la conservation de V. M. pendant plusieurs siècles avec tout le succès & le bonheur qu'Elle peut souhaitter.

Nous avons confié les Places les plus importantes, & en même temps la force de nostre Royaume, par où les ennemis de nostre Estat pouvoient entreprendre quelque chose contre nous. Nous avons, dis-je, confié ces postes importants aux troupes que V. M. nous a envoyées, pour les garder, ne doutant pas qu'elles ne le fassent avec le zele & la fidelité qui convient à nôtre mutuelle amitié & à nos bonnes intentions. Ainsi V. M. peut estre en repos sur ce qui regarde l'établissement de ces troupes.

Nous avons receu les Peres Jesuites que le P. de la Chaise Confesseur de V. M. nous a envoyés par ses ordres si conformes à nos desirs, avec la même estime qui nous avoit porté à les demander, & nous leur avons assigné par des Lettres Patentes un College & une Eglise, & les autres choses necessaires pour leur residence dans nôtre Ville de Louvo. On fera la même chose incessamment dans nôtre Ville de Siam. Au reste V. M. peut estre seure que nous les traiterons comme ils meritent de l'estre de V. M. C'est avec beaucoup de douleur que nous avons appris qu'un de ces Peres est mort durant le voyage, parceque nous les considerons tous comme les plus utiles instrumens, & le veritable canal de nos royales correspondances, & par consequent ils seront toujours intimes à nôtre cœur.

Les Envoyez extraordinaires de V. M. les Sieurs de la Loubere & Ceberet nous ont donné les presens de V. M. que nous avons receus avec toute l'estime qu'ils meritoient pour leur beauté & pour leur magnificence, & sur tout parceque nous les prenons pour des gages sinceres de l'amitié de V. M. Mais comme les circonstances qui doivent établir ces Royales correspondances entre V. M. & Nous, n'ont pû estre conclües ni déterminées. Nous sommes obligez d'envoyer vers V. M. le Pere Tachard pour traiter avec Elle de toutes choses, & en particulier pour asseurer V. M. de la Royale & sincere estime que nous faisons de son amitié Royale, & pour luy presenter de nôtre part quelques curiositez de cet Orient, qui lui serviront de témoignages de la sincerité de nos desirs, qui tendent uniquement à conserver & à augmenter même nôtre amitié mutuelle, & la rendre si ferme qu'elle dure éternellement. Nous n'avons point donné de qualité à ce Pere, à cause de son caractere de Prêtre & de Jesüite, d'où les mal-intentionnez pourroient prendre quelque avantage pour luy faire quelque peine, ce qui retomberoit sur nous. Ainsi nous nous remettons à la Royale prudence de V. M. pour faire sur ce point tout ce qui conviendra à nôtre gloire reciproque, & au credit de sa fonction. Nous luy avons recommandé tout ce que nous croyons qui pourra contribuer à l'accomplissement de nos desirs reciproques, afin qu'il en puisse traiter avec V. M. ainsi nous la conjurons de luy donner une entiere créance.

La grace & la bonté de Dieu Createur de toutes choses, accorde à V. M. une longue & heureuse suite d'années accompagnées de toutes les  
pro-

284 SECOND VOYAGE

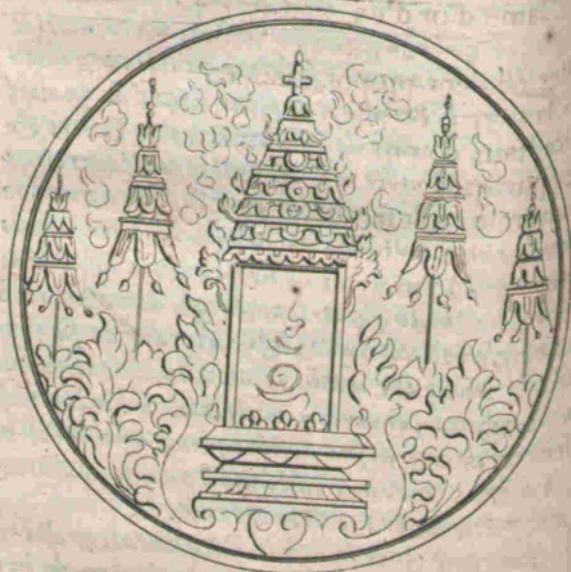
prosperitez qu'Elle peut souhaitter, de victoires  
contre ses ennemis, & de sujets de joie pour ses  
amis, afin qu'Elle puisse avec toute sorte de bon-  
heur, gouverner & augmenter les Royaumes de  
France & de Navarre & ses conquestes. C'est  
le desir sincere de celui qui est,

DE VOTRE MAJESTE,

Le tres cher &  
bon amy,

Escrit de nôtre Palais de Louvo  
le 3. du decours de la premiere Lune  
de l'année 2231. c'est à dire le  
22. Decembre, 1687.

PHAULKON.



Le

Le Pape avoit envoyé au Roy de Siam des presens avec un Bref il y avoit déjà quelques années par feu Mr. d'Heliopolis. Ce Prince y avoit répondu, mais comme les Ambassadeurs perirent avec les presens qu'ils porteroient au Pape, il ne voulut pas differer davantage pour marquer à sa Sainteté combien il étoit sensible à l'honnêteté qu'il en avoit receü. La belle Lettre qu'il luy écrit fera encore mieux voir les sentimens de son grand cœur. J'en ajouteray à la fin une copie fidele. Ces deux Lettres écrites en Siamois ont esté traduites en Portugais par Monsr. Constance, & cette traduction est scellée du Sceau du Roy & du Ministre.

Elles étoient écrites en Siamois chacune sur une lame d'or d'un pied de longueur sur un demy de largeur, de l'épaisseur d'un demy. Elles estoient proportionnées à la grandeur de la Lettre & assez épaisses. Cette boîte estoit faite comme une tour ronde, mais un peu plus grosse par le haut que par le pied. Le couvercle étoit fait en pyramide presque aussi élevé que le reste de la boîte, & fort bien émaillé. On mettoit la boîte dans un petit sac de toile d'or, & dans un petit matelas d'Oüatte fait de ces riches étoffes de la Chine, & tout cela estoit renfermé dans un fort beau cabinet verni, proportionné à la grandeur de la Lettre.

Le Roy de Siam ne signe jamais ses Lettres, le métal sur lequel elles sont écrites, & dont nul autre ne se peut servir que luy dans son Royaume, est une marque assez authen-

authentique que c'est la Lettre du Prince. Il n'écrit sur de l'or que lors qu'il écrit à de grands Rois : & quand il envoie des Lettres à des Particuliers, elles sont sur du papier ; auxquelles il fait apposer son Sceau, qui est de grandeur & de figure différente, conformément à la qualité de la personne à laquelle il écrit. Comme la Lettre que ce Prince a fait l'honneur au R. P. de la Chaise de luy écrire est assez singuliere, je suis seur que le Lecteur me sçaura bon gré si j'en infere icy une fidele traduction.

**N**otre royale parolle estant portée au Reverend Pere de la Chaise Confesseur du Roy de France, luy fasse connoître nostre affection, & nous serve de compliment auprès de luy.

Nous avons receu avec joye des mains du Pere Tachard la Lettre & le present de vôtre Paternité. Ce même Pere nous a raconté avec combien de soin & de zele elle nous avoit menagé tout ce que nous luy avions fait recommander pour nôtre contentement particulier, & pour l'interest de nos Peuples. Cette marque de vôtre affection, pour nôtre personne & pour tous nos sujets, ne nous a pas esté moins sensible, qu'elle a esté agréable au cœur Royal du Grand Roy vôtre Maître comme vôtre Lettre nous l'apprend. Il ne nous a pas esté difficile de connoître par cette sage conduite, quand nous n'aurions rien sceu de vôtre rare merite, la suprême sagesse qui accompagne ce Puissant Monarque dans le choix qu'il fait de ceux qu'il attache auprès de sa personne Royale,

Royale, & en même temps les qualitez & le  
 honneur des personnes qu'il veut ainsi honorer.  
 Nous avons député le Pere Tachard de la Com-  
 pagnie de JESUS auprès du Roy, & auprès du  
 Saint Pape, pour leur présenter de nôtre part nos  
 Lettres Royales & nos presens. Le zele que vô-  
 tre Paternité a fait paroître la premiere fois,  
 nous fait encore esperer qu'Elle l'aidera de ses  
 conseils, de son crédit & de son pouvoir, comme  
 nous l'en prions, afin que ce Pere s'acquitte bien  
 de son employ. Nous desirons particulierement  
 qu'il ménage une voye seure & libre, afin de faire  
 venir le plus grand nombre de Peres de vôtre  
 Compagnie qu'il se pourra, pour estre comme les  
 lages de la bonne & Royale correspondance que  
 nous souhaitons ardemment d'entretenir avec le  
 Roy de France nôtre bon Amy & allié.

Ecrit de nôtre Palais de Louvo, le  
 3. du decours de la premiere Lune de  
 l'année 2231. c'est à dire le 22. De-  
 cembre, 1687.

Pendant ce temps là, Monfr. de la Lou-  
 bere ce pressant, comme nous avons déjà dit,  
 de s'revenir en France, écrivit au Roy de  
 Siam pour demander à Sa Majesté son Au-  
 dience de congé. Ce Prince tout incommode  
 qu'il estoit, ne voulut pas differer plus long-  
 temps de la luy accorder. Il revint à Louvo  
 de Thée Pouffonne, où il estoit avec toute  
 sa Cour le 22. de Decembre. Le jour précé-  
 dent Monfr. Desfarges avec tous les Officiers  
 François qui estoient à Louvo, avoient esté  
 à Thée

à Tlhée Pouffonne joindre Sa Majesté, & j'avois eu un ordre particulier du Roy de m'y trouver. Le lendemain de grand matin, après que les Dames de la Cour furent parties avec les Eunuques sur des Elephans pour se rendre à Louvo, tous les François à cheval au nombre de vingt allèrent attendre le Roy à une portée de mousquet de Tlhée Pouffonne dans un valon par où Sa Majesté devoit passer. Monfr. Constance y estoit aussi, monté sur un Elephant; & comme le Roy me vouloit donner Audiance en chemin, je fus obligé de m'y trouver sur un Elephant: car il n'est pas bien-séant aux Prêtres de prendre à Siam d'autres montures. A peine fûmes-nous arrivés, que les soldats de la garde du Roy parurent devant nous, & commencerent à défilér. Il y en avoit un fort grand nombre de différentes nations, dont la plupart estoient armés à l'Européane. Quand le Roy fut arrivé auprès de nous, il fit arrêter son Elephant. Monfr. Constance s'avança pour luy parler avec Mr. Desfarges & Monsieur du Bruan. Vn moment après un Mandarin apporta devant le Roy une grande quantité de vestes, dont Sa Majesté fit présent à tous les Officiers François. Les vestes de Monfr. Desfarges & de Monfr. du Bruan estoient de brocard d'or garnies de boutons d'or, & celles des autres Officiers estoient d'étoffes de la Chine avec des boutons d'argent. Après cette courte Audiance, le Roy continua son chemin, & les François se mirent à sa suite. Sa Majesté m'ordonna de la suivre de

Audiences  
du Roy  
de Siam.

de près, & me recommanda durant tout le chemin jusqu'au Palais de Louvo diverses choses pour son service, dont je devois avoir soin en France, me donnant durant tout ce temps-là, à la veüe de toute sa Cour & du Peuple, des marques d'une bonté & d'une tendresse extraordinaire.

Le jour suivant, Monsieur de la Loubere fut à son Audience de congé avec toutes les marques d'honneur & toutes les ceremonies qui se pratiquent à Siam dans de semblables occasions, dont nous avons déjà parlé. J'eus l'honneur de l'accompagner par un ordre exprès du Roy de Siam, & voicy les propres termes de son compliment que j'ay reçu avec les précédens des mains de Monsieur Constance, auquel il l'avoit donné pour l'expliquer au Roy de Siam.

**G**RAND ROY dont la presente augmente la haute reputation. Nous venons recevoir les derniers ordres de V. M. pour nous en retourner auprès du Roy nostre Maître & Seigneur, luy rendre compte des grandes choses que nous avons veües en vostre auguste personne, de cette vivacité si douce & de cette douceur si majestueuse, de cette sagesse qui gouverne tout sans s'émouvoir, de cette pénétration, à laquelle rien ne se cache, & de cette Royale vigueur qui châtie si facilement les rebelles qui ne sçavent pas demander grace, & qui previent avec tant de succès les desseins injustes des ennemis déclarés de ce florissant Royaume. Certes, si V. M. est plus aimée & plus redoutée que pas un de ses Predecesseurs,

N c'est

c'est qu'elle n'a qu'à paroître pour ravir les cœurs  
 lontez, & imprimer une entière veneration.  
 C'est le témoignage que nous nous bâtons d'aller  
 rendre au Roy nostre Maître & Seigneur de ce  
 que nous avons éprouvé nous-mêmes; & V. M.  
 doit estre persuadée qu'il n'y a que sa présence qui  
 pût augmenter dans l'ame Royale de LOUIS  
 LE GRAND l'effet qu'y a déjà produit vos-  
 tre glorieuse reputation. Cependant pour l'aug-  
 menter, s'il est possible, Nous dirons à Sa Majesté  
 la joye publique qu'on a eüe de vostre arrivée en  
 ce Royaume, l'esprit d'une douce correspondance  
 que V. M. a inspiré à ses sujets à l'égard des Fran-  
 çois, les soins paternels qu'elle en prend elle-même,  
 les facilités que V. M. a données dans ses puissans  
 Etats à la Compagnie Françoisise, pour y établir  
 un bon Commerce lien le plus naturel de Nations  
 si separées: & en un mot, tout ce dont nous croyons  
 que V. M. sera bien aise que le Roy nostre Maître  
 & Seigneur soit informé par Nous à nostre re-  
 tour. Nous ne pouvons finir sans témoigner avec  
 toute sorte de respect à V. M. vostre extrême sen-  
 sibilité pour toutes les bontés dont elle nous a hon-  
 norés en vostre particulier.

Cette Audience qui fut assez courte estant  
 finie, Monsieur Constance invita Monsieur  
 l'Envoyé de la part du Roy à dîner au Pa-  
 lais avec tous les Officiers François; après  
 quoy on le ramena à son Hostel. Monsieur  
 Constance en quittant Monsieur l'Envoyé à  
 la porte du Palais, me mena dans un apparte-  
 ment interieur où l'on garde les Seaux du  
 Roy de Siam. Avant que d'y entrer nous  
 passa-

passâmes sous les fenestres de celuy du Roy, où je remarquai deux choses qui sont assez considerables. Comme j'entendis diverses voix qui chantoient dans une Pagode qui joignoit l'appartement du Roy, je m'informay de Monsieur Constance de ce que ce pourroit estre. Il me répondit que c'estoit des Talapoins qui prioient Dieu pour la santé du Roy selon la coûtume, & qu'il y avoit un nombre réglé de Talapoins entretenus par le Roy, qui venoient chaque jour au Palais prier pour sa Personne royale. Repassant une seconde fois au même endroit j'entendis la voix d'un homme qui lisoit dans la chambre du Roy; & j'appris que ce Prince tous les jours avant que de se reposer, se faisoit lire diverses Histories de son Royaume & des autres Etats voisins, qu'il a fait ramasser avec grand soin & avec beaucoup de dépense. Quand je fus entré dans la Salle où l'on garde le Seaux, le Mandarin qui en a le soin prit avec beaucoup de respect une grande boëte où ils estoient. Aussitost on entendit les Tambours & les autres Instrumens qui accompagnent le Roy de Siam quand il sort, pour avertir tout le monde de se tenir dans une posture bienséante, & on les porta ainsi en ceremonie jusques dans la Salle d'Audience, où M. Constance entra avec celuy qui portoit la cassette. Les Trompettes & les Tambours demeurèrent toujours dehors, avertissant de temps en temps par le son de leurs fanfarres, de ce qui se passoit dans la Salle d'Audience. Comme je ne m'y étois trouvé que par curiosité, je fus

Seaux du  
Roi de  
Siam.

bien-aïse de voir tout ce qui s'y pratiquoit en semblables occasions. Nous trouvâmes en entrant divers Mandarins qui attendoient les Seaux, auxquels ils firent d'abord une grande reverence. Monsieur Constance s'étant approché ensuite avec respect au pied du Trône du Roy où on les avoit mis, les tira de leurs boëtes pour les imprimer sur les Lettres écrites sur du papier que le Roy envoyoit en Europe, comme nous avons déjà dit. Cela s'estant ainsi executé, on rapporta les Seaux de la même maniere qu'on les avoit apportez.

Dés ce même jour le Roy de Siam qui s'estoit retiré à Tlhée Poussonne sur le soir envoya un ordre à Monsieur Constance de me prendre & de l'y aller trouver. Nous y arrivâmes sur les dix heures, & nous trouvâmes le Roy qui se divertissoit à voir courir bord sur bord une fregate de six pieces de canon dans le grand Canal, dont nous avons parlé cy-dessus. Le Capitaine qui la commandoit la faisoit passer & repasser devant le Roy, saluant chaque fois de toute sa volée sa Majesté, quand il passoit devant elle.

Audien-  
ces au  
P. Ta-  
chard.

A peine Monsieur Constance eut-il parlé au Roy, que sa Majesté m'envoya un Officier pour me conduire dans une petite galerie où le Roy estoit seul avec son Ministre. Pendant cette Audience qui dura plus de deux heures, ce bon Prince ne me recommanda rien tant que de témoigner au Roy combien il estoit sensible aux bienfaits & à toutes les marques d'amitié qu'il avoit receus de sa Majesté, qu'il

qu'il auroit tout le soin des Troupes Françoises, que demandoient la generosité & la confiance d'un si grand Monarque qui les luy avoit envoyées, & que je n'allois de sa part en France que pour apprendre & luy rapporter les augustes volontez de ce grand Prince, & le féliciter de nouveau de toute la gloire dont Dieu couronnoit ses rares vertus.

Il m'ordonna enfin d'agir en France pour sa gloire & pour l'interest de ses Peuples, dans les différentes occasions qui se presenteroient, me disant qu'il m'autorisoit comme si j'avois des ordres exprés pour chaque chose en particulier. Il ne me seroit pas bien seant de rapporter icy tous les sentimens d'estime & de tendresse qu'il me témoigna avoir pour nostre Compagnie: J'ajouterai seulement qu'ayant pris la liberté de luy demander si sa Majesté ne me vouloit point charger de quelque commission qui luy fust agréable, comme de quelque ouvrage curieux de Mathématique, ou de quelque autre chose qui fust de son goût. Eh! quoy, mon Pere, repliqua ce bon Prince, vous me demandez que je vous charge d'une commission qui me fasse plaisir? N'en allez-vous pas achever une que vous avez déjà si heureusement commencée, qui est de me procurer l'amitié du plus grand Roy du monde? Certes si vous y réussissez, comme je l'espere, vous ne sçauriez rien faire qui puisse m'être plus avantageux ny plus agréable, & je ne vois pas comment je pourrai reconnoître vos soins. Nous vous verrons encore ce soir, poursuivit le Roy, songez si vous

avez quelque chose de particulier à nous représenter. En disant ces paroles il se leva du fauteuil où il estoit assis, & il se retira dans son appartement. Je remarquai, quand le Roy s'en alla, qu'il avoit à la main un Cimeterre, dont le manche estoit d'or & le fourreau couvert de lames du même métal tout parsemé de pierreries; & j'ay sceu depuis que jamais le Roy de Siam, quelque part qu'il soit, ne quitte son Sabre. Nous nous en retournâmes à Louvo pour achever quelques affaires particulières, & sur tout pour prendre congé de Monsieur l'Envoyé, qui devoit partir le lendemain de grand matin. Sur les sept heures du soir nous revînmes à Tshée Pouffonne, sans autre compagnie que de deux jeunes Officiers François & des Capitaines des Gardes de Monsieur Constance. Quelque temps après que nous fûmes arrivez, ce Ministre alla chez le Roy, où il demeura seul assez long-temps. Je ne fus introduit que vers les onze heures. Ce fut dans cette Audiance que le Roy me fit sentir plus en particulier les marques de confiance qu'il me donnoit, en me donnant ses ordres: & comme ce Prince a voulu faire mettre ces mêmes paroles dans les instructions dont il me chargea, les voicy fidèlement traduites en nostre Langue. Au reste sa Majesté se remet à vostre prudence sur la manière dont vous devez vous comporter, persuadée que vous ressentez comme il faut les marques de sa royale confiance, qui l'a portée à vous confier, quoyqu'Etranger, ses pouvoirs, ses interests, & mêmes son honneur

neur dans la Cour de vostre veritable Souverain : Procedé qui vous doit estre d'autant plus agréable, qu'il est extraordinaire & presqu' sans exemple. Le Roy ensuite me fit une espece de d'étail des principales choses qu'il m'avoit recommandées dans les Audiances précédentes : il me dit enfin de bien faire connoître à sa Sainteté & à sa Majesté, quand j'aurois l'honneur de les voir, combien leurs recommandations estoient efficaces auprès de luy, & quels estoient ses sentimens particuliers de respect, d'estime & d'amitié pour leurs augustes Personnes. Après qu'il eut assez long-temps parlé, je le remerciai de l'honneur extraordinaire qu'il me faisoit, auquel j'estois aussi sensible que ma profession me pouvoit permettre ; ajoûtant que je ne sçavois si sa Majesté faisoit reflexion qu'elle m'envoyoit en Europe porter de si agréables nouvelles aux deux plus grands Potentats de l'Univers, dans le même temps & au même moment que Dieu avoit fait annoncer au monde la plus importante & la plus précieuse nouvelle qui y eût esté jamais portée. Sa Majesté eut la curiosité d'apprendre un événement si extraordinaire, ce qui nous donna occasion de luy expliquer le Mystere de la Naissance de JESUS-CHRIST, presché par les Anges aux Pasteurs, & ensuite par une nouvelle Etoile à trois Rois de l'Orient. Le Roy témoigna prendre un fort grand plaisir à tout ce long récit ; & après l'avoir tout entendu, il me répondit en ces propres termes ; Je suis bien-aïse, mon

Pere, que toutes ces choses si merueilleuses se soient rencontrées sans que nous les ayons recherchées; ces grands événemens me font esperer, & me répondent même en quelque façon que vous aurez un bon succès de vostre négociation, & de toutes les choses que vous allez ménager pour mon service.

Ce fut la dernière Audiance que le Roy de Siam me donna dans son Palais de Tshée Pouffonne. Il estoit assis sur une espee de lit de camp dans une grande salle tout auprès d'une fort grande fenestre qui répondoit sur une galerie où j'étois. Ce lieu estoit tout tapissé d'une toile peinte extrêmement fine, & éclairé de tous côtez. J'étois assis sur un tapis de Perse à quatre ou cinq pieds de distance du Roy, qui ne voulut avoir personne auprès de luy pendant plus de deux heures que dura cette Audiance. Il estoit déjà plus d'une heure après minuit, lorsque le Roy après avoir demandé à Dieu qu'il me donnast un bon voyage, & qu'il me ramenât promptement en santé dans ses Etats, se leva, & après m'avoir dit adieu, il se retira.

Estant sorti du Palais, nous montâmes aussitôt sur des Elephans pour nous rendre incessamment à Louvo, où l'on attendoit Monsieur Constance pour dire la Messe de Minuit. On avoit fait embarquer le jour precedent tous les balots de presens, avec trois Elephans que le Roy de Siam envoyoit aux trois jeunes Princes, & deux Rhinoceros.

Le Roy de Siam n'avoit point fait de presens aux Envoyez du Roy, qui estoient déjà partis.

partis. Il ordonna à Monsieur Constance de leur donner quatre grandes coupes couvertes, avec quatre assiettes d'or, toutes les pourcelines qui estoient dans leur Divan à Siam, beaucoup d'étoffes d'or & d'argent, quatre grands tapis de Perse, & d'autres choses, jusques à la concurrence de deux mille pistoles. Tout cela se régla la veille de mon départ de Louvo.

Je pris congé de tous nos Peres, & je m'embarquay sur les sept heures du soir avec Monsieur Constance, qui voulut m'accompagner jusqu'à la barre pour achever quelques dépêches qu'il envoyoit en France. Nous marchâmes toute la nuit, & nous arrivâmes le lendemain à Siam, où après avoir dit la Messe, nous descendîmes à Bancoq. Nous y fûmes receus, au bruit de toute l'artillerie. Monsieur Desfarges faisant la fonction de Gouverneur y vint recevoir à la porte Monsieur Constance avec toute la garnison sous les armes. Nous y séjournâmes un jour entier, & j'eus le plaisir de voir qu'on commençoit à tracer les fondemens de la forteresse que le Roy de Siam y veut faire bâtir à la maniere d'Europe. Monsieur Desfarges regala Monsieur Constance, & on n'oublia pas pendant le repas d'y boire la santé du Roy, de toutes les personnes de la Famille Royale, & des Ministres au bruit de toute l'artillerie.

De Bancoq nous allâmes à la Tambaque où je demeuray jusques au troisiéme jour de Janvier de l'année 1688. que je m'embarquay dans le Vaisseau de M. de Vaudricourt.

Aussi tôt que j'y fus arrivé, le second des Ambassadeurs qui sont venus en France m'apporta les Lettres du Roy de Siam dans ma chambre, tandis qu'on les saluoit par divers coups de canons qu'on tira de tous les Vaisseaux qui estoient à la rade. Trois Mandarins s'embarquerent sur l'Escadre pour accompagner les Lettres de leur Roy. Ce Prince m'a voit chargé d'emmener douze enfans de Mandarins Siamois en France, mais j'estois si pressé, que je n'en pûs prendre que cinq, qu'on mit sur deux Vaisseaux differens. On sera peut estre bien aise d'apprendre quel est le motif qu'a eu le Roy de Siam en faisant cela. Voicy comme il s'en explique luy-même dans les instructions qu'il m'a données. Pour ce qui est des douze enfans de Mandarins que Sa Majesté envoie en France, Elle souhaite qu'on les élève dans le College de LOUIS LE GRAND à tous les exercices des Gentils hommes François; & Elle a resolu d'y en entretenir toujours un pareil nombre. Le Roy pretend par cette voye unir le cœur des deux Nations, & faire prendre à ses sujets les manieres Françaises. Il est vray que les Siamois ont beaucoup de peine à passer de si vastes Mers, & plus encore à laisser aller leurs enfans: Mais Sa Majesté espere que le bon traitement qu'on fera à ceux-cy, soit sur les Vaisseaux, soit en France, & par la satisfaction qu'ils en témoigneront à leur retour, les parens s'empresseront un jour de donner leurs enfans, pour leur procurer une semblable éducation, & les mêmes avantages.

SECON D  
 V O Y A G E  
 D U  
 P E R E T A C H A R D  
 A U R O Y A U M E  
 D E  
 S I A M.

LIVRE SEPTIEME.

*Voyage de Siam au Cap de Bonne  
 Esperance.*

**A**USSY-tôt que je fus embar- Départ de  
 qué, ce fut tout au commence- Siam.  
 ment de l'année dernière, tous  
 les Vaisseaux firent voile pour  
 aller au détroit de Banca, c'est  
 à dire la Loire, & le Dromadaire; car l'Oi-  
 seau étoit parti pour la côte de Coroman-  
 del il y avoit déjà deux mois, & la Norman-  
 de devoit demeurer cette année là dans les  
 Indes pour le commerce de la Compagnie  
 Françoisé. Le lendemain quatrième de Jan-  
 vier sur les huit heures du matin, nous vî-  
 mes venir à nous une Galère du Roy de  
 N 6 Siam,

Siam, qui nous aborda une heure après. Monsieur Constance l'avoit fait partir la veille au coucher du Soleil, pour m'apporter quelques paquets qu'il ne m'avoit pas donnez. Nous revîmes le vingt-un du même mois Polpangen, & le vingt-quatrième nous arrivâmes à l'entrée du détroit. Les courants qui nous portoit étoient si violents vers l'Isle de Lucipara, que nous faisons deux lieues par heure sans aucun vent, ce qui nous obligea de mouiller làjusqu'au lendemain. Un petit vent de Nord-Ouest s'étant levé, on appareilla sur les six heures du matin, & on fit route la sonde à la main, trouvant toujours un bon fond depuis neuf jusqu'à cinq brasses, qui fut la plus petite que nous eûmes. Sur les deux heures après midy, il survint un grain de vent avec de la pluye, des éclairs, & des tonnerres, qui ne nous empêchèrent pas de continuer nôtre route; de telle sorte qu'à quatre heures du soir nous fûmes hors du danger de ce détroit, que nous avons passé deux fois sans que nôtre Navire ait touché, quoyque dans l'autre voyage le Pilote Hollandois que nous avions pris nous eût laissé échouer deux fois.

Le vingt-neuvième nous nous trouvâmes à la veüe de Bantam, & ce jour là-même un vent de Nord-Ouest assez frais s'étant levé, nous passâmes le détroit de la Sonde tres-heureusement. Le douzième de Février nous eûmes le Soleil à nôtre zenit

per-

perpendiculairement sur nos têtes; & comme nous allions au Sud, nous le laissâmes au Nord. Le quinziesme nous fûmes battus d'un fort gros vent de Sud-Ouëst, qui devint Ouëst, ensuite Nord-Ouëst, & enfin Nord, lequel nous obligea de mettre à la Cape jusqu'au lendemain à huit heures que l'orage cessa. Nos Pilotes s'estimoient alors au seiziesme degré de latitude Sud, & par le seiziesme degré de longitude. Le Dromadaire, soit qu'il n'eût pas veü nos signaux durant la nuit precedente, ou qu'il n'eût pas pû suivre, se separa; de sorte que nous ne le revîmes plus qu'au Cap de Bonne Esperance, où il arriva deux jours avant nous.

Un Vaisseau Hollandois, qui estoit sorti avec nous du détroit de la Sonde, souffrit beaucoup de ce coup de vent, & quelques personnes de son équipage nous assürerent au Cap de Bonne Esperance, qu'ils avoient couru un fort grand danger de se perdre. Cet orage parut extraordinaire, non seulement à cause de la Saison & de la proximité du Soleil, où nous étions, mais parce qu'il dura près de vingt-quatre heures. Le reste de la navigation jusqu'au Cap fut heureux, & sans aucun danger.

Le vingt-deuxiesme de Mars à 34 degrez 26 minutes de latitude meridionale, 58 degrez & 16 minutes de longitude, nous vîmes une mopoulle, quantité de manches de velours, & d'autres oiseaux tout blancs en fort grand nombre. Cela nous fit juger que

nous n'estions pas loin du Cap. Quelques jours après les courants, qui nous portoient au Sud-Ouëst avec beaucoup de vitesse, nous persuaderent, que nous étions à l'embouchure du Canal de Madagascar. Nos plus habiles Pilotes furent surpris du changement extraordinaire des courants, & des marées que l'on sent en cet endroit-là, & qui nous portèrent tantost au Sud-Ouëst, comme nous venons de dire, tantost au Nord-Ouëst d'une extreme vitesse, mais toujours heureusement pour nous, parce qu'ils ne nous tiroient point de nostre route.

Banc &  
Cap des  
Aiguilles.

Comme nous nous croyons bien près du Banc des Aiguilles par le travers des Terres de cette pointe Meridionale de l'Afrique, nous jettâmes la Sonde le second d'Avril, sans trouver de fond. Vn Banc en terme de marine est un espace de terre, de sable, ou de rochers, qui se trouve avec la Sonde en quelques endroits de la Mer, quoy que tout à l'entour il n'y ait nul fond. Celly-cy s'appelle le Banc des Aiguilles, parce que le Cap des Aiguilles en est le plus proche. Ceux qui viennent des Indes, & qui veulent naviger seurement viennent le reconnoître pour rectifier leur estime. Il s'étend vers l'Est depuis le Cap des Aiguilles jusqu'à cent lieuës, & peut-être encore davantage le long des côtes: on trouve sur les cors de ce Banc, c'est à dire sur les pointes les plus avancées, cent vingt cinq, & cent trent brasses d'eau.

La veuë de ce Cap des Aiguilles fit souvenir Occum Chamnam, l'un des Mandarins que j'ay amenez avec moy, du naufrage qu'il y avoit fait quelques années auparavant dans un vaisseau Portugais, qui s'y perdit, & m'obligea à luy demander les particularitez d'une aventure, qu'il m'avoit souvent dit avoir esté une des plus extraordinaires, qui soit jamais arrivée à aucun Voyageur. Je la trouvoy telle en effet, & la jugeant digne d'estre donnée au public, je l'écrivis à mesure qu'il me la racontoit, & je la donne avec d'autant plus de plaisir, que tout le détail que le Mandarin m'en fit s'est trouvé conforme au témoignage que m'en ont rendu des Portugais dignés de foy qui furent, ses compagnons dans ce voyage, & qui eurent part à son aventure. Ceux qui l'ont veu & pratiqué à Paris, où il est encore, n'auront pas de peine à le croire capable de toutes les remarques, & de toutes les reflexions qui sont contenuës dans ce recit, que voicy tout au long, & presque mot à mot comme il me l'a raconté.

Le Roy de Portugal avoit envoyé au Roy  
 nostre Maistre une fort celebre Ambassade,  
 soit pour renouveler leurs anciennes alliances,  
 soit pour negocier d'autres affaires particulieres,  
 qui ne sont pas venuës à ma connoissance.  
 Pour répondre à l'honnêteté de ce Prince Européan, le Roy députa trois  
 grands Mandarins en qualité de ses Ambassadeurs,  
 avec six autres plus jeunes Mandarins,  
 & un assez grand équipage, pour aller  
 à la

Voyage  
 d'un Mandarin  
 Siamois.

à la Cour de Portugal. Nous nous embarquâmes pour Goa vers la fin du mois de Mars en l'année 1684. sur une fregate du Roy nostre Maître, commandée par un Capitaine Portugais. La traversée fut longue, difficile, & pleine de mauvaises rencontres, qui sembloient nous pronostiquer les mauvais succès de nôtre voyage, & le malheur qui nous devoit arriver. Nous employâmes plus de cinq mois à faire ce chemin, quoy que Goa ne soit pas éloigné de Siam. Enfin soit que les Officiers & les Pilotes fussent peu habiles, ou que le temps s'opiniât à nous contrarier, la Flotte de Portugal estoit partie des Indes avant que nous arrivassions en cette ville Capitale de l'Empire Portugais dans l'Orient. Ce fut un fort grand chagrin pour nous de voir ainsi nôtre départ des Indes, & par consequent nôtre retour à Siam differé sans ressource d'une année entiere, mais il fallut prendre patience.

Nous sejournaâmes près d'onze mois à Goa, en attendant le retour de la flotte Portugaise, qui devoit venir d'Europe, & nous apporter des ordres du Roy pour faire partir cette année là des vaisseaux pour Lisbonne. Vn si grand intervalle de temps ne me parut pas long, parce que nous l'employâmes fort agréablement. La nouveauté & la beauté des édifices que nous vîmes en cette Ville me surprit extraordinairement: ce grand nombre de Palais, de Monastères, & d'Eglises si riches & si somptueuses, occupa

occupa long-temps nôtre curiosité. Comme je n'étois jamais sorti de mon pays, j'avoüe que je fus étonné de voir qu'il y eût dans le monde une plus belle Ville que Siam. Le Vice-Roy nous fit loger magnifiquement, & il voulut fournir de la part du Roy de Portugal aux frais, & à toute la dépense que nous y fîmes durant nôtre séjour, quoy qu'il fût un peu piqué de ce que le Roy nostre maître ne luy avoit point écrit.

Après un séjour si considerable, nous nous embarquâmes enfin pour l'Europe sur un vaisseau du Roy de Portugal de cent cinquante hommes d'équipage, & d'environ trente pieces de canon. Il y avoit un grand nombre de passagers, qui alloient en Portugal; car outre les Ambassadeurs avec toutes les personnes de leur suite, & trois Religieux de divers Ordres, sçavoir un Pere de saint François, un autre de saint Augustin, & un Pere Jesuite, il y avoit encore beaucoup de Créoles, Indiens, Portugais, & Mestis, qui étoient du voyage.

On mit à la voile de la rade de Goa le 27 de Janvier de l'an 1686. & le 27 d'Avril environ minuit nous échouâmes malheureusement au Cap des Aiguilles de cette maniere. Ce jour-là même au coucher du Soleil on avoit fait monter divers Matelots sur les mats, & sur les vergues du navire, pour reconnoître la terre qu'on voyoit alors devant nous un peu à côté sur la droite, & qu'on avoit apperçûe depuis

puis trois jours. Sur le rapport des Matelots & sur d'autres indices, le Capitaine & le Pilote jugerent que c'étoit le Cap de Bonne Esperance, qui paroissoit. Ainsi sans reconnoître eux-mêmes si les Matelots leur disoient vray, ny sans prendre d'autres précautions, ils poursuivirent leur route, jusqu'à deux, ou trois heures après Soleil couché, qu'ils crurent estre au delà des terres qu'on avoit reconnuës. Alors changeant de route, ils porterent un peu plus vers le Nord. Comme le temps estoit clair, qu'on avoit une belle lune, & un vent fort frais, & que d'ailleurs on disoit fort assurément qu'on avoit doublé le Cap, le Capitaine ne mit personne en sentinelle sur les antennes. Les Matelots de quart veilloient à la verité, mais c'estoit pour les manoeuvres, ou pour causer ensemble, avec une si grande confiance qu'aucun d'eux non seulement ne s'apperceut du danger où nous étions, mais ne crût pas mesme qu'il y en pût avoir que lors qu'on ne fut plus en estat de l'éviter. Je fus le premier qui découvris la terre. Je ne sçais quel pressentiment du malheur qui nous menaçoit, m'avoit rendu si inquiet durant cette nuit-là, que je ne pûs jamais fermer l'œil pour dormir. Ne sçachant que faire, je sortis de ma chambre, & je m'amusai à regarder le Navire, qui sembloit voler sur les eaux. En regardant un peu plus loin, j'apperceus tout d'un coup à nostre droite une ombre fort épaisse proche de nous. Cette veuë m'é-

pou-  
Pilo-  
ce pe-  
l'ar-  
de l'a-  
nous  
Le F-  
ger c-  
vage  
trois  
qui l-  
feco-  
le V-  
pou-  
seule  
l'équ-  
Nav-  
tant  
A-  
d'ca-  
ma-  
décl-  
pas  
soit  
ces  
pre-  
lev-  
laiss-  
les  
tati-  
On  
me-  
tres  
boi-

pouvanta d'abord, & je dis sur le champ au Pilote, qui veilloit au gouvernail, ne seroit-ce point là la terre que je vois. Comme il s'approchoit pour la voir luy-même, on cria de l'avant du vaisseau : *Terre, terre devant nous : nous sommes perdus, revirez de bord.* Le Pilote fit pousser le gouvernail pour changer de route, mais nous étions si près du rivage, qu'en revirant, le Navire donna trois coups de sa poupe sur une roche, ce qui luy fit perdre son mouvement. Ces trois secouffes furent fort rudes, & on crut que le Vaisseau s'estoit crevé. On courut à la pompe, mais il n'estoit pas encore entré une seule goutte d'eau. Cela ranima un peu l'équipage, qui s'estoit crû perdu dès que le Navire avoit touché la premiere fois avec tant de violence.

Aussi-tôt voyant qu'il ne faisoit point d'eau, on se mit en estat de se retirer de ce mauvais pas, en coupant les mâts, & en déchargeant le Vaisseau; mais on n'en eut pas le temps car les flots que le vent pouffoit au rivage y porterent aussi le bâtiment; ces montagnes d'eau, qui s'alloient rompre sur les brisans avancez dans la Mer, soulevoient le Vaisseau jusqu'aux nuës, & le laissoient ensuite tomber tout d'un coup sur les roches avec tant de force & de precipitation qu'il ne peût pas resister long-temps. On l'entendoit craquer de tous côtez. Les membres se détachent les uns des autres, & l'on voyoit cette grosse masse de bois s'ébranler, plier, & se rompre de rou-

Descri-  
ption  
d'un nau-  
frage.

res parts avec un bruit & un fracas épouvantable.

Comme la poupe du Vaisseau toucha la première, elle fut aussi la première enfoncée. On eut beau couper les mâts, jeter à la Mer les Canons, les coffres, & tout ce qu'on rencontroit sous la main dans ce désordre, pour soulager le Vaisseau en le rendant plus léger ; toute cette précaution, & tous ces efforts furent inutiles : il toucha si souvent & si rudement sur les brisans, qu'il s'ouvrit enfin sous la sainte Barbe. L'eau, qui entroit alors en abondance, commença à gagner le premier pont, & à remplir la sainte Barbe : elle vint même jusque dans la grande chambre, & on en eut bien-tôt jusqu'à la ceinture sur le second pont.

A cette veüe il se fit un grand cry, & chacun monta sur le plus haut étage du Navire avec tant de confusion & de précipitation, que plusieurs à force de se presser pour sauver leurs vies coururent risque de se perdre. La sainte Barbe, & le premier pont étant pleins d'eau, tout le biscuit, l'eau de vie, & le vin, qui estoient à fond de cale furent perdus, & nous ne fûmes plus en état d'en profiter. L'eau montant toujours insensiblement, nostre bâtiment s'enfonça enfin dans la Mer, jusqu'à ce que la quille ayant atteint le fonds, le corps du Vaisseau demeura quelque temps immobile.

Il seroit difficile de se représenter l'effroy & la consternation qui se répandirent alors parmy tout le monde, & il me seroit impossi-

possible de la dépeindre. Qui pourroit dire ou même imaginer ce que la veüe d'une mort si certaine, & si effroyable donne à penser. On n'entendoit que cris, que sanglots, & que hurlemens. On se heurtoit l'un contre l'autre. Ceux qui avoient été les plus grands ennemis se reconcilioient sans peine ensemble du meilleur de leur cœur : les uns à genoux ou prosternez sur le tillac imploroient l'assistance de Dieu : les autres jettoient à la Mer des barriques, des coffres vuides, des mâts, des vergues, & d'autres grosses pieces de bois pour se sauver dessus. Le bruit & le tumulte estoient si horribles qu'on n'entendoit pas le fracas du Vaisseau, qui se rompoit en mille pieces, ni le bruit des vagues, qui se brisoient sur les rochers avec une furie incroyable.

Après que ces grands gemissemens furent passez, ceux qui restoient encore dans le Vaisseau songerent à se sauver. On fit plusieurs radeaux des planches, & des mâts du Navire, par ce que les premiers qui s'estoient jettez à la Mer n'ayant pas pris assez de precaution, perirent engloutis, ou écrasez par la violence des flots, qui les jettoient sur les roches le long du rivage.

C'estoit un spectacle bien triste & bien tragique, de voir tant de pauvres gens dans un si grand peril & sans aucune ressource. Je fus dans cette occasion aussi étonné que les autres dans le premier effroy ; mais comme on m'assura qu'il y avoit apparence de se  
fau-

sauver, & voyant que je ne perdois pas beau-  
 coup dans ce naufrage, je me consolay, &  
 pris mon parti sur le champ. J'avois deux  
 habits assez propres, que je vétis, & me  
 mettant ensuite sur quelques planches liées  
 ensemble, je tâchay de gagner à la nage le  
 bord de la Mer. Le second Ambassadeur  
 le plus robuste des trois, & le plus habille  
 à nager estoit déjà dans l'eau. Il me devan-  
 çoit, & s'étoit chargé de la lettre du Roy  
 qu'il portoit attachée à un Sabre, dont Sa  
 Majesté luy avoit fait present. Ainsi nous  
 arrivâmes tous deux presqu'en même-temps  
 au rivage. Plusieurs Portugais s'y étoient  
 déjà rendus: mais ils n'avoient pas moins  
 d'inquietude étant à terre que ceux qui é-  
 toient restez dans le Vaisseau. Les premiers  
 se voyoient à la verité hors d'estat d'estre  
 noyez, & les autres étoient encore dans le  
 danger: cependant il sembloit à ceux-là  
 qu'ils n'étoient échapez de cet extrême pe-  
 ril; que pour retomber dans un autre plus  
 terrible, & plus assuré. Ils n'avoient ny  
 eau, ny vin, ny biscuit; ils ne sçavoient pas  
 même où ils en pouvoient trouver: le froid  
 d'ailleurs estoit tres-piquant à terre, & nous  
 y étions d'autant plus sensibles, que nous n'y  
 étions pas accoutumez: me trouvant aussi  
 fort legerement vêtu, je voyois bien que je  
 n'y pouvois pas resister long-temps. Cela me  
 fit prendre la resolution de retourner le len-  
 demain au Vaisseau chercher des habits, &  
 y prendre des rafraichissemens. La plupart  
 des Portugais que l'on consideroit davan-  
 tage

age étoient logez sur le premier pont, & je m'étois mis dans l'esprit que je trouvois dans leur cabane des choses de grand prix, & sur tout de bonnes provisions, qui nous estoient dans cette extremité le plus necessaires. Car la rigueur du froid, la fatigue de la nuit, la faim, & le peu d'apparence de trouver de l'eau & des vivres, nous rendoient nostre condition presqu'aussi malheureuse que celle de ceux que nous avions veu disparoistre devant nous & s'abîmer. Dans cette pensée je me remis sur une espee de claye, & je nageay jusqu'au Vaisseau.

Je n'eus pas grande peine à y aborder, par ce, que comme je l'ay déjà dit, il paroissoit encore au dessus de l'eau. Je croyois y trouver de l'Or, & des pierreries, ou quelqu'autre meuble precieux, qui n'eût pas été embarrassant, ni difficile à porter. Mais en arrivant je vis que toutes les chambres estoient pleines d'eau, & je ne pûs emporter que quelques pieces d'Etoffe d'Or, avec une petite cave de six flacons de vin, & un peu de biscuit, que je trouvoy dans la cabane d'un Pilote. J'attachay toutes ces choses ensemble sur la claye que j'avois amenée, & les pouffant devant moy avec bien de la peine & du danger, j'arrivay encore une fois enfin au rivage bien plus fatigué que la premiere.

Il y avoit quelques Siamois qui s'estoient sauvez tout nuds. La compassion que j'eus de leur misère, les voyant trembler de froid,

froid, me toucha ; je leurs fis part des étoffes que j'avois apportées du Vaisseau, dont ils se couvrirent aussi-tôt. Mais parce que je vis bien, que si je leur confiois la cave de vin que j'avois apportée, elle ne dureroit pas long temps entre leurs mains, je la donnay à un Portugais, qui m'avoit marqué beaucoup d'amitié, luy disant que je l'en faisois le maître, à condition néanmoins qu'il m'en donneroit quand j'en aurois besoin. Dans cette occasion je reconnus aisément combien l'amitié est foible contre la necessité, & qu'on a peu d'égard aux besoins des autres quand on est soy-mesme dans l'indigence. Cet amy me donna à boire un demy verre de vin chaque jour durant les deux ou trois premières journées, esperant à chaque pas trouver une source, ou un ruisseau. Mais quand on se vit pressé de la soif, & qu'on ne trouvoit presque pas d'eau douce pour se desalterer, j'eus beau le presser de me faire part de ce que je luy avois donné de si bonne amitié, il me rebuta si bien la première fois, me disant qu'il n'en donneroit pas à son Pere, que je n'osay plus luy en demander. Pour le pain il ne nous servit de rien, parce qu'il fut tout trempé d'eau de Mer, & je n'en püs jamais goûter un morceau, tant il étoit amer, & salé. Quand on vit qu'il n'y avoit plus personne à attendre, après nous estre rendus au rivage, on conta le nombre des gens qui s'estoient sauvez, & nous nous trouvâmes près de deux cens personnes ; de sorte qu'il n'y en

en eut que sept, ou huit de noyées pour s'être voulu sauver trop vite. Quelques Portugais avoient eû la précaution d'emporter des Fuzils, & de la poudre, soit pour se défendre contre les Caffres, soit pour tuër du gibier, afin de s'en nourrir dans les Bois. Ces Fuzils nous furent d'un grand usage pour faire du feu, non seulement durant tout nôtre voyage jusques aux habitations des Hollandois, mais sur tout les deux premieres nuits que nous nous sauvames au rivage tout dégoutans d'eau de la Mer; car le froid fut alors si rigoureux, que si on n'eût allumé du feu pour faire sêcher nos habits je croy que nous fussons tous mors de froid sur la place.

Le second jour après nôtre naufrage, qui étoit un Dimanche, les Portugais ayant fait leurs prieres, nous nous mîmes tous ensemble en chemin. Les Pilotes, & le Capitaine nous disoient que nous n'étions pas éloignez de plus de vingt lieues du Cap de bonne esperance, où les Hollandois avoient une fort nombreuse habitation, & qu'il ne falloit qu'un jour ou deux au plus pour y arriver. Cette assurance qu'ils nous donnerent fit que la plupart laissèrent quelques vivres qu'ils avoient aportés du Vaisseau, afin qu'étant moins embarrassés, ils fissent plus vite & plus facilement le peu de chemin qui leur restoit à faire.

Nous entrâmes ainsi dans les bois, ou plutôt dans les brossailles, car il n'y avoit point de grands arbres, & nous n'en vîmes presque pas durant tout nôtre voyage. On marcha

Voyage à  
pied pris  
du Cap,  
avec de  
grandes  
miseres.

cha tout le jour, sans s'arrêter que deux fois pour se reposer quelque temps. Comme on n'avoit rien apporté pour boire, ni pour manger, on commença à ressentir les premières atteintes de la faim, & de la soif. La soif sur tout nous étoit insupportable, car nous marchions exposez à l'ardeur du Soleil avec beaucoup de diligence, dans l'esperance d'arriver ce jour-là même chez les Hollandois. Sur les quatre heures après midy, nous trouvâmes une grande mare d'eau, qui fut un grand soulagement pour tout le monde. Chacun y bût à loisir, avec un goût, & un plaisir qu'on n'avoit point senti jusqu'alors. Les Portugais furent d'avis de ne passer pas outre, & de demeurer la nuit suivante au près de cét étang. On fit du feu, & ceux qui purent trouver dans l'eau quelques Cancres les firent rôtir, & les mangerent. Les autres en plus grand nombre, après avoir bû une seconde fois s'allèrent coucher, bien plus fatiguez par le travail de la longue traite, que pressez de la faim qui les tourmentoit depuis deux jours qu'ils avoient passez à jeun.

Le lendemain on partit de grand matin, après que chacun eut beû pour se prémunir contre la soif à venir. Les Portugais prirent les devants, parce que nous fumes obligez de nous arrêter à cause du premier Ambassadeur qui étant fort foible, & fort languissant, ne pouvoit pas faire de diligence; mais comme il ne falloit pas aussi perdre les Portugais de veüe, nous nous par-

tagea-

tageames en trois troupes. La premiere suivoit toujours à veuë les derniers Portugais, & les deux autres marchant dans la même distance, prenoient garde aux signaux que faisoit la premiere bande comme on estoit convenu, afin d'avertir quand les Portugais s'arrêteroient ou quand ils changeroient de route. Nous trouvâmes quelques petites montagnes qui ne laisserent pas de nous lasser beaucoup étant obligés de passer par dessus. Sur toute la route nous ne trouvâmes qu'un puits dont l'eau estoit si saumatre, que personne n'en pût boire. On vit en même-temps que ceux de la premiere troupe faisoient signal que les Portugais s'étoient arrêtez; on ne douta pas qu'il n'y eut aussi de bonne eau, & cette esperance nous fit doubler le pas. Cependant quelques efforts que nous fissions, nous ne pûmes y mener l'Ambassadeur, que sur le soir après le Soleil couché. Nos gens nous dirent que les Portugais ne nous avoient jamais voulu attendre, disant, qu'il ne nous serviroit de rien de mourir avec eux de faim, de soif, & de misere; qu'il valoit bien mieux qu'ils prissent les devants pour nous chercher quelques rafraichissemens.

Le premier Ambassadeur ayant appris ces tristes nouvelles, fit assembler tous les Siamois qui étoient restez auprès de luy, car il y en avoit trois qui suivoient toujours les Portugais. Nous voyant autour de luy, il nous dit qu'il se sentoit si foible & si fatigué,

qu'il luy étoit impossible de suivre les Portugais, & qu'il jugeoit à propos que ceux qui se portoient bien fissent diligence pour les atteindre; qu'il leur ordonnoit seulement puisque les maisons des Hollandois n'étoient pas éloignées, de luy envoyer un Cheval ou une charette, avec quelques vivres pour le porter au Cap s'il étoit encore en vie. Cette séparation nous fut bien triste, mais elle étoit nécessaire. Il n'y eut qu'un jeune homme âgé d'environ quinze ans, fils d'un Mandarin, qui ne voulut jamais quitter l'Ambassadeur dont il étoit fort aimé, & qu'il aimoit aussi fort particulièrement. Sa reconnaissance & son amitié le firent résoudre à mourir, ou à se sauver ensemble avec un vieux domestique qui demeura aussi auprès de son Maître.

Le second Ambassadeur, un autre Mandarin & moy ayant pris congé de luy avec assurance de le secourir le plutôt qu'il se pourroit, nous nous mîmes tous en chemin, dans le dessein d'atteindre les Portugais, quoy qu'ils fussent bien loin devant nous. Le signal que les Siamois les plus avancez nous firent du haut d'une montagne avec leur bannière, augmenta nôtre courage, & nous fit doubler le pas. Quelque diligence néanmoins que nous pussions faire, nous n'arrivâmes auprès d'eux sur cette haute montagne, que vers les dix heures du soir. Nous croyons pouvoir trouver en cet endroit-là de l'eau à boire, & nous y reposer le reste de la nuit; mais nous fûmes bien

trompez dans nôtre esperance. Ayant rejoint les Siamois, ils nous dirent que les Portugais étoient encore campez bien loin de là, & ils nous montrèrent le feu qu'ils avoient fait. Quelques harassez que nous fussions, il fallut passer outre, & après deux grandes heures de chemin au travers des bois & des rochers, nous y arrivâmes avec des peines incroyables. Ils étoient postez sur la croupe d'une grande montagne, où ils avoient allumé un grand feu autour duquel ils s'étoient endormis. Chacun de nous demanda d'abord où étoit l'eau. Un de mes camarades m'en a porta, car le ruisseau qu'on avoit trouvé étoit assez loin de là, & il m'eût été impossible de m'y trainer. Je m'étendis à plate terre auprès du feu n'en pouvant plus; le sommeil me prit en cette posture, jusqu'au lendemain que le froid me réveilla.

Ce jour là je me sentis si affoibli, & attrapé d'une faim si cruelle, que je souhaitay mille fois la mort. Je me resolus de rester là où j'étois couché, & d'y attendre la mort puis qu'aussi-bien je l'allois chercher plus loin avec de nouveaux tourmens.

Cette pensée ne dura pas long-temps, & quand je vis que les Portugais, & les Siamois aussi abattus que moy, ne laissoient pas de se mettre en chemin pour garentir leurs vies, je ne pûs m'empêcher de les suivre. Je les devançay même une fois jusque sur le haut d'une colline, où je traouvay des herbes extrêmement hautes, & en grand nombre,

bre. La diligence que j'avois faite m'avoit si fort fatigué, que je fus contraint de me coucher sur cette belle verdure, un peu à l'écart, où je m'endormis. En me réveillant je me sentis les cuisses, & les jambes si roides, que je crus ne m'en pouvoir plus servir. Cette extrémité me fit reprendre la résolution que j'avois prise le matin. J'y étois si déterminé, que j'attendois avec impatience la mort, comme un moment qui devoit finir les malheureuses peines qui m'accabloient de toutes parts. Je m'endormis dans cette pensée, & sans un Mandarin qui étoit mon amy particulier, & mon valet qui me chercherent assez long-temps, me croyant égaré, & qui m'ayant enfin trouvé me réveillèrent, je fusse mort assurément sur la place. Le Mandarin me dit tant de choses, qu'il me donna courage; je me levai, & nous allâmes ensemble retrouver les Portugais qui étoient postez auprès d'une ravine d'eau. La faim étoit si extrême, qu'ils mirent le feu aux herbes dans les endroits où elles étoient à demi seches, afin d'y chercher quelque lézard, ou quelque serpent pour le manger. Un de la troupe ayant trouvé des feuilles sur le bord de l'eau en gouta, & quelques ameres qu'elles fussent, après en avoir un peu mangé, il sentit sa faim apaisée. Il vint dire cette bonne nouvelle à la compagnie. Tout le monde y courut avec empressement, & en mangea avec avidité. Nous passâmes ainsi la nuit.

Le lendemain qui fût le cinquième jour de

de nôtre marche , nous partimes de grand matin , croyant assurément trouver les habitations Hollandoises ce jour-là. Cette persuasion si flatteuse pour nous , fit trouver de nouvelles forces. On marcha sans discontinuër jusqu'à midy , que nous apperçumes quelques personnes sur une hauteur assez loin de nous. On ne douta plus que ce ne fussent celles que nous cherchions. On s'avance avec une joye qu'on ne sçauroit exprimer. Mais ce sentiment si agréable nous dura peu , & nous fûmes bien-tôt malheureusement détrompez. Ces gens là que nous avions vûs , étoient trois ou quatre Hottentots qui nous ayant découverts les premiers , venoient avec des lances , ou plutôt avec des zagayes , au devant de nous pour nous reconnoître. La crainte qu'ils eurent ne fut pas moindre que la nôtre en voyant nôtre nombreuse troupe , & les Fuzils que nous avions. De nôtre côté , nous fûmes saisis d'une terrible frayeur , nous voyant à la veille d'être massacrez impitoyablement par ces Barbares. Comme ils nous parurent avec des Zagayes , & qu'ils n'étoient que quatre ou cinq , on crût qu'ils venoient nous reconnoître , & que leurs compagnons n'étoient pas éloignez. On les laissa approcher , dans la persuasion où nous étions qu'il valoit bien mieux finir une vie si malheureuse une bonne fois , que de la prolonger pour la perdre enfin après avoir souffert mille tourmens plus cruels que la mort même. Mais quand ils nous eurent re-

connus d'assez loin, & qu'ils eurent découvert que nous étions en bien plus grand nombre qu'ils ne s'étoient d'abord imaginé, ils s'arrêterent, & nous attendirent à leur tour. Nous fûmes à eux dans cette mortelle incertitude; mais dès que nous les eûmes un peu approchez, ils prirent le devant, & nous firent signe de les suivre, nous montrant avec le doigt quelques maisons, c'est-à-dire trois ou quatre misérables Cases qui étoient sur une colline. Lorsque nous fûmes arrivés au pied de cette colline, ils ne voulurent point nous permettre d'aller plus prez de leurs Cases. Il y avoit un petit chemin à côté par où ils nous menerent vers un autre Village, nous regardant toujours avec défiance, & observant nôtre démarche. Quand nous nous fûmes rendus à ce village qui consistoit en une quarantaine de Cases couvertes de branches d'arbres, où il pouvoit avoir quatre ou cinq cents personnes; alors se voyant en assurance, ils nous approcherent hardiment, & nous considérèrent à loisir. Ils prenoient sur tout plaisir à regarder les Siamois, soit que leur vêtement leur plût, ou que n'en ayant jamais veû de semblable, ils prissent plaisir à le voir pour la première fois. Leur curiosité nous parut à la fin importune, & chacun se mit à vouloir entrer dans leurs Cases pour chercher à manger, car quelque signe que nous leurs fissions que nous avions une extreme faim, & qu'ils nous donnassent à manger, ils se regardoient les uns les autres,

tres, & se prenoient à rire de toute leur force, sans faire semblant de nous entendre. Lorsque nous les conjurions le mieux qu'il nous étoit possible par des signes de nous vendre de leurs bœufs, ou de leurs moutons que nous voyons paître en grand nombre dans la campagne, ils nous disoient seulement ces deux mots qu'ils repetoient à tous momens, Tabac, Pataque. Je leur offris deux gros Diamans que le premier Ambassadeur m'avoit donnez, lorsque nous le quittâmes; mais ils n'en firent point de compte. Nul de nous n'avoit, ni tabac, ni pataques, qui étoit la seule monoye qu'ils connoissoient, & qui avoient cours parmi eux. Le premier Piloté fut le seul qui s'en trouva quelques-unes: il leur en donna quatre pour un Bœuf qu'ils ne vendent d'ordinaire aux Hollandois que pour sa longueur de Tabac: mais qu'étoit-ce entre tant de personnes à demi mortes de faim, qui n'avoient mangé que quelques feuilles d'arbre depuis six jours entiers? Celuy-cy n'en fit part qu'à quelques-uns de sa nation, & de ses meilleurs amis. Aucun Siamois n'en pût avoir un seul morceau. Ainsi nous eûmes le cruel chagrin de nous voir mourir de faim dans l'abondance, sans y oser porter la main: car les Portugais ne nous defendoient pas moins d'approcher les troupeaux des Hottentots pour en prendre, que du Bœuf qu'ils avoient fait cuire; nous disant, que s'ils voyoient que nous enlevassions quelque Bœuf, ou quelque mouton par

force, ils nous abandonneroient à la fureur de ces Barbares.

Un Mandarin voyant que les Hottentots ne vouloient point d'Or monoyé, s'alla parer la tête de certains ornemens d'Or, & parût en cét état devant eux. Cette nouveauté leur plût, & ils luy donnerent un quartier de mouton pour ces ouvrages, qui valoient plus de cent pistoles. Mais à quoy n'oblige pas necessité; rien ne tient contre la faim, principalement quand elle est venuë jusqu'à cét excès. Cette viande ne fût pas assez rôtie cuite; nous la mangeâmes à demi crüe, & cela ne nous fit que mettre en appetit. J'avois remarqué que les Portugais après avoir acheté leur Bœuf, l'avoient écorché & en avoient jetté la peau. Ce fut un trésor pour moy. J'en fis confidence à un de mes amis, qui étoit ce Mandarin dont j'ay parlé. Nous l'allames chercher ensemble; & l'ayant heureusement trouvée, nous la mîmes sur le feu pour la faire griller. Elle ne nous dura que deux répas, par ce que les autres Siamois nous ayant découvert, il fallut leur en donner leur part. Un Hottentot m'ayant regardé fort attentivement, s'arréta à considerer les boutons d'Or que je portois à mon habit. Je luy fis entendre que s'il vouloit me donner quelque chose à manger, je luy en ferois volontiers présent. Il y consentit, & s'en alla pour me chercher quelque chose. Je m'attendois à en avoir un mouton pour le moins, mais il ne m'apporta qu'une écuelée de lait, dont il fallut se contenter.

Nous

Nous passâmes la nuit dans cet endroit là , près d'un grand feu qu'on avoit allumé vis-à-vis des cases des Hottentots. Ces Barbares ne firent qu'hurler , & danser jusqu'au jour autour de leurs habitations , ce qui nous fit tenir sur nos gardes crainte d'être surpris ; car il ne faut pas douter , que s'ils eussent eû le pouvoir de se défaire de nous , ils ne l'eussent fait à quelque prix que ce fut. Nous en partîmes le matin , & nous prîmes nôtre chemin du côté du rivage de la Mer , où nous arrivâmes sur le midy. Ce fût un régal pour nous que d'y trouver des Moucles le long des côtes. Après nous en être rassassiez , nous en fîmes provision pour le soir , car il nous fallût rentrer dans les bois , pour y chercher de l'eau. Quelque diligence que nous fissions , nous n'en pûmes trouver que la nuit , encore n'étoit-ce qu'un petit filet d'une eau fort sale ; mais en ce temps là on ne se donnoit pas le loisir de la laisser reposer pour la boire. On campa auprès de ce petit ruisseau , & on fit garde toute la nuit chacun à son tour , dans la crainte qu'on avoit que ces Caffres ne se vinssent jeter sur nous pour nous massacrer. On garda toûjours cette coutume de veiller toute la nuit tour à tour , & de crier de temps en temps , pour faire voir qu'on n'étoit pas endormi , & qu'on se tenoit sur ses gardes.

Le jour suivant qui étoit le neuvième de nôtre marche , nous nous trouvâmes au pied d'une haute montagne , qu'il fallût traverser avec d'étranges peines. La faim nous prit

plus forte que jamais, & nous ne trouvions rien pour l'appaiser. Du haut de la montagne, nous vîmes sur un côté des herbes assez vertes, & quelques fleurs. On y courût, & on se mit à manger les moins ameres avec un fort grand appetit. Cependant en appaisant la faim qui nous pressoit, la soif s'augmentoît, & nous causoit un tourment inconcevable à qui-conque ne l'aura pas éprouvé dans une pareille extremité. Quelque grande que fût l'ardeur de nôtre soif, il fallut attendre jusqu'au soir pour boire, par ce que nous ne trouvâmes, ni source, ni ruisseau, que bien avant dans la nuit au pied de cette montagne escarpée. On ne pouvoit pas passer outre; & ce fût la qu'on tint conseil, & qu'on resolût d'un commun accord de ne plus s'enfoncer dans les terres comme nous faisons pour abreger le chemin. Premièrement par ce que le Capitaine & les Pilotes avoient qu'ils s'étoient trompez; ne pouvant cacher leur erreur; ajoûtant qu'ils étoient incertains du lieu où étoient les Hollandois, du chemin qu'il falloit tenir, & du temps qu'il faudroit employer pour y arriver: Secondement, par ce que cotoyant le rivage de la Mer, nous trouverions des Moucles, des Cancres, & d'autres insectes, plus facilement que dans les terres, dont on pourroit appaiser le cruel turment que nous endurions de la faim; & qu'enfin les rivieres, les ruisseaux, & les fontaines venoient se rendre toutes à la Mer; ainsi marchant le long de ses côtes nous ne souffrions plus tant de soif.

Pour

Pour exécuter la resolution que nous avions prise le soir precedent, dès le grand matin nous prîmes le chemin de côtes de la Mer. Nous arrivâmes au rivage deux heures avant midy. On découvrit d'abord une grande plage & au bout une grosse montagne qui s'avançoit bien avant dans la Mer. Cette venü réjouit tout le monde, par ce que les Pilotes nous assurerent que c'étoit là le Cap de bonne esperance. Une si bonne nouvelle nous donna des forces, & sans se reposer, on se mit en chemin pour y arriver avant la nuit; & quoy qu'il y eût cinq ou six lieües à faire, on marcha avec tant de force & de courage, nonobstant nôtre extrême lassitude, qu'on arriva une heure avant Soleil couché au pied de ce gros Cap qu'on avoit veü le matin: mais par malheur ce n'étoit pas celuy qu'on nous avoit fait esperer. Après s'être laissé aller au chagrin de se voir si éloigné, & presque hors d'esperance d'arriver aux habitations Hollandoises, on se consola un peu sur ce qu'un matelot, qui avoit été à la découverte, nous dit qu'il y avoit près de là une petite Isle presque couverte de Moucles avec une fort bonne source d'eau douce. On y fût à dessein d'y passer la nuit; mais nous nous y trouvâmes si bien par la bonne chere que nous y fîmes, que nous y demeurâmes encore le jour suivant, & la nuit d'après. Ce sejour nous délassa beaucoup, & la nourriture que nous y prîmes remit un peu nos forces. Le premier soir en y arrivant, nous étant assemblez selon nôtre coûtume

tume un peu à l'écart des Portugais, nous fûmes bien étonnez de ne plus voir un de nos Mandarins. On le chercha de tous côtez : on cria, mais inutilement ; il étoit demeuré en chemin manquant de forces. L'extrême averfion qu'il avoit pour les herbes, & pour les fleurs, que tous les autres mangeoient avec quelque peu de goût, ne luy permit jamais d'en porter feulement à fa bouche : D'où vient que nous ne fûmes pas surpris, qu'après avoir demeuré fi long-temps fans rien prendre, il fût mort de faim, & de foiblesse, fans pouvoir se faire entendre, ni être apperçû de personne. Nous en avions perdu un autre de la même maniere quatre jours auparavant. Il faut que la misere endurcisse bien le cœur. En tout autre état que celui où j'étois, si j'eusse appris qu'un de mes amis fût mort d'une maniere si pitoyable, j'en eusse été inconsolable ; mais alors le sentiment que j'eus de la perte de ce Mandarin que je connoissois fort particulièrement ne me fût presque pas sensible. Tout ce que nous fîmes fût de témoigner un moment entre nous quelque regret de sa mort, & chacun ensuite se separa pour aller chercher dequoy manger.

Après avoir demeuré un jour & deux nuits dans l'Isle dont nous avons déjà parlé, nous nous mîmes en chemin pour le Cap. Avant que de partir, on avoit apperçû certains arbres secs, assez gros qui étoient percez par les deux bouts comme des trompettes. La soif qui nous avoit paru jusqu'alors si cruelle, nous

nous fit aviser d'une invention qui nous fût tres-utile dans la suite. Chacun se faisit d'un de ses longs tubes, & l'ayant bien fermé par le bas, on le remplit d'eau pour la provision de tout le jour. Dans l'incertitude où l'on étoit du Cap de bonne esperance les Pilotes nous dirent, qu'il seroit bon de monter sur la haute montagne qui étoit devant nous, parce que peut-être du sommet on pourroit avoir quelque connoissance seure du lieu que nous cherchions. Il n'en fallût pas davantage pour persuader tout le monde. On grimpa comme on pût sur cette hauteur, qui étoit fort escarpée, & il nous fallût faire une diligence, & des efforts extraordinaires pour la traverser cette journée-là; encore primes nous sur la droite, où la montagne n'étoit ni si rude, ni si élevée. Durant tout ce jour-là nous ne vécûmes que de quelques petites fleurs, & d'un peu d'herbes vertes, que nous trouvâmes çà & là en assez petit nombre. En descendant de cette montagne sur le soir, avec bien du regret de n'avoir pas pû découvrir ce que nous cherchions, nous apperçûmes une troupe d'Elephans à une demi-lieüe de nous, qui païssoient dans une vaste campagne. Il y en pouvoit avoir une vingtaine en tout, & il n'y en avoit aucun d'une grandeur extraordinaire. Nous passâmes la nuit sur le rivage au pied de cette montagne. Le Soleil n'étoit pas encore couché, quand on arriva au lieu où l'on devoit camper. On se répandit de tous côtez, chacun cherchant de quoy

quoy manger ; mais on ne trouva rien ni sur les bords de la Mer , ni dans les terres. De tous les Siamois je fûs le seul , qui trouvoy dequoy souper. Je cherchois des herbes , ou quelques fleurs pour manger , mais je n'en trouvoy que de si ameres , qu'il me fût impossible de les avaler. Après m'être longtemps fatigué inutilement , je m'en retournois , lorsque j'apperçûs un serpent fort mince à la verité , mais assez long. Il n'étoit pas plus gros que le pouce , mais il étoit bien aussi long que le bras. Je le pourfuis comme il s'enfuyoit , & je le tuay d'un coup de poignard. Nous le mimes ainsi sur le feu sans autre precaution , & nous le mangeâmes tout entier , avec sa peau , sa tête , & ses os , sans qu'il en restât quoyque ce soit. Il nous parût d'un fort bon goût , & je n'ay point trouvé de viande plus delicate durant tout ce voyage. Après nôtre petit souper , nous trouvâmes à dire un de nos trois Interpretes. Il étoit destiné pour aller en France avec deux Mandarins qui devoient porter à sa Majesté Très-Chrétienne un present de la part du Roy nôtre Maître ; & ainsi nous ne fûmes plus que dix Siamois en y comptant les deux Ambassadeurs. On décampa ce jour-là un peu plus tard qu'à l'ordinaire. A l'aube du jour , il s'étoit levé un gros brouillard qui avoit obscurci tout l'horison ; ainsi il étoit déjà grand jour quand on partit. A peine eût-on fait un quart de lieue , qu'il s'éleva un vent le plus incommode , & le plus impetueux

que

que j'aye veû de ma vie; car outre qu'il étoit extrêmement froid, & qu'il nous donnoit dans le visage, il étoit si violent qu'il ne nous permettoit pas de mettre un pied devant l'autre. Peut-être que la foiblesse où nous étions, nous faisoit paroître ce vent plus fort qu'il n'étoit effectivement. Quoy qu'il en soit nous fûmes obligez de louvoyer comme on dit sur Mer, & de changer de route, c'est-à-dire d'aller tantôt à gauche, & tantôt à droite pour avancer un peu vers notre terme. Environ deux heures après midy, le vent nous amena une grosse pluye qui dura jusqu'au soir. Elle étoit si épaisse, & si pesante, qu'on ne songea plus qu'à s'en garantir. Les uns se mettoient à l'abri sous quelques petits arbres secs: les autres s'alloient cacher dans le creux des rochers; & plusieurs ne trouvant aucun endroit pour se mettre à couvert, s'appuyoient le dos contre la hauteur d'une ravine, & se pressoient les uns les autres pour s'échauffer un peu, & essuyer ainsi le moins incommodement qu'il se pouvoit la violence de l'orage. Il seroit bien difficile de faire comprendre les peines, & les douleurs que nous endureâmes du froid, du vent, & de la pluye durant le reste de la journée, & toute la nuit suivante. Nous ne contions pour rien la faim extrême qui nous tourmentoit, n'ayant rien pû trouver à manger pendant notre marche, & n'ayant eu que de l'eau de la pluye qui tomboit. La lassitude, & les autres fatigues des jours précédens, paroïssent tolerables en comparaison

raison de la misere, & des maux que nous souffrions alors, tremblans continuellement, & trempez de toutes parts sans pouvoir fermer l'œil, ni même pouvoir nous coucher pour nous délasser un peu.

Jamais nuit ne m'avoit paru si longue, ni si ennuyeuse, & il nous sembla que nous étions soulagez de la moitié de nos peines quand nous vîmes paroître le jour. On peut assez imaginer l'engourdissement, la foiblesse, & les autres maux que nous sentions après une si fâcheuse nuit. Mais nous autres Siamois fûmes encore bien plus étonnez, & bien autrement tristes, lorsque nous mettant en devoir de joindre les Portugais, nous vîmes qu'ils ne paroissoient plus. Nous avions beau regarder de côté & d'autre, crier & chercher de toutes parts; il nous fut impossible, non pas seulement d'en voir un seul, mais même de sçavoir le chemin qu'ils avoient pris. Dans un si cruel abandon, tous les maux que nous avions effuyez jusqu'alors, revinrent tout d'un coup nous accabler, & se faire sentir avec plus de violence. La faim, la soif, la lassitude, le chagrin, la terreur, la rage, & le desespoir se saisirent de nôtre cœur. Nous nous regardions les uns les autres tout étonnez, à demi-morts, dans un profond silence, & sans aucun sentiment. Ensuite étant un peu revenus de cet état, le second Ambassadeur reprit courage le premier, & le fit un peu revenir aux autres. Il nous assembla tous pour déliberer de ce que nous avions à faire dans la conjoncture présente, & nous parla en ces termes.

Vous

Vous voyez tous aussi bien que moy, FIDELLES SIAMOIS, nous dit-il, le malheureux état où nous sommes réduits à présent. Après le naufrage que nous avons fait, où nous avons tout perdu, il nous restoit encore quelque consolation. Tandis que nous avons été avec les Portugais, ils nous servoient de guides, & en quelque façon de sauvegardes, soit contre la fureur des Elephans, des Tigres, des Lions, & des autres Monstres de ces vastes Forests, soit sur tout contre les habitans de ces pais, qui sont encore plus cruels, & plus à craindre que les bêtes les plus farouches. Je veux croire que nous ayant si bien traité jusqu'à présent, ils ne nous ont quittez que pour de grandes raisons.

N'avons nous pas été obligez nous mêmes de laisser nôtre premier Ambassadeur au milieu d'une horrible solitude, dans le dessein de le secourir, si nous étions assez heureux pour le pouvoir faire. Dans la perte même de nos deux Mandarins, & des autres Siamois qui sont déjà morts, nous avons éprouvé que dans une extrême nécessité, on n'a point de ressentiment pour le malheur de ses proches; & qu'à la fin à force de pâtir soy-même, & de voir pâtir les autres, on n'a nulle pitié pour personne. Ainsi je ne blâme point leur resolution qui peut-être loisible. Nous ne devons accuser que nôtre destin qui nous a separé d'eux cette nuit, & qui nous a empêché de découvrir leur marche. Mais quand ils nous auroient abandonnez sans raison,

son, il n'est pas temps de nous récrier contre  
 eux. En nous plaignant de leur lacheté, &  
 de leur peu de foy à nôtre égard, nous ne re-  
 medions pas aux grands maux qui nous mena-  
 cent. Tachons de les oublier pour n'avoir  
 pas le cruel déplaisir de nous souvenir qu'ils  
 nous ont laissez, ou que nous les avons per-  
 dus; & faisons à présent comme si nous ne  
 les avions jamais veus. Nous avons reçu  
 d'eux à la verité quelque petit soulage-  
 ment, mais nous pourons bien nous en pas-  
 ser. Peut-être que le Dieu qui gouverne le  
 Ciel, & la Terre, touché par les merires de  
 nôtre Grand Roy, nous voyant ainsi destituez  
 de tout secours humain prendra un soin parti-  
 culier de nos vies. Ainsi sans déliberer davan-  
 tage, nous n'avons qu'à suivre toujours les cô-  
 tes de la Mer, comme on avoit resolu aupara-  
 vant. Il y a une seule chose que nous devons  
 préférer à tout le reste, & de laquelle si j'é-  
 tois seur, je ne me soucierois plus de mon  
 fort, quelque malheureux qu'il pût être. Vous  
 êtes tous témoins du profond respect que j'ay  
 toujours eû pour la Lettre du Grand Roy nô-  
 tre Maître. Mon premier, ou plutôt mon  
 unique soin dans nôtre naufrage, fut de la  
 sauver. Je ne puis même attribuer mon salut  
 qu'à la bonne fortune qui accompagne tou-  
 jours ce qui a eû une seule fois l'honneur d'ap-  
 procher la suprême Majesté du Grand Roy  
 que nous servons. Depuis ce temps-là vous  
 avez veû avec quelle circonspection je l'ay  
 portée. Quand nous nous sommes campe-  
 sur des montagnes, j'ay toujours eû le soin de

à placer au sommet, ou au dessus de la tête de ceux de nôtre troupe; & me mettant un peu plus bas je me tenois dans une distance convenable pour la garder; & quand nous nous arrétions dans les plaines, je l'ay toujours attachée à la cime des plus hauts arbres que je pouvois trouver auprès de nous. Pendant le chemin, je l'ay portée sur mes épaules le plus que j'ay pû, & je ne l'ay jamais confiée à d'autres, que lorsque mes forces n'étoient presque pas capables de me porter moy-même. Dans l'incertitude où je suis si je pourrai vous suivre longtems, j'ordonne de la part du grand Roy nôtre Maître au troisiéme Ambassadeur; & il aura le soin, s'il vient à manquer après moy, d'en user de même à l'égard du premier Mandarin, & avec les mêmes circonstances, j'ordonne dis-je au troisiéme Ambassadeur, si je meurs devant luy, de prendre les mêmes soins de cette auguste lettre; afin que ne pouvant la porter à celuy pour qui elle étoit destinée, s'il reste quelque Siamois, il ait le bonheur, de la remettre entre les mains de sa Majesté, Que si par le dernier des malheurs aucun de nous ne pouvoit arriver au Cap de bonne esperance, celuy qui en sera chargé le dernier l'enterrera avant que de mourir sur une montagne si cela se peut, ou dans le lieu le plus élevé qu'il sera possible de trouver; afin qu'ayant mis ce précieux dépôt hors d'insulte, & de tout accident, il meure luy-même prosterné auprès, montrant après sa mort le respect qu'il luy devoit durant sa vie. Voila

ce que j'avois à vous recommander. Après cette précaution reprenons nôtre premier courage, ne nous separons jamais, allons à petites journées, la fortune du Grand Roy nôtre Maître nous protegera toujours, & l'étoile qui préside à son bonheur, veillera à nôtre conservation.

Ce discours fit beaucoup d'impression sur les esprits. Il n'y eut personne qui ne se sentit de la vigueur, & de la résolution pour executer ces ordres. On convint qu'il falloit suivre les Portugais le mieux qu'on pouroit, & prendre le chemin que nous jugerions être celuy qu'ils auroient suivi. Ainsi sans hesiter davantage, nous nous mîmes à marcher. Il y avoit devant nous une grande montagne assez étendue, & un peu à côté sur la droite une petite colline. Voyant la hauteur escarpée de la montagne, nous nous persuadâmes aisément que les Portugais fatiguez comme ils étoient, n'auroient pas entrepris d'y monter. Il sembloit que c'étoit la plus droite route: mais comme il étoit impossible de la tenir, nous jugeâmes aisément, qu'il falloit prendre sur la droite, & passer sur la hauteur que nous voyons devant nous. Cette journée, après la fâcheuse nuit que nous avons passée, me causa d'étranges douleurs, non seulement à cause que mes jambes étoient roides & engourdis mais sur tout par ce qu'elles commencerent à s'enfler avec tout mon corps d'une maniere extraordinaire. Quelques jours après il sortit de tout mon corps, &

sur tout des jambes une eau blanche, & pleine d'écume avec des douleurs tres-cruantes qui me durerent pendant tout le voyage. Sans cette experience, je n'eusse jamais pû imaginer que la vie de l'homme eût été assez forte pour résister si longtemps à une si grande multitude de maux si violens.

Nous allions fort vite : au moins nous sembloit-il que nous faisons grande diligence, quoy qu'en effet nous ne fissions pas beaucoup de chemin. Sur le midy nous arrivâmes bien las, & bien fatiguez au bord d'une riviere qui pouvoit avoir soixante pieds de large, & sept ou huit pieds de profondeur. Quand nous arrivâmes au rivage, nous doutâmes si les Portugais l'avoient traversée ; car quoy qu'elle ne fût pas extraordinairement large, elle étoit furieusement rapide. Nous essayames de la passer, mais le courant étoit si precipité, qu'il nous alloit emporter si nous ne fussions retournés sur nos pas au plus vite.

Cependant dans l'incertitude, où nous étions si les Portugais étoient passés au delà, on resolut de tenter encor une fois le passage. Pour le faire avec moins de péril, on s'avisa d'une invention qui ne réussit pourtant pas. On lia ensemble toutes les écharpes que nous avions, formant le dessein que le plus robuste d'entre nous passeroit de l'autre côté, pour y porter un bout qu'il attacheroit à un arbre qu'on voyoit sur le bord, afin qu'ensuite chacun à la faveur de cet

re grande écharpe pût passer de l'autre côté, fans être emporté par le fil de l'eau. Un Mandarin le plus robuste de la troupe se chargea de cette commission, mais il ne fût pas au milieu de la riviere, que ne pouvant resister au courant de l'eau, il fût obligé de quitter le bout de l'écharpe, pour gagner l'autre bord, ce qu'il ne put faire qu'avec un extrême peril de sa vie. L'eau couloit avec tant d'impetuosité, que malgré tous ses efforts, & toute son adresse, il fût jeté contre un avance de terre qui entroit dans la riviere, dont il eût l'épaule toute froissée, & le corps fort maltraité. Il remonta à pied le long du rivage vis-à-vis de nous & nous cria qu'il étoit impossible que les Portugais eussent pris cette route là. On luy dit de venir nous rejoindre, & pour le faire, il fût obligé de monter bien haut au dessus de nous, avant que de se mettre à la nage; encor eut-il assez d'affaire à aborder au lieu où nous l'attendions.

Persuadez ainsi que les Portugais n'avoient pas traverfé la riviere nous conclumes aisément, qu'ils avoient suivi le long des bords en remontant. Nous primes ce chemin, après nous être rafraichis avec un peu d'eau que nous bûmes, car nous ne trouvâmes de tout ce jour-là quoyque ce soit qu'on pût manger. Nous n'eûmes pas fait une demi-lieue, que nous trouvâmes un bas tour déchiré, ce qui nous assura que les Portugais avoient pris cette route. Après bien des pernes, nous arrivâmes au bas d'une montagne

qui étoit creusé par le pied, comme si la nature en avoit voulu faire un logement pour les passans. Il y eut assez d'espace pour nous y loger tous ensemble, & nous y passâmes la nuit qui fut bien froide, & par conséquent bien douloureuse. Il y avoit déjà quelques jours, que les pieds, & les jambes m'étoient tellement enflés, que je ne pouvois porter ni bas, ni souliers; mais cette incommodité s'augmenta extraordinairement par l'extrême froid que j'endurai cette nuit-là, & par l'humidité du rocher. En m'éveillant le matin je trouvai sous moy un espace de terre assez considerable couverte d'eau, & d'Ecume qui étoient sortis de mes pieds. Cependant quelque foible que je fusse, je trouvay des forces le lendemain quand les autres se mirent en état de partir. Il me sembloit qu'à mesure que je souffrois plus de maux, je prenois aussi plus de soin à prolonger ma vie, comme si elle m'eut paru plus precieuse, étant devenuë plus miserable, soit que j'esperasse plus que jamais de la conserver, après avoir si long-temps, & si cruellement pati, & couru tant de risque sans la perdre. Nous côtoyâmes encore tout le lendemain les bords de la riviere, dans l'esperance de trouver les Portugais, que nous jugions n'être pas fort éloignés. De temps en temps nous trouvions des marques de leurs traces, & des endroits où ils avoient passés. A un quart de lieuë du rocher où nous avions couché, un de nos gens apperçût un peu à l'écart un Fuzil, avec une boîte à poudre toute pleine, qu'un Portugais

gais y avoit sans doute laissés n'ayant pas la force de les porter davantage. Cette rencontre nous fut d'une grande utilité par la suite. Nous détachâmes le bois, & le canon, & nous reprîmes la batterie avec la boëte à poudre pour faire du feu. Cela nous vint fort à propos; car depuis que nous avions suivi le rivage, nous n'avions absolument rien trouvé, & nous étions presque morts de faim. Aussi-tôt nous fîmes du feu & voyant que mes souliers m'étoient non seulement inutiles, ne les pouvant chauffer, mais même embarrassans, ayant voulu les porter toujours à la main dans l'esperance de guerir de mes enflures, la necessité l'emporta sur toute autre consideration. J'en separai toutes les pieces, & les ayant bien fait griller, nous les mangeâmes d'un ford grand appetit. Ce n'est pas que nous y trouvassions du goût, car le cuir en étoit si sec, qu'il n'y étoit resté aucun suc; mais c'étoit assez qu'il n'y eût point d'amertume, & qu'on pût les avaler, si grande étoit la faim qui nous tourmentoit alors. Nous essayâmes ensuite de manger le chapeau d'un de nos valets, après l'avoir bien fait griller; mais nous n'en pûmes jamais venir à bout; pour le pouvoir macher, il falloit en faire cuire les pieces jusqu'à les mettre en cendre, & dans cet état elles étoient si amères, & si dégourantes, qu'elles nous révoltoient l'estomac tout affaîmé qu'il pût être.

Après ce repas, nous reprîmes notre route, & nous vîmes encore en passant le long  
d'un

d'un côteau, des preuves bien sensibles, que les Portugais côtoyoient les bords de la riviere comme nous. Ce fût un de nos Interpretes qui les avoit suivis, que nous trouvâmes mort, les genoux en terre, & les mains, la tête, & le reste du corps appuyez dessus. Les deux Interpretes qui nous restoient, étant Mestics, c'est-à-dire nés de Portugais, & de Siamoise, n'avoient pas voulu se séparer des Portugais, & nous avoient abandonnez le jour que ceux-cy nous quitterent, pour se mettre avec eux. Celuy-cy nous paroissoit être mort de froid, le voyant ainsi ramassé sur ses genoux, & appuyé contre un côteau, dans un endroit tout rempli d'herbes. Nous nous arrêtâmes un peu dans cet endroit qui parût délicieux, où nous trouvâmes de si belle, & de si bonne verdure. Chacun fit une petite provision d'herbes & de feuilles les moins amères qu'il pût trouver pour le souper du soir.

Nous poursuivîmes nôtre chemin qui commençoit déjà à nous bien ennuyer, voyant que les Portugais étoient toujours devant nous, & que nous nous fatiguions depuis tant de jours sans les pouvoir rejoindre. Il n'y eût personne d'entre nous, qui ne fût bien fâché d'être venu si loin avec tant d'incommodité. On regretta sur tout la petite Isle que nous avions passée trois ou quatre jours auparavant, où nous avions trouvé de tres-bonne eau, & quantité de Moucles, qui a été le mets le plus delicat que nous ayons mangé durant le temps de nôtre voyage.

Le murmure & le chagrin s'augmenterent le soir. Quand nous fûmes arrivés au lieu où nous devions coucher, il n'y avoit que deux chemins à tenir lesquels étoient tres-difficiles, & il étoit impossible de connoître lequel des deux les Portugais avoient suivi. D'un côté il y avoit une montagne fort rude, & de l'autre ce n'étoit qu'un marécage coupé de divers canaux que faisoit la riviere que nous avions toujours suivie, & qui en plusieurs endroits inondoient une partie de la campagne.

Nous ne pouvions croire que les Portugais eussent traversé la montagne où il falloit beaucoup grimper : il étoit encor plus difficile de sçavoir s'ils étoient entrés dans le Marais qui nous paroissoit presque tout inondé, & où nous ne pûmes jamais remarquer de leurs vestiges, ni aucune marque qui nous fit soupçonner qu'ils y eussent passé.

Dans cet embarras nous deliberâmes une partie de la nuit sur le parti que nous avions à prendre, s'il falloit passer outre, ou s'il falloit retourner sur nos pas. Les difficultez qui se trouverent à choisir la route qu'il falloit tenir, nous avoient tellement allarmés, que tout le monde fût d'avis de ne pas aller plus avant; sur tout quand on vint à considérer qu'il étoit impossible de traverser le marais sans se mettre en danger de perir mille fois; & que si on passoit sur la montagne, on s'exposeroit à mourir de faim, & de soif, par ce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il y

eut de l'eau, & il falloit employer plus d'un ou deux jours à la passer.

Après qu'on eut pris cette resolution, on conclud d'un commun accord que nous retournerions à la petite Isle dont j'ay déjà parlé cy-devant; que nous y demeurerions trois ou quatre jours; vivans des Moucles qui y sont en abondance, en attendant nouvelle des Portugais; & qu'après que ces rafraichissemens seroient finis, si on n'en recevoit aucune, nous irions trouver les Hottentots dans les bois, nous offrir à eux pour garder leurs troupeaux, & les servir comme leurs esclaves. Cette condition nous paroissoit infiniment plus douce, que le malheureux état où nous étions réduits depuis si long-temps.

Nous esperions que ces peuples tout Barbares qu'ils fussent seroient touchez de nos malheurs, & que le service que nous leur rendrions, les obligeroit à nous donner quelque nourriture pour ne nous pas voir mourir de faim devant eux. Ce dernier parti que nôtre misere nous fit prendre, fait assez voir le deplorable état où nous étions réduits. En effet il faut bien se sentir miserable, pour s'estimer heureux de servir en qualité de valet un peuple le plus abjet, le plus sale, & le plus abominable qui soit sous le Ciel, & qu'on ne voudroit pas même recevoir chez soy pour esclave.

Ayant pris cette resolution, il nous tarδοit qu'il ne fit jour pour partir. Dés que l'aube parût, nous nous mîmes en chemin, & nous

marchâmes avec tant de courage dans le  
 desir de revoir cette Isle si désirée, & d'y  
 soulager la faim qui nous devenoit chaque  
 jour plus insupportable, que nous y arrivâmes  
 en trois jours. Dès que nous apperçûmes ce  
 lieu si agréable, & si salutaire pour nous, nous  
 sentîmes une joye extraordinaire. Chacun  
 s'efforça d'y entrer le premier, mais la dili-  
 gence des plus pressez fut inutile, car la ma-  
 rée en avoit fermé le passage. Cette Isle à  
 proprement parler n'étoit qu'un rocher as-  
 sez élevé de figure ronde, qui pouvoit bien  
 avoir cent pas de circuit de haute Mer, &  
 quand la Mer baissoit, on voyoit tout à  
 l'entour diverses petites roches qui se dé-  
 couvroient sur le gravier. Il y avoit un  
 sentier de sable qui joignoit le rocher avec  
 le continent, & on ne pouvoit y aller,  
 que quand la Mer se retiroit; parce que  
 les marées pendant que nous y fûmes, fu-  
 rent si hautes, qu'elles couvroient de plus  
 de cinq pieds d'eau le chemin qui condui-  
 soit au rocher. Nous y passâmes cinq jours  
 entiers, & nous allions quand la marée  
 nous le permettoit, chercher les Moucles  
 qui restoient sur le sable entre les rochers.  
 Après en avoir amassé suffisamment pour  
 toute la journée, nous en mangions une  
 partie, & nous exposions l'autre au Soleil,  
 ou nous la mettions dans le feu pour le soir.  
 Toutes les côtes voisines étoient extrême-  
 ment desertes & si arides, qu'on n'y trouvoit  
 que quelques petits arbres secs pour allumer  
 du feu, dont nous ne pouvions pas nous  
 passer.

passer. Car à peine nous étions-nous endormis quelques momens durant la nuit, que nous nous éveillions, tout le corps engourdi, & glacé.

Voyant que le bois nous manquoit sur le rivage quelques-uns allerent en chercher plus avant dans les terres; mais il n'y avoit aux environs que des deserts pleins de fable & de rochers escarpez, sans arbres & sans aucune verdure. On trouva beaucoup de fiente d'Elephans qui nous servit deux ou trois jours à entretenir nôtre petit feu. Enfin tout ce dernier secours nous ayant manqué, la rigueur du froid nous fit abandonner cette Isle qui nous avoit fourni des rafraichissemens si à propos dans nôtre extrême besoin, & on prit le parti de chercher les Hottentots. Ce chagrin étoit augmenté par la triste pensée d'aller nous mettre au service, & à la discretion de la plus horrible, & de la plus barbare de toutes les nations de l'Univers. Mais à quoy ne nous fussions-nous pas exposez pour sauver cette vie qui nous avoit coûté si cher, dans l'esperance de la rendre meilleure.

Ainsi aprèsy avoir demeuré six jours, nous en partimes avec un fort grand regret des Moucles, & de l'eau douce que nous y laissions. Ce qui acheva de nous déterminer de quitter ce poste, fut que les Portugais ne nous faisant point sçavoir de leurs nouvelles, nous crûmes, ou qu'ils étoient tous morts en chemin; ou qu'ils croyoient eux mêmes que nous avions péri dans le voyage; ou en-

fin que les gens qu'ils nous avoient envoyez ne viendroient pas nous déterrer dans cette Isle écartée.

Avant que de nous mettre en chemin, nous fimes provision d'eau douce, & de Moucles; chacun en prit autant qu'il en pouvoit porter. Nous fumes coucher la premiere journée au bord d'un étang d'eau salée, tout auprès d'une montagne où nous avions déjà campé. Bien nous en prit d'avoir fait provision d'eau douce & de Moucles pour toute la journée, car nous ne trouvâmes quoy que ce soit qui fût bon à manger. Dès qu'il fut jour, chacun se mit en campagne pour chercher dequoy vivre. On chercha de tous costez aux environs un peu d'herbes, ou quelques feuilles d'arbre; on avoit bien des Moucles, mais nous voulions les garder pour une plus pressante necessité. Quelques uns descendirent dans le lac pour y trouver quelques poissons, mais inutilement, ce n'étoit qu'un amas d'eau salée, & pleine de bourbe.

Tandis que tout le monde étoit ainsi dispersé, ceux qui étoient près du lac apperceurent trois Hottentots qui venoient droit à eux. Aussi-tôt à un signal que nos gens nous firent nous nous assemblâmes tous, comme nous en étions convenus, & nous attendîmes ces trois Caffres qui marchoient à grand pas pour nous joindre. Dès qu'ils nous eurent approchez, nous reconnûmes qu'ils avoient commerce avec les Européens aux pipes dont ils se servoient. Au commencement nous fî-

mes

mes fort embarrassés aussi bien qu'eux pour nous entendre, car quand ils furent auprès de nous, ils nous firent signe de leurs mains, nous en montrant six doigts élevés, & criant de toutes leurs forces, Hollanda, Hollanda, nous montrant de leurs doigts ainsi ajustez, le chemin qu'il falloit tenir, & nous faisant signe de les suivre. Nous fûmes en peine d'abord sur ce que nous avions à faire. Quelques-uns crurent que ces trois Hottentots étoient des espions, & des Emissaires de ceux que nous avions déjà rencontrés, qui nous vouloient massacrer; les autres croyoient entendre par le signal qu'ils nous faisoient, que le Cap de bonne esperance n'étoit éloigné que de six journées. On délibéra quelque temps, & on se déterminâ enfin à suivre ces guides quelque part qu'ils nous menassent; par ce qu'aussi bien il ne nous pouvoit rien arriver de pire que ce que nous avions déjà souffert, & que la mort même ne pouvoit que finir tant de malheurs, qui nous rendoient la vie si ennuyeuse, & si cruelle. Nous ne fûmes pas long-temps dans notre premier soupçon que ces Hottentots étoient des espions, & nous reconnûmes aisément qu'ils n'étoient pas si simples que les premiers que nous avions rencontrés, & qu'ils avoient même commerce avec les Européens. Ils avoient apporté avec eux un quartier de mouton: la faim nous obligea à leur en demander, mais ils nous firent connoître qu'ils nous le laisseroient si nous leur donnions de l'argent. Leur ayant

témoigné que nous n'en avions pas, ils nous firent signe que nous leur donnassions nos boutons qui étoient d'Or, & d'Argent. Je leur en donnai six d'Or, & ils m'abandonnerent le quartier de mouton que je fis aussitôt griller, & que je partageai ensuite à ceux de notre troupe.

Ces Caffres dès qu'ils nous eurent rencontré nous pressoient fort de les suivre, & ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour nous faire prendre les devants, & avancer le pas. Ils se mettoient devant nous, & ayant marché quelque temps, ils nous venoient rejoindre pour nous presser d'aller. Il étoit environ midy quand nous quittâmes l'étang d'eau salée, & ces Hottentots nous menerent camper auprès d'une hauteur. Nous couchâmes au pied, quoique les Hottentots qui n'étoient pas à beaucoup près si foibles ni si fatiguez que nous, nous appellassent pour les aller rejoindre au sommet, & y passer la nuit. Le chemin avoit été fort rude, & nous avions beaucoup marché. De quinze que nous étions, il y en eut sept qui se trouverent si incommodés, qu'il leur étoit impossible de mettre un pied devant l'autre, quand il fallut marcher le lendemain.

Nous tinmes conseil sur ce qu'il y avoit à faire dans cette triste conjoncture, & on résolut de laisser-là les plus foibles avec une partie des Moucles seches que nous avions encor, les assurant que dès que nous aurions trouvé une habitation Hollandoise, nous leurs enverrions des voitures commodes.

des. Il fallût bien qu'ils y consentissent quelque dure que leur fût cette separation, puisqu'ils ne pouvoient absolument passer outre. A la verité nous étions tous fort maltraités. Il n'y en avoit pas un de nous, qui n'eut le corps, & sur tout les cuisses, & les pieds extraordinairement enflés; mais les pauvres Siamois que nous laissames faisoient peur, tant ils étoient hideux, & défigurés. Ceux qui partoient furent bien affligés de laisser ainsi leurs camarades, dans l'incertitude de ne les revoir jamais; mais ils n'eussent receu nul soulagement de nous, si nous eussions resté pour mourir avec eux. Après nous être dit un triste adieu, nous qui étions moins foibles nous mêmes en chemin pour suivre nos guides, qui nous avoient éveillé de fort grand matin. Comme je fus un des premiers qui fus prest à partir, je fus témoin d'une chose assez defagreable à voir, & à dire, mais qu'on sera pourtant bien aise de sçavoir, pour connoître la saleté & l'infection de cette puante & infame nation. Après que nos trois Hottentots eurent fait du feu le matin pour se réchauffer, la nuit ayant été fort froide, & voyant que nous étions prêt à partir, ils prirent les charbons éteints, & les ayant mis dans un trou qu'ils creuserent exprés, ils urinerent dessus, & broyèrent tout ensemble durant quelque temps. Voyant ensuite que tout étoit assez liquide, ils s'en froterent tout le corps, les bras, & les jambes, & tout le visage fort long-temps. Après cette belle ceremonie, ils

se vinrent presenter devant nous. Ils s'impac-  
tientoient beaucoup de nous voir aller si len-  
tement, mais le mal étoit sans remede. En-  
fin ils perdirent patience, & après avoir par-  
lé quelque temps ensemble, deux se détache-  
rent, & prirent le devant en grande diligen-  
ce. Pour le troisieme il resta toujours avec  
nous sans nous abandonner jamais, s'arrêtant  
quand nous voulions, & autant de temps que  
nous en avions besoin.

Nous fûmes six jours entiers à suivre nôtre  
guide avec des peines, & des fatigues, qui  
nous parurent beaucoup plus insupportables  
que les précédentes. Il falloit incetiamment  
monter, & descendre par des lieux qui nous  
faisoient peur seulement à voir.

Cet Hottentot accoutumé toute sa vie à  
grimper sur les hauteurs les plus escarpées,  
avoit assez de peine à se tirer de ce mauvais  
pas. Quelques-uns prirent une fois resolution  
de l'assommer, voyant qu'il commençoit  
à monter sur une montagne si rude qu'ils  
la croyoient inaccessible, se persuadant qu'il  
nous y menoit à dessein de nous faire tous  
perir.

Le second Ambassadeur les blâma fort se-  
vérement, leur disant que le pauvre hom-  
me faisoit tout ce qu'il pouvoit, & qu'il ne  
falloit pas payer par un crime si horrible  
les grands services qu'il nous rendoit avec tant  
de peine sans y être obligé. Comme les diffi-  
cultez, qui étonnent à la premiere veüe les  
personnes naturellement timides, s'applanis-  
sent dans la suite quand on les envisage de  
prés;

prés ; ainsi ces lieux que nous croyons de loin si dangereux , ne nous paroissent pas tels quand nous avions avancé , & à mesure que nous montions , il nous sembloit que la pente en devenoit plus facile : Quoi qu'il en soit avec tous nos maux , la lassitude , la faim , & la soif , nous en venions à bout.

Pendant ce temps-là nous ne vivions que de quelques Moucles sechées au Soleil , que nous épargnions le mieux qu'il nous étoit possible ; & nous étions heureux quand nous rencontrions certains petits arbres verts , dont les feuilles avoient une petite aigreur qui nous sembloit fort appetissante ; elles nous servoient d'un grand ragoût , mêlées avec nos Moucles sechées. Une espece de grenouille verte qu'on appelle des raines nous paroissent aussi tres-déliçates , & d'un fort bon goût. Nous en avions déjà mangé quelquefois en passant par un chemin plein de verdure où elles se nourrirent , & nous en trouvions assez souvent , dont nous ne manquions pas de profiter , aussi bien que des sauterelles qui ne sont pas à beaucoup près si savoureuses. Je ne ferai pas difficulté de dire que l'insecte qui nous parût le plus agréable au goût , étoit une espece de grosse mouche ou de Hanetron fort noir , qui ne se trouve & qui ne vit que dans l'ordure : nous en trouvâmes beaucoup sur la fiente des Elephans dans le chemin où nous conduisoit l'Hottentot , au travers des vallées , & des montagnes. Toute la préparation que nous y apportions avant que de les

manger, c'étoit de les faire griller au feu, & nous les trouvions merveilleux. Ces connoissances pourront être utiles à ceux qui tomberont dans l'extrémité, où nous avons demeuré si long-temps.

Enfin le trente-unième jour de nôtre marche après nôtre malheureux naufrage, & le sixième après que nous eumes heureusement trouvé les Hottentots dont nous avons parlé, sur les dix heures du matin en descendant une colline, nous apperçûmes quatre personnes sur le sommet d'une tres-haute montagne qui étoit devant nous, & qu'il falloit traverser. La première fois que nous les vîmes, nous les primes pour des Hottentots, par ce que l'éloignement où nous étions ne nous permettoit pas de les distinguer, & il ne nous pouvoit pas venir dans l'esprit que ce fussent d'autres gens. Comme ils venoient à nous, & que nous allions à eux, nous fûmes bien-tôt agréablement détrompez, & nous reconnûmes aisément qu'il y avoit deux Hollandois, & que les deux autres étoient les Hottentots qui nous avoient laissez il y avoit quatre jours, pour prendre le devant & venir donner de nos nouvelles aux Hollandois. A cette veuë nous ressentimes tout à coup une joye extraordinaire. Il nous sembloit que nous avions trouvé nos libérateurs, & nous étions persuadez, qu'après avoir esfuyé tant de maux, nôtre vie étoit en sureté. Ce sentiment de joye s'augmenta quand ils nous aborderent. La première chose qu'ils nous demanderent fut si nous étions Siamois,

mois, & où étoient les Ambassadeurs du Roy nôtre Maître, & la lettre qu'ils portoient. Quand on les leur eut marquez, les deux Hollandois leur firent beaucoup de civilités; après quoy nous faisant signe de nous asseoir, ils firent approcher les deux Caffres qui les accompagnoient chargez de quelques rafraichissemens qu'ils nous apportoient. Quand nous vîmes qu'ils nous portoient du pain frais, & de la viande cuite & du vin, nous ne fûmes pas maîtres de nôtre reconnoissance: les uns se jettoient à leurs pieds & leur embrassoient les genoux, les autres les appelloient leurs peres & leurs liberateurs, enfin il n'y en eût pas un qui ne leur fit voir des marques d'une amitié extraordinaire.

En mon particulier j'en fus si pénétré, que je voulûs sur le champ leur faire voir combien j'étois sensible au bien qu'ils me faisoient. Le premier Ambassadeur, lorsqu'il nous ordonna de le laisser sur le chemin, & d'aller luy chercher quelque voiture pour le mener au Cap, se défit de plusieurs pierreries que le Roy nôtre Maître luy avoit données pour en faire divers présens: il me donna cinq gros Diamans, enchassés dans autant de bagues d'Or. Quand je vis ces Hollandois nous faire part si honnêtement de leurs rafraichissemens, je fis present à chacun d'eux d'une de ces bagues pour les remercier de la vie qu'ils me redonnoient.

Je ne sçay si on pourra croire ce que je vais dire, & j'ay eû de la peine à le raconter, quoy

Effet de  
la viande  
après une  
longue  
faim.

quoyque j'en aye été non seulement témoin, mais encore que je l'aye éprouvé moy-même. Néanmoins cette vérité est de la nature de celles qui n'ont guere de vray-semblance, & qu'on ne peut croire qu'avec beaucoup de repugnance, & de soupçon. Cependant puis qu'on m'a ordonné de dire tous les accidens qui nous sont survenus pendant nôtre triste voyage, je ne ferai pas difficulté d'ajouter celuy-cy, n'imposant à personne la nécessité, ni de l'entendre, ni de le croire sur ma parole. Quand les Hollandois nous eurent donné à manger, & que nous eumes bû le peu de vin qu'ils nous avoient apporté, nous nous sentimes tous foibles, & dans une si grande impossibilité de passer outre, que nul de nous ne pût se lever, qu'avec des pertes, & des douleurs incroyables. En un mot, quoy que les deux Hollandois nous pussent dire qu'il ne nous restoit qu'une heure de chemin à faire pour nous rendre à une de leurs habitations où nous nous reposerions à loisir: nul de toute nôtre troupe ne se sentit ni assez de force, ni assez de courage pour entreprendre d'y aller. Faisant quelquefois ensuite reflexion à cette disposition si surprenante, & à un effet si contraire à celuy qu'on devoit attendre naturellement de nous dans cette rencontre; je ne puis en trouver d'autre raison que celle-cy que je vais dire, comme elle m'est venuë naturellement dans l'esprit, en laissant la décision à ceux qui ont de l'étude, ou plus de lumiere que moy.

Tandis que nous nous crûmes en danger de périr, si nous ne nous sauvions pas en nous efforçant de marcher; cette crainte si terrible faisoit tant d'impression sur nôtre imagination, qu'elle nous faisoit trouver des forces dans nôtre extrême foiblesse par des efforts extraordinaires. Que ne fait-on pas pour se tirer d'un peril présent, où l'on voit qu'il faut mourir d'une mort infame ou cruelle? Pendant le chemin nous ne songions qu'à nous délivrer de l'extrême misere qui nous accabloit tous les jours de plus en plus. Le déplorable état de nos compagnons que nous avions été obligez de laisser dans les bois, ou que nous avions perdus, l'affreuse mort de ceux que nous avions trouvez étendus sur le chemin, nous épouvantoit à chaque pas, & nous donnoit de nouvelles forces. D'ailleurs l'esperance que nous avions, sur tout après avoir rencontré ces trois Hortentots, que nous serions bientôt délivrez de tous nos maux, nous faisoit croire chaque jour, que le jour suivant seroit le commencement de nôtre salut, & nous nous persuadions le matin en partant, que le soir nous serions rendus au Cap de bonne esperance. Ces diverses pensées nous occupoient incessamment l'esprit, & amusoient nôtre imagination de ces idées tantôt effrayantes, & tantôt agréables. Nous faisons des efforts continuels, & nous surmontions toutes sortes de difficultez, sans être arrestez ni par les perils & les obstacles qui se presentoient, ni par les cuisantes douleurs qui nous accabloient.

bloient. Au contraire dès que nous ne fûmes plus soutenus par ces grandes pensées que nous fûmes délivrés de la crainte de la mort, & que nôtre esperance fut remplie, il ne faut pas s'étonner, si nôtre cœur se laissant aller à la joye & à la douceur d'une vie molle & tranquille, dont il jouïssoit déjà, il ne faut pas, dis-je, s'étonner si nôtre cœur ramoli par ces agreables sentimens n'eût plus de vigueur pour se soutenir, & surmonter les mêmes obstacles qu'il avoit surmontez un peu auparavant, seulement par les puissans motifs que nous venons de dire.

Quoy qu'il en soit, les deux Hollandois voyant qu'ils ne pouvoient nous faire avancer un pas, quelque chose qu'ils nous pussent dire, ils envoyerent les Hottentots nous chercher des voitures pour nous porter. En moins de deux heures ils furent de retour, & nous vîmes venir deux charettes, & quelques Chevaux. Ces derniers furent inutiles cette journée; personne ne pût s'en servir, & tout le monde se mit sur les charettes qui nous porterent à une habitation Hollandoise, qui étoit à prés d'une lieuë du pied de la montagne. Ce fut là veritablement un Port salutaire pour nous, & une maison de vie. Nous y passâmes la nuit couchez sur la paille, avec une douceur & un plaisir indicible. Quelle fût nostre joye à nôtre réveil de nous voir à couvert, & hors des dangers effroyables que nous avions essuyez pendant trente-un jour.

Nôtre premier soin en arrivant le soir dans cette

cette maison, fût de prier le Hollandois qui en étoit le maître, d'envoyer une charette avec les rafraichiffemens nécessaires pour aller querir les sept Siamois que nous avions laissez comme nous avons déjà dit. Après avoir veu partir cette charette, nous montames sur deux autres qui nous porterent à une habitation Hollandoise à quatre ou cinq lieues de la premiere. La Compagnie fait nourrir dans cet endroit là une infinité de bœufs & de moutons, & même quantité de chevaux.

Quelque temps après que nous y fûmes arrivés, on nous vint dire que le Gouverneur envoyoit plusieurs soldats pour nous servir d'escorte, & deux chevaux pour les deux Ambassadeurs; mais ils étoient si malades aussi bien que tous les autres qu'ils n'osent y monter. Ainsi nous nous servimes encore de nos premieres charettes, & en cet équipage nous arrivâmes à la Forteresse que les Hollandois ont à la Rade du Cap de bonne esperance. Le Commandeur ayant été averti de nôtre arrivée envoya son Secretaire recevoir les Ambassadeurs hors de la place, & leur faire compliment de sa part. Ce Secretaire nous fit entrer dans le Fort, au travers d'une vingtaine de soldats rangez en haye auprès du corps de Garde, & il nous mena à la maison du Commandeur. Celuy-cy se trouva au bas de l'escalier qui est en dehors du logis, & y reçût avec de grandes marques de respect & d'affection, les Ambassadeurs, & les

Arrivée  
au Fort de  
bonne Es-  
perance.

Man-

Mandarins de la suite. Il nous fit entrer dans une sale, où nous ayant priez de nous seoir, il fit apporter du Thé, & du vin, tandis qu'il faisoit tirer onze coups de Canon pour honorer le Roy nôtre Maître en la personne de ses Ambassadeurs. Nous le conjurâmes d'envoyer en diligence des gens avec quelques rafraîchissemens, au premier Ambassadeur que nous avions laissé assés près du rivage où nous avions fait naufrage; par ce que nous esperions qu'il seroit encore en vie. Il nous dit que dans la saison des pluyes où l'on étoit, il étoit impossible d'y envoyer personne; mais que quand le temps se seroit remis au beau, il ne manqueroit pas de prendre tous les soins imaginables pour faire chercher cet Ambassadeur, & de luy procurer toutes les commoditez necessaires pour son retour. Il ajouta que nous étions heureux d'avoir suivi les côtes; car si nous fussions entré un peu avant dans les bois, nous eussions infalliblement tombé entre les mains de certains Caffres qui ne pardonnent à personne, & qui nous eussent massacrez impitoyablement pour nous manger, étant tres friands de la chair humaine. Dans la suite de l'entretien il nous rémoigna qu'il étoit bien fâché du malheur qui nous étoit arrivé, & de tous les maux que nous avions soufferts; mais qu'il nous pouvoit assurer que nous avions trouvé en luy une personne qui se feroit un vray plaisir de nous faire oublier nos miseres passées, par le bon traitement que nous en rece-

recevrons; qu'il s'estimoit heureux de trouver une occasion dans laquelle il pût faire sentir le respect & la reconnoissance que la Compagnie de Hollande avoit toujours eu pour les grands bien faits qu'elle avoit receus du Roy nôtre Maître. Dès qu'en approchant du Cap nous eumes apperceu les Navires à la Rade, nous sentimes une esperance bien consolante pour nous, que nous reverrions encor une fois nos parens, nos amis, & nôtre chere patrie; mais ces paroles du Commandeur nous confirmerent bien agréablement dans cette douce pensée. Cette assurance effaçâ de nôtre esprit presque tout le souvenir de nos peines passées; aussi nous l'en merciâmes avec toute la reconnoissance, & l'honnêteté possible. Il nous tint fort bien sa parole; il ordonna à son Secrétaire de nous mener au logis qu'il nous avoit fait preparer dans le Bourg, où il nous fit fournir tres-liberalement dans la suite tous les rafraichissemens dont nous eumes besoin. Il est vray qu'il fit tenir un compte fort exact de nôtre dépense, & du loüage de nôtre maison, qu'il envoya aux Ministres du Roy nôtre Maître qui luy payerent à son mot comme il étoit bien juste tous ces frais, & qui luy rembourserent la paye de l'Officier, & des soldats qui étoient venus au devant de nous, & qui ensuite firent la garde à la porte de nôtre maison pendant tout le temps que nous y fumes.

Les Portugais étoient arrivez au Cap huit jours avant nous après avoir encore souffert plus

plus d'incommoditez que nous. Un Pere Portugais de l'Ordre de Saint Augustin qui accompagnoit par ordre du Roy les Ambassadeurs de Portugal, nous en fit un recit qui nous tiroit les larmes des yeux. Il nous disoit qu'il falloit être aussi impitoyable que les Tigres, pour n'avoir pas le coeur fendu par les cris & les gemissemens des pauvres gens qui tomboient en marchant, accablez des douleurs horribles que leur causoit l'enflure de leur corps & de leurs jambes, & tourmentez d'une faim, & d'une soif qui les faisoit desesperer. Ils reclamoient l'assistance de leurs amis, & de leurs proches: ils les conjuroient de leur donner un peu d'eau. Tout le monde étoit alors insensible à leurs gemissemens, & tout ce qu'on faisoit pour ne pas paroître cruel, & barbare, c'est que quand on voyoit tomber quelqu'un, ce qui arrivoit plusieurs fois par jour, on l'exhortoit à recommander son ame à Dieu, & sans luy rien dire autre chose, on détournoit sa veüe de dessus luy, & on se bouchoit les oreilles de peur d'être effrayé par les cris lamentables qui retentissoient de toutes parts à cause du grand nombre des mourans qui tomboient presque à chaque heure du jour, car dans ce voyage dès qu'ils nous eurent quittez pour faire plus de diligence ils perdirent cinquante ou soixante personnes de toute sorte d'âge, & de condition, sans conter ceux qui étoient morts auparavant, parmi lesquels étoit un Pere Jesuite qui étoit déjà fort vieux, & fort

cassé.

cassé. Mais le plus triste accident qu'on puisse jamais s'imaginer, & dont on n'aura peut-être jamais veu d'exemple, fût celuy qui arriva au Capitaine du Vaisseau. C'étoit une personne de qualité fort riche, & fort honnête homme : il y avoit long-temps qu'il étoit Capitaine de Vaisseau, & il avoit même rendu beaucoup de service au Roy son Maître en diverses occasions, où il avoit donné des marques de sa valeur, & de sa fidélité. Je ne me souviens pas bien du nom de sa maison ; mais j'ay souvent ouï dire qu'il n'y avoit guere de famille plus illustre dans tout le Royaume de Portugal. Ce Gentilhomme avoit amené dans les Indes son fils unique âgé d'environ dix ou douze ans, soit qu'il voulut luy apprendre son métier de bonne-heure, & l'accoutumer dès sa plus tendre jeunesse aux fatigues de la Mer, ou qu'il ne voulut confier a personne l'éducation de son fils qu'il chérissoit plus que luy-même : & certe ce jeune enfant avoit toutes les qualitez qu'il falloit pour se faire aimer, car il étoit bien-fait de sa personne bien élevé, & sçavant pour son âge, d'un respect, d'une docilité, & d'une tendresse pour son Pere qu'on ne sçauroit assez louer. Son Pere en allant à terre du Vaisseau, avoit pris luy-même le soin de l'y conduire en feureré. Pendant le chemin il le faisoit porter par des Esclaves ; mais enfin tous ces Negres étant ou morts dans le chemin, ou si languissans qu'ils ne pouvoient se trainer eux-mêmes, trois jours après que les Portugais nous eurent quittez,

ce

ce pauvre enfant étant devenu si foible & si enflé, qu'un jour après midy s'étant reposé sur un rocher bien fatigué aussi-bien que tous les autres, il ne pût plus se relever: il étoit couché tout de son long, les jambes si roides qu'il ne les pouvoit pas lever ni même plier. Cette veüe fût un coup de poignard pour son Pere, il essaya plusieurs fois de le relever, on l'aida à marcher quelque temps pour tâcher de le desengourdir, mais ses jambes ne luy pouvoient plus servir; on ne faisoit que le trainer, & ceux que le Pere avoit priez de rendre avec luy ce bon office à son fils, voyant qu'ils n'en pouvoient plus eux-mêmes, dirent franchement au Capitaine, qu'ils ne sçauoient plus le porter, sans perir avec luy. Ce pauvre homme réduit au desespoir, voulut porter seul son fils, & le mettre sur ses épaules, mais il n'eût pas seulement la force d'avancer un pas, il tomba avec son fils qui paroïssoit plus affigé de la douleur de son Pere que de son mal. Il le conjura souvent de le laisser mourir; qu'aussi bien quand on le porteroit plus loin, il ne pouvoit pas passer la nuit, & que l'affliction de son Pere, & les larmes qu'il versoit luy étoient infiniment plus sensibles que toutes les douleurs qu'il endureroit. Ces paroles bien loin de persuader au Capitaine de se retirer, l'attendrissoient encore davantage, jusques à prendre la resolution de mourir avec son fils. Cet enfant étonné de la resolution de son Pere, & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir auprès de luy, s'ad-

dresta

adressa aux autres Portugais les conjurant instamment avec des expressions qui leur fendoient le cœur, d'éloigner son Pere que sa presence augmentoit cruellement les peines, & les douleurs qui le tourmentoient, & que sa veuë alloit avancer sa mort.

Un Pere de saint Augustin, & un Pere de saint François allerent représenter au Capitaine qu'il ne pouvoit pas en conscience exécuter sa resolution, qu'il étoit obligé de sauver sa vie, & que s'il mourroit en cet état il se perdoit pour jamais. Ensuite tous les Portugais l'enleverent de force, & le porterent quelque pas hors de la veuë de son fils qu'on avoit mis un peu à l'écart. Cette separation fût si rude, & si affligeante pour le Capitaine du Vaisseau, qu'il n'en pût jamais revenir, sa douleur fût si continuelle, & violente qu'il mourût de déplaisir un ou deux jours après être arrivé au Cap.

Nous demeurâmes près de quatre mois au Cap de bonne esperance; en attendant quelque Vaisseau Hollandois pour nous porter à Batavie. Les miseres que nous avions souffertes, nous avoient tellement abbatu que nous fûmes plus de deux mois à reprendre nos forces; je crois même que sans le secours du Chirurgien, qui prenoit grand soin de nous, il n'en fût pas réchapé un seul. Il fallut jeuner dans les commencemens, quelque peine que nous y eussions pour ne pas charger notre estomac de viandes qui l'eussent suffoqué,

qué, je dis qu'il falloit jeuner malgré nous, car je puis dire que nous trouvions plus de peine à ne pas contenter nôtre appetit, nous voyant en pouvoir de le faire, que nous n'en trouvions à endurer l'extrême faim quand nous n'avions rien à manger. Avant que de partir du Cap, nous apprimes que le second Pilote du Vaisseau Portugais s'étoit sauvé dans un Navire Anglois; le premier Pilote voulut bien en faire autant, mais le Maître du Navire, avec l'équipage qui restoit le garderent si étroitement pour le mener en Portugal, & le faire punir de sa negligence, qu'il ne pût leur échapper. La plupart des Portugais, s'embarquerent sur des Vaisseaux Hollandois qui les devoient porter à Amsterdam, d'où ils devoient passer en Portugal, les autres, avec nous s'embarquerent dans un Navire de la Compagnie Hollandoise qui étoit venu dans l'arrière saison au Cap, & qui nous porta tous à Batavie, où chacun prit son parti. Pour nous après avoir demeuré six mois à Batavie, car nous y arrivâmes au mois de Novembre après être parti du Cap au commencement de Septembre, nous fimes voile pour Siam au mois de Juin, où nous arrivâmes le mois de Septembre suivant. Le Roy nôtre Maître nous y reçût avec les marques d'une bonté, & d'une tendresse extraordinaire: il nous fit donner des habits, & de l'argent, en nous faisant esperer qu'il ne nous oublieroit pas dans les occasions favorables à nôtre fortune.

Il n'y avoit pas encore six mois que j'étois arrivé à Siam, lorsque Messieurs les Envoyez  
Extra-

Extraordinaires du Roy de France arriverent à la Barre. Oia Vichaigen, (c'est Monsieur Constance) premier Ministre du Roy mon Maitre m'ordonna de les aller voir de sa part, & les remercier de l'honneur qu'ils luy avoient fait par leur lettre, & par le Gentilhomme qu'ils luy avoient député. Ce qui me procura cet avantage, fût que pendant mon voyage j'avois appris assez de Portugais pour le parler, & pour me faire entendre; & c'est aussi ce qui obligea le Pere Tachard de me demander à sa Majesté. Quoy que je ne fusse pas bien remis des maux que j'avois soufferts, neanmoins les belles choses que les Mandarins qui venoient de France en publioient par tout, me firent naître une passion extrême d'en sçavoir par moy-même la verité. Mais ce qui m'engagea le plus à faire un aussi long voyage, fût le desir de voir le plus Grand, & le plus Puissant Monarque du Monde, dont les vertus extraordinaires, & la haute reputation sont connuës, & admirées jusques dans les pais les plus éloignez.

*Fin du Livre septième.*

SECON D  
 VOYAGE  
 D U  
 PERE TACHARD  
 AU ROYAUME  
 D E  
 S I A M.

---

LIVRE HUITIEME.

*Voyage du Cap en France, & de France  
 en Italie.*

**L** est temps de reprendre le cours de nôtre navigation. Il y avoit déjà long-tems que nous croyions être proche du banc des aiguilles, dont nous avons déjà parlé, & nous avons déjà fondé plusieurs fois inutilement depuis le premier d'Avril jusqu'au huitième sans trouver aucun fond. Nos Officiers, & nos Pilotes surpris de s'être si fort trompez dans leur estime après toutes les précautions qu'ils avoient prises durant tout le cours de la navigation, s'attendoient chaque jour à trouver la sonde, & à revoir la terre,

terre, pour reformer leur estime. Ce ne fut pourtant que le neuvième du même mois, que nous eûmes cette consolation en trouvant la sonde environ minuit : elle étoit de cent vint-cinq brasses. Le sable étoit noirâtre mêlé de coquillage. Ceux qui n'ont pas été sur mer seront bien aise d'apprendre, que ce qu'on appelle la sonde, n'est qu'un cylindre de plomb, auquel on attache une ligne, c'est à dire, une fisselle assez grosse, par le plus petit bout, & dont on enduit la base de suif, afin qu'on connoisse par le sable, ou par la vase, qui s'attache au suif, la nature du fond qu'on a trouvé, & l'endroit où l'on est.

Ce même jour à huit heures du matin, nous eûmes pour la seconde fois connoissance de la terre, que nous vîmes à neuf ou dix lieues de nous. Mais comme on n'étoit pas bien sûr quel étoit le Cap que nous découvrions, & que le vent n'étoit pas favorable pour le doubler, nous fîmes route au large, aussi bien qu'un Vaisseau Hollandois, lequel selon la coutume de cette Nation au retour des Indes rangeoit la terre de fort près. Enfin après avoir essuyé quelque bourasque sur ces bords fameux, qui nous firent craindre durant assez long-temps, que nous serions obligés de relâcher, & de revenir sur nos pas, nous reconnûmes le vingtième de ce mois d'Avril le Cap de bonne Esperance. A la vérité le vent étoit favorable, mais le temps obscur, & la nuit qui s'approchoit nous empêcherent d'en profiter ; de sorte qu'on ne put entrer que le lendemain dans la Baye. Ce ne fut pas

Arrivée  
au Cap.

pas sans difficulté & sans péril : car de quart d'heure en quart d'heure, lors même que nous étions dans la passe, entre nous & la terre il se levoit des brouillards si épais, que nous ne pouvions ni voir la terre à la demi portée du mousquet, ni nos Vaisseaux qui nous suivoient de fort près, d'où vient que dans l'apprehension qu'ils ne nous vinssent aborder, on tiroit de temps en temps quelques coups de mousquet, ou l'on bâtoit la Caisse, afin qu'avertis par ces signaux, auxquels ils répondoient de la même maniere, ils gardassent entre eux & nous une juste distance pour n'en être pas incommodés. Mais comme nous avions un Capitaine habile & expérimenté, & des Pilotes qui connoissoient parfaitement les côtes & la rade, nous ne laissâmes pas d'aller au mouillage, & de jeter l'ancre le 21. d'Avril sur les cinq heures du soir.

Le jour suivant Monsieur de Vaudricourt envoya un de ses Officiers à la Forteresse pour complimenter de sa part le Commandeur du Cap, dont il reçût les mêmes honnêtetez que les voyages précédens. Après le retour de l'Officier, on salua de sept coups de canon la Forteresse, qui rendit coup pour coup. Monsieur d'Andenne Capitaine du Dromadaire, qui étoit arrivé trois jours devant nous, vint à bord, & nous apprimes que l'Oyseau commandé par Monsieur Duquesne n'étoit sorti de la rade que depuis deux jours pour s'en retourner en France. Nous trouvâmes environ quinze gros Vaisseaux Hollandois mouillez au Cap, outre le Dromadaire dont nous avons parlé,

parlé, & le Navire les Jeux qui étoit à la Compagnie Françoisé des Indes Orientales, & qui retournoit de Surate en France richement chargé. Comme ce dernier Vaisseau avoit fait son eau, & pris tous les rafraîchissemens nécessaires, il partit pour ne point perdre de temps, deux jours après que nous eûmes mouillé. La Flotte Hollandoise composée d'onze Vaisseaux, qui revenoit en Europe, suivit ce Navire de la Compagnie quelques jours après, & fit la même route: les autres quatre Navires Hollandois furent joints quelque temps après par six autres qui venoient d'Europe. Dans la plûpart de ces derniers Vaisseaux il y avoit beaucoup de François de la Religion Prétenduë, lesquels étans passez en Hollande, étoient envoyez avec leurs familles par les Etats Généraux dans les Indes pour y cultiver les terres qu'y occupe la Compagnie Hollandoise. Parmi tous ces nouveaux débarquez il n'y en avoit pas un seul, qui ne s'ennuiât beaucoup dans le peu de séjour qu'ils y avoient fait, ne trouvant pas dans ces pais éloignez ce qu'on lui avoit fait esperer. Plusieurs même d'entre ceux que j'ai vû au Cap & à Baravie, fâchez de la faute qu'ils ont commise en abandonnant leur patrie par une mal-heureuse prévention, voudroient la reparer, si on ne leur fermoit pas dans les pais où ils sont éloignez toutes sortes de voyes pour le retour.

Le premier jour de May sur les dix heures du matin, toutes nos provisions étant faites, nous fimes voile du Cap, après y avoir

féjourné dix jours : nous y laiffâmes dix Navires Hollandois , qui devoient encore s'y rafraîchir long-temps pour continuer ensuite leur voyage à Batavie. Le vent changea plusieurs fois sans pourtant nous devenir contraire. Il est vrai que le troisiéme du mois à 32. de grez de latitude meridionale, & 36. de longitude , nous eûmes une fort grosse mer & fort incommode jusques au lendemain. Le douziéme nous commençâmes à sentir les vents allisez dont nous avons parlé ailleurs , lesquels dans la partie meridionale , soufflent regulierement du côté de l'Est , & du Sud. Avec ces mêmes vents nous passâmes la ligne le ving-neuviéme de ce mois d'Avril sans ressentir aucune incommodité de la chaleur ordinaire de ce climat , quoique nous fussions pres-que sous le soleil. Pendant ce temps-là nos Pilotes remarquerent par les hauteurs qu'ils prenoient à midi , que nous faisons beaucoup de chemin. A nôtre retour nous fimes la même remarque sur les courans , que nous avions faite le voyage précédent. Nos Pilotes par leur hauteur se trouvoient toujours avoir fait plus de chemin vers le Nord , qu'ils n'avoient crû : de sorte qu'après plusieurs reflexions , les plus habiles sont tombez d'accord , que depuis le cinq ou sixiéme degré de latitude de Sud jusques au cinquiéme & sixiéme de latitude Nord & au delà , les Marées , ou comme parlent les gens de mer , les Courants portent avec beaucoup de violence vers le Nord-Oüest. C'est pour cela que quelque précaution qu'on ait pu prendre jusques ici pour régler

Courans  
sous la  
ligne.

regler la route en revenant des Indes en Europe, on se trouve toujours beaucoup plus du côté de l'Oüest, que l'on ne se l'étoit imaginé. Nous l'avons éprouvé nous-mêmes dans les deux voyages que nous y avons faits. Car la premiere fois nos Pilotes croyant avoir passé de cent lieuës les Açores, apperçurent au coucher du soleil Corvo la plus occidentale de ces Isles, contre laquelle nous aurions infailliblement échoué la nuit suivante, si on ne l'eût pas découverte si à propos. En ce dernier voyage quoique nous n'ayons pas couru un si grand peril, l'erreur n'a pas laissé d'être presque aussi considerable: ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'impetuosité de la mer, qui se jette vers le Nord-Oüest, comme nous l'avons déjà remarqué. Il n'est pas aisé de donner une raison physique de ce phénomène, dont on a parlé jusqu'ici si diversement, & toujours si obscurément. Les frequens voyages qu'on fera dans la suite nous donneront de nouvelles expériences, lesquelles jointes à celles qu'on a déjà eües nous feront trouver un systéme pour expliquer nettement une matiere si difficile.

Le cinquième du mois de Juin, un Matelot, qui étoit en sentinelle au haut du mast, nous avertit à la pointe du jour qu'il voyoit un Navire devant nous. Nous ne fûmes pas long-temps sans l'appercevoir: mais aussitôt qu'il nous eût reconnu, bien loin de venir à nous pour suivre sa route, il tint le vent le plus près qu'il put. Comme il nous étoit impossible de sçavoir des nouvelles d'Europe, nous

fimes tout ce que nous pûmes pour le joindre. On arbora le Pavillon blanc : M. de Vaudricourt même fit tirer un coup de canon pour le faire arriver : ce Vaisseau soit qu'il nous prit pour des Corfaires, ou qu'il ne voulût pas se détourner un moment, ne fit nulle attention à nos signaux & continua son voyage. A peine avions-nous perdu ce Navire de vue, que le même Matelot nous cria qu'il voyoit la terre vers le Nord-Oüest à quinze lieues de nous. Le temps étoit serein & le vent favorable : de sorte que sur les dix heures du matin, nous distinguâmes nettement les Isles de Corvo & de Flore, qui sont les plus occidentales des Açores. Cette découverte nous fit reconnoître l'erreur où nous étions, n'ayant pas un de nos Pilotes qui ne crût être à trente lieues au delà de ces Isles. Quelques jours après on vit paroître un autre Vaisseau qui faisoit une route contraire à la nôtre. Comme il étoit près de minuit, que le temps étoit assez obscur, & le vent frais, nous pensâmes l'aborder, ne l'ayant reconnu qu'à trente ou quarante pas de nôtre Vaisseau. Quelque soin qu'on prit de l'éviter, il passa si près de nôtre Bord, qu'on l'eût entendu aisément à la voix. On donna promptement l'alarme à tout nôtre équipage, qui fut d'abord sur le pont : mais voyant que c'étoit un petit Navire, & qui avoit eü peur d'être plus de peur que nous, chacun se retira. Le lendemain quatorzième du mois nous aperçûmes divers oyseaux, & sur le soir on vit un Navire fort éloigné sous le vent, & qui paroïsoit faire la même route que nous.

Nous

Nous avons eû un vent assez favorable depuis la ligne jusques à près de quarante degrez Nord, qu'il nous devint un peu contraire. Il fraîchit le vingtième, & devint même si violent que nous en ferrâmes nos voiles. Bien nous prit d'avoir usé de cette precaution. Car le Dromadaite, dont l'équipage n'étoit pas si fort que le nôtre, & ne pouvant par consequent travailler aussi vite à ses manœuvres, eût la voile de son petit hunier enfoncée par un tourbillon de vent.

Le grand nombre d'oyseaux, les differents Vaisseaux que nous voyons chaque jour, & le changement de couleur des eaux de la mer, qui sont les plus feures marques qu'on est près des terres, nous persuadèrent que nous n'étions pas éloignez des côtes de France; ainsi le vingt-troisième de Juillet, nous croians proche de l'ouverture de la Manche nous jettâmes la sonde sans trouver le fond. Ceux qui viennent d'un voyage de long cours en France, s'élevent toujours à la hauteur de cette pointe de Bretagne, qui s'avance le plus en mer, qu'on appelle Ouessan, parce que les côtes maritimes de France, étant presque par tout fort basses, & d'ailleurs fort dangereuses par le nombre des brifants, qui les environnent presque de toute part, & qui s'étendent bien avant dans la mer, on ne pourroit se garantir du naufrage, si la providence n'y avoit pourvû d'une maniere assez particuliere. Car à la hauteur du Cap d'Ouessan, dont nous venons de parler à plus de cent lieuës de la terre ferme, on trouve fond avec

Marques  
de la pro-  
ximité de  
la terre.

Com-  
ment on  
connoit  
combien  
on est  
éloigné  
des côtes  
du France.

la sonde, & les habiles Pilotes par la nature & la couleur du sable, des coquilles ou de la vase qu'ils retirent avec la sonde, & particulièrement par le nombre des brasses d'eau qu'ils trouvent, jugent à coup seur du lieu où ils sont, & de l'éloignement de la Bretagne. Cette sonde ne se trouve nulle part ailleurs sur nos côtes, au contraire étant pleines d'écueils on ny pourroit jamais aborder sans courir un extrême danger de se perdre. Ainsi tous les Vaisseaux, qui viennent d'un País éloigné, vont chercher la sonde, comme nous fimes par le travers d'Ouessan, qui est au quarante huitième degré de latitude.

Nous fumes plus heureux le vingt-quatrième du même mois; à la hauteur de quarante-huit degrez & demy, & de neuf degrez de longitude: car sur les dix heures du matin pendant le calme, nous jettames l'ancre & après avoir laissé filer cent brasses de ligne, nous trouvames le fond si désiré. Dès qu'on eût retiré le plomb de l'eau, chacun s'empressa de sçavoir de quelle nature étoit le fonds que nous avions trouvé. Il étoit de sable blanc, mêlé de cailloux & de petites coquilles. Ce qui nous fit juger que nous n'étions pas à quarante ou cinquante lieues d'Ouessan. Le lendemain le vent fraîchit, & devint favorable. On ne manqua pas de s'en servir, jusqu'à dix heures du soir, que Monsieur de Vaudricourt fit serrer la plupart de ses voiles, pour ne donner pas contre la terre dont il se croioit assés proche. Cette sage précaution nous fût utile, parce que le lendemain sur les

les huit heures du matin, nous reconnûmes l'Isle & le Cap d'Ouessan, éloigné d'environ dix lieues ce qui causa à tout nostre équipage une joye qu'on ne sçauroit assez exprimer. Vers les sept heures du soir, nous allâmes mouiller entre les terres, assez près de la fameuse Abbaye de S. Matthieu, qui est sur une pointe de terre qui porte le même nom. Le jour suivant nous fumes à la voile de grand matin pour aller mouiller le lendemain à la rade devant midy.

Mr. Descluseau Intendant de la marine à <sup>Arrivée</sup> Brest vint au devant de nous dans une chaloupe avec quelques Officiers des Vaisseaux du Roy. Comme ceux de l'Oyseau, qui étoient arrivez huit jours avant nous & qui nous avoient reconnus en passant du Cap de Bonne Esperance, lui avoient assuré que nous ne pouvions pas être loin. Aussi-tôt qu'on lui eut dit qu'on voyoit 3 Vaisseaux qui venoient à toutes voiles dans la rade, il jugea aisément que ce ne pouvoit être que les nôtres. Après les premiers complimens il me dit qu'on avoit ordre de la Cour de me traiter en Envoyé du Roy de Siam, & il me demanda en même temps de qu'elle maniere je voulois estre receu à Brest. Cette honnêteté à laquelle je ne m'attendois pas me surprit beaucoup; je l'en remerciai comme je devois & lui ayant répondu que je n'avois nul caractère, j'ajoutay que pour recevoir un Jesuite Missionnaire, il n'y avoit point de mesures à prendre.

Mr. Duquesne Capitaine de l'Oyseau étoit venu avec luy; cette entreveüe nous causa

Isle de  
l'Ascen-  
sion.

un extrême plaisir. Il nous demanda si nous avions reconnu l'Isle de sainte Helene qui appartient aux Anglois, où il avoit esté prendre quelques rafraichissemens, & si nous avions eu de ses nouvelles en passant à l'Isle de l'Ascension. Cette Isle est deserte, mais fort abondante en tortuës où il n'avoit pas manqué de laisser une lettre renfermée dans une bouteille. Ceux qui mettent pied à terre dans cette Isle quand ils vont aux Indes, ou qu'ils en reviennent, gardent inviolablement cette coutume pour faire part à ceux qui y abordent après eux de tout ce qui se passe de plus considerable dans l'endroit d'où ils viennent, afin que les autres qui y vont prennent leurs mesures; & il y a un lieu aisé à reconnoître dont tout le monde est convenu, où ils exposent cette bouteille: mais le vent favorable & dont nous voulumes nous servir, nous empêcha, comme nous avons déjà dit, d'y aller pêcher de la Tortue, dont nôtre équipage qui étoit en parfaite santé n'avoit pas grand besoin.

Le lendemain de mon débarquement à Brest je partis pour Paris, ayant laissé les Mandarins & les Catechistes Tunquinois entre les mains de Monsr. l'Intendant qui leur fit tout le bon accueil possible.

Quelque temps après y estre arrivez le Roy me fit l'honneur de me donner une audience particuliere, où je luy rendis compte du sujet de mon retour en France. Sur ces entrefaites les Mandarins Siamois qui s'étoient rembarquez à Brest sur une petite Fre-  
gatte.

gatte de Sa Majesté avec les presens du Roy leur Maître, & de son Ministre pour le Roy & toute la Cour arriverent à Rouen, & on leur donna des carosses pour venir à Paris. Ils attendirent qu'on leur apportât tous les balots de Rouen avant que de demander audience de Sa Majesté. Le Roy se trouvoit à Fontainebleau; où il donna ordre d'avertir les Mandarins de se rendre à Versailles le quinzième Decembre qu'il assigna pour nous donner audience & pour recevoir la lettre & les presens du Roy de Siam; mais Sa Majesté changea de sentiment, ayant reçu le lendemain une lettre de Monsieur le Cardinal d'Estree, à qui j'avois pris la liberté d'écrire sur le voyage que je devois faire à Rome, & m'ordonna d'y aller, puisqu'on luy mandoit que sa Sainteté en recevoit du plaisir, & que nous aurions seulement audience après nôtre retour.

Il n'y avoit pas un moment à perdre, parce que nous étions au mois de Novembre, & il falloit estre de retour en France pour s'embarquer à Brest au mois de Mars. Ayant reçu ces ordres je partis de Paris le cinquième de Novembre avec les trois Mandarins & deux de leurs valets pour nous rendre par la diligence à Lion. Le Sieur Moriset interprète des Siamois avoit pris le devant avec les trois Catechistes Tunquinois qui alloient à Rome Deputez des Chrétiens, deux valets Siamois & les balots de presens. Nous descendîmes de Lion tous ensemble sur le Rhône jusques à Avignon, où nous prîmes des litieres jusques

Voyage  
des Man-  
darins en  
Italie.

ques à Cannes. Nous y arrivâmes le vingt-sixième & nous en partîmes le même jour avec des marques d'honneur de la part de la Ville auxquelles je ne m'attendois pas. Nous les devons aux ordres obligeans de Monsieur l'Evêque de Grace dont cette ville dépend, on m'assura même que ce Prélat avoit commandé qu'on l'avertit quand je serois arrivé, & que pour luy obéir on m'avoit envoyé une litiere. Mais la nécessité où j'étois de profiter du beau tems ne me permit que d'écrire au Prélat pour le remercier de toutes ses bontez, & luy demander pardon si je n'allois pas moy-même à Grace l'assurer de mes respects. Incontinent après dîné nous allâmes nous embarquer sur deux Felouques qui nous attendoient au Port depuis six jours par l'ordre de Monsieur le Marquis de Seignelay qui devoient nous porter jusques à Gènes.

J'eusse fort souhaité pouvoir aller à Nice pour estre en estat d'aller le lendemain à Savonne, mais il nous fut impossible de passer Villefranche éloignée de Cannes de vingt-neuf milles qui font huit lieues de France. Villefranche est une petite Ville de Piémont dans les Etats du Duc de Savoye; nous nous y rendîmes si tard que nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir l'entrée. L'Intendant de la santé faisant une grande difficulté de nous laisser mettre pied à terre.

Nous partîmes le lendemain de Villefranche avec un fort beau temps qui ne fut pas de longue durée. Car estant obligez de toucher  
à Mo-

à Monaco pour faire voir nos lettres de santé, il se leva un vent d'Est contraire à nôtre route & assez violent qui dura tout le reste du jour. La mer en fut si agitée que le lendemain, quoique le vent fut favorable & le temps fort serain; il nous fut impossible de sortir du Port qu'après midi. Nous fîmes cette manœuvre contre le sentiment du Capitaine du Port de Monaco & sur tout contre les protestations d'un Patron Genois qui nous jura plus de vingt fois que nous allions nous perdre ou que nous serions obligez de rentrer. Mais nos Patrons nous assurens que la mer étoit praticable nous fîmes voile avant le soleil couché à San Remo distance de Monaco de vingt milles qui font plus de sept lieues Françoises.

Monaco est une petite Ville tres-forte par sa situation escarpée de tous côtez, où l'on n'y peut entrer que du côté du Port où il y a un chemin fort difficile qu'on a pratiqué dans la montagne. Il y a seulement du côté du Nord une montagne qui la commande, mais elle est inaccessible. Dès que j'y fus arrivé j'y allay dire la Messe dans l'Eglise paroissiale après en avoir demandé permission au Grand Vicaire. Je visitay ensuite la place, où il n'y a rien de remarquable que le Palais du Prince, & qui n'est encore considerable que par sa situation agreable. Le long de la côte nous vîmes deux Places assez petites qui appartiennent au Prince de Monaco, dont le territoire s'étend jusques à Vintimille qui est la premiere Ville de la dépendance de Gennes.

Nous prîmes heureusement nôtre tems pour  
for-

fortir de Monaco & arriver à San Remo, parce qu'en abandonnant cette Ville il se leva subitement un vent de Lebesche fort violent ; c'est à dire, de Sud-Oüest, qui nous eût mis en danger si nous ne nous fussions pas trouvé aussi prests du Port que nous étions.

Le lendemain avant la pointe de jour nous embarquames & nous vîmes Oneille petite ville de la dependance du Duc de Savoye, mais fort agreable & assez bien bâtie, où nous primes quelques rafraichissemens ; car nous ne nous arrêtions nulle part que pendant la nuit pour ne perdre aucun moment. Nous fumes coucher à Arais qui est un Bourg des Genoïs à dix lieües de San Remo, d'où nous partimes le lendemain à la pointe du jour ; c'étoit le jour de S. André. Je fis dire la messe à Noly en passant : c'est une ville fort peu peuplée, où il y a pourtant un Evêque ; il étoit déjà deux heures après midy, & il fallut demander au grand Vicaire la permission pour dire la messe qui me l'accorda fort obligeamment.

Avant que d'arriver à Noly nous doublames le Cap de Final ainsi appellé à cause de la ville du même nom qui est de l'autre côté avec deux forteresses dans les terres du Roy d'Espagne. A cinq pas de ce Cap nous entendimes un bruit sourd fort semblable à celui que font deux Vaisseux qui se battent quand on les entend de loin. Le bruit nous eût sans doute allarmez & nous auroit fait conjecturer quelque chose de semblable, si le Patron

Patron de la Barque ne nous eût détrompez en nous disant que c'étoit le bruit des flots qui se rompoient de l'autre côté du Cap. Nous en fûmes nous-mêmes témoins en y passant à la demy portée du pistolet, & nous aperçûmes ce rocher creusé fort avant en divers endroits, le pied qui retentissoit de tous côtés lorsque les ondes se brisoient contre les différentes bouches de ses cavernes souterraines, ce qui faisoit retentir de ce bruit sourd tous les environs.

Après avoir dit la Messe à Noly & pris quelques rafraichissemens nous nous remîmes dans nôtre Félouque, il estoit déjà si tard que nous ne pûmes passer au delà de Savonne qui n'en est éloignée que de trois lieues & de dix d'Arais dont nous étions partis le matin. Savonne étoit autrefois une des plus belles villes de la riviere de Genes & des plus peuplées, mais depuis qu'on a bombardé Genes elle a esté presque toute démantelée par ordre de la Republique. Après avoir montré nos lettres de santé nous fûmes introduits par le fils du Consul François dans la ville, qui nous mena à une auberge. Dès que les Mandarins furent logez je m'en allay au College avec le Consul. Cette maison est à present fort mal bâtie, il n'y a qu'un corps de logis neuf qui soit passable, ses revenus ont tellement diminuez, que de quinze personnes qui y demeuroient autrefois, il n'y a plus que quatre Peres & deux freres.

Le mauvais temps nous obligea de séjourner le lendemain, la tempête fut si violente qu'elle

qu'elle fit perir six barques ce jour là avec une partie des équipages. Enfin le deuxiême Decembre la mer estant un peu calme & le vent devenu bon après avoir dit la sainte Messe je pris congé de nos Peres, & le Pere Recteur avec deux autres Jesuites voulurent m'accompagner jusques aux Felouques.

J'étois dans une extrême impatience d'arriver à Gennes, parce que j'esperois y recevoir des nouvelles de Rome & de Paris. Je m'adressay d'abord à Mr. Aubert Consul François, & ensuite à Mr. Dupré Envoyé Extraordinaire du Roy, croyant qu'ils eussent reçu quelques lettres pour moy, comme on me l'avoit fait esperer. Mr. le Marquis de Croissy m'avoit donné une lettre de la part du Roy pour Mr. Dupré Envoyé Extraordinaire, & Monsr. le Marquis de Seignelay m'en avoit donné une autre du Roy pour Monsr. Aubert Consul de la nation Françoisé.

J'étois arrivé à Gennes à une heure après midi, & j'étois resolu d'en partir le même jour, mais il étoit si tard, quand je sortis de chez M. l'Envoyé, que c'eût été une temerité de passer outre. J'allay loger au College de nôtre Compagnie qui étoit fort près de l'Auberge, où j'avois laissé les Mandarins. Le Reverend Pere Palavicini frere du Cardinal du même nom, étoit Recteur de ce College. C'est une personne d'un merite singulier, & qui me fit des honnêtetes si extraordinaires, dans la conjoncture où je me trouvay, que je dois m'en ressentir toute ma vie. La pluye & le vent contraire m'obligerent à y rester en-

core le lendemain, jour de la fête de S. François Xavier. Mais le quatrième voyant quelle esperance de beau temps & la mer moins agitée, je partis de Gennes sans l'avoir vuë, ainsi je n'en parleray point. Le Reverend Pere Moneilha qui avoit esté le premier Jesuite qui m'eut reconnu, vint me conduire jusques au Port.

À peine eûmes nous fait quatre lieuës que nous fûmes surpris d'une grosse pluye & d'un vent contraire assez violent, qui nous obligea de relâcher à Camoglio que nous eûmes même assez de peine à attraper, & où nous fûmes forcez de demeurer jusques au dixième du mois par la continuation du mauvais temps. Camoglio est un petit Bourg, à quatre lieuës de Gennes, sur le rivage de la mer; l'Eglise en est fort jolie & bien entretenuë.

Après nous y être bien ennuyez, voyant que le tems ne se mettoit point au beau, j'écrivis à Gennes, à Mr. Aubert dont j'ay déjà parlé pour le prier de nous envoyer des chevaux. Il fit tant de diligence, que le lendemain il nous en envoyât douze avec 3 mulets. La pluye ne cessoit point, mais l'extrême desir que j'avois de sortir de Camoglio m'obligea de monter à cheval une heure après que nôtre équipage fut arrivé de Gennes. Mon impatience me pensa couter bien cher; car les chemins étoient si impraticables à cause des torrens qui avoient inondé la campagne, & rompu toutes les routes; qu'il nous fallut passer par des endroits si escarpez, que les gens même du pais avoient de la peine à y grimper. Nous rencontrâmes

entre

entre autres sur nôtre chemin une montagne qu'il fallut traverser, dont le sentier, pratiqué sur le penchant du roc, estoit si rapide & si étroit qu'un des chevaux qui portoient le bagage, s'étant abbatu ne put se retenir, & fit plusieurs tours en bas avec sa charge. Par bonheur les sangles se rompirent, & le bas se détacha, sans cela le cheval se fût mis en pièces, & eût suivi les ballors qui roulerent jusqu'au torrent, qui passoit au pied de la montagne: mais le bas étant détaché, le cheval fut arrêté par une petite esplanade qu'on avoit menagée pour semer du ris sur le penchant de la montagne. Nos voituriers accoururent en faisant de grands cris, croyant que le cheval étoit mort, & ils n'eurent pas peu de joye de le voir relever sans aucun mal. Le reste du chemin estoit si rompu qu'il falloit louer des hommes pour porter nos hardes jusqu'à Rapaolo, de sorte qu'en six heures, nous ne fîmes que deux lieues, & encore avec beaucoup de peine. Nous y arrivâmes le soir à deux heures de nuit tout trempés d'eau, après avoir couru mille fois risque de nos vies. Celuy qui nous conduisoit, desesperant de passer outre avec ses chevaux, nous conseilla de reprendre la mer, quelque grosse somme que nous luy eussions promise, pour nous mener à Lerici. La nécessité où nous étions de passer outre nous obligea de nous remettre dans une Felouque & dans un petit canot de pescheur que nous louâmes à un prix excessif. Car les Patrons voyant l'extrémité où nous étions réduits, nous demanderent

pour

pour aller seulement à Lerici ce qu'ils ne nous eussent pas osé demander dans une autre occasion pour nous porter jusques à Rome, & il fallut passer par ce qu'ils souhaitoient.

Ainsi nous partîmes le deuxième de Rapaolo petit Bourg de la Republique de Gennes, dont le port est assez commode pour les petites Barques. Nos Patrons nous menerent à la Ville de Siestri dépendante aussi des Genoïis, pour y prendre une deuxième Felouque. J'esperois aller à Lerici où on nous avoit dit que nous trouverions des chevaux & un chemin fort uni jusqu'à Rome. Nous en repartîmes sans perdre un moment, & quoique la nuit nous eût surpris à sept lieuës de nôtre terme, j'obligay les Matelots à passer outre pour y arriver. Nous fîmes encore trois lieuës pendant les tenebres, mais quand nous fîmes prest à doubler le Cap de Montenegro la pluye survint, & le vent contraire souleva les flots de la mer de telle sorte que les Matelots me dirent qu'ils ne pouvoient passer outre sans faire naufrage. Il fallut retourner sur nos pas à Vernassale. C'est un Bourg fort peuplé appartenant à la Republique de Gennes, à trois lieuës de Porto-Venere : la mer étoit extrêmement grosse, & la nuit si obscure qu'à peine nos Patrons purent-ils trouver l'entrée du Port. En approchant ils crièrent aux habitans de toutes leurs forces pour les appeller à leur secours : car nul de ceux de nôtre Felouque ne sçavoit où ils devoient mener leur Felouque. D'abord on nous répondit de terre qu'il n'y avoit pas moyen

moyen de mettre pied à terre, à cause de la violence des flots, & qu'il falloit aller ailleurs pour nous mettre à l'abri de l'orage, mais comme les matelots leurs eurent représenté qu'ils couroient encore plus de risque s'il falloit s'en retourner; ces bonnes gens ayant compassion de nous se leverent promptement, car la plupart étoient déjà couchez, accoururent à nôtre secours. Tous ceux du Bourg parurent en un instant sur le rivage & firent des grands feux par tout; & nous crierent de venir. Peut s'en fallut que nous n'allassions perir sur deux rochers qu'on trouve aux deux côtez du Port, qui d'ailleurs est fort petit, & où nul de nos Matelots n'étoit jamais entré. Nos gens mêmes étoient si troublez dans le peril où ils se trouvoient, que chacun faisoit sa manœuvre à son caprice avec tant de bruit & de confusion qu'à peine pûmes-nous entendre la voix de tous les habitans qui crioient de toutes leurs forces que nous allions nous perdre, & qu'il falloit necessairement venir aborder à un certain lieu qu'ils nous monstroient. Enfin nous y allâmes, mais avec bien de la peine.

La pluye & le vent contraire ne cesserent point jusques au quinzième. Les Patrons voyant que le temps se changeoit, qu'il se feroit beau, vinrent m'avertir à une heure après minuit, que nous pouvions nous embarquer. Nous ne perdîmes pas un moment, je pressay si fort nos rameurs que nous arrivâmes ce jour là même à Livorne, ayant fait vingt-cinq lieues à la rame. Il est vray qu'il estoit déjà

déjà minuit quand nous fûmes rendus à Livorne, & nous fûmes obligé de passer le reste de la nuit dans nôtre Felouque.

Le lendemain dès que les portes furent ouvertes, c'est à dire, à sept heures, j'entray dans la Ville & fus chez Monsieur Kotolendy Consul des François pour lui rendre la lettre de Monsieur le Marquis de Seignelay. Le Prove-diteur General de Monsieur le Grand Duc de Toscane ayant sçû mon arrivée vint aussi-tôt me rendre visite, me disant qu'il avoit receu des ordres exprés le jour précédent de venir m'offrir tout ce qui dépendroit de ses soins. Quelque temps après il fit aporter un fort grand regale de confitures & d'excellent vin, qu'il fit mettre dans nôtre Felouque à mon insçu. M. le Consul fit de son côté tout ce que je pouvois attendre de son zele pour le service du Roy & du respect qu'il avoit pour ses ordres.

Ligourne est une Place forte & fort bien Livorne. bâtie: elle a une tres-belle rade & un Port extrêmement seur. Les maisons en sont tres-bien bâties, les ruës fort larges & droites. Sa situation agreable, au milieu de l'Italie, fait qu'elle est extrêmement peuplée; marchande, riche, toutes les Nations de l'Europe y ont des Consuls. Elle est peuplée d'Etrangers & sur tout de François qui font, à ce que l'on me dit, la neuvième partie des habitans.

Je vis en passant sur la place du Port une des plus curieuses pieces modernes de l'Italie: c'est la statue de marbre blanc du Prince Ferdinand Grand Duc de Toscane élevée sur une colonne de dix ou douze pieds de haut avec

R

quatre

quatre esclaves de bronze les mains liées derrière le dos par une chaîne qui descend de ses pieds, & qui sont assis aux quatre coins de la baze de la colonne. Ce qui a donné lieu à faire cette statue avec ses ornemens, fut la résolution hardie que prirent trois Turcs & un More d'enlever eux seuls du Port la Galere où ils étoient esclaves, & ils l'auroient exécuté étant déjà assez loin du Port lors qu'ils furent pris par une Galere qui les suivit.

Je partis de Ligourne le seizième à huit heures du matin dans une Felouque que nous avions pris à Lerici & nous arrivâmes ce jour là même avant la fin du jour à Piombino où l'on conte soixante milles d'Italie qui font vingt lieues de France, Piombino est un Château presque tout ruiné au bas duquel il y a un Bourg assez grand, avec un petit port pour les barques. Comme le temps étoit beau & le vent favorable je voulus en profiter en marchant toute la nuit. A un quart de lieues de Piombino, nous échouâmes sur une roche; par bonheur nous n'allions qu'à la rame. Car si nous eussions eu de la voile, la pointe du roc que nous heurtâmes, eût infalliblement crevé notre Felouque. Nous fîmes tant de diligence que le lendemain au lever du Soleil nous avions fait septante milles depuis Piombino qui valent vingt six lieues Françaises & nous nous vîmes à Porto Hercolo, qui est une ville de la dépendance du Roy d'Espagne. Ce poste est extrêmement fortifié: on y voit trois bonnes Fortereses sur trois montagnes qui environnent la ville, laquelle est située au bas sur le

port qui est dans une petite Ance. Les barques & les petits Vaisseaux, y sont en assurance, mais les grands ne peuvent y entrer. Toute la côte depuis Ligourne jusques à Civita-Vecchia est deserte, & on dit même que l'air y est fort mal sain. On n'y voit que des bois bien avant dans le pais & quelques villages dispersés dans les campagnes, avec des tours sur le rivage d'espace en espace pour avertir le jour par un coup de canon & la nuit par un feu, le plat pais & les Felouques qui sont en mer, qu'il y a quelque Corsaire sur les côtes. Nous arrivâmes ce jour là même à Civita-Vecchia, mais il étoit si tard que nous fûmes obligés de coucher encore cette nuit dans la Felouque.

Voilà tout ce que j'ay pû remarquer de mon voyage d'Italie ; car dès que je fus arrivé à Rome je fus si occupé de mes affaires, qu'il me fut impossible de penser à autre chose. Ainsi je finiray ici ma relation ; ce qui suit a été traduit sur l'Italien d'un imprimé à Rome, qu'un curieux donna au public pour l'instruire de ce qui se passoit à l'égard des Mandarins Siamois. Il est vray que nôtre goût & les connoissances qu'on avoit déjà des Siamois, ont obligé le Traducteur d'omettre diverses circonstances, & d'y ajoûter quelques pièces qu'on a vûes icy, sans qu'elles eussent paru en Public à Rome pour les raisons qu'on lira dans cet espece de journal.

Aussi-tôt que sa Sainteté eût appris qu'ils étoient arrivez en Italie, elle déclara qu'elle vouloit faire faire la dépense de tout leur séjour à Rome, non seulement afin de donner

Reception  
des Man-  
darins à  
Rome.

ner par cette liberalité une preuve sensible du désir qu'elle a de voir adorer par tout le monde la Croix de JESUS-CHRIST, mais encore pour exciter par cette marque éclatante de sa piété, les Infideles à renoncer à leurs superstitions, & à recevoir plus aisément la lumière de l'Évangile. C'est pourquoy le saint Péré ordonna qu'on leur préparât un appartement magnifique bâti par les liberalitez du Cardinal Antoine Barberin, vis-à-vis du Palais Pontifical à Monte-Cavallo, & qui joint la Maison du Novitiat des Jésuites.

Les Mandarins Siamois avec leur suite arriverent par mer le vingtième Decembre à Civita-Vechia. Le Péré Tachard se rendit à Rome par terre, & les autres continuèrent leur voyage par mer. Monsignore Cybo Secretaire de la Congregation de la Propagande ayant appris l'arrivée du Péré Tachard à la Maison Professe des Jésuites, fut le prendre le lendemain par ordre du Pape, & le conduisit dans son carosse à l'appartement qu'on luy avoit préparé; & dès ce jour-là même il commença à ressentir les effets de la bonté de sa Sainteté, qui luy envoya du Palais divers bassins de rafraichissemens.

Le jour suivant on eut avis que la felouque sur laquelle les Mandarins devoient arriver, étoit près de Rome. Monsieur le Cardinal Cibo ne l'eut pas plûtôt appris, qu'il dépêcha un de ses carosses à six chevaux avec un Gentilhomme & quatre laquais pour prendre les Mandarins, & les conduire à Monte-  
Ca-

Cavallo. Monsieur le Cardinal d'Estrées y joignit deux des siens aussi à six chevaux, & Monsignore Viscomti Majordome du Pape, un troisième.

En arrivant à Monte-Cavallo, ils trouverent un magnifique repas qu'on leur avoit préparé. On continua pendant tout le tems qu'ils furent à Rome, à les regaler soir & matin avec une profusion extraordinaire par l'ordre de Monsieur le Cardinal Cibo qui leur donna ses propres Officiers pour les servir, & fit mettre toujours deux Gardes Suisses à leur porte.

Le vingt-troisième sa Sainteté voulut leur donner leur première audience : mais comme les Mandarins étoient idolâtres, ils ne se feroient pas voulu soumettre à baiser les pieds du Pape, ce qui est proprement un acte de Religion. Le zèle & la bonté de sa Sainteté la fit passer sur ces difficultez, & elle déclara qu'elle vouloit en cette occasion leur donner toute sorte de satisfaction, sans les obliger à aucune cérémonie qui leur pût faire de la peine.

Le sieur Plantanini Secrétaire des Ambassades vint le même jour prendre le Père Tachard, & les Mandarins dans deux carrosses, avec les marques ordinaires de l'honneur qu'on rend aux Envoyez extraordinaires des Roys. On les conduisit au Palais au travers d'une foule incroyable de gens de toute sorte de qualité, qui étoient accourus de toutes parts, & avoient rempli les rues & les carrefours pour être témoins d'un spectacle

Audience  
des Man-  
darins.

cle si extraordinaire à Rome. Ils trouverent toute la Garde du Pape sous les armes, & ils allerent descendre au pied de l'escalier, où ils furent reçûs par Monsignore Cibo Secrétaire de la sainte Congregation de la Propagande, par Monsignore Vallati Auditeur de Monsieur le Cardinal Cibo premier Ministre du Pape. La foule étoit si grande dans la cour du Palais, & sur les degrez, qu'il fallut que le Capitaine de la Garde Suisse marchât devant avec d'autres Officiers, l'épée à la main pour leur faire faire place. Le Père étoit suivi du premier Mandarin qui portoit uné cassette de vernis, garnie d'argent, où étoit la Lettre de créance renfermée dans une assez grande urne d'or, laquelle étoit enveloppée d'une piece de brocart à fleurs d'or. Les deux autres Mandarins venoient après, dont l'un portoit le present du Roy de Siam au Pape, couvert d'un brocart d'or, & l'autre celuy du Ministre, enveloppé d'une piece de brocart verd. Ils étoient vêtus à la mode de leur Pays, d'un juste au-corps d'écarlate galonné d'or, avec une veste de damas verd de la Chine, semé de fleurs d'or. Chacun d'eux avoit une ceinture d'or, & un poignard au côté, dont le manche étoit d'or massif: leur bonnet qu'ils n'ôterent jamais, étoit extrêmement haut, & couvert d'une toile blanche tres-fine avec un cercle d'or massif, large environ de trois doigts où étoit attaché un petit cordon d'or, qui se lieoit sous le menton pour soutenir tout le bonnet.

La Garde Suisse étoit rangée en haye depuis la porte de la Cour jusqu'au haut de l'escalier. Les Cavaliers Allemans de la Garde du Pape qui étoient bottez, & qui avoient le pistolet à la main, faisoient une haye dans les sales jusqu'à la Chambre de l'Audience. Le Pape étoit au fond sur son trône, ayant à ses côtez huit Cardinaux à trois pas de distance, assis sur des chaïses qui s'avançoient sur deux lignes vers le milieu de la Chambre. C'étoient les Cardinaux Ottonboni, Ghigi, Barberin, Azzolin, Altieri, d'Estrées, Colonna, & Cazanata. Le Père Tachard entra avec les Mandarins dans le même ordre que nous avons expliqué cy-dessus, & après avoir fait trois genufléxions, l'une en entrant, l'autre au milieu, & la dernière auprès du trône de sa Sainteté, il luy baïsa les pieds, & commença à dire à genoux : TRES-SAINTE PERE. Il n'eut pas plutôt proferé ces paroles, que le Pape luy ordonna de se lever, ce qu'il fit, & s'allant mettre un peu plus bas que les deux derniers Cardinaux vis-à-vis du Pape, il poursuivit en ces mêmes termes.

Les benedictions très particulieres que la Providence Divine répand sur son Eglise avec tant de profusion, ne nous permettent pas de douter que Dieu n'ait choisi vôtre Sainteté dans ces derniers siècles pour réunir tout l'Univers dans son bercail. Nous voyons sous ce saint Pontificat les Heretiques les plus opiniâtres chassés ou convertis les Royaumes qui s'étoient separez avec tant

de scandale, réunis à l'Eglise, & soumis à son autorité; les ennemis les plus redoutables du nom Chrétien, presque tous exterminés, ou si affoiblis, qu'ils n'attendent que le dernier coup pour achever leur ruine: mais ce qui est de plus extraordinaire & sans exemple, & qui étoit réservé comme un privilège dû à votre Sainteté, c'est qu'un des plus grands Roys de l'Orient encore Payen, prévenu, & extraordinairement touché, non pas tant de l'éclat de votre dignité, **TRES-SAINTE PERE** & de votre prééminence que de la sainteté de votre vie, & de la grandeur de vos vertus personnelles, ce grand Roy, dis-je, m'a chargé de venir de sa part demander à votre Sainteté son amitié, l'assurer de ses respects, & luy offrir sa Royale protection pour tous les Prédicateurs de l'Evangile, & pour tous les Fidéles, avec des sentimens qu'on trouve à peine dans le cœur des Princes Chrétiens. Ce puissant Prince commence déjà à se faire instruire, il dresse des Autels, & des Eglises au vray Dieu; il demande des Missionnaires sçavans & zelez: il leur fait bâtir des Maisons & des Colleges magnifiques: il nous donne tres souvent des audiences secrettes, & tres-longues; & il nous fait même rendre des honneurs qui font de la jalousie aux principaux Ministres de sa secte, pour qui il avoit autrefois une veneration superstitieuse.

Si Dieu écoute nos vœux, ou plutôt s'il exauce les larmes, & les prières de votre Sainteté

teté ( car ce sera sans doute par une si puissante intercession que s'achevera ce grand miracle, je veux dire la conversion de ce Monarque, ) que de Rois, de Princes, de Peuples d'Orient, ou soumis à son Empire, ou qui admirent sa sagesse, & se gouvernent par ses conseils, n'imiteront pas son exemple. Certes, TRES-SAINTE PÈRE, jamais l'Évangile de JESUS-CHRIST n'a eû de si grandes ouvertures pour s'établir solidement, & pour se répandre dans cette partie de l'Orient la plus vaste, & la plus peuplée de l'Univers. Pour moy je regarde déjà cette Lettre Royale que je viens présenter à vôtre Sainteté de la part du Roy de Siam, ces présens qu'il luy a destinez, & ces Mandarins ausquels il a ordonné de se prosterner à ses pieds, non seulement comme des témoignages sinceres de la reconnoissance, & du profond respect de ce Prince, mais encore comme des engagemens de sa soumission, & si je l'ose dire, comme des prémices de ses hommages, & de son obéissance.

Après que le Père eût fait son compliment, les deux Maîtres de cérémonie qui étoient agenouillez à ses côtez, l'avertirent de se mettre à genoux pour recevoir la réponse du Pape : mais sa Sainteté luy fit encore l'honneur de le faire lever aussi-tôt, & luy fit entendre de bout les beaux sentimens de son grand cœur, & de son zele véritablement Apostolique.

Le Pape ayant cessé de parler, le Père Ta-

chard alla prendre la Lettre du Roy de Siam qu'on avoit mis sur une table, & la mit entre les mains de sa Sainteté. Cette Lettre estoit écrite sur une lame d'or très-pur, roulée, d'un demi pied de largeur, & longue d'environ deux pieds. Cette Lettre & la boëte qui estoit aussi d'or, pesoient ensemble plus de trois livres. Les Prelats Officiers de la Chambre du Pape, l'ayant reçue du Pere à qui le Pape l'avoit renduë, pour la replier, & la remettre dans la boëte, l'allerent porter dans le Cabinet de sa Sainteté, tandis que le Pére en laissa la Traduction authentique en Langue Portugaise, scellée du Sceau du Roy, & contresignée du Ministre, dont voici la traduction Françoisise très-fidelle.

SOM DET PRACHTAU SIA JOU  
THIA P U 7 A I.

AU TRES-SAINTE PERE  
INNOCENT XI.

**D**Es nôtre avenement à la Couronne, le premier soin que nous eûmes, fut de connoître les plus grands Princes de l'Europe, & d'entretenir avec eux de mutuelles correspondances, afin d'en tirer la connoissance, & les lumières nécessaires à nostre conduite. Vostre Sainteté prévint & remplit nos desirs par son Bref Pontifical, qu'elle nous fit présenter par Dom François

Paul

Paul Evêque d'Heliopolis, avec un présent digne de l'auguste Personne qui nous l'envoyoit, lequel nous reçûmes aussi avec une joye toute particuliere de nôtre cœur. Nous envoyâmes quelque temps après nos Ambassadeurs pour aller saluer vôtre Sainteté, luy porter nôtre Lettre Royale avec quelques présens, & établir entre nous une amitié aussi unie, que l'est une feuille d'or bien polie. Mais comme depuis leur départ, on n'en a reçu aucune nouvelle, nous nous trouvons obligez de renvoyer le Père Tachard de la Compagnie de Jesus, en qualité d'Envoyé extraordinaire auprès de vôtre Sainteté, pour établir entre elle & nous cette bonne correspondance que nos premiers Ambassadeurs estoient chargez de ménager, & nous rapporter incessamment des nouvelles de l'heureuse santé de vôtre Sainteté. Ce Père prendra la liberté d'assurer de nôtre part vôtre Sainteté que nous donnerons une entiere protection à tous ces Pères, & à tous les Chrétiens, soit qu'ils soient nos Sujets, ou qu'ils demeurent dans nos Etats, ou même qu'ils résident en quelqu'autre Pays que ce soit de cet Orient, les secourant conformément à leurs besoins, quand ils nous feront sçavoir leurs necessitez, ou qu'ils en feront naître l'occasion. Ainsi vôtre Sainteté peut être en repos de ce côté la, puisque nous voulons bien nous charger de ces soins. Ce même Père Tachard aura l'honneur d'informer vôtre Sainteté des autres moyens qui conviennent à cette fin, selon les ordres

ordres que nous luy en avons donnez. Nous la prions de donner à ce Religieux une entière créance sur ce qu'il luy représentera, & de recevoir les présens qu'il luy donnera comme des gages de nôtre sincere amitié, qui durera jusqu'à l'éternité. Dieu Createur de toutes choses conserve vôtre Sainteté pour la défense de son Eglise; en sorte qu'elle puisse voir cette même Eglise s'augmenter, & se répandre avec une heureuse fertilité dans toutes les parties de l'univers. C'est le véritable desir de celuy qui est,

TRES-SAINT PERE,

De Vôtre Sainteté,

Le tres-cher & bon amy.

Et plus bas signé,

FHAUWKON.

Ecrit de nôtre Palais de Louvo le 3. du décours de la premiere Lune de l'année 2231. c'est à dire le 22 Decembre, 1687.

*Cette Lettre étoit scellée de la même manière que celle que ce Prince avoit écrite au Roy.*

Le Père ayant mis cette Lettre entre les mains de Sa Sainteté, alla prendre les présens du Roy de Siam, & de son premier Ministre, qu'il presenta l'un après l'autre à

Sa

Sa Sainteté, laquelle les remit à ses Officiers. Le present du Roy n'étoit autre chose qu'une cassette de filigrane d'or d'un ouvrage tres-délicat, qui pesoit environ quinze marcs. Celuy du Ministre consistoit en une cassette de treize livres d'argent ouvrage du Japon, ornée de figures & d'oiseaux relevés, & dans un grand bassin de cette belle filigrane d'argent de la Chine du même poids.

Le premier Mandarin fut debout, tandis qu'il porta la lettre ou le present du Roy son Maître étoit; les deux autres étant à genoux à ses côtez. Mais le Père ayant supplié Sa Sainteté qu'elle permit aux Mandarins de s'approcher, pour luy rendre leurs respects; ceux-cy, qui s'étoient toujours tenus éloignez, s'approcherent pour s'acquitter de ce devoir en cette manière.

Le premier Mandarin commença seul, & les deux autres ensemble vinrent après faire leurs révérences. Ils joignoient d'abord les mains, & les élevant jusqu'au front, ils les abaissoient jusques à la poitrine, & s'étant profondement inclinez, ils se mettoient à genoux: ils se levoient ensuite, & faisant deux pas vers le Trône du Pape ils recommençoient leurs cérémonies. Ce qu'ayant fait jusqu'à trois fois, portant toujours cependant leur poignard au côté, & leur bonnet en tête, comme on étoit auparavant convenu, enfin étant arrivez auprès du Trône, ils se remirent à genoux, & se prosternerent, faisant toucher de la pointe de leur bonnet le bord de la robe de Sa Sainteté,

tan-

tandis que le Père Tachard étoit debout par ordre du Pape à sa droite. Les Mandarins se retirèrent en reculant, & s'allèrent mettre à genoux un peu plus bas que les deux derniers Cardinaux jusqu'à la fin de l'audiance. Alors Sa Sainteté fit approcher le Père Tachard, pour luy parler en particulier, & luy témoigner combien elle ressentoit les marques de respect d'un Roy infidelle & si éloigné; & pour sçavoir en même tems les voyes les plus sûres & les plus efficaces d'établir la Religion dans les Indes Orientales. L'audiance étant finie, le Père Tachard baisa encore une fois les pieds du Pape, & s'étant retiré un peu à côté, le Cardinal Casanata s'approcha de Sa Sainteté, pour luy ôter l'étole, ainsi après les benedictions accoûtumées le Pape se retira. De-là le Père avec les Mandarins descendit dans l'appartement de Mr. le Cardinal Cibo, accompagnés de Monsignor Cibo. Ce premier Ministre les fit asseoir dans des fauteuils & les reçût avec des démonstrations d'une bonté extraordinaire. Ils furent reconduits dans les mêmes carrosses, & avec les mêmes cérémonies à leur logis, où ils entrèrent au son des trompettes de la garde de Sa Sainteté.

Quelques jours après le Pape honora le Père Tachard d'une audiance particuliere, & par ses ordres il y mena les Catechistes Tunquinois.

Sa Sainteté parut fort touchée de l'état de cette Chreienté, elle le fut encore davantage, quand je pris la liberté de luy presenter  
la

la Lettre que plus de deux cent mille Chrétiens luy adressoient en forme d'une requête fort pathétique & tres-respectueuse. Elle n'étoit signée que des principaux Chrétiens de leur nation, parmi lesquels il y avoit plusieurs Mandarins d'armes & de lettres, divers Capitaines de la garde du Roy, & quelques Gouverneurs de Province. Les Catechistes Tunquinois saluerent le Pape, comme ils saluent leur Roy, c'est à dire se mettant à genoux, & battant trois fois la terre de leur front, & ils vinrent ensuite luy baiser les pieds.

Les Mandarins Siamois parmi toutes les belles choses qu'ils virent à Rome, furent frappez particulièrement de toutes les marques de bonté dont le Pape les honora. Comme ils étoient remplis d'une tres-haute idée qu'on leur avoit inspirée pour la personne du Pape, & de la profonde vénération qu'on devoit à son caractère, ils furent charmés de la douceur avec laquelle ils en furent reçûs: ils ne furent pas peu surpris aussi de la magnificence, du nombre, & de la grandeur des riches Eglises & des Palais, & sur tout de la Majesté du service Divin, quand ils assisterent à la Chapelle des Cardinaux la veille de Noël. Toutes ces grandes choses qu'on leur faisoit voir à loisir, & qu'on leur disoit estre principalement destinées au culte du vray Dieu que les Chrétiens adorent, leur firent naître une haute idée de sa grandeur; de sorte qu'ils avoient quelques fois, qu'il falloit bien que le Dieu des Chré-

tiens

tiens fût grand , puisque des peuples si polis & si habiles en toutes sortes d'arts & de sciences , luy rendoient des honneurs si extraordinaires , & qu'il falloit necessairement qu'il fût le vray Dieu , puisqu'il étoit servi avec tant de pompe & de Majesté. Ces vûës les toucherent tous , & leur donnerent une forte inclination pour nôtre sainte foy. Il y eut un Mandarin qui vint déclarer au Père Tachard qu'il vouloit demeurer en France , pour se faire instruire & se rendre Chrétien. Parmi leurs valets il y en eut deux qui luy promirent de recevoir le Baptême , & le prièrent qu'il les prît auprès de luy. Ayant pris garde qu'on regardoit avec beaucoup de vénération le Crucifix , ils en firent demander au Pape , & ils reçurent ceux qu'il leur donna avec un respect extraordinaire , les baisant avec des sentimens de piété , qui attendrirent ceux qui les leur avoient apportez.

Tandis que les Mandarins étoient ainsi occupez à visiter les antiquitez de Rome , & à en admirer toutes les beautez qui faisoient des impressions si salutaires & si efficaces sur leurs cœurs , le Père Tachard rendit visite à quelques Cardinaux de la sainte Congregation de Propaganda avec qui il avoit à traiter de quelques affaires qui concernoient l'établissement & la conservation du Christianisme dans les Indes. Sa Sainteté qui vouloit s'informer en détail des progrès qu'y faisoit l'Evangile , lui donna deux audiences particulieres , pendant lesquelles elle eut la bonté de lui témoigner plusieurs  
fois ,

fois, avec des sentimens dignes du Chef de l'Eglise, combien ces Missions lui étoient cheres, aussi bien que les personnes qui y travailloient. Ne se contentant pas de lui dire avec tant de bonté, elle le marqua encore bien authentiquement par trois Brefs dont elle voulut bien le charger, & qu'elle lui fit porter par Monfignor Cibo, Prelat dont j'ay déjà souvent parlé, & dont je ne sçauois assez louer le zele, la sagesse & le merite. L'un de ces Brefs est adressé au Roi de Siam dans une boëre d'or massif. Le second est pour Monsieur Constance son premier Ministre & le troisiéme est écrit aux Mandarins Chrétiens du Tunquin.

Le quatriéme du mois de Janvier de cette année mille six-cens quatre vingt-neuf, sa Sainteté donna au P. Tachard son audience de congé. Les Mandarins Siamois & les Catéchistes Tunquinois y furent ensemble. Après qu'elle l'eut honoré de ses ordres, Elle lui donna un chapellet fort precieux, une médaille d'or avec plusieurs indulgences fort singulieres, & lui fit donner un Corps saint tout entier; elle lui mit entre les mains une médaille d'or, où son portrait étoit gravé enrichi de deux diamans d'un fort grand prix. Le revers étoit une charité avec ces mots : *Non querit quæ sua sunt.* Le présent de Monsieur Constance consistoit en deux chapellets accompagnez de deux medailles d'or, dont l'un étoit pour ce Ministre & l'autre pour Madame Constance. Le jour precedent le Pape avoit fait porter au Novitiat un beau cabinet de cristal de roche, & un admirable

Tableau de Carlo Marati, qu'il joignoit à ces pieces de devotion. Les Mandarins eurent l'honneur de recevoir de ses propres mains chacun deux medailles, dont l'une étoit d'or & l'autre d'argent de même coin que celle qu'il envoyoit au Roi leur Maître. Outre plusieurs magnifiques caisses de confitures, & diverses medailles, cassettes de senteurs dont elle les avoit regalez auparavant, les trois Catechistes Tunquinois & le Sieur Morisset eurent chacun un chappellet & une medaille d'or avec des indulgences, & on fit donner à chaque valet Siamois trois medailles d'argent.

Retour  
en France.

Les Mandarins sortirent de Rome le septième de Janvier extraordinairement satisfaits des honnêtetez qu'ils y avoient reçûs, & ils arriverent à Civita-Vecchia le lendemain ayant été defrayez par les ordres de sa Sainteté. Ils y furent reçûs par le Gouverneur de la place à la tête de la garnison sous les armes au bruit du Canon des Galeres. Le Pere Tachard y arriva le même jour fort tard avec des gardes à cheval qu'on avoit envoyez à sa rencontre à deux lieuës de la ville. Le Gouverneur le vint recevoir à la porte de la Place, qui le conduisit au Château, où il lui avoit fait préparer un appartement & un magnifique souper. Le jour suivant qui étoit un Dimanche, après avoir dit la Messe il s'embarqua avec les Mandarins & les autres personnes qu'il avoit amenez, dans deux Navires Maltois bien armez pour retourner en France.

F I N.

T A-

# T A B L E

DES

## M A T I E R E S.

A

**C** Ap des *Aiguilles*. Recit du naufrage qu'un Vaifseau Portugais fit au *Cap des Aiguilles*, 303. & *ſuivant*. La faim, la ſoiſ, les dangers & les autres extrémitez où ſe trouverent reduits ceux qui ſe ſauverent de ce naufrage, 304. *juſqu'à* 357.

Vents *aliſez*. Ces Vents prennent touſjours de l'Est au Nord dans la partie ſeptentrionale, & au contraire de l'Est au Sud dans la partie meridionale. 23. Cauſe Phyſique de ce phenomene. 24.

*Ambaſſade* de Perſe à Siam. Le recit de cette *Ambaſſade*, 56. & *ſuiv*. Les *Ambaſſadeurs* demandent d'y être traitéz comme l'*Ambaſſadeur* de France, 57. Cela leur fut refusé, 58. Ceremonie de cette *Ambaſſade*. 59. & *ſuivant*.

Les *Ambaſſadeurs* du Roy de Siam ſont expreſſément chargez de demander au Roy douze Jéſuites Mathématiciens *page* 1. Leur audience de congé. 4. Ils parlent avantageuſement du Roy & de la nation Françoisé au Miniſtre du Roy de Siam, 188. Le premier *Ambaſſadeur* eut ordre de faire le journal de ſon *Ambaſſade* pour luy en faire la lecture à certaines heures du jour, *ibid*. Lettre des *Ambaſſadeurs* Siamois au P. de la Chaiſe. 62. Les honneurs qu'ils reçurent à Rome, & leur audience du Pape, 389. & *ſuiv*.

Signes de la proximité de l'Isle d'*Amſterdam*. 70.

B

**L** E Général de *Batavia* ne reçût point bien Monsieur Duquesne, 77. Les Peres Jéſuites en furent d'abord bien reçûs, 78. Il leur offrit un logement pour faire leurs obſervations, *ibid*. Il changea enſuite de ſentiment & pourquoy, 79. Differend qui arriva pour le ſalut, 79. La manière dont les François furent traitéz à *Batavia*, 86. & *ſuiv*. On y faiſoit courir le bruit que le Roy de Siam s'étoit accommodé avec la compagnie Hollandoiſe, 87. Ce qui donna lieu à ce faux bruit, 88. Ce qui rend la navigation de *Batavia* dangereuſe & pénible, 124.

Le détroit de *Banca*, 125.

La maniere dont les troupes Françoises furent introduites & mises en possession dans la Forteresse de *Bancoq* par ordre du Roy de Siam, 189.

Lettre du P. de *Beze* touchant les observations qu'il a faites de la montagne de la Table, 48.

Les Sinaux qui marquent l'approche du Cap de *Bonne Esperance*, 40. L'arrivée de l'Escadre au Cap de *Bonne Esperance*, 43, 44. L'accueil favorable de M. de *Vandellen* Gouverneur de la Forteresse, 44. & *suiv.* Accident qui l'allarma & toute la garnison, 65.

Observation touchant la variation ou declinaison de la *Bouffole*, 70. & *suiv.*

## C

**M** Alheur qui arriva à un *Calesas*, 67.

Description de la Baye de *Cassimes*, 170.

Le Pere de la *Chaixe* envoyé au Roy de Siam un Crucifix d'or sur une croix de *Tambac*, 9. Sa lettre au Roy de Siam, 10. & *suiv.*

*Chantaboun*, sa situation, 151.

Description d'une *Chapelle* qui a été bâtie à *Louvo*, 212. La Dedicace de cette *Chapelle*, 215.

Chasse des éléphants, des rhinoceros, des tygres, &c. 205. Ce qui rend cette *Chasse* agreable, 206. & 227.

Observations sur une *Comate*, 172. & *suiv.*

Monsieur *Constance* premier Ministre du Roy de Siam. Les moyens dont il s'est servi pour exterminer tous les *Macassars*, 106. & *suiv.* Les dangers où il s'est exposé, 110. & *suiv.* Les manieres obligéantes dont il en a usé envers Messieurs les Envoyez, l'affection singuliere qu'il a témoigné en différentes occasions pour les Peres *Jesuites*, les bons traitemens qu'il a fait aux Officiers François, son zele pour la Religion; enfin son empressement pour tout ce qui regardoit les interets & l'honneur des François depuis la page 132. jusqu'à la fin du 6 Livre.

*Constellations* du Sud. Les observations que l'on a faites, 27. Lettre du Pere *Comith* sur ce sujet, 28. & *suiv.*

Conversion de trois nouveaux Convertis qui n'étoient Catholiques que de nom, 36. & *suiv.*

*Criz*, sorte d'armes dont se servent les *Macassars* & les *Malaïes*, 98. Description de cette sorte d'armes, *ibid.*

## D

**L**'Arrivée de Monsieur *Desfarges* à *Bancoq*, 206, 207. La maniere dont il fut reçu, *ibid.* Il fut reconnu pour Général des troupes & Gouverneur de la place, 207.

De-

## DES MATIERES.

*Description* de plusieurs plantes, oiseaux &c. qu'on voit dans le Royaume de Siam, 266. & *suiv.*

### E

**E** Clypse du soleil. Les Ambassadeurs Siamois en demandent l'explication, 29. Le lieu, le tems, le commencement & la fin, 31. Les observations que l'on a faites, 32.

Messieurs les *Envoyez* communiquent leurs propositions à Monsieur Constance, 132. L'heureux succès de cette négociation, 133. & *suiv.* Les honneurs extraordinaires que l'on rendit à Messieurs les *Envoyez*, 209. & *suiv.* Leur audience à Siam, 210. Compliment de Monsieur de la Loubere au Roy. *ibid.* Les particularitez de l'audience qu'ils eurent du Roy de Siam à Louvo, 210. & *suiv.* Compliment de Monsieur de la Loubere & la réponse du Roy, 211, 212. Le Roy leur donne le divertissement de la chasse des éléphants, 227, 228. d'un combat de tigres. 231. Leur audience de congé, 289. & *suiv.* Son compliment, *ibid.*

### F

**L'**Habileté des Chinois pour la composition des feux d'artifices. 215.

Le flux & le reflux des marées au Cap, 55. S'il arrive là en même tems qu'en France, *ibid.*

Journal du Pere de Fontenay de ce qui s'est passé de plus considerable à Siam, depuis la page 235. jusqu'à 262.

### I

**J**ésuites. Le Roy de Siam demandent douze *Jésuites* Mathématiciens, 1. Ceux qui furent choisis pour y aller, 2, 3. Le Roy les voulut voir, 4. Le discours que le Roy leur tint, *ibid.* Le Roy écrivit au Roy de Siam en leur faveur, 5. La Lettre du Roy. 6. Ils se rendent à Brest, 9. Les Vaisseaux qui les doivent porter aux Indes, 13. Ils mirent à la voile le premier Mars, 1687. 15. Fâcheux accidens qui arriverent à cinq *Jésuites* destinez pour aller à la Chine, 137. & *suiv.* Recit du succès de leur embarquement, 138. Lettre du Pere de Fontenay au Pere Verjus sur ce sujet, *ibid.* Leurs observations sur une Comete, 172. & *suiv.* Le Roy de Siam souhaite que les Pères *Jésuites* apprennent le Siamois, 216. Il ordonna à deux Sencras de leur apprendre la langue du pays, 217. Il donna une audience à tous les Pères, 223. Lettres patentes du Roy de Siam en faveur des Pères *Jésuites*, 262. & *suiv.*

## L

**D**iverses sortes de Langues dont on se sert à Siam. 216. Leurs differens usages. *ibid.*

*Ligne.* Des chaleurs de la *Ligne.* 26. Lettre que le Pere de Beze écrivit du Cap. de Bonne-Esperance sur ce sujet à un de ses amis. 26. & *suiv.*

Compliment de M. de la *Loubere* au Roy de Siam dans l'audience particuliere qu'il eut à Louvo. 211. La réponse du Roy. 212. Description de la Chapelle qu'on y a fait bâtir. *ibid.* Sa Dédicace. 215.

## M

**M**acassars Revolte des *Macassars.* 88. Le Roy des *Macassars* étant vaincu par les Hollandois, son fils demande azile au Roy de Siam, qui le leur accorde. 89. Conspiration de ce Prince contre le Roy de Siam. 90. Le jeune Prince de Champa commença la conspiration. 91. Recit de cette conspiration. *ibid.* & *suiv.* Comment elle fut découverte. 93. Les précautions que le Roy prit pour rompre les desseins des factieux. *ibid.* Trois cent Malaies s'étant trouvez en armes au lieu marqué par ordre du Prince *Macassar*, detesterent sa perfidie. *ibid.* Le Prêtre Mahometan qui avoit été un des principaux conjurez, voyant que son coup étoit manqué par la défection de plusieurs, revela le secret au Gouverneur de la Ville, & pourquoy. 94. Le Prêtre fut arrêté prisonnier. *ibid.* Les trois Princes jugeant par le monde assemblé sur les ramparts que la conspiration étoit découverte, étant prêts à marcher, ils abandonnent leur entreprisé. *ibid.* Le Roy leur envoya le Seigneur *Constance* pour tâcher de les ramener par la douceur. 95. Il fit publier un ordre par lequel il déclaroit que le Roy pardonnoit tous ceux qui déclareroient leur faute, & leurs complices dans quatre jours. *ibid.* Les Malaies obéirent, & les *Macassars* s'obstinèrent à ne pas se soumettre. 95. 96. Leur Prince refuse de venir rendre au Roy raison de sa conduite, & pourquoy. 96. Le Roy donne ordre à M. *Constance* de le mettre à la raison, les mesures qu'il prit pour en venir à bout, la resolution du Prince *Macassar*, sa generosité, sa vigoureuse défense, sa mort, & celle de ses partisans. 105, 106, 107. & *suiv.* Leur punition. 116. Il y en eut quatre qui furent exposez nuds à la fureur d'un tigre. *ibid.* Leur constance à souffrir ce châtiment. *ibid.* Le Roy donna ordre d'arrêter un *Macassar* Capitaine d'une Galere qui étoit un des conjurez. 96. Les moyens dont on se servit pour executer ce des-

DES MATIERES.

dessein. 97. La vigoureuse resistance que fit ce Capitaine. 99. & *suiv.* Avantage que les *Macassars* remporterent, leur courage, & leur generosité. 101. & *suiv.* Trois de ces *Macassars* se firent Chrétiens. 103. Revolte des *Macassars* à Batavie. 117. Ils firent une conspiration pour se rendre maîtres de Batavie, piller la Ville, & massacrer tous les Europeens. 119. Leur perfidie est découverte, & on met en prison vingt des principaux conjurez. *ibid.* Les autres se retirerent chez le Mataran au nombre de deux ou trois cent. *ibid.* On leve à Batavie une armée de quinze cent hommes pour les combattre. 121. Recit de cette expedition. 121. & *suiv.* L'armée Batavienne fut défaite. 123.

Départ des *Mandarins* Siamois pour venir en France avec le Pere Tachard. 298. Leur arrivée au Cap de Bonne Esperance. 366. à Brest, 373. à Rouën, 375. à Paris. *ibid.* Leur voyage de Rome. *ibid.* & *suiv.* Les honneurs qu'on leur rend à Rome. 389, 390. Leur audience & ses cérémonies. *ibid.* & *suiv.* Leur audience de congé. 401. Les présens qu'ils reçurent de sa Sainteté. *ibid.*

Le Roy de Siam fait demander au Roy par ses Ambassadeurs, douze Pères Jésuites *Mathematiciens*. 1. Ceux qui furent choisis pour y aller en cette qualité. 3.

*Mineraux* qui se trouvent dans le Royaume de Siam. 232. Relation d'une mine d'aiman. 237. & *suiv.*

N

**N** Aufrage d'un Vaisseau au Cap des Aiguilles. Le Navire donna trois coups de sa poupe sur une roche. 307. Elle fut brisée. 308. Le Vaisseau s'ouvrit. *ibid.* L'eau y entre. *ibid.* Il s'enfonce dans la mer. *ibid.* Les cris, les sanglots, les hurlemens, les gemissemens, le bruit, le tumulte qui se faisoient entendre dans le Vaisseau. 309. Plusieurs se sauvent à la nage. 310. Ceux qui se sont sauvez, sont en danger de mourir de faim. *ibid.* Le premier Ambassadeur du Roy de Siam ayant été deux jours sans manger, meurt de fatigue. 315. Ils mangent des feuilles. 318. Ils rencontrent des *Hottentots*. 319. De la maniere dont ils furent reçus par ces Barbares. 320, 321. Un autre Mandarin meurt de faim dans le chemin. 326. Mort d'un Interprète qui devoit aller en France avec deux Mandarins. 328. Ils sont incommodés d'un vent violent, & d'une pluye prodigieuse. 328, 329. Difficulté de s'en garentir. 329. Ils se separent les uns des autres. 330. Les maux que souffrent les Portugais, qui s'étoient separez des Ambassadeurs Siamois. 358. Leur

T A B L E

cris, leur gemissement, leur faim, leur soif, leur douleur. *ibid.* La plus grande partie meurt de fatigue, & de misere dans le chemin. *ibid.* Accident extraordinaire qui arriva au Capitaine du Vaisseau. 359. & *suiv.* Le passage d'une riviere. 337. La nécessité les oblige de faire griller leurs souliers pour les manger. 338. Un autre Interpreté meurt de froid. 339. Ils prennent la resolution de revenir sur leurs pas, & de s'offrir aux Hottentots pour garder leurs troupeaux, ou pour être leurs esclaves. 341. Ils rencontrent trois Hottentots. 343. Ils les suivirent. *ibid.* De quinze, il y en eut sept qui resterent en chemin, ne pouvant pas marcher. 346. Saleté & infection de ces Hottentots. 347. Deux de ces Hottentots les abandonnerent. Quelques uns prirent la resolution d'assommer l'autre. 348. Ils mangent des sauterelles. 349. des haretons. *ibid.* Heureuse rencontre de deux Hollandois, & des deux Hottentots qui les avoient quittez. 350, 351. Le bon traitement que ces Hollandois firent aux Ambassadeurs Siamois. *ibid.* Leur reconnoissance. *ibid.* Un des Ambassadeurs Siamois, donna à chacun d'eux un gros diamant enchassé dans une bague d'or. 351. Les Ambassadeurs & leur suite étoient si las, qu'après avoir été ainsi regalez, ils ne pûrent aller aux habitations Hollandoises qui n'en étoient éloignées que d'une lieuë. 352. Cause physique de cette lassitude. *ibid.* On leur envoya des charettes, & des chevaux. 354. Ils arrivent au Cap de Bonne Esperance. 355. Comme ils y furent reçus. *ibid.* 356. 357. & *suiv.*

P

L'Isle de *Palme*. Cette Isle est recommandable par le massacre que les Calvinistes y firent de quarante Jesuites, il y a environ cent ans. 23.

Avec quelle satisfaction le Pape apprend l'arrivée du P. Tachard & des Mandarins en Italie, 387. Il vouloit faire la dépense de tout leur séjour, *ibid.* Les honneurs qu'on leur rendit à Rome par ordre de Sa Sainteté. 389. L'audience qu'elle leur donna, *ibid.* & *suiv.* Compliment que luy fit le Pere Tachard, 391, 392. Lettre du Roy de Siam au Pape, 304. Il chargea le Pere Tachard de trois Brefs, 401. Les presens qu'il fit aux Mandarins. *ibid.* Il donna un corps saint au Pere Tachard. *ibid.*

Recit de l'Ambassade de *Perse* au Roy de Siam. 56.

*Pic de Teneriffe*. Cette montagne n'est pas la plus haute du monde, comme on a crû. 21.

Figur-

## DES MATIERES.

Figures de diverses Plantes curieuses que Monsieur de Vandestellen Gouverneur du Cap de Bonne Esperance a découvertes dans ses voyages. 55.

Description de celles qui setrouvent dans le Royaume de Siam. 260. & *suiv.*

*Poirrier.* Description de cet arbre. 269. Sa tige, sa feuille, sa couleur, sa figure, son goût. *ibid.* Coronnier autre sorte de plante, comme il croit, ses jets, la couleur & la grosseur de chaque jet, ses branches. 270. Ses feuilles, le fruit, sa figure; l'écorce du fruit, comme elle est composée. *ibid.* Ce qui contient le cotton. *ibid.* La peau & sa couleur, les fleurs & leur couleur. 271. Comme les Siamois nomment cette plante. *ibid.* La maniere dont ils se servent pour en tirer les ordures qui s'y attachent. *ibid.*

### R

**M**ort du Pere *Rochette*. 73. Recit de sa mort & ses rares qualitez. 74.

Le Roy envoye douze Jésuites Mathématiciens au Roy de Siam, 1. La Lettre qu'il écrit au Roy de Siam en leur faveur. 6.

### S

**O**bservations de deux emerfions du premier *Satellite* de Jupiter. 54.

Le Roy de *Siam* ordonne au Pere Tachard de demander au Roy de sa part douze Jésuites Mathématiciens, 1. il charge ses Ambassadeurs de prier le Pere la Chaise de s'interesser pour cela auprès du Roy. 2. Les honneurs qu'il fit rendre aux Envoyez du Roy. 189. & *suiv.* Il leur envoya un de ses Balons avec un grand nombre de Mandarins qui les attendoient à l'emboucheure de la riviere. 190. Les Gouverneurs des lieux par où ils passoient, les venoient recevoir, & complimenter à l'entrée de leur Gouvernement. *ibid.* On leur fit bâtir depuis la Barre jusqu'à Siam, des maisons de repos de quatre en quatre lieux, pour eux, & pour toute leur suite, & des vivres en abondance. 191. Il envoya un Bâlon d'une propreté admirable, avec dix neuf rameurs & un Mandarin aux Pères Jésuites. *ibid.* L'entrée des Envoyez à Bancoq. *ibid.* Cérémonie avec laquelle ils y furent reçus. 192. Ils arrivent à la Tabanque à trois lieux de Siam, où ils furent visitez & regales par le premier Ministre du Roy de *Siam*. 196. & *suiv.* Les principaux de toutes les nations Orientales vinrent par ordre du Roy y complimenter Messieurs les Envoyez. *ibid.* Ce Prince quitte Louvo quoi qu'a-  
vec

T A B L E

vec peine, à cause de la chasse pour leur donner audience dans la Ville Capitale. *ibid.* Le compliment de Monsieur la Loubere au Roy de *Siam*. *ibid.* Les hauts sentimens que le Roy de *Siam* a du Roy, 221. 227. 207. & *libi.* L'estime que ce Prince fait des Peres Jesuites, ses bonnes intentions pour leur Societé, 207. 222, 223. 208. & *suiv.* 293. & *suiv.* Il leur accorde par des Lettres patentes cent personnes pour leur service. 262, 263. Sa facilité à accorder leurs demandes. 182. Les marques de bonté dont il honore les François. 189. Les presens qu'il fit aux Officiers de la marine. 226, 227. Il leur donne le divertissement de la chasse de l'Elephant, 227, 228. D'un combat de deux Elephans. 230. Lettre du Roy de *Siam* au Roy. 280. Le plaisir qu'il se faisoit de retenir auprès de luy Messieurs les Envoyez. 278. Nonobstant sa maladie il donne une audience secreta à Monsieur Cebret. *ibid.* Il lui demande s'il étoit content des Privilèges qu'on lui avoit accordez. 278. Il s'informe des avantages que pouvoit tirer la Compagnie Françoisse du commerce de *Siam*. 279. Il le regale d'une chaîne d'or. *ibid.* Il lui souhaite un heureux voyage. *ibid.* Les presens que le Roy de *Siam* envoie en France. 280. La Lettre que ce Prince envoie au Roy. *ibid.* La raison pourquoy il ne signe jamais ses Lettres. 285. Le métal sur lequel elles sont écrites. *ibid.* Autre Lettre de ce Prince au Pere la Chaize, 286. Il ordonne au Pere Tachard d'emmenner douze jeunes enfans Siamois, pour les élever dans le College de Louïs le Grand à tous les exercices de Gentilhomme. 298. Maniere de s'informer de la santé du Roy de *Siam*. 134. Il est défendu aux particuliers de prononcer le nom du Roy. *ibid.*

*Sierrafnievadas* montagnes. Elles sont les plus hautes montagnes du monde. 21. Elles sont toujours toutes pleines de neiges, quoy qu'elles soient sous la Zone torride. *ibid.*

Particularitez curieuses qui regardent la naissance, l'éducation & les miracles de *Sommonocodon* le Dieu des Siamois, 252. & *suiv.*

T

**M**ontagne de la *Table*. Description de cette montagne. 49. Observation sur des marques indubitables qu'on dit y être, que la mer y avoit autrefois passé. 51.

Les motifs qui ont obligé le Pere Tachard de revenir en France la premiere fois. pag. 1. Son départ. 15. Le

bon

DES MATIERES.

bon accueil que luy fit le General de Batavia. 78. Ce qui obligea cet Officier à ne luy point faire les mêmes bons traitemens qu'il lui avoit faits la premiere fois. 79. 83. & 85. Il fut député pour aller devant l'Escadre à Siam, solliciter les choses necessaires. 126. Son arrivée à la Barre de Siam. 132. Les honnêtetez que lui fit le Gouverneur de Bancoq. 133. Il écrit à M. Constance. 179. Les marques d'affection avec lesquelles il fut reçu par Monsieur Constance. 181. Il luy communiqua quelques propositions de la part de Messieurs les Envoyez, qui furent approuvées d'une commune voix dans le Conseil du Roy de Siam. 182. Succès de sa negociation. *ibid.* Lettre de M. Constance au Pere Tachard. 183. Le Roy de Siam lui ordonne de le suivre, & le chargea de diverses choses dont il devoit avoir soin en France. 292. Il lui donna une audience particuliere. *ibid.* Les marques qu'il lui donne d'une bonté & d'une estime singuliere. *ibid.* 224. 294. & *suiv.* Il lui parle de Jesus-Christ. 295. Son embarquement. 299. Son arrivée à Paris. 374. Il eut une audience particuliere. *ibid.* Son voyage à Rome avec les Ambassadeurs Siamois, 375. & *suiv.* Son arrivée à Rome. 387. L'audience qu'il obtint du Pape, cérémonies de cette audience. 389. & *suiv.* Son compliment à Sa Sainteté. 391. L'honneur & les graces particulieres dont Elle le combla, 388. & *suiv. jusqu'à* 399. Elle honora le Pere Tachard d'une audience particuliere. 398. Elle le chargea de trois Brefs. 401. Les presens que Sa Sainteté luy fit. *ibid.* Il lui donne un corps saint. *ibid.*

Talapoin. Leur creance, leur doctrine & leur modestie. 166, 167. & *suiv.*

Le *Tockate*, l'anatomie de cet animal. 275. & *suiv.*

V.

Les *Vaisseaux* qui doivent porter les Peres Jesuites aux Indes, & les Officiers qui les montoient. 13. & *suivant.* Le nombre de ces *Vaisseaux*. *ibid.* Monsieur Desfarges General des troupes du Roy de Siam s'embarque dans le *Vaisseau* nommé le Gaillard avec les Ambassadeurs de Siam, *ibid.* Messieurs les Envoyez se placent dans le second *Vaisseau* qui s'appelloit l'Oyseau. 14. Le bon ordre qui s'observoit dans tous les *Vaisseaux*, pour ce qui regarde le Culte de Dieu. 17, 18. Deux *Vaisseaux*, l'Oyseau & la Loire penserent perir. 19. Le danger auquel ils furent exposez. *ibid.* La fievre, le scorbut & la colique firent mourir un grand nombre de personnes dans les *Vaisseaux*. 32. Il mourut jusq'à vingt-six soldats

TABLE DES MATIERES.

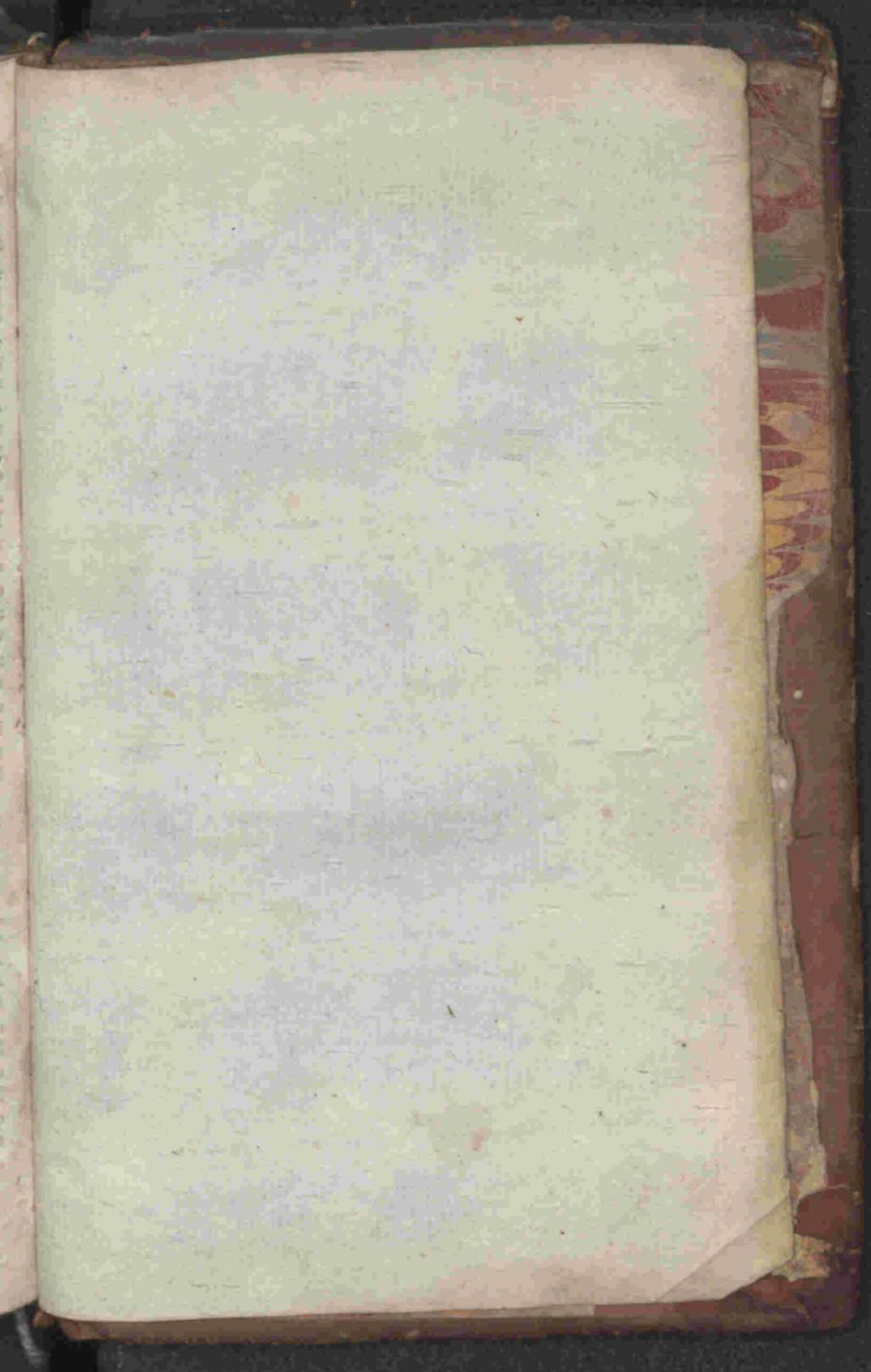
tats ou Matelots en quinze jours dans le Dromadaire.  
 33, 34. Un *Vaisseau* Portugais fait naufrage au Cap des  
 Aiguilles, description de ce naufrage. 303. Six *Vaisseaux*  
 Hollandois remplis de Prétendus Reformez François  
 qui sont envoyez aux Index avec leurs familles par les  
 États Généraux. 367. Les *Vaisseaux* François passent la  
 ligne. 368. L'alarme qui fut dans les *Vaisseaux* à la vûe  
 d'un petit Vaisseau qui venoit droit à eux. 370. Le Dro-  
 madaire eut la voile de son petit hunier enfoncée par le  
 vent. 371. Les marques les plus seures que l'on a de l'ap-  
 proche des côtes de France. *ibid.*

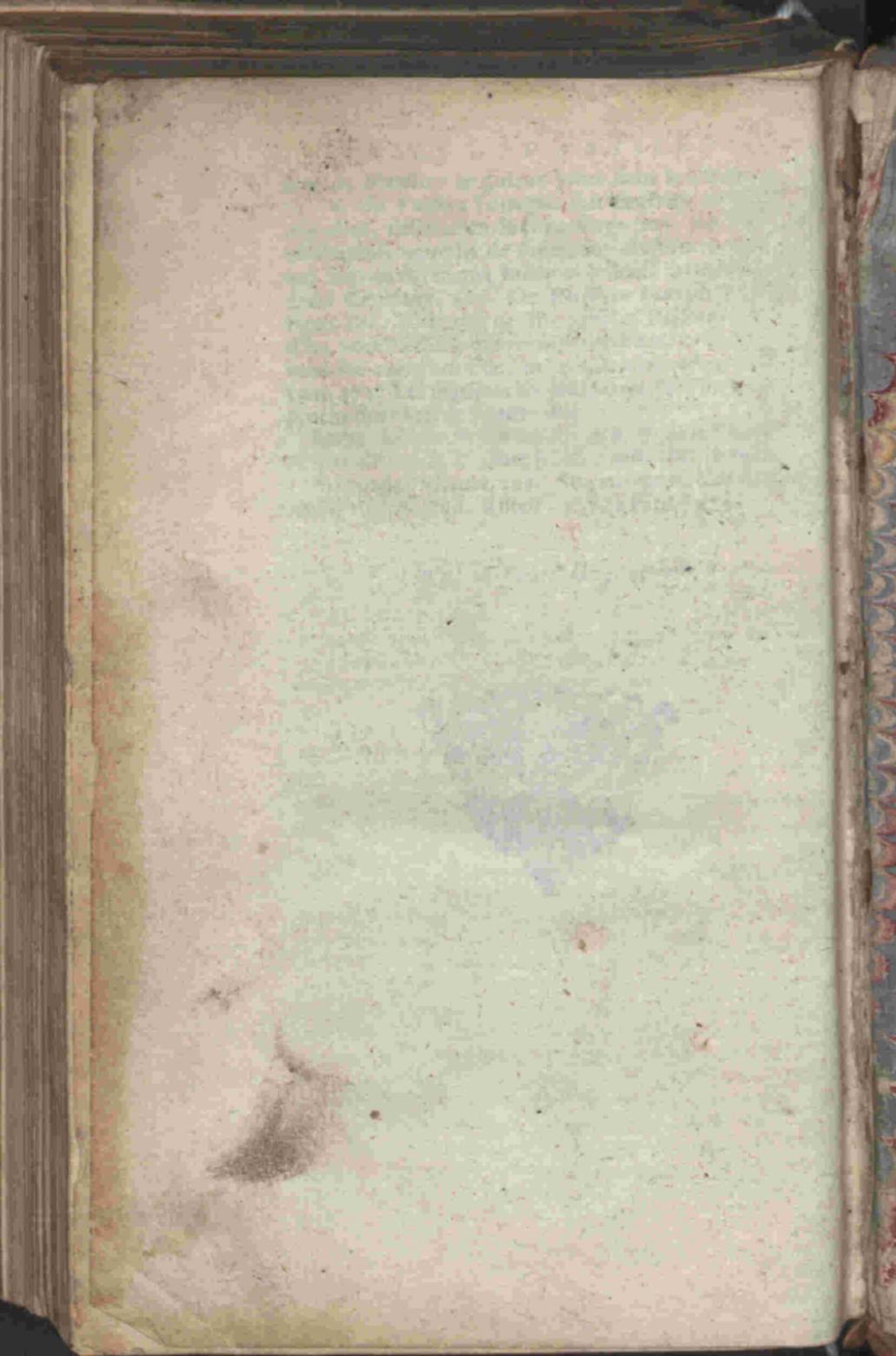
Lettre du Pere de la Bruelle au R. P. de la Chaize sur  
 la mortalité qui étoit dans les *Vaisseaux*. *ibid.* & *suiv.*

Retour de l'Escadre. 299. Son arrivée au Cap de Bon-  
 ne Esperance, 366. à Brest, 373. à Paris, 374.

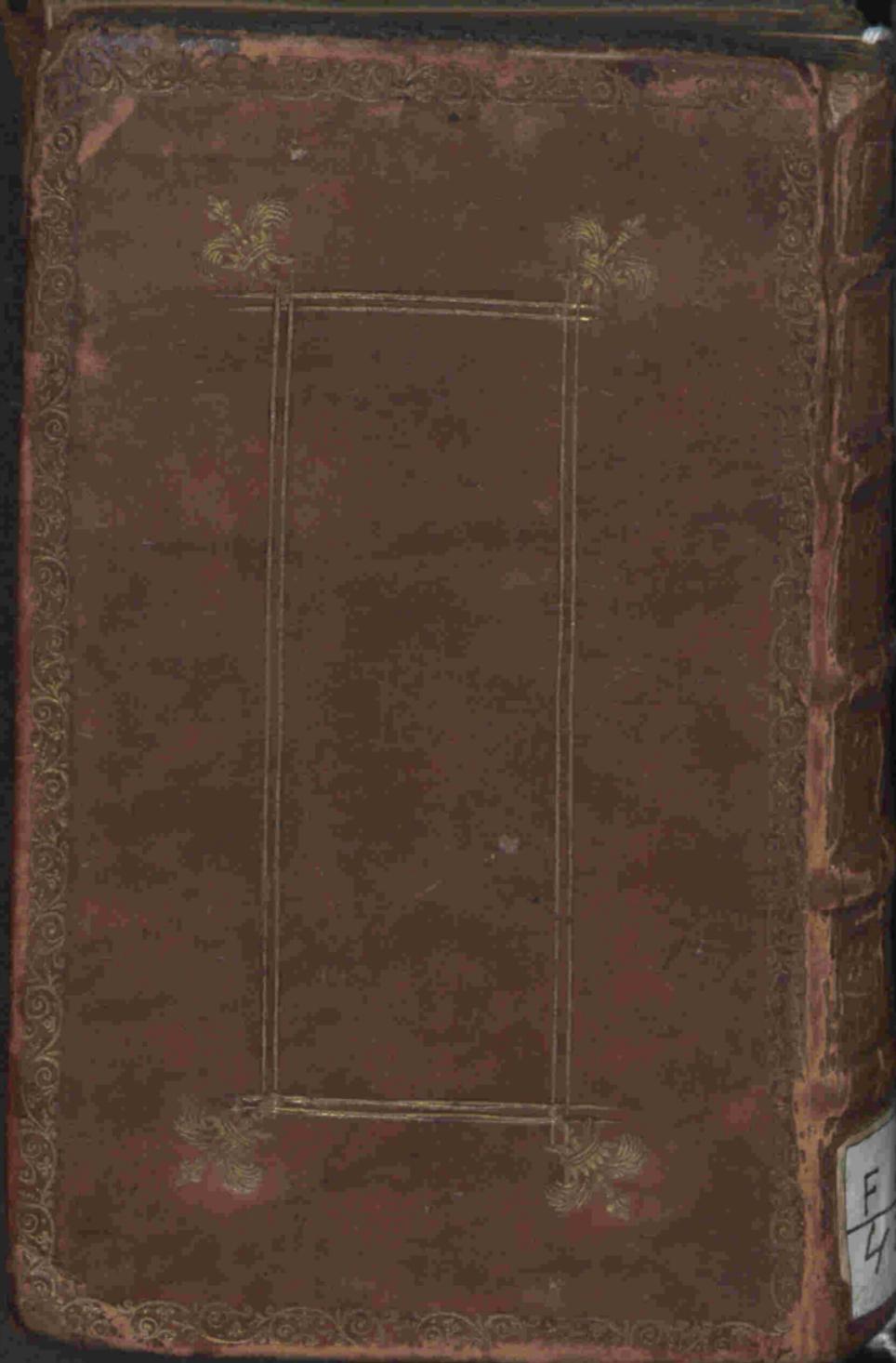
*Fin de la Table des Matieres.*











F/4

F A

472